D. L.

REVUE

DES

DEUX MONDES

LIIe ANNÉE. — TROISIÈME PÉRIODE

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît.

REVUE

DES

DEUX MONDES

LIIe ANNÉE. — TROISIÈME PÉRIODE

TOME CINQUANTE-DEUXIÈME

PARIS
BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES
RUE BONAPARTE, 17
—
1882

M. DUFAURE

SA VIE ET SES DISCOURS

III[1].

LE SECOND EMPIRE.
(1852-1870)

I.

Si l'exercice du pouvoir donne la mesure du talent, les années passées loin des affaires publiques peuvent seules montrer ce que vaut la force de l'âme. Pour les plus fermes, il y a une heure critique au moment où à la vie active succède brusquement un repos absolu. Aussi l'épreuve était-elle rude pour les hommes d'état que, depuis trente ans, la France avait appris à respecter, lorsqu'ils furent tous jetés dans la retraite à la fin de l'année 1851 par le renversement subit des institutions libres qu'ils avaient servies. Ce sera devant l'histoire l'honneur des parlementaires, à quelque opinion qu'ils appartinssent, d'avoir montré (à une ou deux exceptions près) combien leurs convictions l'emportaient sur le souci de leurs intérêts et quel cas ils faisaient de leur conscience et du droit. Les vaincus du coup d'état furent lents à reprendre leur route dans la vie. C'est le sort des hommes de notre temps que la politique a absorbés et qui, au lieu d'y donner une part de leur esprit, s'y sont livrés corps et âme, de se trouver comme égarés au lendemain des révolutions. Suivant la trempe plus ou moins virile de leur

(1) Voyez la *Revue* du 1er avril et du 15 mai.

âme, suivant les ressources intimes de leur esprit, l'incertitude ou le découragement sont de courte ou de longue durée. Chose singulière! ce sont les plus jeunes qui ont été les plus atteints; parmi ceux-ci, il en est qui ont traversé l'empire sans avoir su se décider, traînant avec eux la fatigante image de leur désœuvrement. Les plus âgés se sont donné des missions éclatantes ou silencieuses qui ont honoré leur retraite. M. Dufaure a pris très promptement son parti : il s'est décidé à recommencer sa vie d'avocat avec une résolution peu commune qui faisait l'admiration de ses amis, non sans provoquer l'étonnement de ceux qui se sentaient trop brisés pour agir.

Bien que, sous le coup de sa douleur, il fût disposé à fuir la politique, ce fut le droit violé par la dictature qui vint réclamer sa première consultation. Les décrets du 22 janvier 1852 avaient confisqué les biens des princes d'Orléans. Ceux-ci résolurent de demander aux jurisconsultes quels étaient les moyens légaux de résister à cette violation de la propriété. Ils s'adressèrent à M. Dufaure, ainsi qu'à MM. de Vatimesnil, Berryer, Odilon Barrot et Paillet. Aucun des cinq signataires n'aurait permis qu'on recherchât ce qu'il y avait d'individuel dans leur consultation collective. Tous proclamèrent le caractère inattaquable de la propriété qui résidait sur la tête des enfans du roi Louis-Philippe, l'impuissance légale du décret de confiscation et l'admissibilité de tout recours aux tribunaux. Aussi, quand MM. Paillet et Berryer prirent la parole pour réclamer au nom des propriétaires la sanction de leur droit, quand ils protestèrent, en demandant des juges, contre le brutal argument d'un déclinatoire d'incompétence, M. Dufaure les assistait à la barre et il était présent le jour où le tribunal donna raison au droit outragé par la force.

Si, en rentrant au palais de justice après trente années écoulées, celui qui avait porté, pour la première fois, la robe d'avocat en 1820 n'y rencontrait plus toutes les espérances de sa jeunesse, s'il ressentait la douleur des déceptions les plus amères, il y rapportait du moins avec une force presque égale l'attachement au barreau. Aussi épris de l'indépendance qu'il l'était à vingt ans, il jouissait de penser qu'il ne devrait qu'à lui-même et à ses efforts de chaque jour la prospérité des siens. Depuis dix-huit ans, la politique, en le détournant de sa profession, lui avait imposé un complet oubli de tout ce qui ne touchait pas à l'intérêt public. Lorsque, sous les auspices de son ami Paillet, il sollicitait son inscription au tableau de l'ordre des avocats de Paris, il reprenait en réalité sa vie où il l'avait laissée en 1834.

A toutes les époques, le barreau de Paris avait été le champion ou le refuge des libertés. Sous le premier empire, la robe avait couvert les cœurs les plus fiers; sous la restauration, quand l'âge de

l'électorat porté à quarante ans excluait de la vie publique les ardeurs de la jeunesse, le barreau avait accueilli dans un vaste apprentissage les hommes politiques qui devaient plus tard se distinguer sous le gouvernement de Juillet. Le coup d'état renvoyait pêle-mêle à la barre les auteurs et les victimes des révolutions de 1830 et de 1848, tous ceux qui, dans des camps opposés, avaient, depuis quarante ans, poursuivi dans notre pays l'établissement d'un gouvernement libre. Réduits au silence par la force, ils cherchaient à retrouver sous les privilèges du barreau un peu de cette liberté dont la France semblait dégoûtée et que les franchises judiciaires devaient préserver dans l'enceinte des lois. Au milieu des tristesses d'un marasme universel, ils allaient trouver dans cet asile non-seulement la sécurité, mais la dignité du travail, au milieu des luttes.

M. Dufaure était d'autant plus résolu à se consacrer au barreau qu'il ne partageait pas les espérances de ses amis, parmi lesquels quelques-uns conservaient « des illusions d'émigrés et supputaient gravement le nombre de mois que vivrait le gouvernement nouveau. » Avec M. de Tocqueville, il pensait que l'empire ne fonderait rien, mais durerait. Il fallait donc prendre de nouvelles habitudes et donner un but à la vie. Chacun se créa des devoirs, et les amitiés nouées au milieu de l'activité parlementaire se resserrèrent dans la mauvaise fortune. Quelques correspondances heureusement échappées à la destruction nous font pénétrer parmi ces hommes que le malheur rapprochait sans les aigrir.

On y voit passer et revenir sans cesse les mêmes noms, unis dans une égale répugnance pour le charlatanisme et les palinodies. Malgré des précautions qui à certains jours refroidissent et parfois glacent le style épistolaire, on retrouve le mouvement de ce groupe qui se tient à égale distance des intrigues et des faiblesses. En méditant sur le mystère de la révolution française, M. de Tocqueville, livré à de vastes recherches, poursuivait jusque dans les origines de cette révolution le problème de sa destinée ; fixé non loin de Tours, sur un coteau des bords de la Loire, il y attirait successivement ses amis. M. Dufaure, en revenant de Saintonge, s'arrêtait dans cette laborieuse retraite où il entendait parler de tous ceux qu'il aimait. Lorsqu'après les dispersions de l'été on reprenait à Paris les quartiers d'hiver, on se réunissait une fois par semaine, tantôt chez M. Dufaure, tantôt chez M. Rivet, qui avait échappé à l'inaction en se consacrant aux grandes questions de chemin de fer qu'il avait étudiées dans les assemblées. C'était le samedi soir : Paillet et Freslon y représentaient le barreau. Gustave de Beaumont arrivant de la Sarthe, où il partageait sa vie entre l'agriculture et les lettres, peignait l'inertie de la province où toute vie collective était

suspendue. M. de Corcelles y apportait ses convictions toujours fermes et ses espérances que rien ne lassait; on parlait de tous les absens, de ceux que leur santé, comme M. Vivien, avait entraînés sur les rives de la Méditerranée pour aller chercher des forces qui les abandonnaient, puis des exilés de Bruxelles vers lesquels la pensée se portait tristement. Les noms de Lamoricière et de Bedeau revenaient sans cesse dans les correspondances. Avec l'élan de son cœur et son besoin d'activité, c'était Victor Lanjuinais qui allait le plus souvent en Belgique. On attendait impatiemment son retour. Parfois on se réunissait à l'improviste pour saisir au passage Mme de Lamoricière traversant Paris pendant quelques heures. Tous maudissaient l'exil et le tenaient pour le plus grand des maux, sans prévoir que bientôt d'autres douleurs allaient frapper leur amitié. La mort de M. Vivien fut le premier coup qui vint les atteindre. Ce ne fut pas le moins cruel. M. Dufaure perdait en lui le seul ami avec lequel il pût échanger à la fois les souvenirs de la jeunesse et les réflexions de l'âge mûr. Il aimait la clarté de son bon sens, la ferme décision d'un esprit né pour les travaux législatifs. Quelques années plus tard, ce fut le général Bedeau, enlevé par un mal dont il avait rapporté le germe de l'exil et que l'air de la Bretagne, si longtemps souhaité comme le souverain remède, avait été impuissant à guérir. Chaque vide resserrait les liens de ceux qui survivaient.

Un long commerce d'amitié l'avait rapproché de M. de Tocqueville plus encore que le pouvoir. Il tenait pour un des bonheurs de sa vie la rencontre de cet esprit supérieur qui savait s'élever si haut avec tant de simplicité et de profondeur. Il ne manquait pas une occasion de lui témoigner de sa sympathie. Peu de mois après le coup d'état, lors de leur première séparation, il lui écrivait de Vizelle, en lui avouant qu'il s'abandonnait au charme un peu matériel de la campagne.

Pendant que je me livrais à ces soins, ajoutait-il, que ma main tenait la serpette ou l'arrosoir, mon âme n'était certainement pas endormie. J'ai revu par la pensée les événemens étranges que nous avons traversés depuis quatre ans et demi. J'ai pesé de nouveau sans regret ni remords les différentes résolutions que nous avons prises; je me suis félicité du fond du cœur d'avoir rencontré dans cette phase si orageuse de ma vie politique des compagnons si éclairés, si fermes et si exclusivement dévoués à l'intérêt de leur pays.

Il portait un profond intérêt aux travaux de son ami, et s'efforçait de lui venir en aide : tantôt il lui adressait le fruit de ses recherches sur les arrêts de règlement du parlement de Paris, tantôt il l'excitait à hâter la publication de son livre sur l'ancien régime, attendu

depuis quatre ans. « Il n'y a pas tellement loin, lui écrivait-il, de la Sarthe à Paris, que le bruit des lectures que vous avez faites chez Beaumont ne soit venu jusqu'à nous. Je souhaite bien que vous puissiez imprimer quelque chose pour l'hiver prochain. Cette société parisienne boit, mange, se rue aux emprunts pour aller jouer le lendemain à la Bourse. Il faut bien lui présenter de temps en temps le côté moral de son histoire, et mettre sous ses yeux le tableau des périodes de gloire ou d'humiliation qu'elle a traversées. » Le succès éclatant du livre de M. de Tocqueville fut pour M. Dufaure une des grandes joies de ce temps. Au milieu du silence général, il y voyait une revanche de l'esprit. A ses yeux, les jeunes gens avaient besoin de méditer ces pures et nobles doctrines pour être préservés des maximes perverses que l'on répand autour d'eux. Il pressait M. de Tocqueville de continuer « ces investigations profondes qui retrouvaient si bien la vie réelle du passé sous son histoire apparente ou convenue, » et il hâtait de ses vœux l'achèvement du second volume. La santé de plus en plus ébranlée de l'écrivain devait, hélas! ralentir son travail et bientôt briser sa plume entre ses mains. Sa mort porta un coup sensible à M. Dufaure. Non-seulement il perdait en lui un cœur d'une rare délicatesse, mais il puisait des forces dans ce commerce avec une âme fière qui avait tiré de ses méditations le secret de nos malheurs, qui, dans une de ces époques de transition, où le découragement est le pire des maux, savait tenir ses amis et ses lecteurs à égale distance des illusions et du pessimisme. M. Dufaure connaissait trop son temps pour croire que son deuil fût partagé par d'autres qu'une élite, mais il jugeait avec raison que cette élite se composait de tous ceux qui avaient conservé l'habitude de penser : « Je crois comme vous, madame, écrivait-il à Mme de Tocqueville, que notre société française est égoïste et oublieuse ; dès qu'un homme lui est devenu inutile par son grand âge, sa retraite volontaire, ou par la mort, quelque service qu'il lui ait rendu, elle n'en tient plus aucun compte ; quelques-uns peuvent le regarder curieusement comme un débris d'un autre âge ; c'est le seul genre d'attention qu'on lui accorde. Mais il est des hommes rares, exceptionnels, dont les œuvres ou les écrits sont une mine féconde pour les conceptions de ceux qui leur survivent. Ils sont continués par tous ceux qui se nourrissent de leurs idées, et le monde n'a garde de les oublier ; à plus forte raison ceux qu'ils honoraient de leur amitié, qu'ils ont vus de près, qui ont eu la communication de leurs secrètes et nobles pensées. »

On dit qu'en serrant les rangs un bataillon décimé reprend courage. M. Dufaure énumérait les soldats encore debout ; il semblait faire l'appel : en envoyant le bulletin de leur santé à la veuve de

son illustre ami, il terminait par ces mots si simples et pleins d'émotion contenue : « Nous voilà tous, madame, avec le vide affreux que la mort a fait dans nos rangs, fiers et émus au souvenir du passé, humiliés du présent et peu confians dans l'avenir, du moins dans celui qu'il nous sera donné de voir ! »

Ceux-là seuls qui ont vécu au milieu de l'opposition, sous un gouvernement absolu, savent quel mélange de petitesses et de nobles sentimens la société recèle alors dans son sein. Pendant que la valeur morale de quelques âmes s'élève, que les esprits supérieurs s'épurent, les plus médiocres vivent dans un mouvement perpétuel sans donner à leur vie d'autre but que de colporter les nouvelles et d'alimenter sans cesse les passions. M. Dufaure avait trop le goût de la mesure pour ne pas en souffrir : « Nos opinions, disait-il, se forment sur ces innombrables anecdotes qui, dans Paris, suppléent à la presse muette : anecdotes, les unes faites à plaisir, les autres exagérées à dessein ou sans le vouloir, mais qu'on ne recherche pas avec moins d'avidité, parce qu'on veut apprendre quelque chose. »

M. Dufaure avait besoin de s'arracher à cette atmosphère de frivolité dans laquelle il étouffait. Plus il souffrait des événemens contemporains, et plus il redoublait d'efforts pour échapper à l'obsession du dehors. C'est dans son cabinet, au milieu de la préparation des dossiers et des plaidoiries, qu'il trouvait l'oubli de ses tristesses. Doué d'une force de travail peu commune, il écartait tout ce qui pouvait troubler sa vie réglée. Le dimanche, sa famille et ses amis se partageaient ses rares heures de loisir, puis le travail reprenait ses droits, et aucune réunion ne l'empêchait d'être prêt à l'heure dite. Nul avocat ne demanda moins de remises. Les bras chargés de dossiers, la démarche alourdie par le poids des pièces, on le voyait entrer dans l'audience, consulter le rôle et s'asseoir à son banc avec la certitude qu'à l'appel de la cause, il se lèverait pour plaider.

Nul ne se doute, hors du Palais de Justice, de l'existence d'un avocat occupé. Les journées s'envolent sans qu'il soit possible de soustraire une heure au tumulte de la salle des Pas-Perdus, aux conversations de la bibliothèque, ou aux attentes fastidieuses des salles d'audience ; les deux heures qui séparent le retour au logis du repas du soir sont absorbées par la fiévreuse impatience des cliens. Le travail indispensable aux longues préparations des plaidoiries n'est donc possible qu'en prolongeant la soirée ou en devançant la matinée. C'est aux dépens de la nuit que, d'une manière ou de l'autre, il faut trouver le temps nécessaire au travail. M. Dufaure avait depuis longtemps fait son choix. La soirée était fort courte et toute consacrée à la vie de famille. Entre ses enfans dont il partageait les jeux et sa femme qui écoutait une lecture, les seuls instans

de repos passaient vite, et le lendemain à quatre heures, souvent plus tôt, quand un travail pressait, M. Dufaure se mettait à sa table, ayant de la sorte six heures devant lui pour une de ces études approfondies dans lesquelles se complaisait sa rigoureuse poursuite de la vérité. Souvent il lui arrivait de refuser une cause après un examen où sa conscience se faisait juge. Il dut à cette sévérité de gagner plus de procès que la plupart des avocats de son temps. En lui apportant un dossier, le plaideur savait qu'il avait à franchir un premier degré de juridiction. Souvent l'instruction était longue, des notes étaient réclamées, des conférences avec le plaideur avaient lieu, puis, l'enquête faite, la décision était rendue et, si le dossier était accepté, le procès était à demi gagné. Telle est la puissance exercée dans leur cabinet par un de ces avocats dont le vulgaire ne sait pas l'autorité, que, pour un plaideur sincère, une hésitation de M. Dufaure ou de M. Hébert rendait un arrangement nécessaire.

M. Dufaure professait une grande admiration pour l'institution des justices de paix. En réalité, il en exerça pendant dix-huit ans la charge dans son acception la plus élevée, et il avait autant de goût à étouffer dans leur germe les procès que d'autres mettaient de soin à les entretenir.

Connaissant à fond chacune des affaires qu'il plaidait, comme si elle eût été l'unique objet de ses soins, dès les premiers mots il s'emparait du sujet, posait le problème, expliquait le fait, laissait pressentir la solution en un nombre si restreint de phrases qu'il était parvenu au cœur de la discussion en un temps qui n'aurait pas suffi à tout autre pour achever l'exposition. Il était impossible d'être à la fois plus rapide et si complet. Un de ceux qui l'ont le mieux loué disait en peignant son talent : « Il est une éloquence pressée d'agir qui va d'abord droit à la cause et, sans s'en laisser distraire un moment, en tire tous ses moyens, qui, d'argumens décisifs, habilement gradués, fortement liés, forme autour d'elle comme une armure impénétrable à toutes les atteintes, dont le mouvement, la chaleur sont surtout dans le progrès logique des idées, dont l'éclat résulte de la propriété énergique, de la portée agressive ou défensive de l'expression ; éloquence simple, sobre, austère même, mais d'un effet puissant et à l'action de laquelle concourt cette grande force oratoire qu'une définition célèbre chez les anciens et digne de l'adoption des modernes plaçait dans la probité reconnue de l'orateur, dans l'ascendant de son caractère moral (1). »

L'œuvre de l'orateur judiciaire échappe à l'analyse. Dispersée sur mille sujets divers, elle n'offre point de traits communs, et il

(1) M. Patin, *Discours pour la réception de M. Dufaure*, 7 avril 1864.

n'est point de méthode qui permette d'en grouper l'infinie diversité. Nous ne pouvons suivre M. Dufaure allant de juridiction en juridiction plaider des causes civiles dont la renommée éphémère ne franchissait que pendant quelques jours les limites du palais. Pour avoir fait grand bruit en leur temps, le procès Michel Lejeune, la nullité du testament Girardin, la succession Pescatore, ne sont demeurés que dans peu de mémoires; mais le talent déployé par le jurisconsulte, l'éloquence de l'orateur, furent universellement reconnus et mirent sa réputation au-dessus de tout éloge.

II.

Pendant les six années qui avaient suivi le coup d'état, M. Dufaure s'était confiné dans la défense des intérêts civils, s'efforçant d'oublier comment la France abdiquait entre les mains d'un seul. Un labeur acharné, sans apaiser sa douleur, le préservait des déceptions sans cesse renouvelées de ceux qui annonçaient chaque jour le réveil et qui essayaient par leurs écrits de secouer la léthargie des esprits. Parmi ses plus ardens amis, il n'en était pas de plus impatient que M. de Montalembert; demeuré jeune de cœur, il brûlait de monter à l'assaut d'une constitution à laquelle il en voulait d'autant plus qu'il avait été un instant sa dupe et qu'il avait à cœur de prendre contre elle une revanche qui satisfît son honneur autant que ses convictions. *Un Débat sur l'Inde au parlement anglais* produisit, en octobre 1858, un effet que, de loin et au milieu du bruit d'une presse libre, nul ne peut aujourd'hui se figurer. C'était le cri d'une conscience étouffée revendiquant au milieu du silence universel « le droit de rester fidèle au passé, aux sollicitudes de l'esprit, aux aspirations de la liberté. » L'éclat et le retentissement de cette protestation prouvèrent que le sommeil des esprits n'était pas si profond. Le gouvernement se sentit frappé. M. de Montalembert fut traduit devant la 6e chambre, et M. Dufaure fut appelé, avec M. Berryer, à servir de témoin et de champion, plus encore que de défenseur, à son ancien collègue.

Ce n'était pas en effet pour l'écrivain qu'ils plaidaient l'un et l'autre, c'était pour l'homme politique, qui avait senti depuis sept ans « l'amertume des regrets, qui avait, lui aussi, pris part aux luttes de la tribune, qui avait connu les magnificences de la liberté. » M. Berryer et M. Dufaure se précipitèrent dans le débat avec l'ardeur d'athlètes irrités d'un long repos. Leur client avait dit que, lorsqu'il « étouffait sous le poids d'une atmosphère chargée de miasmes serviles et corrupteurs, il courait respirer un air plus pur et rendre un bain de vie dans la libre Angleterre; » il semblait qu'ap-

pelés à défendre pour la première fois depuis l'empire les institutions qui avaient fait l'honneur de la France, que l'Angleterre possédait et que nous avions perdues, les deux orateurs, retrouvant tout à coup une tribune, ayant dans l'audience et au dehors, malgré les lois de presse, tout ce qui pensait pour auditeurs, se sentissent surexcités par l'aiguillon des souvenirs et la grandeur d'une telle cause. M. Berryer se surpassa. M. Dufaure, dont la logique impitoyable devant les premiers juges avait réduit à néant la prévention, recommença son œuvre devant la cour avec un succès que des extraits ne peuvent rendre parce que, dans son plaidoyer, tout se tient de telle sorte qu'un fragment ne peut être détaché de l'ensemble. Dans ce merveilleux travail d'esprit, chaque ligne est un argument, chaque phrase est un trait : il semble qu'auprès de M. Berryer, il ait voulu mettre un frein à sa parole pour ne faire appel qu'à la raison seule et ne triompher que par la dialectique. Vers la fin, cependant, il jette un regard sur celui qu'il défend, sur la France et sur les sentimens qui ont dominé son client : on sent éclater l'émotion jusque-là refoulée et dont les auditeurs notaient depuis quelque temps l'expression sur les lèvres frémissantes de l'orateur; il ferme le dossier dont il avait disséqué toutes les feuilles; sa tête, penchée pour lire les textes à la lueur indécise de quelques bougies, se redresse, et nul de ceux qui se pressaient sous les voûtes surbaissées de l'ancienne chambre des appels correctionnels, à la fin de cette longue audience, dans l'obscurité où ils ne voyaient éclairée que la tête de celui qui parlait, n'ont pu oublier quels accens prit sa voix, quand il montra les serviteurs et les courtisans du pouvoir absolu exaltant les bienfaits de l'autorité sans contrôle :

Au milieu de ce concert universel d'acclamations pour les bienfaits du pouvoir absolu, ne sera-t-il pas permis à un écrivain de dire les grandes choses que la liberté peut produire?.. Cet écrivain, d'ailleurs, n'aura-t-il pas dans sa situation personnelle quelque justification? S'il a pris part lui-même aux affaires politiques, s'il y a consacré autrefois tous les efforts de sa plume et de sa parole, s'il a vécu soldat actif et vaillant du gouvernement parlementaire, en retrouvant ces institutions, en les revoyant en action dans un pays voisin, il sentira revivre tous les souvenirs de sa jeunesse, et ces souvenirs deviendront facilement des regrets.

Je ne voudrais rien dire contre mon cher et pauvre pays, mais nous avons, ce me semble, une étrange disposition. Les regrets qui s'attachent aux personnes, non-seulement nous les souffrons, mais nous les honorons. Un homme aura suivi l'empereur Napoléon sur les champs

de bataille de l'Europe, il aura avec lui combattu pendant vingt ans, il aura vaincu, il aura souffert avec lui et pour lui, et puis, pendant l'exil, après la mort, il se nourrira tristement des souvenirs que lui a laissés cette grande intelligence qu'il a eu l'honneur d'approcher; un ancien et fidèle serviteur aura vu un vieux roi à cheveux blancs, dont il avait admiré la dignité et éprouvé la bonté, tomber d'un trône glorieux pour prendre la route de l'exil, il conserve pour lui de respectueux et d'ineffaçables regrets; un autre aura assisté à l'intérieur d'une royale et auguste famille dans laquelle, comme le dit une simple et belle épitaphe inscrite sur le tombeau des Douglas à l'abbaye de Westminster, dans laquelle toutes les filles étaient chastes et tous les fils étaient vaillans; il conservera leur souvenir pieusement et il ira mêler ses larmes à la douleur de ses deuils trop répétés. Je le dis à l'honneur de ce pays, de tous, pouvoir et citoyens, on respectera, on honorera de tels regrets. Pourquoi ne voulez-vous pas qu'il y ait quelque regret aussi pour des idées dont notre intelligence s'est nourrie, pour des institutions dont nous espérions voir sortir la grandeur de notre patrie?

Un homme est entré dans la vie publique à l'âge où, nous autres, nous cherchions laborieusement une profession. Il y est entré avec toutes les illusions et toutes les ardeurs de la jeunesse; il a eu le bonheur de prendre en main, dès les premiers jours, une sainte et grande cause, et il l'a prise en main avec une telle autorité que personne en France n'a pu lui contester le droit d'en porter le drapeau; il l'a défendue pendant vingt ans au milieu des luttes les plus vives; il a obtenu des succès personnels éclatans et, ce qui lui était bien plus précieux encore, des succès réels pour la cause qu'il défendait, et il a obtenu tout cela par la liberté de la discussion, de la tribune; je ne m'étonnerai vraiment pas, lorsque la tribune sera tombée, lorsque tout fera silence autour de lui, s'il va dans un pays voisin et s'il assiste à l'un de ces grands drames de la libre discussion dans lesquels se succèdent les plus éminens orateurs d'un pays très éclairé, je ne m'étonnerai pas s'il s'anime avec eux, s'il se passionne avec eux. Il croira revoir ses rivaux, ses amis, ses combats d'autrefois; il éprouvera le besoin de dire, d'exprimer tout haut ses émotions. Son langage sera vif et coloré, et si, au milieu de ses expressions, quelque terme de comparaison avec des pays qui s'accommodent d'une autre vie lui échappe, vous ne saisirez pas ce mot au passage, vous n'oublierez pas l'impression générale d'un écrit de soixante-dix pages pour ne garder en mémoire qu'une phrase isolée, une expresssion trop vive, y voir un délit et le condamner!

Les jeunes gens d'aujourd'hui ne peuvent se douter de ce que ressentaient alors les hommes de leur âge. Étrange transformation

des temps! En vingt années, tout a changé de telle sorte que les souvenirs d'hier semblent d'anciennes réminiscences. Parce que la libre discussion ne leur a pas donné le pouvoir, il est des gens qui sont prêts à blasphémer contre elle. En 1858, ceux qui gémissaient du marasme des esprits voyaient à l'horizon la liberté comme un mirage enchanteur destiné à calmer toutes les souffrances, en dissipant les ténèbres. Tous ceux qui la leur montraient étaient acclamés dans un cercle d'esprits en éveil, d'intelligences actives qui répétaient, à défaut d'une presse muette, toutes leurs paroles. Pas un journal ne put citer une ligne du plaidoyer de M. Dufaure; mais les jeunes avocats qui avaient attendu six heures à la porte la faveur d'une place en un coin de la salle, les privilégiés qui avaient pu se serrer derrière le banc où était assis le prévenu répétaient à l'envi des fragmens des harangues : la salle des Pas-Perdus, les conférences de stagiaires en retentissaient, M. Villemain exerçait sa surprenante mémoire à dicter le lendemain à un stagiaire, tout fier d'avoir osé prendre à la dérobée quelques notes, le discours de M. Berryer, et ces morceaux colportés et recopiés étaient réunis en Belgique, imprimés à Bruxelles et ramenés en France en petit nombre avec plus de peine que, sous Louis XIV, les gazettes de Hollande.

C'est ainsi que le procès de M. de Montalembert marque une date dans l'histoire du second empire : il fut l'occasion du premier symptôme de réveil du sentiment libéral en France. M. Dufaure y avait largement contribué.

Pour trouver au Palais de Justice et dans l'opinion publique à Paris une semblable secousse, il faut nous reporter en 1861. Dans un discours prononcé au sénat en faveur du royaume d'Italie et contre le pouvoir temporel, le prince Napoléon avait eu le triste courage d'insulter la famille d'Orléans. C'était une imprudence, elle lui coûta cher. Dans l'après-midi du 12 avril 1861, une petite brochure jaune fut mise en vente dans le quartier de la Bourse; elle portait pour titre : *Lettre sur l'histoire de France, par Henri d'Orléans,* et contenait la plus sanglante réponse qu'insulteur ait jamais reçue. En deux heures, l'édition était enlevée, et quand le soir la police vint tenter une saisie, la boutique était vide. Dans Paris, les exemplaires se passaient de main en main et ce succès fut si prompt, si complet, l'esprit y éclatait avec une verve si française, il y avait là un coup de maître frappé si vite et porté si juste que les yeux se tournèrent aussitôt vers celui qui l'avait reçu.

Un procès fut la seule réponse. M. Dufaure soutint l'attaque. Le ministère public s'efforça de couvrir le prince Napoléon, de montrer les princes d'Orléans conspirant comme les Stuarts et lançant de loin des manifestes. Le défenseur du libraire Dumineray fit justice de cet

habile sophisme; il montra ce qu'avait été pour des esprits distingués, pour des âmes éprises de l'honneur national l'emploi de l'exil, il cita les écrits dans lesquels, par une sorte de tradition filiale, ils s'appliquaient à confondre dans un impartial éloge toutes les gloires de la France et prouva qu'aucun de ces écrits n'avait contenu une seule attaque contre l'empire. Il se demanda en d'habiles réticences ce qu'avait été, en un temps moins éloigné que celui où vivaient les Stuarts, la conduite d'autres prétendans et rechercha si l'écrit incriminé avait un seul des caractères d'un manifeste.

Dans son réquisitoire, le ministère public n'avait dressé qu'un long acte d'accusation contre le gouvernement de juillet afin de faire ressortir les grandeurs du second empire. M. Dufaure se refuse à le suivre dans ce dangereux parallèle. Il se contente de rappeler ce qu'était le gouvernement parlementaire et de citer le mot de M. Vivien lorsqu'il disait : « La liberté est une chose si sainte et si douce que je la prendrais de quelque main qu'elle sorte. Je serais heureux de la devoir à un Washington, elle me réconcilierait avec un Stuart et j'en saurais même gré à un Cromwell, s'il pouvait me la donner. » Ce souvenir satisfaisait son cœur autant que sa raison. Il attestait ainsi, en mettant la liberté au-dessus de tout, l'unité de sa foi politique.

La défense de M. Prévost-Paradol, poursuivi devant le tribunal correctionnel à la suite de la publication d'une brochure sur *les Anciens partis,* avait offert à M. Dufaure l'occasion de revenir sur le même sujet : « On a plusieurs fois, dit-il, reporté nos souvenirs à vingt années en arrière. Était-ce de cette manière que les anciens partis d'alors traitaient un gouvernement tolérant et modéré? Attaques à main armée, invasions de territoire, débarquemens hostiles, attentats dans les rues de Paris, rien n'était épargné par deux vieux partis fanatiques de la force matérielle et des coups de main. »

En face de ces souvenirs, il montrait les hommes qui avaient appartenu au gouvernement parlementaire, ceux qui formaient alors ces anciens partis, « livrés paisiblement aux plus grands travaux qui puissent honorer leur temps, dans l'histoire, dans la philosophie, dans la politique, comme cet éminent écrivain que nous avons perdu il y a deux ans, donnant à son pays, au moment de mourir, son plus bel ouvrage. L'avenir dira donc que les anciens partis d'aujourd'hui, ces débris du régime parlementaire se sont assez respectés pour ne rien demander à la force matérielle, qu'ils n'ont cherché autre chose que de maintenir le feu sacré de leurs idées qui ne leur ont paru ni moins saines, ni moins nobles, pour avoir été vaincues. »

L'empire, à cette époque, n'avait pas seulement les libéraux pour adversaires. Un an après l'attentat d'Orsini, l'empereur, fidèle à d'anciennes promesses, avait commencé l'œuvre de l'unité italienne.

La guerre de 1859, en ébranlant tous les trônes de la péninsule, avait eu pour contre-coup l'invasion des légations. Le pouvoir temporel, que nous sauvegardions à Rome, était menacé par nos alliés et l'empire commençait à pratiquer cette politique équivoque qui devait nous compromettre aussi bien avec nos amis que vis-à-vis de nos adversaires. Aux protestations de la papauté répondaient les protestations des évêques; nul n'était plus ardent, plus souvent sur la brèche, plus prêt à la riposte que l'évêque d'Orléans. Ce que M. Thiers soutenait avec la verve de l'homme d'état qui ne cherchait et ne voyait que l'influence de la France en Europe, ce que M. Guizot professait avec la profondeur du philosophe politique, Mgr Dupanloup le proclamait avec une fougueuse éloquence de polémiste. Au cours de la lutte, une des feuilles gouvernementales crut avoir trouvé un moyen de réduire son adversaire au silence en publiant « une lettre pastorale de Mgr l'évêque d'Orléans au supérieur et au directeur de son petit séminaire, » dans laquelle l'inutilité du pouvoir temporel était démontrée. Le journaliste comptait sur l'équivoque due à la suppression des dates. Il s'agissait d'un écrit d'un prédécesseur de Mgr Dupanloup, Mgr Rousseau, qui l'avait publié au plus fort de la lutte entre le pape et l'empereur en 1810. Mis en contradiction avec l'un des prélats qui avaient occupé le siège d'Orléans, Mgr Dupanloup répondit sur-le-champ. On invoquait un témoignage sacré, il montra ce qu'était le témoin et sur des pièces irréfutables traça le portrait d'un de ces évêques tels qu'en tout temps le pouvoir absolu s'est efforcé de les faire. Le coup était rude et n'atteignait pas seulement l'imprudent journaliste qui avait si maladroitement puisé dans les archives du ministère des cultes. Le gouvernement voulut avoir le dernier mot, et, sur une plainte plus ou moins spontanée des héritiers de Mgr Rousseau, l'évêque d'Orléans fut traduit en police correctionnelle pour diffamation.

C'était la première chambre de la cour de Paris qui était compétente. Le journal *le Siècle*, de son côté, se prétendait diffamé, et les deux causes vinrent à la même audience. M. Berryer et M. Dufaure défendaient Mgr Dupanloup, l'un contre *le Siècle*, l'autre contre les héritiers Rousseau. M. Dufaure était non-seulement heureux de soutenir une cause qui convenait si bien à ses convictions, mais encore de rencontrer une occasion de constater la nature et de marquer la limite des droits de l'historien.

Naguère, au nom des enfans du prince Eugène, il avait attaqué les Mémoires du duc de Raguse et fait condamner l'éditeur à insérer des documens rectificatifs. On l'avait accusé de méconnaître la liberté de l'histoire, il s'était promis de chercher à compléter sa pensée. Il lui donna toute son étendue dans son plaidoyer qui n'a

jamais été publié en France et dont on nous permettra de faire connaître quelques fragmens.

Dès le début, il soutint que toute parole blessante, offensante pour la mémoire d'une personne qui n'existe plus, donnait ouverture à une action civile des héritiers, mais qu'elle ne constituait pas un délit. Cherchant à démontrer combien il serait grave d'ériger en infraction pénale toute attaque contre un homme qui, de son vivant, a appartenu à l'histoire, M. Dufaure en arriva à se demander ce qu'était le souvenir, ce qu'était la mémoire d'un homme.

Au moment, dit-il, où la mort vient nous atteindre, cette partie immortelle de nous-mêmes qui fait toute notre personnalité, où se concentrent toutes nos facultés, naissent et se développent toutes nos erreurs et tous nos mérites, qui rattache pour nous le présent au passé par la mémoire et le présent à l'avenir par l'espérance, cette partie immortelle qui s'exerce en moi lorsque je cherche à vous exprimer ma pensée, qui agit en vous lorsque vous me prêtez votre bienveillante attention, notre âme, à ce moment, entre dans les mystérieuses conditions d'une vie nouvelle, où la pensée humaine ne peut que vaguement la suivre, où les injures de ce monde, ai-je besoin de le dire ? ne peuvent pas l'atteindre : quelques momens après, son enveloppe mortelle est pieusement déposée au sein de la terre, une pierre ou un monument la couvre. L'un et l'autre sont également protégés par nos lois contre toute injure et contre toute attaque, car la ville des morts a sa police comme la ville des vivans; mais ce que nous appelons notre mémoire dans le monde, ce souvenir que nous laissons après nous, cher à quelques-uns, indifférent pour beaucoup, ombre vaine si prompte à disparaître, les lois la protégeront-elles contre les attaques des vivans, au point de déclarer que quiconque en dira librement sa pensée, aura commis un délit?... Je ne m'étonnerais pas que quelquefois on le désirât; nous avons seulement à nous demander, car nous raisonnons sur le droit positif, si les lois ont donné au souvenir des hommes cette protection; si de toute attaque, elles ont fait un délit et si tous les jugemens de l'histoire sont du ressort de la police correctionnelle.

La double tâche de l'historien est très nettement indiquée. Il a deux choses à faire : il raconte et il juge. Il raconte avec vérité, et il juge avec liberté. Il raconte avec vérité, c'est la première condition, et, quant à moi, je la tiens pour absolue. Après avoir raconté avec vérité, il juge avec liberté ; du moment qu'on remplit la première condition, on a un champ sans limites pour remplir la seconde.

Imaginez-vous ce que serait l'histoire si l'écrivain n'avait pas le courage ou le pouvoir de juger, d'apprécier, de blâmer ce qui lui paraît blâmable, d'estimer, de louer, d'élever ce qui lui semble digne d'éloges?

Comment! sous les yeux du lecteur passeraient les faits coupables ou vertueux, les grands hommes ou les criminels, sans qu'un mot de l'écrivain vînt indiquer la valeur de chacun d'eux et l'estime qu'il mérite, sans que l'écrivain paraisse ému des forfaits ou des grandes actions qu'il raconte! Le lecteur peu à peu s'habituerait à lire froidement ce que l'écrivain aurait raconté froidement; bientôt s'effacera la distinction du bien et du mal; l'histoire, comme une loi menaçante l'aura faite, ne sera plus qu'une œuvre immorale et le passé ne pourra plus servir de leçon à l'avenir. Remarquez la marche que suivent les idées! On commence par interdire d'apprécier, on punit le blâme, on finira par punir l'éloge, par interdire de louer les grands hommes. On arrive à ce temps où, selon Tacite, on punit de mort l'écrivain qui loue Helvidius ou Thraséas et on livre ses écrits aux flammes! Voilà où l'on arriverait avec ce principe, que l'historien qui raconte véridiquement n'est pas libre pour l'appréciation des faits qu'il raconte.

Mais on se récrie : voyez donc! On va troubler la cendre des morts! Dans la plainte, on répète quatre fois : Vous allez frapper la pierre du tombeau; vous portez atteinte à la tombe. Rejetons toutes ces figures. Le pieux asile de la tombe reçoit également la dépouille de l'homme vertueux et du criminel. On n'a jamais entendu qu'elle les mît à l'abri des justices de l'histoire. L'histoire veille, raconte, est juge impartiale, même en face du tombeau. On appelle cela de la calomnie, c'est la vérité qui se fait jour, qui éclate. On ne vit surtout de la vie publique qu'à cette condition. Du moment où vous y entrez, vos actes, vos paroles, vos actions bonnes ou mauvaises, n'ont pas seulement une influence sur votre temps et sur vos contemporains. Vous disparaissez. L'action que vous avez exercée dépasse les limites de votre vie. Votre souvenir sert encore de leçon, il excite encore des haines ou des sympathies, il appartient à l'histoire de dire si l'éloge ou le blâme doit s'attacher à votre nom.

Non, l'histoire ne peut être utile ne doit être conservée qu'à la condition d'être libre, et l'homme public doit savoir, il est bon qu'il sache qu'il n'a pas seulement à se préoccuper de l'opinion de tous ceux qui l'entourent, opinion trop souvent égarée, trop souvent factice, trop souvent injuste. Il est bon, quel qu'il soit, qu'il sache qu'après lui, en dehors de toutes ces influences locales, bien au-delà de toutes ces passions contemporaines, il y aura une justice, la justice de la postérité; elle ne s'exerce que par la voie de l'histoire libre; ne supprimez pas ce grand encouragement pour les bons, ce salutaire effroi pour les méchans.

Ainsi, tenons-le pour certain, la vérité avant tout doit être connue et l'appréciation doit être libre. Sans doute cette appréciation s'égare quelquefois; l'erreur la domine au lieu de la vérité; mais, peu à peu, l'erreur se dissipe, les passions se calment et la vérité pure, belle,

noble dans tout son éclat reparaît, et l'histoire épurée nous enseigne ce que vaut le vice, ce que vaut la vertu. »

Les applaudissemens éclatèrent dans l'enceinte de la cour. Telle était l'émotion des auditeurs quel que fût leur rang, que nul de ceux qui en avaient la charge ne pensa à les réprimer. Les esprits avaient été portés à une telle hauteur que, dès ce moment, la cause était jugée : l'évêque d'Orléans fut acquitté et la doctrine de la libre critique des personnages qui ont joué un rôle dans l'histoire formellement consacrée par la cour.

Ces principes ont pu subir des éclipses momentanées ; une jurisprudence plus sévère a pu tenter d'attribuer à la magistrature le droit de réviser les jugemens de l'histoire. M. Dufaure, à toutes les époques, est demeuré le partisan déterminé des règles qu'il avait eu l'honneur de faire triompher devant la cour de Paris.

III.

L'éclat des succès oratoires autant que l'autorité conquise dans les affaires avait mis depuis longtemps l'ancien avocat de Bordeaux au premier rang du barreau de Paris. L'ordre des avocats l'aurait déjà appelé à sa tête, s'il avait eu les dix années d'inscription au tableau qui permettent seules l'élection. A la fin de juillet 1862, la période était révolue, et ce qui pour tout autre permet d'espérer une candidature au conseil rendait certaine pour M. Dufaure une élection unanime comme bâtonnier de l'ordre. Il avait déjà exercé à Bordeaux cette charge que lui renouvelait, sur un plus grand théâtre, l'admiration de ses confrères. Il la reçut avec un sentiment profond de l'honneur et des devoirs qui y étaient attachés.

Il est de tradition à Paris que le bâtonnier ne se borne pas à maintenir la discipline ; sa tâche est avant tout de former des stagiaires. M. Dufaure aimait passionnément la jeunesse. Pendant quinze ans, il attira dans son cabinet et admit à son patronage les esprits les plus fins et les plus ouverts. S'intéresser aux travaux des jeunes gens, présider à leurs joutes oratoires, leur prodiguer ses conseils, suivre leurs progrès, étaient pour lui autant d'heures de satisfaction et de repos. Il fallait le voir, le samedi, s'impatienter de la longueur des plaidoiries qu'il suivait d'ordinaire sans paraître pressé, s'échapper de l'audience dès qu'il le pouvait, traverser d'un pas rapide les galeries du palais et pénétrer dans la vieille salle basse de la bibliothèque, où, au milieu des livres, s'assemblait, chaque semaine, la conférence des stagiaires. Il était heureux de déposer le fardeau de ses dossiers, il avait hâte d'interroger les secrétaires sur le sujet en

discussion et de tourner ses regards vers l'avenir, en écoutant les voix de ces jeunes gens qui allaient être les recrues du barreau. Parmi ceux qui, pendant deux ans, suivirent sous son bâtonnat la conférence, quel est celui qui a pu oublier sa bienveillance et ses encouragemens? Jamais maître ne s'est plus intéressé à ses disciples. Il prenait des notes sur tout ce qu'il entendait, et ses résumés contenaient les conseils les plus sûrs. Évidemment celui qui dirigeait ces travaux avec un tel soin se disait qu'il avait charge d'âmes.

Il ne se bornait pas à animer de sa parole la conférence du stage; il aurait voulu multiplier les lieux de réunion, donner aux jeunes gens de plus fréquentes occasions de mûrir leur esprit en se formant à la discussion publique. Se souvenant de sa jeunesse, il voulait qu'un stagiaire fît partie de plusieurs conférences et ne se lassait pas de montrer quelle heureuse influence ce travail en commun peut exercer sur ceux qui le prennent au sérieux. Il appliquait à ces relations laborieuses ce que Cicéron disait de la grande société du genre humain : « C'est en s'instruisant les uns les autres, en discourant, en conférant ensemble; c'est par la discussion et le raisonnement que les hommes se concilient entre eux et forment une certaine société naturelle. » Ainsi, disait-il aux stagiaires, vous vous préparez aux qualités que le barreau doit plus tard exiger de vous. Vous acceptez sans murmure la hiérarchie naturelle de l'ancienneté et du talent et vous commencez ces relations faciles, loyales, sans envie comme sans faiblesse, qui sont l'honneur de notre profession et feront en tout temps le charme de votre vie. »

Les discours prononcés en 1862 et 1863, lors de l'ouverture de la conférence du stage, portent l'empreinte d'une grande émotion. C'est qu'au fond M. Dufaure aimait le barreau d'un amour filial. Non-seulement il y voyait l'emploi des plus hautes facultés, mais surtout la nécessité de cultiver « ces trois nobles dispositions de l'âme : l'indépendance, le désintéressement et la modération. (6 décembre 1862). » Il ne connaissait pas de profession qui exigeât plus impérieusement l'exercice de ces vertus. Il répétait non sans fierté ce mot d'un vieux magistrat : « Ce que les autres hommes appellent des qualités extraordinaires, les avocats les considèrent comme des devoirs indispensables. » Jamais il ne peignit mieux les sentimens qu'il éprouvait que le jour où, montrant aux stagiaires tout ce que le barreau pouvait leur offrir de satisfaction modeste ou de brillante renommée, il termina en leur adressant ces paroles : « Notre profession permet enfin à chacun de vous de laisser après lui, en mourant, la réputation d'avoir été, dans le sens le plus large du mot, un honnête homme et, si les épreuves de la vie viennent à s'y prêter, un grand homme de bien. » Pour M. Dufaure, ce titre représentait le sommet des ambitions; parmi ses auditeurs

de 1863, il en était plus d'un qui déjà n'hésitait pas à le lui décerner.

On avait enfin franchi les années stériles et silencieuses qui avaient suivi l'établissement de l'empire; les âmes s'échauffaient, et autour de ceux qui parlaient de contrôle et de liberté, il se faisait un mouvement qui attestait le réveil de plus en plus marqué des esprits. Les grandes causes de M. de Montalembert, de l'évêque d'Orléans, de M. Prévost-Paradol et de M. le duc d'Aumale avaient eu un long retentissement et avaient uni à la renaissance libérale le nom de M. Dufaure. La foule des électeurs, tenue en lisière, pouvait tarder à l'acclamer, c'était une raison de plus pour qu'un suffrage d'élite rendît hommage à son talent. La candidature de M. Dufaure à l'Académie française se produisit, à son insu, au lendemain des défenses politiques dont on redisait tout bas les plus beaux fragmens. Quand il en fut informé, elle était posée. Autant il mettait de soin à fuir les appels qui le pressaient de rentrer dans la vie publique, autant il fut touché du désir qui poussait ses cliens à l'avoir pour confrère. Il se souvenait d'avoir préféré la littérature au droit; à aucune époque, il n'avait entièrement délaissé les lettres, et un commerce assidu avec les chefs-d'œuvre de notre langue tenait dans sa vie une grande partie du temps que sa profession laissait libre. En l'accueillant, l'Académie ne voyait que ses discours, sans se douter de cette part intime de sa vie.

Appelé à remplacer le chancelier Pasquier, M. Dufaure trouvait dans sa harangue de réception le moyen de tout dire. L'avocat tint à honneur d'exprimer, dès le début, son culte envers le barreau qui regarde « comme son devoir le plus glorieux de défendre, quand les circonstances le demandent et contre tout adversaire, une liberté sans laquelle l'Académie, comme le barreau, n'existeraient plus, la liberté de penser, de parler et d'écrire. » L'étudiant de 1820 ne manqua pas de rendre hommage au professeur devenu secrétaire perpétuel en invoquant le souvenir toujours présent des cours de la Sorbonne et de « ces improvisations que la tribune politique ne surpassait pas. » Enfin le politique, — tout ému de la lecture des *Mémoires* dans lesquels un jeune conseiller de vingt ans peint du fond du parlement l'ancienne société française, décrit la fièvre d'enthousiasme qui précéda la révolution, les déceptions et les désordres qui l'accompagnèrent, les persécutions de la terreur et « l'anarchie du directoire tempérée par les violences, » — fit un tableau de la jeunesse de M. Pasquier, qui, sans sortir des bornes de la biographie, demeure une page d'histoire.

Tout son récit est vif, animé et parfois d'une concision éloquente. On a parlé souvent de ses ironies; ses réticences n'étaient pas moins cruelles. Il faut l'avoir entendu prononcer sa phrase sur le coup d'état de brumaire pour se figurer l'effet qu'elle produisit sur l'assistance.

« Mon prédécesseur, dit-il, n'a pris aucune part au 18 brumaire; ainsi, je n'ai pas à vous en dire mon opinion : je m'en félicite, je ne trouverais peut-être pas en moi l'impartialité nécessaire pour en parler. » Prononcées avec le son toujours grave de sa voix mordante, ces paroles tombaient de sa bouche comme une sentence.

Il suivit M. Pasquier dans les diverses phases de sa vie d'homme d'état, tour à tour, sous trois gouvernemens, préfet de police, garde des sceaux et président de la chambre des pairs, servant le despotisme avec dignité et la liberté sans faiblesse. Puis il arriva à ces quinze dernières années d'une incomparable vieillesse, qui furent accordées au chancelier comme une suprême faveur de la Providence pour juger de plus loin et de plus haut son temps, les hommes et lui-même.

Comme son prédécesseur, M. Dufaure prit au sérieux son titre d'académicien et il en accepta tous les devoirs. Il s'attacha de cœur aux travaux de sa nouvelle compagnie, se montra assidu aux séances, attentif aux délibérations, soucieux des droits de l'Institut et s'intéressant à tout ce qui pouvait les compromettre ou les fortifier. Soit qu'il eût à prononcer le discours sur les prix de vertu, soit qu'il eût mission de rendre compte de quelques-uns des livres soumis chaque année à l'Académie, il recevait avec joie cette part de la charge commune. D'autres ont pu parler de l'autorité qu'il avait conquise dans les délibérations et des relations si douces qu'il aimait à y entretenir; mais il n'est pas besoin d'avoir assisté aux séances intérieures de l'Académie pour rendre témoignage de la place qu'elle tenait dans sa vie. Pour cette intelligence habituellement occupée de matières légales, absorbée par les questions de gouvernement ou d'administration, les sujets littéraires présentaient un attrait particulier. Suivant l'heureuse expression que M. Patin appliquait à M. Pasquier, « il aimait à s'y engager, et l'on apercevait alors que son goût avait toute la sûreté de son discernement politique. »

Il retrouvait d'ailleurs parmi ses confrères l'écho des sentimens qui s'agitaient dans son âme; le charme d'un commerce régulier avec des esprits de même trempe, souffrant des mêmes maux et appréhendant pour leur patrie les mêmes malheurs, ne détournait pas son esprit de l'objet habituel de ses méditations, et il continuait à avoir pour clientes ces causes d'un ordre supérieur qui intéressent la conscience humaine ou les garanties politiques.

Dans les derniers temps de l'empire, les fautes du gouvernement lui offrirent deux occasions solennelles de défendre de nouveau le droit et la liberté. Le souvenir de la brochure publiée par M. le duc d'Aumale hantait à ce point l'imagination des ministres qu'ils commirent à l'occasion d'un écrit de ce prince, non-seulement l'acte le plus inique, mais la plus lourde maladresse. Possesseur des archives

de la maison de Condé, leur héritier avait consacré les heures de l'exil à retracer l'histoire des princes de cette maison pendant le xvie siècle. Le premier volume était imprimé quand, en 1863, le préfet de police le fit saisir chez le brocheur. Entendait-on le poursuivre? Nullement. Sous ce terme équivoque de saisie, c'était une confiscation déguisée. L'auteur ne manqua pas une si belle occasion de recommencer la lutte contre le pouvoir arbitraire. Devant le tribunal et devant la cour, M. Dufaure et M. Hébert défendirent le droit de propriété. Le préfet de police, abrité derrière la séparation des pouvoirs, ayant refusé de plaider le fond de l'affaire, les tribunaux admirent l'exception; mais, devant la conscience publique, ce fut le droit qui triompha et, en 1869, le volume, devenu célèbre avant que de paraître, fut restitué.

Il y a des heures où les gouvernemens sont condamnés à accumuler les fautes. A la suite des élections de 1863, le ministre de l'intérieur, irrité qu'un comité électoral eût osé se fonder, avait résolu de le poursuivre sous l'inculpation d'association illicite de plus de vingt personnes. Le nombre coupable ne s'était pas rencontré. Treize personnes seulement avaient été poursuivies. Plus le fondement de l'inculpation était faible et plus fut ardente la vivacité des poursuites. A l'appel des prévenus, tous inscrits au barreau, le conseil de l'ordre s'était levé et avait résolu de défendre, sous le nom des jeunes avocats en cause, la liberté électorale menacée. A côté de MM. Berryer, Grévy, Hébert, Marie et Favre, M. Dufaure tint tête au ministère public, aussi bien au tribunal que devant la cour. Il rappela ses luttes de la restauration, les grandes élections d'où était sorti le renversement des ministères Villèle et Polignac et les comités électoraux de Bordeaux qui comprenaient tout le barreau. Il suivit pas à pas la prévention et conclut qu'elle reposait sur une de ces hallucinations politiques qui trompent et perdent le pouvoir. Après les maîtres de l'éloquence, il sut trouver des développemens nouveaux, éclairer d'une lumière plus brillante tel point obscur et troubler ses adversaires. Il y eut un moment où, fatigué de démontrer une certitude, et se souvenant de cette série de procès dans lesquels le ministère public ne se lassait pas de lui opposer la chute des gouvernemens qu'il avait servis, il s'écria :

Voilà trois fois qu'on me répond que, si les gouvernemens antérieurs sont tombés, c'est tantôt parce qu'on n'a pas violé le secret des lettres, tantôt parce qu'ils ne se sont pas violemment emparés de publications qu'aucune loi ne condamnait, et, aujourd'hui enfin, parce qu'ils n'ont pas empêché des réunions que le législateur a oublié d'interdire. Je laisse à la conscience publique à apprécier ces vues nouvelles sur les causes de la grandeur et de la décadence des gouvernemens.

Quand on me dit que des gouvernemens sont tombés parce qu'ils ont ainsi respecté les droits des citoyens, ou du moins parce qu'ils ont été très timides, très réservés, très modérés dans l'application de nos lois, je me demande s'il n'en est pas d'autres qui sont tombés pour avoir eu le défaut absolument contraire. Si l'on craint d'imiter les exemples de la restauration et du gouvernement de juillet, j'engagerais fort à ne pas imiter la convention, le directoire et le premier empire qui n'ont jamais été arrêtés par les mêmes scrupules, et l'histoire jugera s'il revient moins d'honneur aux gouvernemens qui sont tombés parce qu'ils ont apporté quelques tempéramens à l'exécution des lois, qu'à ceux qui sont tombés après avoir outrageusement violé toutes les lois et méconnu tous les droits des citoyens.

Il y avait six ans que M. Dufaure était sur la brèche, défendant à toute heure le droit et la liberté. Tous ceux qui suivaient avec un ardent intérêt les progrès de l'esprit de contrôle, qui espéraient soit la transformation de la constitution de 1852, soit, si elle était impossible, la chute de l'empire, désiraient également que M. Dufaure consentît à entrer au corps législatif. En 1863, on ne parvint qu'à la dernière heure à vaincre ses répugnances, et il fut le seul à se sentir heureux et comme délivré par son échec.

Mais ses amis qui luttaient au corps législatif ne s'accommodaient pas de son absence, et, lorsque une vacance se produisit en 1868 dans le Var, ils se servirent de tous les moyens pour triompher de ses hésitations : il s'agissait de représenter Toulon, et les souvenirs de la grande enquête sur la marine se joignant à l'intérêt public contribuèrent à le déterminer à une nouvelle campagne. Certes, il fallait que ses anxiétés patriotiques fussent bien profondes pour qu'on obtînt de lui ce sacrifice. En quelques jours, la presse ne retentit de Strasbourg à Bayonne et du Havre à Marseille que du bruit de la lutte engagée entre M. Dufaure et un candidat officiel inconnu. La France se divisa en deux camps : aux libéraux de toute nuance faisant des vœux, avec M. Thiers, pour que le nouveau député apportât à l'opposition « le secours de sa voix puissante et vénérée, » répondaient les partisans de l'empire; mais leur nombre n'eût pas suffi à assurer l'échec de M. Dufaure. Il se fit une alliance, ou plutôt une rencontre étrange. Contre l'ancien ministre du général Cavaignac, se dressèrent ceux qui se glorifiaient des souvenirs de l'insurrection de juin 1848. M. Dufaure était un bourgeois et un clérical, il portait la livrée officieuse; il n'était pas démocrate et méritait l'animadversion du peuple. Delescluze dans *le Réveil*, Duportal à Toulouse, d'autres à Marseille, tous ceux qui regrettaient et rêvaient l'anarchie, jouèrent le jeu de l'empire, en répétant que l'élection de M. Dufaure serait un malheur public. La préfecture du Var fit dis-

tribuer et colporter les feuilles de ses alliés, et cette heureuse diversion, venant s'ajouter aux actes les plus violens de pression administrative, donna la victoire au candidat officiel. Singulière campagne, bien faite pour jeter la lumière sur des procédés de gouvernement qui favorisaient l'aveuglement et devaient aboutir à la ruine!

Lors des élections générales de 1869, M. Dufaure refusa de se laisser porter, mais il s'occupa activement, à Paris, de l'élection de M. Thiers, que le gouvernement, à l'imitation de ce qui lui avait réussi à Toulon, cherchait à étouffer entre un candidat bonapartiste et un candidat radical.

Le jour où fut connu le résultat de la lutte d'où M. Thiers sortait triomphant, M. Dufaure prit la parole dans la salle même du comité où se pressaient les principaux électeurs. Il est rare qu'en si peu de mots un orateur ait produit une si profonde émotion. Saluant le nouvel élu, il rappela ses récens combats, lui promit non des triomphes, mais des luttes dignes de lui et lui montra la fidélité des électeurs prêts à le soutenir jusqu'au bout pour la revendication des libertés nécessaires.

La constitution de 1852 s'écroulait de toutes parts. Ses auteurs, qui ne l'avaient fait vivre que de silence et de compression, renonçaient à la défendre. Le seul problème était de savoir s'ils pourraient la rajeunir et lui donner à temps une force nouvelle. Il vint un jour où, acculés et sentant le sol trembler sous leurs pieds, ils recoururent à ce remède héroïque. Étaient-ils de bonne foi? Cherchaient-ils sincèrement à effacer de nos lois les maximes qui avaient suivi le coup d'état? Ce n'est pas le lieu de sonder ici les cœurs, ni de juger les intentions. Il nous suffit de dire que M. Dufaure ne crut pas à leur sincérité. Il était persuadé que l'empire était incapable de se transformer, que si, par malheur, la France se laissait prendre aux séductions qui lui étaient offertes, elle aurait prochainement à déplorer sa faiblesse et que, le jour des remords, elle verserait des larmes de sang. Il était de cette génération qui, éclairée et obsédée à la fois par les malheurs de 1814 et de 1815, prédisait une troisième invasion comme terme et châtiment de nos fautes diplomatiques. A ses yeux, la constitution revisée de 1870 était impuissante à mettre obstacle à « ces coups de volonté absolue qui pouvaient jeter du jour au lendemain la France dans les plus graves embarras et, suivant son expression elle-même, compromettre irréparablement son avenir. »

L'heure approchait en effet de l'un de ces coups de volonté absolue que pressentait trop bien sa vieille expérience. Dieu seul peut savoir si M. Dufaure, dans ses jours de plus sombre pessimisme, avait jamais prévu dans quel abîme de maux nous jetteraient l'empire et ses suprêmes folies!

GEORGES PICOT.

HISTORIENS DE L'ALLEMAGNE

M. FERDINAND GREGOROVIUS.

Athenaïs, Geschichte einer byzantinischen Kaiserin, 2e édition; Leipzig, 1882.

L'*Histoire de la ville de Rome au moyen âge*, souvent citée, bien qu'elle n'ait pas été traduite, a fait connaître en France M. Gregorovius; elle restera comme le monument de sa vie d'écrivain. Dans un livre attachant sur *Lucrèce Borgia*, que M. Blaze de Bury a jugé ici même (1), l'auteur allemand s'est constitué le chevalier paradoxal, l'ingénieux défenseur de cette princesse si sévèrement jugée. La plus récente de ses œuvres, *Athénaïs, histoire d'une impératrice byzantine*, court récit, d'une érudition colorée, a eu dès le début une vogue réservée d'ordinaire aux œuvres frivoles. L'étrange destinée de l'impératrice Athénaïs-Eudocie présente en effet l'intérêt et l'imprévu d'un roman fantastique. Avant de retracer cette histoire d'après M. Gregorovius, nous voudrions marquer comment elle se rattache à ses précédens ouvrages, dégager la pensée dominante, l'idée maîtresse dont l'influence se fait sentir à travers ses divers travaux, saisir quelques traits de la physionomie de l'écrivain, son tour d'imagination, la pente naturelle de son esprit, en un mot chercher l'homme à travers les livres.

I.

Si nous prenons M. Gregorovius à ses débuts, nous trouvons d'abord parmi ses écrits de jeunesse, à côté d'une histoire estimée

(1) *Les Borgia*, étude historique, *Revue* du 15 mars 1877.

de l'empereur Hadrien et d'une tragédie : *la Mort de Tibère*, une brochure sur la Pologne, qui porte la date significative de 1848. Champion des nationalités, M. Gregorovius proteste contre la souveraine iniquité du partage, véritable crime de la politique de cabinet ; il proclame *le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes*, à n'être point traités comme un bétail vil. Il conjure la France, *qui est à la tête des nations* (1), de prendre l'initiative d'un congrès universel pour redresser les iniquités et relever la nation en deuil. Les peuples d'Europe n'ont pas répondu à cet appel, que l'auteur oublie de dater du royaume d'Utopie. Il n'en est pas moins honorable de crier : « Vive la Pologne ! » bien qu'elle soit morte, et chez un historien de Prusse, ce cri, tout méritoire, vaut la peine d'être noté.

A cet entraînement pour la cause polonaise devait succéder chez M. Gregorovius une sympathie si ardente pour l'Italie, qu'elle l'a conduit à Rome même, où il a vécu dix-huit années, cédant en cela, nous dit-il, à ce mystérieux attrait qui pousse les peuples du nord vers le pays « où un doux vent souffle du ciel bleu, » qui engageait au-delà des monts les barbares germains, puis les empereurs allemands, les lansquenets pillards et ceux qui venaient y chercher un plus noble butin. C'est à cet attrait que cédait Winckelmann, fils d'un savetier de Stendal, dévoré d'un enthousiasme si intense et si exclusif pour la belle antiquité, qu'il se fit catholique afin d'obtenir la protection du nonce et voir Rome : « Quand j'y arrivai, disait-il, je m'aperçus que je ne savais rien et que tous les écrivassiers sont des bœufs et des ânes. » Goethe disait de Rome : « On y lit l'histoire dans un autre esprit; » et c'est en Italie qu'il vint renouveler son inspiration, qu'il acheva de dépouiller cette écorce qui s'épaissit autour du cœur et de l'esprit de l'homme sous les climats brumeux. Est-il besoin de citer les érudits, les lettrés, les historiens de la Rome ancienne et moderne, les Raumer, les Reumont, les Ranke, les Mommsen, venus pour écrire sur les lieux mêmes une histoire qui est celle de l'univers civilisé ? En ces dernières années surtout, les Allemands s'abattent sur l'Italie comme une nuée. Leur érudition y a pris racine : il était temps de fonder, à notre tour, notre école française à Rome, d'entrer en lice, d'engager cette lutte pacifique pour le profit de la science, dans la ville même dont le nom est le symbole de la domination du monde, alors que les historiens et les érudits allemands semblent vouloir entreprendre une seconde fois la conquête de l'empire romain.

M. Gregorovius nous représente donc l'Allemand à demi Italien, le résident littéraire de l'Allemagne en Italie ; il y a conquis droit de cité. La municipalité de Rome a décerné à l'auteur de l'histoire de

(1) *Die Idee des Polenthums*, p. 166 ; Kœnigsberg, 1848.

la ville au moyen âge, traduite aux frais du roi Victor-Emmanuel, le glorieux titre de citoyen romain, *civis romanus*. Il connaît l'Italie, non-seulement comme hôte de passage, mais comme on connaît une seconde patrie, parcourue, explorée dans tous les sens, et c'est dans cette confiance que nous ouvrons ses cinq volumes de voyages (1).

On y chercherait vainement des études sur l'art en Italie. M. Gregorovius est un historien exclusif; s'il s'arrête à considérer une statue, un buste, un tableau, un monument, un paysage, c'est à titre de document historique. Il ne faut pas s'attendre avec lui à marcher dans les routes battues. Curieux de mœurs singulières et de coutumes locales, d'anciennes traditions qui puissent faire revivre à nos yeux les siècles passés, il a écrit deux volumes sur la Corse dont nous ne faisons que citer le titre, car tout le monde en France a lu *Colomba*. D'autres parties de ses voyages, celles que nous examinerons en premier lieu, sont des sortes de *Reisebilder*, où le souvenir d'Henri Heine est parfois sensible, mais avec moins de verve et d'humour : la fantaisie se joue plutôt dans le choix et l'opposition des sujets que dans l'esprit même de l'auteur.

Un des traits caractéristiques de l'écrivain allemand, c'est son goût pour la philosophie de l'histoire ; il aime à en saisir les contrastes, les contradictions, la grandiose ironie. Ce qui le captive surtout, c'est l'antithèse entre le monde païen et le monde chrétien, à chaque pas retrouvée en Italie dans les monumens et les ruines, rendue plus saisissante par la caducité de ce monde romain qui semblait éternel, et la vitalité de la secte obscure et méprisée qui, de l'ombre patiente des catacombes, devait surgir un jour et dresser la croix sur le Capitole. En le lisant, nous nous rappelions cette composition de Chenavard où le peintre nous montre, dans la partie supérieure du tableau, un César qui passe sur son char triomphal, entouré de légions, acclamé par la foule, tandis que, sous le sol miné, dans la Rome souterraine, au fond d'une crypte faiblement éclairée, des chrétiens, hommes et femmes, célèbrent leurs pieux mystères. Ces mêmes contrastes, M. Gregorovius les exprime en des images pittoresques, comme par exemple à Caprée, sur les ruines de la villa de Tibère, dans cette retraite où le César blasé lisait peut-être les écrits de l'hétaïre grecque Eléphantis, à la mode dans l'ancienne Rome, et qui traitaient de l'art le plus raffiné de la volupté, le voyageur rencontre un moine franciscain, un ermite boiteux, occupé à marmotter ses patenôtres.

Aux yeux d'un croyant, l'opposition du paganisme et du christianisme est sur tous les points criante, absolue ; un abîme sans fond les

(1) *Wanderjahre in Italien*; Leipzig, 1881.

sépare. Pour l'historien détaché, bien des rapports secondaires subsistent entre les manifestations en apparence les plus dissemblables de la pensée religieuse ; comme origine commune, on peut les ramener aux instincts de religiosité, tels qu'ils se révèlent dans les religions les plus opposées; en d'autres termes, il y a, dans l'histoire ainsi comprise, évolution plutôt que révolution. L'exégèse a démêlé tout ce que le catholicisme doit au judaïsme, à la morale stoïcienne, aux théogonies de l'Orient, aux pratiques mêmes du paganisme. Visitant à Agrigente les ruines du temple d'Hercule, notre auteur rappelle la célèbre figure de bronze de l'Hercule de Myron qui occupait ce sanctuaire : Cicéron, en son second discours contre Verrès, rapporte que le menton du dieu avait été usé par les nombreux baisers de ceux qui priaient dans le temple, comme l'est aujourd'hui le pied de bronze de saint Pierre à Rome. Nous sommes devenus seulement moins familiers avec les objets de notre vénération; les anciens les baisaient au visage, nous les baisons à l'orteil.

Nulle part les vicissitudes de l'histoire ne frappent l'esprit avec plus de force qu'au milieu du ghetto où nous conduit ensuite M. Gregorovius. En quelques pages, il résume l'histoire des juifs à Rome, qui n'est qu'une longue lamentation, une longue imprécation contre les Césars et les papes, et cela dans la ville même où des œuvres sublimes consacrent les plus glorieux souvenirs de leur religion, où le Moïse de Michel-Ange trône dans sa sombre et redoutable majesté, où les peintures de Raphaël racontent les épisodes de la Bible dans le palais du pape, où les Psaumes de David retentissent sous toutes les coupoles. Mais Jéhovah, vainqueur du Jupiter Capitolin, n'a pas abdiqué en faveur de Jésus. Les réprouvés du moyen âge prennent enfin leur revanche, en infestant le monde moderne de la maladie de l'or. Par là ils le dominent, et chaque jour leur empire s'accroît, leur Messie est proche, si l'on entend par Messie l'expression mystique de l'affranchissement et de la royauté des peuples.

Au sortir du ghetto, afin de secouer la puanteur qui s'exhale de tant de haillons, M. Gregorovius court vers la côte latine à quelques heures de Rome; il erre dans des solitudes marines, devant les horizons clairs et dormans, sur la plage au sable luisant et mol, où bruit la mer aux mille reflets. « Là-bas le cap fabuleux de Circé jette au loin ses feux comme un énorme saphir, les petites îles de Ponza soulèvent à peine au-dessus des vagues leurs crêtes bleuâtres, semblables à des calices, des centaines de voiles blanches vont, viennent et disparaissent... » — Les tempes rafraîchies par la brise de mer, notre voyageur retourne à Rome. En quête de spectacles qui le transportent en plein moyen âge, il visite la chapelle des Morts du Ponte-Sisto, toute tapissée d'ossemens humains,

de crânes et de squelettes. Indifférentes à cette mort qui les entoure et semble les guetter, des jeunes femmes en robe de soie prient et chuchotent. C'est pourtant là que se révèle dans son horreur l'essence même du christianisme du moyen âge, le mépris fanatique de la vie riante : « Père, dis-je à un capucin qui se trouvait là, quel désordre au jugement dernier, quand ces crânes, ces bras et ces jambes devront se retrouver, s'adapter les uns aux autres! — Oui, répondit le moine sérieux, au jugement dernier, quand les morts ressusciteront, il y aura là un grand cliquetis d'os ! » Ce goût des représentations de la mort et de la souffrance se retrouve dans les fresques de San-Bartolomeo et de San-Stefano-Rotondo, qui expriment des supplices et des tortures avec un réalisme atroce et pourraient former la galerie d'un bourreau. Une religion exposant dans ses temples de pareils spectacles eût semblé à des Grecs un vrai culte de cannibales, eux dont l'art se refusait à exprimer l'horreur de la mort, qui la peignaient sous le paisible et discret symbole d'un génie avec une torche renversée et qui gravaient sur leurs sarcophages des scènes d'amour et de volupté. — En quittant cette chapelle mortuaire, notre guide se rend à un théâtre de marionnettes; la fureur de la populace de Rome pour les jeux du cirque s'est concentrée de nos jours sur le polichinelle romain lequel « rit et danse à côté des catacombes et des crânes, aussi à l'aise que le grillon dans l'herbe des palais ruinés des Césars et le lézard vert aux reflets d'or qui grimpe le long du tombeau de Cécilia Metella. » — Voici maintenant qu'au sortir du théâtre nous rencontrons en longues files des moines de toute couleur, fantômes du passé : arrêtons-nous devant ce lit de parade où est exposé un cardinal mort. C'est Lambruschini, l'ambitieux Génois : il faillit être pape comme tant d'autres et se vit préférer un de ses anciens protégés, le pauvre comte Mastaï Ferretti. Devant le cadavre dont la figure de cire se détache sur une robe de pourpre, M. Gregovorius récite, en guise de prière, le passage suivant du *Don Quichotte:* « Il en est de la comédie comme de la représentation de ce monde, où quelques-uns jouent les empereurs, d'autres les papes; bref, autant de personnages que la scène en peut produire; mais quand on arrive au dénoûment, c'est-à-dire quand la vie est terminée, la mort leur enlève à tous les costumes qui les distinguent, et dans leurs tombeaux ils se ressemblent tous. »

A Rome, l'image de la mort nous hante; partout des ruines et des tombeaux; l'air est rempli de papes morts et de Césars morts. En foulant cette poussière immortelle, on pense au vers du poète :

Terrain cher et sacré, fait d'alluvions d'âmes (1).

(1) Mme Ackermann, *le Déluge*.

Poète à ses heures, M. Gregorovius décrit en beaux hexamètres, dans son poème d'*Euphorion* (1), les trois aspects différens sous lesquels la mort antique lui est apparue, à Pompéi, à Rome, à Syracuse, les trois villes d'Italie qui l'évoquent avec le plus de puissance :

« Combien est silencieux, ô mort, et combien beau ton royaume, animé de joyeuses couleurs, au milieu des ruines de Pompéi, où tu sembles jouer avec une poussière d'or et des fragmens de vases brisés !

« Autre tu m'apparais dans les débris de Rome, comme un César debout qui traverse la voie Appienne et passe sous les arcs béans, muet et sombre, triomphateur du monde, dévastateur des peuples.

« Autre, dans le champ de Syracuse, où la nymphe Arethusa verse encore dans la mer ses larmes mélodieuses, en souvenir de son dieu perdu, où la pierre jaunie marque encore l'ornière des temps, où s'étendent partout des traces de tombeaux, d'aussi loin que le faucon peut dominer la plaine de son regard perçant. »

On distingue déjà le tour d'imagination de notre auteur. Il se plaît à ces alternatives d'ombres et de lumière, à ces oppositions d'antiquité et de christianisme, et à ces images de vie et de mort, que les grands peintres allemands, les Holbein, les Albert Dürer se sont plu à reproduire sous les aspects les plus divers, avec une fertilité d'imagination singulière. Il semble que, dans cette sorte de danse des morts, l'auteur se soit exercé la main pour mieux peindre le moyen âge.

II.

Les livres de voyage que nous venons de parcourir ne sont pas seulement les jeux d'une fantaisie amusée, les délassemens d'un laborieux esprit attaché à son œuvre sévère : ils sont comme une préparation et une introduction à l'histoire de Rome. Pour connaître exactement la méthode qui a guidé M. Gregorovius dans ses recherches, il faut lire la préface de J.-J. Ampère à son *Histoire romaine à Rome*, sorte de discours de la méthode en cette matière. L'auteur du *Voyage dantesque*, des *Portraits de Rome à différens*

(1) Euphorion, *Eine Dichtung aus Pompeji*, 4e édit. Leipzig, 1880. Le sujet de ce poème est le dernier jour de Pompéi. Les élégies romaines de Goethe, les poésies d'André Chénier, les poèmes antiques de Leconte de Lisle, la peinture d'Alma Tadéma, peuvent donner l'idée du genre. — L'auteur raconte les amours pudiques d'un jeune sculpteur esclave avec la fille de son maître, l'homme le plus riche de Pompéi. Ils échappent à la mort qui anéantit les richesses et le rang qui les séparent, et vont vivre heureux en Égypte. Cette idylle n'est qu'un prétexte à de brillantes descriptions.

âges, est celui de nos écrivains avec lequel l'auteur allemand, par certains côtés, a le plus d'affinités. Les deux historiens se sont rencontrés à Rome, et l'on peut supposer que cette fréquentation n'a pas été infructueuse. Comme Ampère, M. Gregorovius est venu demander une intelligence du passé plus vive et plus nette, un sentiment plus précis et plus vrai à la topographie, aux monumens, au spectacle du présent lui-même : « Les lieux et les monumens peuvent raviver en nous le sentiment historique en l'éclairant, ils sont tout ensemble la poésie et le commentaire de l'histoire (1). » Ajoutons qu'ils en sont le plus sûr contrôle.

Un des progrès de notre temps a été le renouvellement de l'histoire par la critique des sources et des documens. Elle a cessé d'être un roman, elle aspire à devenir une science, c'est-à-dire une étude susceptible d'un certain genre de démonstrations et de preuves qui conduit à la certitude. Quelles sont les preuves en histoire? Il y en a de plusieurs sortes, mais celles du premier ordre sont les monumens et les chartes. Les seules traces certaines, authentiques qui nous restent des générations disparues, les seuls témoins que l'on ne puisse récuser, ce sont tout d'abord les monumens, car il n'y a plus de témoins vivans, les textes sont innombrables et contradictoires, ou très rares et très limités; une colonne, un temple, une statue, une médaille, ne sont pas seulement des allégations, ce sont des faits; et l'œuvre première de l'historien consiste à décrire, classer, enregistrer ces faits, à dresser des inventaires et catalogues. Lorsque l'historien se borne à ce travail, qu'il s'interdit toute interprétation, tout aperçu d'ensemble, il écarte assurément plus d'un sujet d'erreur, mais il se condamne à rester dans les régions de l'érudition souterraine, à faire œuvre d'ouvrier, se bornant à extraire du sol les pierres et les matériaux qui forment les solides assises de l'histoire et échappent à tout pyrrhonisme.

A un degré plus élevé, l'historien qui se propose d'ordonner et de relier entre eux tous les matériaux épars, doit posséder le sens de l'union intime, de la relation nécessaire entre toutes les manifestations de la vie d'un peuple, religion, mœurs, arts, institutions, les considérer non comme des productions spontanées, non comme des faits isolés, mais comme les produits d'un même germe intérieur, qui a poussé ses rameaux dans toutes les directions. « Les monumens, dit M. Gregorovius, sont des révélations psychologiques de la vie de l'humanité. L'architecte, l'esthéticien les mesure, les analyse, les classe et les distingue suivant les styles; l'historien de la civilisa-

(1) Préface de l'*Histoire romaine à Rome*, de J.-J. Ampère, datée de la roche Tarpéienne, avril 1861.

tion les met en relation synthétique avec la vie elle-même, et il aurait signalé ce qu'ils ont de profondément vrai et de réel s'il lui était donné de mesurer, d'après les monumens, l'organisme intellectuel de l'espèce humaine; étant donnés la civilisation et l'état d'esprit d'un peuple, certaines créations doivent en résulter avec une nécessité de nature, » comme la cellule, la coquille ou la carapace d'un animal nous révèlent sa structure, ses fonctions, ses mœurs. « La tragédie d'Eschyle, ajoute notre auteur, se comprend mieux, quand on a vu un temple de Pæstum ou de Sicile, qui en sont la traduction architecturale... On ne peut, à la vue d'un temple dorien, s'abstenir de considérer dans quels grands et simples rythmes la vie de la nation grecque a dû se mouvoir, s'il est vrai que la manière de sentir propre à chaque peuple s'exprime de la façon la plus générale et la plus visible dans son architecture religieuse, » et l'architecture des Grecs est noble et simple comme leur âme. L'œuvre d'art considérée de la sorte résume en elle et nous revèle la physionomie de siècles entiers. M. Gregorovius décrit en ces termes tout ce que lui suggère l'aspect de la grande tête byzantine en mosaïque de Jésus-Christ Pantocrator, qui décore l'église de Monreale, près de Palerme : « Cette figure gigantesque exprime une puissance surnaturelle et une sombre majesté. En général, les têtes de Christ byzantines ont quelque chose de démoniaque, comme les figures mystiques des dieux d'Égypte... Ce type nous conduit dans un royaume d'idées bien plus éloigné du monde moderne que ne l'était l'antiquité. C'est une abstraction effroyable, une nécessité qui exclut toute imagination, tout accident, tout libre développement de la vie humaine. D'une pareille figure de Christ sort, comme d'une tête de Méduse, un souffle de pétrification. Je ne puis contempler de pareilles images sans lire l'histoire de l'église chrétienne comme en un miroir prophétique; l'ascétisme fanatique, l'institution monacale, la haine des juifs, la persécution des païens, les combats dogmatiques, la toute-puissance des papes... Pour le développement de l'art chrétien dans le progrès des siècles, rien n'est plus important que la comparaison d'une pareille tête de Christ avec celle du Titien et de Raphaël; les deux extrêmes limites de la conception du divin s'y trouvent exprimées. » C'est ainsi que les œuvres d'art sont les meilleurs documens pour marquer les transformations et les aspirations d'une époque. De même, les œuvres contemporaines s'éclairent les unes par les autres. Il y a plus d'une analogie secrète entre la *Somme* de saint Thomas d'Aquin et une cathédrale gothique : les poèmes de Dante et de Wolfram d'Eschenbach sont plus faciles à saisir, à la vue d'un dôme italien ou d'un münster allemand. — On voit, par ces exemples, que M. Gregorovius considère les œuvres d'art plutôt en pur historien à titre de renseignemens, qu'en artiste,

pour leur beauté propre. Ce point de vue trop exclusif est surtout sensible dans son *Histoire de la ville de Rome au moyen âge*; la partie qui touche à la renaissance n'y a pas toute l'importance et tous les développemens qu'on voudrait.

Enfin, l'observation exacte des personnages et des monumens, théâtres des générations évanouies, outre qu'elle en est le contrôle et le témoignage le plus clair et le plus certain, devient un stimulant pour l'imagination trop encombrée d'idées abstraites, parfois même une source d'inspiration imprévue. Se trouvant un jour à Saint-Pierre de Rome, notre historien raconte qu'il s'arrêta, saisi d'étonnement à la vue du pape Paul III, Farnèse, appuyé sur son tombeau. Il considère avec attention les autres monumens funéraires que renferme la métropole de la chrétienté. En présence de ces papes assis sur leurs sarcophages, la main solennellement étendue dans un geste de commandement, il lui semble qu'il se trouve au milieu d'un sénat de dieux, tout au moins de vice-dieux, comme on désignait parfois les papes au moyen âge. Excité par ce spectacle, il se décide à suivre tous les tombeaux des papes, d'église en église, de ville en ville, et se rend jusqu'à Avignon pour se représenter, non plus d'après les livres, mais, d'après le relief des monumens, d'après la vérité ou la louange exagérée des inscriptions latines, toute l'histoire de la papauté. Le petit ouvrage intitulé *Monumens funéraires des papes* (1) est un précis sans sécheresse de toute cette histoire, une manière de vestibule où seraient exposés tous les bustes des saints-pères. Ces figures de vicaires du Christ, de dictateurs spirituels de la chrétienté sont aussi intéressantes à considérer que les bustes des césars romains. Notre historien observe avec une minutie d'antiquaire jusqu'à la coupe de leurs barbes saintes, dont il décrit en ces termes les variations : « Depuis des siècles, aucun pape jusqu'à Jules II n'avait porté de barbe. Il lui convenait bien d'être le premier qui prît cette enseigne de force virile. François Ier, Charles-Quint et leurs courtisans imitèrent, dit-on, son exemple, quoique les successeurs immédiats de Jules II paraissent de nouveau rasés. Clément VII fit revivre cet usage, lorsqu'après le pillage de Rome par les mercenaires du connétable de Bourbon, il laissa croître sa barbe en signe de douleur. Depuis, dans les monumens funéraires qui suivent jusqu'au XIXe siècle, on rencontre ces têtes de papes barbus. Ce ne sont pas toujours barbes d'apôtre, qui donnent du moins une dignité patriarcale ; nous considérons avec étonnement ces visages de saints-pères, qui promènent du haut de leurs sarcophages des regards pleins d'une ardeur martiale, avec de grosses

(1) *Die Grabdenkmäler der Päpste, Marksteine der Geschichte des Papsttums*, 2e édit.; Leipzig, 1881. Traduit en français par M. Sabatier, d'après la 1re édition.

barbiches et d'épaisses moustaches, comme un Wallenstein ou un Tilly. Dans le siècle de Henri IV et de la guerre de Trente ans, tous les papes ressemblent à des officiers en campagne et à des généraux de cavalerie. » — C'est comme une revue de tous les crânes de la papauté : nouvel Hamlet, M. Gregorovius les a pesés dans sa main, murmurant, en forme de conclusion, ces trois mots de saint Grégoire le Grand, d'une mélancolie si profonde en leur brièveté : *Fructus mundi ruina.*

Après avoir fréquenté les tombeaux des papes, l'historien voyageur parcourt l'Italie méridionale, à la recherche de tous les souvenirs de leurs mortels ennemis, les empereurs allemands de la maison de Souabe, et surtout du glorieux Frédéric II, « le brave, l'accompli, l'infortuné empereur Frédéric II, dit Macaulay, un poète dans un âge d'écoliers, un philosophe dans un âge de moines, un homme d'état dans un âge de croisés, » et de ses malheureux descendans, les derniers Hohenstaufen, Conrad, Manfred et Conradin (1). Qu'on imagine les sentimens d'un légitimiste breton en pèlerinage à Quiberon ou à Sainte-Anne d'Auray, et l'on pourra se rendre compte de la ferveur avec laquelle M. Gregorovius visite Foggia, Andria, Castel del Monte, Lucera, Manfredonia, Bénévent, Tagliacozzo, évoque des scènes vieilles de sept siècles. Cela pourra sembler d'un pédantisme exagéré, mais leur propre histoire est pour les Allemands une religion.

Cet itinéraire du patriotisme allemand a été écrit après les années 1866 et 1871. Témoin de la guerre des volontaires de Garibaldi contre Rome en 1867, notre auteur raconte ces événemens avec le sens des analogies de l'histoire; il voit revivre sous les traits modernes d'un chef de bandes en chemise rouge mainte figure du passé, maint condottiere du moyen âge, un fra Monreale, un Sforza d'Attendolo, un Piccinino, un Fortebraccio. Il n'est pas jusqu'aux mêmes scènes qui ne soient reproduites, le jour où Garibaldi entrait à cheval dans l'église de Monte Rotondo, comme autrefois Francesco Sforza dans la cathédrale de Milan, et le roi Ladislas de Naples dans l'église de Saint-Jean de Latran, après être devenu maître de la ville. Quand l'état pontifical s'effondre, après mille ans d'existence, « tombe en poussière comme une momie par l'ébranlement de la puissance allemande, » et avec lui le pouvoir temporel, c'est un dénoûment, chose aussi rare et aussi précieuse

(1) Ce v[e] volume de voyages, *Wanderjahre in Italien, Apulische Landschaften*, 2[e] édit.; Leipzig, 1880, était destiné à former le texte d'un album qui aurait reproduit tous les paysages historiques se rapportant à l'histoire des Hohenstaufen. C'eût été un ouvrage analogue au livre publié en 1849 aux frais du duc de Luynes : *Recherches sur les monumens et l'histoire des Normands et de la maison de Souabe dans l'Italie méridionale.* Mais il ne s'est pas rencontré en Allemagne de Mécène pour subvenir aux frais de cette publication.

pour l'historien que pour le romancier, — le dénoûment de l'histoire du moyen âge, que M. Gregorovius salue dans cet évènement, c'est le couronnement des efforts si longtemps stériles des tribuns de Rome et des empereurs d'Allemagne contre l'omnipotence des papes. L'auteur oublie seulement le rôle de la France dans cette entreprise de destruction : il oublie de rappeler que la révolution française y a conquis sa part d'honneur, ou, si l'on veut, d'indignité. Mais en même temps que le pouvoir temporel des papes semble s'abîmer à jamais, la papauté grégorienne s'achève dans la déclaration d'infaillibilité, et l'antique querelle, aussi vieille que le catholicisme, et qui durera autant que lui, la querelle des deux souverainetés, la lutte temporelle et spirituelle du pape et de l'empereur, du prêtre et du roi, se rallume plus ardente, malgré l'affaiblissement matériel de la papauté; guelfes et gibelins sont toujours aux prises. M. Gregorovius ne se fait pas d'illusions : les empereurs d'Allemagne répéteront peut-être encore plus d'une fois ce mot mélancolique de Frédéric II : « O heureuse Asie! ô heureux monarques de l'Orient, auxquels les inventions des papes ne préparent aucun chagrin. » Peut-être même les successeurs de Henri IV feront-ils quelques pas sur la route de Canossa émaillée de fondrières; mais du moins Frédéric Barberousse ne dort plus dans sa montagne du Kyffhaüser, et l'œuvre que l'empereur Henri VI s'était efforcé de constituer, un empire d'Allemagne sous une dynastie héréditaire, est devenue une réalité. Enfin l'inévitable, l'inoubliable Conradin est vengé pour toujours. Les Italiens avaient noyé leur haine dans le sang des vêpres siciliennes, les Allemands ont repu la leur à Sedan : « Je ne pense pas, s'écrie M. Gregorovius, qu'il ait été donné à aucun Allemand avant moi de considérer avec des sentimens aussi élevés le champ de bataille de Conradin. » Ainsi se termine la lutte séculaire du germanisme et du romanisme par le triomphe définitif du germanisme.

Il faut rendre à M. Gregorovius cette justice qu'il ne conçoit la domination du germanisme qu'à l'état « de lien national qui, au cœur de l'Europe, protégera et fortifiera la paix, la liberté et le travail de la civilisation de l'Occident... Ce ne sera pas un gouvernement de césars conquérans d'après l'ancien système... car la nation allemande est patiente et juste... L'Allemagne est une *terra sacra*, un sanctuaire de la pensée, un temple de la science. » Un temple, mais aussi une caserne, un arsenal; et n'est-il pas à craindre que « la voix rauque » du caporal prussien n'effarouche les blondes muses de la Germanie et ne les chasse au fond des bois dans des retraites inaccessibles? Dès lors, l'Allemagne ne risque-t-elle pas de perdre cette régence intellectuelle du monde que M. Gregorovius décernait à la France en 1848 et qu'il prédit maintenant à sa patrie en termes immodestes :

« L'Allemagne a sur les autres nations cette force, dont on ne se rend pas encore aujourd'hui assez compte, de s'insinuer dans la nature intime des autres peuples, de se les assimiler sans perdre son propre caractère germanique, de pénétrer et de comprendre le monde dans toutes ses époques, dans toutes ses tendances et dans tous ses efforts. L'universalité de l'esprit allemand est capable d'attirer à soi tous les esprits du monde et de devenir ainsi le grand atelier d'une civilisation vraiment humaine. Elle ressemble en cela aux Hellènes, dont elle a pris le *cosmos de l'esprit* des mains des Italiens, relevant ainsi ces deux peuples de leur mission de citoyens du monde. Elle est l'Hercule des peuples qui accomplit ses travaux pour le monde entier, afin de le délivrer de toute tyrannie... On le comprend de nouveau aujourd'hui que l'Allemand, héros de l'humanité, après un long épuisement politique, mais non intellectuel, se dresse de nouveau et laisse pressentir au monde quel avenir attend l'Allemagne parce que sa mission n'est pas encore accomplie... Si l'émancipation politique de l'Europe est l'œuvre de la révolution française, son émancipation intellectuelle et morale sera l'œuvre de la réforme et de ses continuateurs... »

Ivre de sa récente fortune, l'Allemagne se croit appelée à l'hégémonie du monde civilisé, comme jadis Rome et la Grèce. C'est le secret de l'avenir; pour le présent, de si hautes prétentions sont contestables. Ces peuples héros n'ont pas été seulement victorieux, ils ont séduit et charmé le monde ancien. Or l'Allemagne contemporaine ne domine que par la force brutale, et naguère M. de Moltke la déclarait haïe. Elle ne sera vraiment investie d'une mission civilisatrice universelle que si, moins redoutée, elle découvre l'art de se faire aimer.

III.

A juger d'après les sentimens exaltés que nous venons d'exposer, le lecteur pourrait être en juste défiance sur le degré de chaleur et de sympathie, ou même sur la stricte impartialité avec laquelle M. Gregorovius abordait l'histoire de la Rome catholique et papale du moyen âge, qu'il s'était proposé d'écrire. Mais alors l'Allemagne jouissait de la paix religieuse, le bon accord régnait entre Berlin et le Vatican. On pourrait même affirmer, sous couleur de paradoxe, que les Allemands se sont trouvés dans des conditions particulièrement favorables pour traiter un pareil sujet. Les Italiens, les Romains voient la papauté de trop près, ils sont engagés trop avant, si l'on ose dire, dans les coulisses du sanctuaire. En France, l'ardeur de la querelle qui se poursuit sans trêve entre l'église et la révolution jette nos écrivains contre le double écueil de l'apologie ou du

pamphlet (1). Nous ne possédons même pas une traduction scrupuleusement exacte de l'*Histoire des papes des quatre derniers siècles* par M. de Ranke, cité, quoique protestant, comme une autorité, du haut des chaires catholiques : mais le texte original, rendu en français, a été altéré par excès de pieux zèle. Nous souhaitons que M. Gregorovius, s'il trouve un traducteur, ne tombe pas entre des mains engagées dans la controverse (2).

On ne saurait attendre de nous la critique d'un ouvrage (3) qui demanderait à lui seul une étude compétente et approfondie. Nous devons nous borner à indiquer par quelques traits quel esprit anime cette œuvre considérable, qui ne comprend pas moins de dix siècles, du ve jusqu'à la fin du xve, depuis l'invasion des barbares jusqu'à la renaissance. Elle présente l'intérêt, l'animation, la variété, d'un drame de Shakspeare, sur la scène la plus haute, en présence de tous les peuples d'Europe, d'autant plus agités par les émotions de l'action sanglante que leur propre destinée s'y joue.

Fidèle à sa méthode, M. Gregorovius s'attache surtout à peindre avec un soin extrême le décor de la ville éternelle dans ses transformations successives. C'est à la longue étude, à la patiente observation des monumens, qu'il demande l'inspiration et l'intuition nécessaires à sa longue entreprise. Il se félicite d'avoir pu contempler « la ville décomposée par le temps, encore couverte de la rouille des siècles. Le charme mélancolique de la barbarie du moyen âge y régnait. Papes et cardinaux se mouvaient sur cette scène comme des personnages traditionnels, tandis que les ruines séculaires, qui toutes encore n'étaient pas fouillées, pédantesquement nettoyées et archéologiquement civilisées, rappelaient toujours dans leur abandon pittoresque les *mirabilia urbis Romæ*. J'ai donc reçu ainsi autrefois le dernier souffle de l'*historicité* de la Rome du moyen âge et sans elle je n'aurais jamais eu l'idée d'écrire cette histoire. »

La seule topographie de cette Rome, « dont le nom a roulé pendant des siècles comme un tonnerre, » la seule description des monumens nous dirait d'âge en âge toutes les destinées du peuple, toutes les transformations de la pensée humaine, écrite en blocs de pierre. Nous assistons à la ruine lente de l'énorme cité des césars, rongée par le ver secret d'un despotisme sans âme, à la lente construction de la ville chrétienne qui fait surgir des catacombes tout

(1) L'*Histoire de saint Pie V*, par M. le comte de Falloux, est une apologie; l'*Histoire des papes*, de M. P. Lanfrey, est un pamphlet dirigé contre le pouvoir temporel.

(2) A côté de M. de Ranke et de M. Gregorovius, nous ne pouvons omettre M. de Reumont, dont l'*Histoire de Rome* a été inspirée par le plus noble dévoûment au saint-siège.

(3) *Geschichte der Stadt Rom im Mittelalter*, 8 vol., 3e édit., 1875.

son arsenal souterrain, à la réédification d'une Rome païenne dans le bel âge de la renaissance. Toutes les misères, toutes les gloires, tous les tumultes, ont laissé leur trace dans l'aspect de la ville par des édifices ou des destructions. L'état de la ville durant le séjour des papes à Avignon, les maisons branlantes et ruinées, les rues dépavées, le Capitole et le forum, où paissaient les chèvres et les vaches, les places transformées en marais, suffisent à dépeindre dans son silence et sa morne désolation l'histoire de ce temps.

Sur cette scène, centre de la pensée et de la foi de l'univers catholique, s'agitent papes et empereurs, tribuns et condottieri, Orsinis et Colonnas, guelfes et gibelins; les barbares, les pèlerins des jubilés, les moines, les flagellans la parcourent et se succèdent comme des flots toujours renouvelés. Le fanatisme religieux, l'amour et l'honneur chevaleresques, la liberté démocratique, ces puissans leviers des foules populaires, ces causes des croisades, de l'inquisition, de la guerre civile, s'y trouvent exprimées par de grandes figures romantiques ; c'est Arnaud de Brescia, le fougueux ennemi du pouvoir temporel, prophète et martyr de ce que nous appelons nos idées modernes, dont la cendre fut jetée dans le Tibre pour que les Romains ne pussent l'honorer ; c'est Cola di Rienzo, tribun grisé d'antiquité, comme don Quichotte par les romans de chevalerie; c'est saint Dominique, et Dante, et Pétrarque, et saint François, « qui mit la pauvreté sur un trône d'or. » — Les héroïnes non plus ne manquent pas, saintes et courtisanes, nonnes et amazones; Theodora, Marozia, Berthe, Irmengarde, qui, à la tête des factions, aidèrent à décider le sort de l'Italie et de Rome; à côté d'une comtesse Mathilde, sorte de Deborah guerrière, une Catherine de Sienne, pauvre fille du peuple, animée de l'amour le plus pur et le plus prophétique, qui avait échangé son cœur contre celui du Christ et mourut à trente-trois ans minée par le profond chagrin que lui causaient les divisions de l'église : « Ceux que l'humanité admire le plus, dit M. Gregorovius, à propos de cette figure attendrissante de sainte Catherine, ce sont surtout ces êtres qui ont surmonté leur propre *moi,* et nous considérons cet oubli de soi-même comme une action incompréhensible et comme la solution du plus haut problème dans la nature. » — Ce jugement ne rappelle en rien les remarques railleuses de Voltaire sur la vie de sainte Catherine racontée par son confesseur. Il n'est permis de parler d'une Jeanne d'Arc ou d'une Catherine qu'avec un sentiment de poétique respect (1).

(1) Proclamée patronne de Rome, afin d'intercéder en faveur du maintien du pape, elle qui autrefois l'avait ramené d'Avignon, la sainte nationale de l'Italie était en vogue vers 1866. A cette occasion, un auteur français, Mme de Flavigny, a publié une histoire approfondie de sainte Catherine, inspirée par la plus pure orthodoxie. Dans un

Si l'on voulait citer des morceaux, on choisirait chez notre historien deux scènes immortelles de la papauté : Léon Ier devant lequel l'effroyable Attila se retire, Henri IV dans sa chemise de pèlerin, prosterné aux pieds de Grégoire VII. La dictature morale que donnait aux papes la foi des peuples s'y révèle dans tout son éclat. L'action des moyens spirituels, l'ascendant de la force morale, voilà ce qui élève parfois le moyen âge au-dessus de notre temps. On peut aimer ou haïr l'autorité du prêtre, mais « la victoire de ce moine sans armes a droit à l'admiration du monde plus que toutes les victoires d'un Alexandre, d'un César ou d'un Napoléon. »

Dans la diversité et le malheur des temps, au milieu des invasions, des assauts, des pillages, des guerres civiles, des pestes affreuses, à travers cette mêlée d'où s'élève une immense clameur confuse faite de cris de haine et de chants sacrés, l'église poursuit son œuvre, la plus grande qui ait été jamais tentée, celle d'une société de peuples réunie par un lien moral. Noble éducatrice de l'Europe au moyen de ses établissemens religieux, gardienne dans ses cloîtres des reliques de l'antiquité grecque et latine, elle élève les peuples par la foi, l'espérance et le remords à une existence supérieure : « Des bienfaits sont sortis de Rome, des maux aussi, inquisition, bûchers, superstitions, asservissement des consciences ; mais devant une conception historique supérieure, puissent même les sombres tourmens des siècles s'adoucir et les péchés de la vieille despote des peuples être compensés par la puissance de l'idée religieuse et la grande pensée de l'harmonie du monde que représentait Rome et par laquelle elle a affranchi l'Europe du chaos de la barbarie et de l'anarchie brutale! » Citons encore ce tableau de la papauté idéale telle que la conçoit notre auteur; rien ne peut mieux rendre la pensée dominante qui l'a guidé à travers cette histoire et le jugement d'ensemble auquel il aboutit :

« Qui pourrait nier que l'idée d'une sainte ville cosmopolite de la paix éternelle au milieu des combats de l'humanité, d'un asile général et toujours paisible de l'amour, de la civilisation, du droit et de l'apaisement, ne soit une idée grande et admirable? Si le divin pouvait être figuré en toute pureté dans l'ordre des choses humaines, le pape en eût été l'image par l'idée même qu'il représente; si l'institution de la papauté, fondée sur l'amour et la liberté, sans

ouvrage récent sur le même sujet, M. Alfonso Asturaro étudie les phénomènes psycho-pathologiques présentés par les saintes et les possédées du moyen âge (*Santa Caterina da Siena, osservazioni psicopatologiche;* Napoli, 1881). Ce n'est pas sans appréhension que l'on voit ces dures mains d'opérateurs toucher à des apparitions diaphanes. On l'a dit avec esprit, ce n'est plus le bourreau du comte de Maistre, c'est le médecin aliéniste qui est devenu la pierre angulaire de l'histoire et des sociétés humaines.

esprit de domination et d'ambition terrestres, sans rigidité dogmatique, se développant à mesure que le cercle de la vie s'élargit, élastique comme elle, avait marché du même pas que le mouvement de la société et de la science, il n'y aurait pas eu de forme cosmique plus élevée, dans laquelle l'humanité eût eu la conscience permanente de son unité et de son harmonie. Mais, après l'écoulement de sa première et magnifique époque, la papauté, dans le grand drame de l'histoire, est devenue le principe essentiellement rétrograde. La plus grande idée qui soit dans l'instinct du monde n'a pas été réalisée ; pourtant il suffit qu'elle ait vécu un jour dans la papauté pour en faire la plus vénérable des institutions que l'histoire ait jamais vues, et parce que la ville de Rome était le théâtre classique de cette idée, elle s'est assuré par là, à jamais, l'amour patriotique de l'humanité. »

Si nous résumions pour nous-mêmes et dans des notes rapides l'impression de cette lecture avec la pleine licence de plume que, simple lecteur, on se permet même à l'égard des ouvrages considérables, sans viser le moins du monde à un jugement en dernier ressort, sans vouloir abuser de ce qu'il n'a pas été traduit, n'ignorant pas d'ailleurs que l'esprit d'une grande œuvre ne se reproduit pas en quelques lignes, nous dirions de M. Gregorovius : Il est écrivain ; dans cette histoire si touffue, où tant de points restent encore à étudier et tant de découvertes à faire, il a eu le mérite de tracer les grandes lignes, d'ouvrir les avenues. Nous considérons trop volontiers les Allemands comme novices dans l'art de composer un livre : un jugement aussi sommaire ne saurait s'appliquer à notre historien. Sans perdre de vue la philosophie de l'histoire, la marche des idées, le fil conducteur qui relie les événemens, il n'abuse pas des considérations générales. Ses récits ont parfois la vivacité et le relief des anciennes chroniques. La partie de son œuvre traitée avec maîtrise est celle qui concerne les rapports des papes et des empereurs ; on sent qu'il y a donné tout son cœur d'Allemand. Il met en lumière ce double aspect des siècles qu'il raconte, à la fois barbares par l'ignorance, la superstition, et romantiques par l'aspiration mystique au surnaturel, l'effort douloureux et la lutte violente pour réaliser l'idéal chrétien. Mais peut-être ne s'est-il pas enfoncé assez profondément dans le catholicisme du moyen âge, dans cet état d'âme et d'imagination si singulier, si éloigné même de nos mœurs religieuses, partant si difficile à saisir dans ses origines et dont les événemens extérieurs ne sont que les manifestations variées. Comme conséquence, il voit trop uniquement les personnages par le dehors, il les dessine plutôt qu'il ne les peint. M. Gregorovius semble répondre d'avance à cette critique lorsqu'il marque une juste défiance pour les prétendus portraits historiques :

« Les hommes du passé sont des problèmes pour ceux qui les jugent. Quand nous n'échappons point aux plus grandes méprises, dès que nous voulons comprendre les figures connues des contemporains, à quelle erreur ne sommes-nous pas exposés aussitôt que nous nous représentons l'intime essence des hommes qui se dressent devant nous comme des ombres, car toutes les circonstances de leur vie personnelle, toute la trame des conditions de nature, de temps et de milieu qui les a formés et les secrets les plus profonds de leur être, nous ne les avons sous la main qu'à l'état de fragmens, de suite interrompue de faits dont il nous faut former un caractère. »

Sans doute bien des traits modernes se glissent sous la plume quand nous essayons de faire revivre les hommes d'autrefois. Cependant une psychologie supérieure, qui tient aussi de la divination, permet de découvrir les secrets mobiles des caractères. Il semble que M. de Ranke ait pénétré plus avant au cœur de la papauté, à des époques, il est vrai, beaucoup plus rapprochées de nous. Pour suivre en ses profondeurs et ses replis le catholicisme du moyen âge, il faut l'âme vibrante et voyante d'un Michelet ou l'insinuante et universelle sagacité avec laquelle un Sainte-Beuve a pu réveiller en plein XIXe siècle les vieux messieurs de Port-Royal. Nous exprimons là trop brièvement et d'une façon assurément trop tranchante et trop absolue ce qui exigerait plus de nuances, de tempéramens, un cortège de preuves, mais aussi un plus long discours.

IV.

Aux deux points extrêmes du moyen âge, au Ve siècle qui en est le prologue, et au XVe, qui en a marqué le dénoûment, M. Gregorovius a choisi et dressé sur un piédestal savamment orné deux figures de femme, deux princesses, l'une byzantine, l'autre italienne, qui sont comme la vivante image de leur époque. Les destinées de la païenne Athénaïs, convertie au christianisme, devenue la femme de Théodose II, impératrice de Byzance, puis exilée du trône et terminant ses jours dans la morne solitude d'un monastère de Palestine, ces destinées traversées par d'étranges hasards et par les plus éblouissans caprices de la fortune, reflètent avec éclat le pêle-mêle agité des mœurs, la mobile confusion des esprits, la lutte du monde antique expirant et de l'esprit nouveau, le triomphe de la croix, la défaite et la déchéance des dieux de la Grèce.

Ces dieux vaincus devaient mille ans plus tard, au temps de la renaissance païenne du XVe siècle, secouer la poussière des ruines et ressusciter triomphans au cœur même de Rome, à la cour du pape. Cédant à son goût pour les époques de transition, M. Gregorovius

en a peint les oppositions fortes et tranchées sous la figure de Lucrèce Borgia. L'intérêt que l'auteur apporte à l'étude des sociétés en travail de renouvellement pourrait être considéré comme un signe du temps, comme la préoccupation naturelle d'un enfant du siècle, de ce XIXe siècle secoué, lui aussi, par le rude enfantement d'un paganisme nouveau, encore indéterminé, où les jeunes divinités d'Homère cèdent la place à d'autres dieux plus durs et plus abstraits, le progrès, la science, l'art, l'honneur, la justice sociale. Entre la foi nouvelle et la foi ancienne il y a pourtant cette différence sensible que le paganisme et le christianisme étaient des mondes fermés, pleins d'unité et d'harmonie, tandis que la pensée moderne, en prenant son essor devant les horizons qui s'ouvrent à perte de vue, n'a pas encore trouvé son centre; elle ne sait où se poser, où se fixer.

Toute l'histoire du monde s'explique par deux conceptions fondamentales de la vie humaine qui ont tour à tour dominé durant douze et quatorze siècles, je veux dire le naturalisme et le mysticisme. Le point de vue mystique, celui des sociétés malheureuses de l'Inde bouddhiste et de l'Europe au moyen âge, dont le héros fut le moine, l'ascète, consiste à considérer l'existence terrestre comme une préparation à une transition mystérieuse au moment de la mort; et de cette conception découlent le morne assombrissement de l'âme exilée, l'anéantissement du désir charnel, le détachement des liens de famille et de patrie, l'abandon de la volonté propre, et le parfait renoncement. En compensation, l'ascète arrive à l'extase; il glisse sans secousse hors de la vie réelle, loin du monde tangible, dans la région des rêves; il erre au bord du grand secret, à des hauteurs vertigineuses, au-dessus de l'espace et du temps, devant l'océan d'éternité sans rivages et de lumière ineffable que son regard ébloui aperçoit.

L'autre conception du monde, le naturalisme, est celle d'Homère et de l'antiquité, de la renaissance et du XVIIIe siècle, celle des adeptes de la nature réaliste tournés vers les joies de la vie et qui s'y épanouissent avec fierté, qui estiment avec Achille qu'il vaut mieux être bouvier parmi les hommes que roi parmi les ombres, que chien vivant vaut mieux qu'empereur enterré, qu'on doit élever l'homme non en vue de la mort, mais de la vie présente, disposer le navire pour la courte traversée, détourner sa pensée de l'irrémédiable et prochain naufrage dans ce gouffre nocturne d'où la nature indifférente nous a tirés pour nous y plonger de nouveau. Le bienfait du naturalisme, c'est qu'il nous excite à développer le corps, à fortifier la volonté, à exercer l'âme aux vertus pratiques, à l'amour, à l'amitié, au patriotisme, au culte de l'art et de la science. Son danger et son écueil, c'est que, bornant tout à l'heure qui fuit, il

pousse à la jouissance immédiate, au sensualisme, à l'épicurisme égoïste et à la décadence (1).

Cette opposition, qui se retrouve au cœur même de l'homme, est exprimée, en vers que chacun sait, au début de *Rolla :*

Regrettez-vous le temps où le ciel, sur la terre,
Marchait et respirait dans un peuple de dieux?
. . . .
Et quand tout fut changé, le ciel, la terre et l'homme,
Quand le berceau du monde en devint le cercueil...

C'est le contraste d'Athènes et de Jérusalem, de la Grèce et de Rome chrétienne, la lutte des Grecs et des Nazaréens, du spiritualisme judéo-chrétien et de l'hellénisme, « duel qui n'est point encore terminé, dit Henri Heine, et qui ne le sera peut-être jamais. » D'autres poètes s'en sont inspirés ; par exemple, M. Leconte de Lisle, dans *le Dialogue d'Hypatie et de Cyrille*. Telle est aussi l'antithèse que M. Gregorovius a cherchée dans Athénaïs. « C'était le temps où le paganisme antique, dans la ville de Platon, livre à la foi chrétienne le dernier combat désespéré, où les anciens dieux de l'Olympe sont engloutis dans une effrayante conflagration, où les rois barbares, Alaric, Genséric et Attila, comme des cavaliers apocalyptiques, promènent leurs bandes dévastatrices à travers les pays de la vieille civilisation, où les grands théologiens chrétiens, leurs alliés dans la destruction du beau monde antique, Jérôme, Augustin, Jean Chrysostome, les deux Grégoire grecs, Cyrille et le pape Léon I[er] fixent l'édifice dogmatique de l'église, et où enfin cette bizarre création grecque asiatique, le byzantinisme, commence à montrer sa première physionomie déterminée. »

Fidèle à sa méthode, M. Gregorovius a cinglé vers Athènes pour y chercher l'inspiration de son livre. Gibbon a raconté comment, assis un jour à rêver au milieu des ruines du Capitole, pendant que les moines déchaussés étaient à chanter vêpres dans le temple de Jupiter, l'idée d'écrire la décadence et la chute de la ville éternelle se présenta pour la première fois à son esprit. C'est sans doute en souvenir de ce passage que l'auteur allemand écrit dans sa préface : « Lorsque, sur l'Acropole, assis devant le temple de la Victoire aptère ou devant le Parthénon, on s'abîme dans la méditation de l'histoire de la Grèce, alors apparaissent à l'imagination exaltée, plus claires et plus personnelles, les figures du passé, et l'on est bientôt, comme Ulysse dans le royaume des

(1) Dans son cours d'esthétique à l'École des beaux-arts, *Italie*, v[e] leçon, M. Taine présente avec le relief de pensée et d'expression que l'on connaît ce double point de vue que nous venons de résumer.

ombres, entouré d'un chœur d'esprits helléniques auxquels on aimerait à adresser plus d'une question. » L'image d'Athénaïs une fois évoquée, M. Gregorovius s'est enquis des ouvrages qui se rapportaient à ce sujet; or il se trouvait, nous dit-il, en présence d'une matière neuve; « les Allemands, chercheurs infatigables, auxquels *pas un coin caché de la vie du monde n'a échappé*, n'ayant pas encore approfondi cette matière. » Notre auteur oublie seulement que M. Amédée Thierry, dans ses *Récits de l'histoire romaine au* v[e] *siècle*, publiés ici même, a consacré tout un article à Athénaïs (1). On serait tenté de signaler dans cette omission une de ces mises au secret (*sekretiren*) des écrivains français, dont nos voisins sont coutumiers. Mais ce qui prouve la bonne foi de M. Gregorovius et nous empêche de lui chercher querelle, c'est qu'il se propose de réparer dans une prochaine édition de son livre cette négligence non préméditée.

Nous n'insisterions pas sur ce dernier ouvrage, et nous nous bornerions à renvoyer le lecteur curieux d'histoire byzantine à M. Amédée Thierry si M. Gregorovius n'avait traité le sujet d'une façon toute personnelle. Le vrai titre de son livre serait plutôt *Athènes, Constantinople et Jérusalem au* v[e] *siècle*. Athénaïs passe comme une ombre flottante devant ces trois décors; c'est surtout dans les villes et leurs monumens que l'auteur cherche l'âme d'une civilisation et d'une époque. Nous résumons, d'après lui, ce récit comme pièce justificative de nos précédentes critiques en le transposant dans le cadre et les proportions qui nous sont donnés sans trop altérer le style et la couleur du modèle :

Au IV[e] et V[e] siècles de notre ère, Athènes n'était plus qu'une ville de province sans importance politique. On ne voyait au Pirée ni navires de guerre ni bateaux marchands; la ville plus riche de Corinthe, siège du gouvernement byzantin, attirait tout le commerce. Pas de richesses à acquérir sur le sol d'Attique, maigre et pierreux. Mais on y pouvait vivre loin des préoccupations vulgaires et des intérêts bas, dans l'oubli de soi-même et du monde.

Athènes déchue avait conservé son importance littéraire. La foi aux anciens dieux d'Homère y subsistait au milieu des glorieux souvenirs de l'histoire, des splendides monumens du passé. Seule survivante des écoles de l'antique sagesse, la célèbre Académie de Platon entretenait un foyer d'enthousiasme pour les lettres grecques et attirait la jeunesse avide de s'instruire. La vie des étudians rappelle assez celle des universités de Padoue et de Bologne au moyen âge, de Gœttingue et de Halle au XVIII[e] siècle. La qualité d'ancien élève de l'école d'Athènes donnait dans le monde honneur

(1) Voyez la *Revue* du 15 octobre 1871.

et considération. Nous lisons dans une lettre du spirituel néoplatonicien Synesius de Cyrène que les étudians, parce qu'ils avaient fréquenté l'Académie et le Lycée, « se promenaient parmi les mortels comme des demi-dieux parmi des bêtes de somme. » Temples, tombeaux, platanes, bois d'oliviers sur les bords du Céphise, Acropole, Propylées, Parthénon, Érechtéum, ce paysage, ces monumens debout, presque intacts bien qu'abandonnés et sans culte public, évoquaient les morts illustres. On se montrait encore les modestes demeures qu'avaient habitées les poètes, les orateurs, les philosophes immortels. Assis sur les fauteuils de marbre du théâtre de Dionysos, le regard errant sur la mer lumineuse d'Égine et de Salamine, on pouvait réciter les vers qui exaltèrent les citoyens d'Athènes sur cette scène du monde. La fréquentation idéale des génies de l'antiquité faisait de l'étude à Athènes un culte de héros, une initiation aux mystères de la sagesse antique. Grégoire de Nazianze, après avoir fréquenté Athènes, considérait ce séjour comme dangereux pour le salut des jeunes chrétiens, tant la ville païenne exerçait sur les âmes un charme insinuant. Boèce, dernier sage de Rome, qui, dans sa prison, quoique chrétien, demandait ses consolations dernières à la philosophie antique, avait passé plusieurs années en Grèce. C'est aussi à cette école d'Athènes que Julien avait puisé ses germes de haine pour la religion du Christ. Au chapitre VII de son *Saint Paul*, M. Renan nous a tracé un tableau d'Athènes à côté duquel celui de M. Gregorovius paraîtra pâle. L'historien français s'attache aussi à faire ressortir en traits saillans l'antipathie du génie grec et du génie chrétien dans des pages qu'on n'oublie pas les ayant une fois lues.

Mais la vieille cité de Périclès, rivale des écoles d'Alexandrie, d'Antioche et de Constantinople, était en dehors des grands courans historiques et des questions vitales qui agitaient le monde. C'était surtout un musée, un sanctuaire de l'art. L'Académie, en décadence, vide d'idées, où l'on n'enseignait que ce qui était connu depuis des siècles, où les rhéteurs ne disaient rien qui n'eût été dit mille fois avant eux, ne vivait plus que de l'ombre de sa réputation passée. Nulle étincelle de vie nouvelle n'en pouvait jaillir.

Bien que nous connaissions, par l'ouvrage d'Eunapius, les sophistes célèbres du IVe siècle, nous ne possédons aucun détail sur Leontius, le sophiste dont la remarquable fille Athénaïs devait porter le diadème d'impératrice byzantine. Elle naquit après l'invasion des Goths, vers l'an 400. Leontius consacra son enfant à la déesse de la sagesse, comme en témoigne le nom qu'il lui donna, au temps même où le paganisme hellénique allait tomber d'une chute irrémédiable. Athénaïs grandit dans la maison de son père, remplie d'objets d'art et d'antiquités. Le professeur était savant et riche : Athénaïs reçut

l'éducation la plus soignée. Le programme d'études d'une jeune Grecque du meilleur monde ou d'une dame de la cour de Byzance comprenait la grammaire, la rhétorique, la musique, la poésie et l'art de faire des broderies d'or. — Peut-être M. Gregorovius va-t-il un peu loin en disant que, même en ces derniers temps de l'hellénisme, une pareille éducation ferait honte à l'éducation de nos femmes, qui, pour la plupart, ne savent pas le grec. Mais le champ des lettres modernes est plus vaste et plus varié. On est moins coupable d'ignorer Eschyle quand on possède Cervantès et Shakspeare, Molière, Dante et Goethe. — Le grec classique, au temps d'Athénaïs, était d'ailleurs une langue vivante, et il serait injuste de nous représenter la fille de Leontius sous les traits d'une Bélise ou d'une Philaminte en herbe. Elle n'oublia jamais Homère ; elle récitait avec le même art achevé les chœurs tragiques et les beaux passages de Démosthène et de Lysias, écrivait des épîtres en prose et en vers, discutait sur des passages de vieux auteurs, parlait, improvisait. Athènes était alors remplie de l'étonnante érudition et de la gloire d'Hypatie, cette dernière muse de la Grèce, victime du fanatisme des chrétiens, qui traînèrent son beau corps nu et sanglant dans l'église et sur les places d'Alexandrie. A peine le paganisme avait-il cessé de persécuter que le christianisme persécutait à son tour. Hypatie ouvre la longue liste des martyrs de la liberté.

L'église, au ve siècle, avait perdu cette figure jeune et sympathique des premières communautés chrétiennes, luttant pour leur existence, sorte de sociétés secrètes, de corporations mystérieuses, vouées à l'amour et à la liberté morale. *Novelli temerarii, rudes, pauperes, desperati*, tels étaient les noms que les Romains donnaient aux premiers chrétiens, synonymes de révolutionnaires grossiers et exaltés : mais de pauvre qu'elle était, l'église était devenue riche; de révolutionnaire, conservatrice, d'opprimée, oppressive, elle ne se recrutait plus seulement parmi les humbles, mais parmi les patriciens et les empereurs. Déjà la pureté du dogme s'était altérée. Sur les simples et sublimes préceptes de l'évangile s'étaient greffées les explications, inventions et élucubrations des théologies, des sectes et des hérésies : tout l'appareil du miracle et de la superstition. A cette condition seulement, le christianisme pouvait se répandre sur le monde et absorber les anciens cultes.

Athénaïs avait-elle quelque connaissance des doctrines de l'église? Les sophistes païens, s'ils les lui firent connaître, les lui présentèrent sans doute altérées afin de mieux mettre en évidence la supériorité de la foi des grands ancêtres. Si l'on ferme les yeux sur la hauteur morale du christianisme, nous dit M. Gregorovius, si l'on s'arrête à l'écorce, il est aisé d'en inspirer l'éloignement. Ces symboles chrétiens, empruntés à la souffrance et à la mort, ces légions de saints

dont les cadavres décomposés pourrissent sous les autels, tandis que le chrétien, qui les vénère à l'égal de talismans, vient les entretenir de ses plaintes et de ses espérances, devaient blesser comme une sorte de mythologie d'hôpital le sens esthétique de ces Grecs, hommes naturels, heureux de vivre sous leur ciel clair, et habitués à contempler les rayonnantes figures de l'Olympe. Assurément, ces dieux avaient leurs ridicules : Lucien, le Voltaire grec, les a raillés ; mais la religion antique a créé des types éternels de beauté divine et d'héroïque humanité. Sans elle il y aurait dans notre civilisation un vide que le christianisme aurait été impuissant à remplir ; « l'éternelle vérité du paganisme, c'est l'art. » — En écrivant ces lignes, notre auteur passe sous silence les vices qui ont déshonoré le paganisme et rendu le christianisme nécessaire et bienfaisant, le matérialisme du culte païen, qui n'était parfois que la sanctification de la débauche sous l'œil favorable des dieux viveurs. Que l'on imagine le catholicisme ne subsistant plus, lui aussi, qu'à l'état de souvenir historique, mais se rappelant aux hommes par l'évangile, *l'Imitation*, les *Fioretti*, le poème de Dante, les dômes, les cathédrales et les vierges de Raphaël, n'offre-t-il pas des images qui peuvent rivaliser avec celles de l'antiquité et un idéal plus rapproché du cœur ?

Élevée dans la foi païenne, cette religion d'esprits heureux, instruits et distingués, Athénaïs ne courait dans sa ville natale aucun danger. Les édits n'avaient pu encore triompher de la tolérance des mœurs. Les temples fermés n'étaient pas détruits. Tout s'était borné à l'interdiction du culte. Athénaïs ne vit jamais les Panathénées, si ce n'est sculptées sur le Parthénon ; elle ne fit jamais sa prière dans le temple des Muses. Le culte des dieux de l'Olympe s'était réfugié au foyer domestique.

Leontius n'avait rien négligé pour sa fille, sauf de lui chercher un époux digne d'elle, en quoi il se montrait père égoïste. La légende, afin de mieux mettre en lumière ce que le bonheur de la jeune Grecque eut d'inespéré, rapporte qu'elle fut déshéritée au profit de ses deux frères, que son père lui laissa seulement cent pièces d'or, la trouvant assez dotée de grâces naturelles. En vain suppliat-elle ses frères, Valerius et Gesius, de lui laisser sa part de patrimoine. Elle essuya un dur refus et se rendit à Constantinople près de sa tante, qui était chrétienne.

Théodose II régnait alors à Byzance sous la tutelle de sa sœur Pulchérie, presque aussi jeune que lui. Trois figures de femmes reflètent l'esprit de cette époque : à côté d'Athénaïs païenne, et bientôt chrétienne, d'Hypatie, « sainte et martyre du paganisme mourant, dont elle éclaire de sa belle figure le dernier crépuscule, »

apparaît Pulchérie, la pure orthodoxe, qui, dans l'église de son temps, fut une puissance personnelle. Elle avait transformé la cour la plus corrompue en un cloître, où, avec les petites princesses ses sœurs, elle chantait des hymnes, travaillait, priait, brodait nuit et jour. Toutes les trois firent vœu de virginité, et ce vœu solennel, Pulchérie, non sans une pieuse ostentation, l'inscrivit en lettres d'or et de pierreries sur l'autel de Sainte-Sophie, où chacun le pouvait lire. Versée dans les lettres grecques, latines et sacrées, elle entreprit l'éducation de son frère Théodose, choisit ses compagnons et ses maîtres et lui donna jusqu'à des leçons de démarche et de maintien. L'éducation d'un prince byzantin peut rappeler celle d'un ancien Bourbon d'Espagne. Théodose II ne fut toute sa vie qu'un auguste hochet entre des mains de femmes, de prêtres et d'eunuques. On exhibait de temps à autre l'enfant impérial à ce peuple léger de Constantinople, avide de spectacles. « Précédé d'une troupe de trabans, de cavaliers magnifiques montés sur des chevaux splendidement caparaçonnés, de gardes à la lance d'or et au bouclier d'or, l'empereur paraissait, vêtu de pourpre, couvert de bijoux, de bracelets étincelans au bras, de joyaux aux oreilles, un diadème de perles sur la tête, assis sur un char d'or traîné par des mules blanches. »

Comme il commençait à désirer le mariage, Pulchérie dut se mettre en quête d'une femme. La pieuse vierge n'ignorait pas qu'elle allait se donner une rivale; mais la durée de la dynastie exigeait ce sacrifice et l'imposait à son abnégation. Aidée de Paulinus, jeune noble, compagnon de Théodose, elle passa d'abord en revue tout Constantinople, toute la noblesse de l'empire. Des émissaires, dépêchés dans les provinces, cherchèrent vainement la femme digne d'occuper le trône.

Sur ces entrefaites, Athénaïs est introduite dans le palais; elle vient présenter une supplique touchant l'héritage paternel. Admise en présence de Pulchérie, elle se jette à ses pieds. Le charme de la tristesse, unie à la beauté et à l'éloquence, fut si puissant que Pulchérie retint Athénaïs auprès d'elle et enflamma l'imagination de son frère par le récit de cette entrevue. Théodose et Paulinus, cachés derrière un rideau, virent l'Athénienne et furent transportés. Le jeune empereur en devint aussitôt épris. On baptise donc Athénaïs, on change son nom païen en celui d'Eudocie. Pulchérie lui sert de marraine. La fille déshéritée du sophiste Leontius est fiancée à Théodose II. L'idée de mésalliance, du moins en ce qui concerne les femmes, semble ignorée de l'antiquité. Ce préjugé moderne était si indifférent aux empereurs, souvent sortis eux-mêmes des situations les plus basses, qu'on vit le grand Justinien épouser une courtisane, cette Theodora, applaudie de tout Constantinople pour son

art de représenter au théâtre des scènes de lubricité. Athénaïs était sans tache : cette union fut blâmée seulement par les familles patriciennes qui avaient des filles à marier. Mais Pulchérie trouvait son propre avantage à donner pour femme à son frère une orpheline sans protecteurs. Les noces impériales furent célébrées le 7 juin 421, au milieu des réjouissances publiques, des représentations théâtrales et des courses de char.

La conversion d'Athénaïs pouvait être sincère. Mais quel changement dans sa destinée! Transportée comme par enchantement de sa petite ville de province à moitié déserte dans le plus beau palais du monde, il lui était permis de penser que Constantinople valait bien une messe. En ce palais de Byzance, Constantin s'était efforcé de surpasser le Palatin de Rome. Au bord du détroit qui sépare l'Europe des rivages d'Asie se dressait la demeure impériale, des escaliers de marbre descendaient jusqu'à la mer; des navires curieusement ouvragés étaient à l'ancre. Comme le Palatin, la résidence formait un labyrinthe de monumens et de jardins, où le luxe de l'Orient se mêlait aux arts de la Grèce : au centre, la salle du trône; plus loin « la chambre de porphyre qui recevait les impératrices quand approchait l'heure inquiète où un héritier né dans la pourpre était donné à la misère du monde. » La garde prétorienne campait sous des portiques à toiture dorée. Des portes et des parcs conduisaient jusqu'à l'hippodrome. Puis c'étaient les bains de Zeuxippe, la maison des lampes ou le bazar illuminé de la Corne d'or, le port encombré de vaisseaux chargés des trésors de l'Inde, de la Perse et de l'Arabie, puis encore les immenses forums, des basiliques, des thermes, des colonnades, des obélisques, des arcs de triomphe. M. Gregorovius fait l'inventaire brillant de tant de richesses accumulées.

De même que l'ancienne ville du Tibre, Byzance avait ses sept collines, son capitole. Il ne lui manquait que la grandeur historique. Cette froide imitation était rachetée par sa situation incomparable sur le Bosphore, qui en faisait la capitale du monde gréco-romain. Peuplée de Romains, de Grecs, de Syriens, d'Égyptiens, d'Arméniens, de Juifs, de Huns et de Germains, c'était une ville artificielle, sans nationalité et partant sans âme, une poussière d'individus, un chaos de populations disparates dont le nombre surpassait déjà la population de la Rome d'autrefois. « Paganisme et christianisme, monde à l'agonie et monde ardent et jeune, richesse asiatique et populace pauvre et avide, foi chrétienne et foi chaldéenne, moines semblables à des fakirs et philosophes mendians, raffinemens d'Hellènes et rudesse de Scythes, on trouvait dans ce creuset comme un résidu des religions de l'Orient, les vices et les vertus de l'antique et moderne humanité, le sérieux sombre ou l'hypocrisie de l'ascé-

tisme chrétien et l'épicurisme le plus frivole. » Une seule passion unissait cette foule bariolée, les jeux du cirque, où les partis de cochers étaient un pouvoir dans l'état. Il faut lire les homélies de Jean Chrysostome pour se rendre compte des vices, des vanités, du fanatisme, de la superstition de ce peuple incohérent.

Un des caractères bizarres de la ville, c'était le mélange de paganisme et de christianisme que l'on trouvait dans les monumens, sous Constantin. La statue de l'empereur, faite avec une statue d'Apollon, dont on avait changé la tête, était surmontée d'un nimbe formé de sept clous, qu'on disait clous de la vraie croix, et des morceaux de cette croix étaient enfermés comme talismans dans le buste d'airain d'Apollon. Une déesse de la Fortune portait le symbole de la croix. La religion nouvelle s'appropriait ainsi ce qu'elle ne détruisait pas, elle convertissait de force jusqu'au peuple d'airain et de marbre. On vit le même spectacle à Rome, sous Sixte V, lorsque l'église, triomphant de la renaissance païenne, imposait partout ses emblèmes.

Constantinople formait alors le plus grand musée d'art que le monde ait jamais vu. Les statues, moins nombreuses qu'à Rome, étaient des œuvres d'artistes immortels qui servaient de trophée au despotisme des césars et à la nouvelle religion conquérante. Lorsque la jeune impératrice prenait place à l'hippodrome, où, plus tard, sa propre statue devait être placée à côté de celle de l'empereur, elle apercevait mille souvenirs de son pays natal, ses anciens dieux, le trépied de l'Apollon Pythien de Delphes, célèbre offrande des Grecs après Platées. Elle pouvait voir réunis aux thermes splendides de Zeuxippe la collection des grands hommes de la Grèce, un Homère pensif, incomparable chef-d'œuvre, une statue d'Hélène si belle que, selon l'expression d'un poète, bien qu'elle fût de bronze, elle éveillait le désir d'amour. La plupart de ces chefs-d'œuvre périrent par les incendies, les émeutes, les tremblemens de terre, le fanatisme des chrétiens, la fureur de destruction des barbares dans les provinces. Les derniers restes furent anéantis par les croisés, en sorte que ces musées de Constantinople, où tant de chefs-d'œuvre étaient accumulés, ont été perdus pour l'humanité. C'est du milieu des débris de Rome que devaient ressusciter les dieux et les héros antiques qui ont inspiré l'art de la renaissance.

Au milieu des splendeurs de son palais, Athénaïs-Eudocie devait s'imposer par sa grâce, sa dignité, sa dextérité au monde dangereux qui l'entourait. Elle traversait des salles pavées de marbre, recouvertes chaque matin de poudre d'or par des centaines d'esclaves, suivie de ses dames d'honneur, au milieu d'une nuée de chambellans qui se prosternaient jusqu'à terre sur son passage. Le premier fonctionnaire de la cour était l'eunuque préposé à la sainte chambre à coucher. Tout le cérémonial, emprunté par Dio-

clétien et Théodose Ier au roi de Perse, était rigoureusement observé. On a vu refleurir ces traditions byzantines à la cour de Louis XIV, le roi soleil.

Dans cette captivité solennelle, l'impératrice, hantée peut-être par le souvenir de ses bois d'oliviers, posséda du moins durant de longues années l'amour de son mari. Théodose II était blond, de moyenne taille, avec un nez fin, des yeux noirs et pénétrans, ombragés de longs cils. Il avait l'abord plein de grâce et de courtoisie. L'érudition d'Athénaïs ne le touchait pas moins que cette délicate beauté grecque. Il était possédé de la manie des livres, surtout des livres sacrés, à l'égal d'un Ptolémée Philadelphe, et travaillait la nuit, à la lueur d'une lampe, dont l'huile se renouvelait elle-même par un mécanisme ingénieux. Il aurait pu passer les examens d'un bon élève des jésuites de l'époque, s'il y avait eu des jésuites, en astronomie, botanique, mathématiques et minéralogie. Sozomène le proclame un second Salomon. Les flatteurs et les moqueurs (c'est tout un) l'appelaient *le Calligraphe*, à cause des beaux manuscrits à lettres d'or, qu'il composait en copiant les Évangiles. Il aimait à discuter théologie avec les évêques, à entonner avec ses sœurs un cantique matinal : deux fois la semaine, il jeûnait, sans autre délassement que la chasse. En ses premières années de règne, chacun vantait l'humilité, la bonté, la douce égalité d'humeur de ce prince qui devint si ombrageux et si cruel. Sa piété était pleine d'élan. Souvent, au milieu d'une représentation du cirque, il criait aux spectateurs de chanter des cantiques et se dirigeait en procession vers une église. Il se faisait donner les vêtemens des évêques défunts et les portait. On lui demandait un jour pourquoi il ne punissait pas une offense de mort : il répondit : « Je voudrais pouvoir ressusciter les morts. » En un mot, il avait toutes les qualités, hormis celles d'un prince viril, d'un homme d'état et d'un soldat. Les prêtres qui le gouvernaient le portaient aux nues, les hommes méprisaient sa faiblesse.

Eudocie, dans cette cour dévote, se laissait gagner à l'influence de ses belles-sœurs. Au lieu du *Timée* et du *Phédon*, elle lisait la Bible, les écrits des pères ; fidèle à la poésie, elle composa des vers à l'occasion de la victoire des généraux de Théodose contre les Perses. Elle fit mieux : elle mit au monde une fille, en 422, Lucinie-Eudoxie, appelée à d'étranges destinées. L'heureux père, en cette circonstance, lui accorda la dignité et le diadème d'Augusta. Elle se trouvait ainsi l'égale de sa belle-sœur. Mais Pulchérie continuait à gouverner sans partage. Toute l'influence d'Eudocie se bornait à protéger ses amis, à obtenir des places pour ses frères. N'était-ce pas à leur méchanceté qu'elle devait l'empire? Elle se vengea en créant l'un préfet d'Illyrie ; l'autre, ministre d'état.

Il est probable aussi qu'elle usa de ce qu'elle avait de pouvoir en faveur de sa patrie à demi anéantie par les barbares. Théodose accorda aux villes grecques des dispenses d'impôts. Cependant Pulchérie, dans son zèle pieux, s'efforçait d'extirper l'hellénisme. Le Christ achevait la conquête de l'Olympe. En 429, la célèbre Minerve d'or et d'ivoire disparut de son temple d'Athènes, et ce qu'elle est devenue, nul ne le sait. — La dernière étincelle de vie antique ne subsistait plus que dans l'Académie de Platon, mais dégénérée en une phraséologie creuse et vide, en une sorte de magie. On la toléra jusqu'au vi^e siècle. Justinien n'eut pas la patience d'attendre que l'Académie mourût de sa belle mort, ni assez d'esprit pour supporter dans l'unité de son empire chrétien cette contradiction inoffensive, ce vestige d'un glorieux passé. Il défendit, en 529, l'enseignement de la philosophie à Athènes et confisqua la petite rente académique dont vivaient les professeurs, braves gens qui radotaient, mais d'une telle modération et pureté de mœurs, qu'ils auraient pu servir de modèles aux chrétiens eux-mêmes. Les sept derniers sages de la Grèce, les sept derniers académiciens : Damascius, Simplicius, Eulalius, Priscianus, Hermias, Diogène et Isidore prirent alors une résolution tragique ; ils abandonnèrent l'ombre chère de leurs platanes, et, mal vêtus, mal nourris, émigrèrent vers la Perse lointaine, la contrée des mages. Arrivés à Ctésiphon, le mal du pays les prit tous les sept et ils demandèrent à rentrer dans leur patrie. Par un article spécial du traité de paix qu'il conclut en 533 avec l'empereur Justinien, le roi de Perse, héritier des grands ennemis d'Athènes, le protecteur des derniers Athéniens, stipula qu'ils pourraient revenir à Athènes sans être molestés. Voyant devant eux le prodigieux engloutissement du monde antique, n'y comprenant rien, ils moururent désespérés, sans se douter qu'Athènes redeviendrait un jour le sanctuaire de la civilisation et le joyau du monde.

Un faible lien de souvenirs rattachait à Athènes Athénaïs-Eudocie. Elle se trouva bientôt en rapports personnels avec la cour de Ravenne par les fiançailles de sa fille, âgée de deux ans, avec Valentinien III, empereur d'Occident, qui en avait cinq ; Placidie-Augusta, mère et tutrice de Valentinien, gouvernait l'Occident, comme Pulchérie l'Orient. Les deux empires étaient entre les mains débiles de ces pieuses femmes quand surgirent les deux fléaux destinés à ruiner l'antique civilisation, Genséric et Attila. — M. Gregorovius ne rend pas assez justice à ces barbares, il ne signale en eux que le génie de destruction, tandis qu'ils ont été nos véritables sauveurs, sans lesquels nous serions encore byzantins, l'état de l'Europe serait celui d'une Chine chrétienne, momifiée dans la stupéfaction et dans l'hébétude. Mille ans de barbarie et de moyen âge nous ont sauvés de cette mort vivante.

Invasions, famines, pestes, tremblemens de terre, incendies, combats furieux des factions du cirque, intrigues d'eunuques, émeutes de moines, se renouvelaient à Constantinople sous chaque règne. Plus encore que par les Perses, les Huns et les grands rois barbares, la paix intérieure du royaume était menacée par les querelles des théologiens. On peut lire tout au long dans l'ouvrage d'Amédée Thierry sur Nestorius et Eutychès ces controverses obscures touchant la nature du Christ, ou la question de savoir si Marie était mère de Jésus d'une façon humaine ou surnaturelle, — controverses infructueuses, tandis que celles qu'on agitera plus tard au moyen âge avaient une tout autre portée : par exemple, la question de savoir « si le Christ et ses disciples avaient ou non possédé un manteau, » impliquait celle de la légitimité des biens de l'église.

Rien d'original n'est sorti de Constantinople pour la civilisation. « Nous trouvons là, dit Macaulay, qu'une société polie, une société dans laquelle le système de jurisprudence le plus compliqué et élaboré était établi, dans laquelle les arts du luxe étaient bien compris, dans laquelle les œuvres des grands écrivains anciens étaient conservées et étudiées, a pu exister pendant près de dix siècles sans faire une seule grande découverte dans la science ou produire un seul livre qui puisse être lu par d'autres que par les érudits curieux. » La sévérité de ce jugement doit être tempérée par cette considération que, si l'empire byzantin a été stérile en chefs-d'œuvre, l'Europe entière du IVe au XIIe siècle lui ressemble. Constantinople a pourtant créé avec Sainte-Sophie un nouveau type d'architecture ; le Bas-Empire, l'état le plus civilisé de l'Europe jusqu'au XIIe siècle, a été le gardien des traditions antiques dans les lettres et les arts. Son école de peinture et de mosaïque a inspiré la renaissance italienne; ses juristes ont codifié le droit romain ; ses savans ont transmis aux Arabes le dépôt de la science antique. L'empire grec ne représentait pas, il est vrai, l'avenir, et il a été vite dépassé par les peuples plus jeunes de l'Occident; mais il représentait le passé, et il est regrettable que son agonie, si curieuse à étudier comme exemple de la dégénérescence d'une nation, n'ait pas duré jusqu'à nous. Les Turcs, qui n'ont su que détruire, ont été bien inférieurs aux Byzantins qui, du moins, savaient conserver : « Il y eut à Constantinople, ajoute Macaulay, des controverses, des guerres en abondance : et ces choses, mauvaises en elles-mêmes, ont été en général favorables au progrès de l'intelligence... Mais ces agitations ressemblaient aux grimaces et aux contorsions d'un cadavre galvanisé et non aux efforts d'un athlète. »

Athénaïs se trouva mêlée à ces troublantes et stériles querelles sur la Trinité, la Vierge, mère de Dieu, l'incarnation du Verbe dans le sein de Marie, elle qui n'avait réfléchi qu'aux problèmes intellec-

tuels de Platon, de Pythagore et d'Aristote. Notre historien, toujours préoccupé d'exprimer dans cette figure d'Athénaïs l'antithèse du monde grec et du monde chrétien, oublie d'ajouter que la subtilité sophistique des rhéteurs d'Athènes au ve siècle ne différait guère de la scolastique vide des théologiens de Byzance : de l'une à l'autre, la transition était toute naturelle. Aussi verrons-nous bientôt la fille du rhéteur Leontius, l'impératrice Eudocie, se jeter avec passion dans la mêlée théologique.

Elle avait alors d'autres joies. L'événement le plus heureux de sa vie fut le mariage de sa fille avec l'empereur Valentinien. Mais, séparée de son unique enfant, dans la solitude de son palais, elle partit, sur le désir de l'empereur, au printemps de 428, pour Jérusalem. Elle allait remercier Dieu du mariage de sa fille et des autres bienfaits reçus ou espérés.

Des navires la conduisirent en vue des rivages d'Ilion, où, comme des voix de sirènes, les souvenirs des héros, des sages, des poètes et des anciens dieux de la Grèce l'appelaient en vain. Chrétienne croyante en pèlerinage vers la terre promise, elle abhorrait maintenant ces dieux comme des démons de l'enfer; car les chrétiens d'alors ne refusaient pas le droit d'exister aux dieux du paganisme. Ils incarnaient en eux les mauvais esprits. Dans *les Dieux en exil*, Heine nous les montre errant encore parmi nous sous des déguisemens, et, en effet, les dieux de l'Olympe sont immortels comme nos instincts, immortels comme le péché. Vénus a ses temples secrets toujours fréquentés, Mars est le dieu des hommes de fer et de sang, Mercure préside encore au négoce. Ce sont les tentateurs que le chrétien exorcise chaque jour dans sa prière : « Christ, délivre-nous de la tentation, c'est-à-dire : délivre-nous des dieux de la Grèce, du démon de colère et du démon d'amour. »

Débarquée à Antioche, l'impératrice fut reçue avec éclat dans la quatrième ville de l'empire romain, célèbre par son luxe, ses voluptés, ses actrices, ses spectacles d'un relâchement incroyable et son école de théologiens. Tant de vices n'empêchaient pas les habitans de s'adonner avec zèle à la nouvelle religion du Christ. Au lieu de sacrifier à Apollon daphnéen, à Jupiter et à Calliope, ils adoraient avec ferveur les reliques du martyr Babylas.

D'Antioche, Eudocie suivit l'itinéraire des pèlerins à Jérusalem, tracé dès l'année 333; elle s'arrêta aux stations sanctifiées par les grands souvenirs bibliques. Une destinée bizarre l'avait conduite des bois d'oliviers de sa patrie jusqu'aux palmiers de la cité de David et de Salomon, les deux pôles opposés de la civilisation humaine. Le génie d'Athénaïs, les dons des muses, la science et l'art grecs, tout cela était sans valeur sur ce sol de rochers arides, que Jésus et ses pauvres disciples avaient foulé de leur pied vain-

queur. La clé des mystères de Jérusalem n'est que dans la foi, la piété, l'abandon, le renoncement.

Rien n'y rappelait la Grèce, ni écoles, ni œuvres d'art, ni monumens historiques, sauf quelques ruines du temps des rois juifs et de la domination romaine. Hadrien avait étouffé dans le sang la dernière résistance désespérée des Juifs. A la place du temple antique de Salomon, centre vénéré du monothéisme, s'élevait un temple de Jupiter. Le tombeau du Christ sur le Golgotha avait été comblé et souillé par un sanctuaire de la Vénus la plus vulgaire. Ce n'est que sous Constantin que le temple de la déesse de joie fut démoli et le divin tombeau rendu à la piété des chrétiens. Bannis de Jérusalem, les malheureux Juifs n'avaient pas la consolation d'y pleurer leur sort, d'y pousser des gémissemens en lacérant leurs vêtemens. Des Syriens, des Phéniciens, des descendans de la colonie d'Hadrien composaient la petite population de Jérusalem; il y avait parmi eux des païens cachés, car la vieille religion de Syrie, le culte d'Astarté et de Mithra, se perpétuait malgré les édits. Un père de l'église, Grégoire de Nysse, nous a laissé un tableau lugubre de la corruption de Jérusalem, contre laquelle il met les pèlerins en garde. Mais le sens idéaliste des chrétiens fervens transformait cette Sodome vivante en un paradis céleste, rempli des divins souvenirs du Golgotha, du Jourdain, de Bethléem (1).

Le pèlerinage d'Hélène et de Constantin avait attiré de nouveau les regards des chrétiens vers Jérusalem. Saint Jérôme s'y fixa en 386, suivi de sa pieuse amie Paula. Des pèlerins d'Occident venaient y terminer leur existence. Hormis l'Égypte, il n'y avait pas de contrée où l'on comptât tant de moines, de nonnes, de solitaires sur les monts, au fond des vallées. L'impératrice Eudocie demeura une année entière à Jérusalem, logée dans un cloître; elle hantait les lieux saints, visitait, comme les autres pèlerins, les reliques de la passion, infidèle au souvenir d'Homère et s'abîmant dans la contemplation de la croix. Selon la légende, Hélène avait retrouvé en 326 la vraie croix intacte. Cette croix, devenue le symbole de l'empire, de la domination du Christ sur toute la terre, avait prouvé qu'elle était la vraie en opérant des miracles. Les évêques de Jérusalem gardaient ce palladium de la chrétienté dans le saint sépulcre; ils faisaient un si grand commerce des morceaux de la croix, vendus aux pèlerins en qualité de talismans, d'amulettes, qu'en peu de temps cette croix eût été dissoute si elle n'avait possédé la vertu du renouvellement indéfini. Ces reliques, source de revenus pour le clergé,

(1) On peut comparer ce tableau à celui du voyage plus récent que M. Gabriel Charmes a publié dans la *Revue* du 15 juin 1881. Bien des traits communs subsistent une distance de quatorze siècles.

s'ajoutaient aux dons volontaires des pèlerins, au commerce de l'huile des lampes du saint sépulcre, des images du Christ et de la Vierge, œuvres de l'apôtre saint Luc ou des anges.

On vit plus tard se développer à Rome, au moyen âge, une passion non moins étrange, ignorée de la belle antiquité grecque, le désir de posséder des saints cadavres, qui devint une fureur au point qu'on falsifiait des squelettes, de même que de nos jours on falsifie le vin. Pour protéger les morts contre les marchands de reliques, qui fouillaient les tombeaux comme des hyènes, on était obligé de veiller la nuit dans les cimetières. Lorsque saint Romuald menaça de quitter l'Italie, on voulut l'assassiner afin de garder ses ossemens dans le pays, leur attribuant la vertu de reliques miraculeuses.

En souvenir de ce pèlerinage à Jérusalem, qui pour les chrétiens avait l'importance d'une initiation aux mystères d'Éleusis, Athénaïs rapporta les deux chaînes avec lesquelles le cruel Hérode avait fait enchaîner l'apôtre Pierre. Elle envoya une de ces chaînes à sa fille, qui fit bâtir à Rome, pour les recevoir, la basilique de Saint-Pierre-ès-Liens, où encore aujourd'hui, après quatorze siècles, on les conserve, on les vénère.

De funestes épreuves frappèrent Athénaïs lors de son retour à Constantinople. Un nouveau personnage s'était emparé de la confiance de Théodose, l'eunuque Chrysaphius, dont la belle figure ravissait l'empereur. Cet insidieux Iago brouilla les deux belles-sœurs, et des historiens ont raconté que le motif de cette jalousie aurait été la possession du beau Paulinus, maréchal de la cour. Chrysaphius réussit à éveiller la jalousie de Théodose contre l'amant prétendu de sa femme. Une pomme, envoyée par Athénaïs au maréchal, acheva de convaincre l'empereur et Paulinus fut mis à mort, qu'il eût goûté ou non au fruit défendu. Profondément humiliée, Athénaïs, avec le consentement de l'empereur, se réfugia à Jérusalem vers 441 ou 444, non sans espoir de retour dès qu'elle aurait réussi à convaincre son mari de son innocence.

Les historiens byzantins sont très sobres de détails sur la vie d'Athénaïs dans l'exil. Ils nous ont seulement raconté une effroyable tragédie qui nous dévoile un caractère impétueux chez cette femme, que nous imaginions si calme et si douce. Eudocie avait pris pour compagnons de voyage le prêtre Sévère et le diacre Jean. Théodose ayant appris que ces deux clercs fréquentaient déjà sa femme à Constantinople et recevaient d'elle des cadeaux, envoya au comte Saturninus l'ordre de les égorger; le comte s'acquitta de sa mission à Jérusalem, sous les yeux mêmes de l'impératrice. Transportée de fureur en voyant massacrer des hommes dont le seul crime était l'amitié qu'elle avait pour eux, Athénaïs tua Saturninus, oubliant

devant cet outrage les préceptes de la philosophie et les prescriptions du christianisme, dans le voisinage même du saint sépulcre. Ainsi l'inspiration démoniaque d'une minute venait détruire la belle harmonie d'une vie pleine de grâce et de dignité.

La fin du règne de Théodose fut assombrie par ses cruautés et les défaites de ses armées, sans que lui-même payât jamais de sa personne sur le champ de bataille. Il ne dut son salut qu'à une paix honteuse conclue avec les Huns en 447. Il mourut enfin dans sa cinquantième année d'un accident de cheval. Pulchérie fut proclamée impératrice; trop faible pour gouverner seule dans des circonstances critiques, elle épousa Marcien, veuf, âgé de cinquante-quatre ans, rude et énergique soldat, fils d'un soldat de Thrace. Mais elle ne pouvait oublier son vœu, et le mariage fut tout platonique.

Eudocie voyait s'évanouir dans le tombeau de Théodose l'heureux rêve de sa vie. Pour elle plus d'espoir de retour dans le palais de Constantinople. Son sort était décidé, c'était l'abandon, le solitaire exil à Jérusalem jusqu'à sa mort. Nous la trouvons passionnément mêlée aux querelles théologiques qui bouleversaient la Palestine. Marcien et Pulchérie étaient catholiques éprouvés. Après l'hérésie de Nestorius, qui faisait un Christ trop humain, avait éclaté celle d'Eutychès, qui le figurait comme trop divin, au-dessus et en dehors de l'humanité. La doctrine moyenne de l'Homme-Dieu, les deux natures réunies en une seule personne, prévalut dans l'église et devint formule canonique. Mais les monophysites, ou partisans d'une seule nature divine, se soulevèrent en Palestine. Dix mille moines et anachorètes, à moitié sauvages, conduits par un fanatique nommé Theodosius, assiégèrent Jérusalem, incendièrent les maisons, commirent des atrocités, terrorisèrent toute la contrée. Athénaïs s'était laissé détourner du catholicisme par Theodosius. Cette Athénienne si cultivée, si délicate, s'alliait à la plèbe monacale. Même après la défaite de son parti, elle demeura monophysite obstinée, malgré les tentatives des chefs de l'église et de l'empire, de Pulchérie et du pape Léon, dont tous les efforts échouèrent devant son obstination. Il ne fallut rien moins pour la ramener à l'orthodoxie qu'un grand malheur de famille : assassinat de l'empereur Valentinien, son gendre, captivité de sa fille et de ses petites-filles, emmenées à Carthage par Genseric après le pillage de Rome. Quelques prêtres zélés lui représentèrent ces calamités comme un châtiment de son hérésie. Ébranlée, anxieuse, elle résolut de consulter le saint le plus célèbre de l'époque sur la vérité ou l'erreur des doctrines monophysites.

Ce prophète, Siméon Stylite, qui avait été gardien de troupeaux, s'était élevé à un idéal de sainteté et d'austérité : c'était comme un

virtuose de l'ascétisme, passé maître dans l'art de se torturer lui-même. Importuné par des hommages qui inquiétaient son humilité et pour se soustraire à la foule des pèlerins accourus de Syrie, de Perse et d'Arménie, de la Grèce et de Rome, il s'était réfugié au sommet d'une colonne qui avait le double avantage de l'éloigner de ce bas monde et de le rapprocher du ciel. Son habileté gymnastique se riait des lois de l'équilibre. Debout au sommet de sa colonne, il passait le jour à incliner la tête jusqu'aux pieds, et la nuit en prières, les mains levées vers les étoiles. Pour guérir les folies et les misères désespérées de ce temps, il fallait de ces vertus étranges et exaltées qui elles-mêmes touchent à la folie. Debout sur son monument, le Stylite se sentait heureux et libre; il voyait à ses pieds les vices et les vanités des hommes, « et, ajoute spirituellement notre auteur, nul n'a le droit d'en rire : n'y a-t-il pas de par le monde de plus grands fous que lui, dont chacun se croit au sommet de sa colonne Trajane? » L'influence de Siméon sur les affaires ecclésiastiques de son temps était aussi grande qu'au moyen âge celle d'un saint François, d'un saint Dominique ou d'un abbé de Clairvaux. Athénaïs lui envoya des ambassadeurs chargés de lui soumettre ses doutes et perplexités. Il répondit : « Sache, ô ma fille, que le diable, voyant les richesses de ta vertu, t'a demandée au Seigneur pour te cribler comme le froment. Le misérable Théodosius est devenu l'instrument de ta tentation... » Et il engageait Athénaïs à s'adresser à un saint anachorète, Euthymius, qui résoudrait tous ses doutes. — Cet autre prophète du désert, tout chenu, vivait dans une *laura* voisine de Jérusalem. On appelait ainsi un ensemble de cabanes espacées les unes des autres, mobiles comme des guérites, où vivaient les solitaires, qui pouvaient ainsi camper et décamper, portant leur maison sur leur dos. Euthymius fuyait la présence des femmes. Eudocie eut grand'peine à l'atteindre : il la convertit au catholicisme en l'année 446.

Dans la déserte et chaude Jérusalem, séparée de ses enfans, qu'elle savait captifs et misérables, Eudocie s'adonnait aux œuvres pieuses. Elle traduisait les livres de la Bible, elle invoquait aussi le secours des muses de la Grèce et cherchait à se consoler par la poésie. Elle se révèle à nous comme une gracieuse artiste, de bonne et saine culture littéraire, racontant ses pieuses et édifiantes histoires en une langue excellente, sur le rythme d'Homère. Le poème qui nous reste d'elle a pour sujet les amours de saint Cyprien et de sainte Justine, et leur commun martyr à Nicomédie pendant la persécution de Dioclétien. L'idée profonde du poète, c'est l'insuffisance des sciences profanes et leur impuissance, la lutte du bon esprit et de l'esprit malin, la vertu du signe de croix, la conversion et le salut des

hommes, œuvre des femmes. C'est le sujet traité par Dante, Milton, Calderon, dans *el Magico prodigioso* et *la Devocion de la Cruz*, et enfin dans la légende de *Faust*.

Cyprien, un magicien, consacré dès l'enfance à Apollon et voué au culte des divinités de la Grèce, acquiert toutes les sciences, dans ses voyages en Phrygie, en Égypte, en Chaldée. Il connaît la vertu des plantes et les maladies, et tout ce que le serpent diapré, prince du monde, oppose aux décisions de Dieu ; il sait discerner la voix des morts au fond des sépulcres et le chant des sphères, il pénètre dans la région des métamorphoses, assiste à l'accouplement monstrueux de l'esprit de ténèbres avec les dragons, d'où naissent les passions et les crimes de la terre. Il voit face à face Satan lui-même qui l'éblouit de ses trompeuses images. A Antioche, toutes les femmes tombent victimes de ses sortilèges, hormis Justine, qu'il aime éperdument. En vain il lui envoie les démons pour la tenter, car il a fait un pacte avec le diable. Elle est sauvée grâce à la vertu du signe de croix. Vaincu à son tour par la croix, Cyprien confesse des crimes si énormes qu'il désespère de son salut. Mais le prêtre Eusèbe le console et lui rappelle l'infinie miséricorde de Dieu. De persécuteur, le magicien devient chrétien fervent; il brûle ses livres de magie (τὰς βίβλους τοῦ διαβόλου). Les prêtres en procession chantent *Alleluia*. Sainte Justine, en signe d'allégresse, coupe ses beaux cheveux, elle fait le salut de Cyprien, son ami chaste, qui devient prédicateur, et couronne sa conversion par le martyre.

L'impératrice Eudocie mourut à Jérusalem vers l'an 460. A ses derniers momens, elle témoigna encore de son innocence et de l'injustice des soupçons qui avaient causé la mort de Paulinus. Elle mourut consolée par la foi catholique. Contre la vieillesse défaillante, l'amère solitude, le paganisme n'avait ni secours, ni consolations ; il abandonnait l'homme au jour de l'impuissance, à l'heure de l'agonie.

Telle fut la destinée d'Athénaïs : l'aimable Athénienne nous apparaît à travers ce récit comme une ombre aux traits fins et rigides, détachée d'une mosaïque byzantine. M. Gregorovius lui rend un semblant de vie par la grâce du style et la couleur des descriptions, mais les pensées qu'il prête à cette impératrice du ve siècle sont celles d'un Allemand érudit et lettré du XIXe, qui a cherché à peindre dans une figure plus symbolique qu'historique l'antithèse d'Athènes et de Jérusalem, de l'Acropole et du saint sépulcre.

J. BOURDEAU.

LES

DEUX DERNIÈRES CAMPAGNES

D'ALEXANDRE

I[1].

LA BATAILLE DE L'HYDASPE.

I.

Lorsqu'en l'année 1524 de notre ère, l'empereur Baber, le fondateur de la dynastie mongole dans l'Inde, déjà maître de Caboul, envahit le Pendjab, il demeura frappé d'étonnement. « Il me semblait, dit-il, pénétrer dans un nouveau monde : l'herbe, les arbres, les animaux sauvages, les oiseaux, les mœurs et les usages des tribus nomades, tout différait de ce que j'avais vu jusqu'alors. » Les sensations de soldats qui venaient de traverser la Chaldée, la Susiane, la Perside, la Médie, ne purent être naturellement aussi vives que celles d'un Tartare du Kokhand qui n'avait jamais, de son propre aveu, « visité de contrée méridionale. » L'armée d'Alexandre s'attendait, sur la foi de ses traditions, à pénétrer dans un monde étrange, et peut-être l'étrangeté resta-t-elle au-dessous du tableau qu'une imagination portée au merveilleux depuis longtemps s'était fait. Les Grecs avaient dans Homère la foi absolue et aveugle que la plupart des nations musulmanes accordent encore de nos jours au Coran. Que disait Homère? « Neptune est allé visiter les Éthiopiens qui habitent aux

(1) Voyez dans la *Revue* des 1er février et 1er mars l'*Héritage de Darius*.

extrémités de la terre, divisés en deux nations distinctes : les uns vivent aux lieux où le soleil se couche, les autres occupent la région d'où le soleil se lève. » Les Éthiopiens de l'Occident, les soldats d'Alexandre les avaient entrevus, quand ils passèrent de l'Égypte en Libye; les Éthiopiens de l'Orient, on les allait probablement rencontrer aussitôt qu'on aurait franchi l'Indus. Homère s'était borné à faire mention de leur existence; le premier géographe qui ait entrepris de dresser la carte du monde connu, Anaximandre de Milet, ne paraît pas leur avoir assigné une place bien définie sur sa table de bronze; Hécatée, Hérodote, Ctésias, déterminèrent avec plus d'assurance le lieu de leur demeure. Pour parler de l'Inde avec une certaine compétence, ces trois écrivains possédaient ce qui manquait à Homère : le témoignage d'un homme qui avait très probablement été en relation avec des Hindous.

Les voyages les plus contestés sont aujourd'hui en voie de triompher d'un scepticisme qui a reçu de trop fréquens démentis pour n'être pas devenu tout au moins très modeste dans l'expression de ses doutes. Nous admettrons donc sans hésitation et sans scrupule, avec Hérodote, que les vaisseaux de Néchao, partis du fond de la Mer-Rouge au début du VII[e] siècle avant notre ère, firent en trois ans le tour de la Libye. Cent ans plus tard, si l'on en croit la même autorité, vers l'année 512 avant Jésus-Christ, les vaisseaux de Darius, fils d'Hystaspe, conduits par un Carien, Scylax de Caryande, descendirent l'Indus jusqu'à son embouchure, voguèrent ensuite au large vers l'Occident et arrivèrent, au bout du trentième mois, à l'endroit même d'où s'étaient élancés les navires égyptiens, quand ils conçurent le projet de passer de la Mer-Rouge dans la Méditerranée, en contournant l'Afrique. La relation de Scylax, conservée, assure-t-on, dans les archives royales, servit de base aux récits d'Hécatée, aussi bien qu'à ceux d'Hérodote et de Ctésias. Pour l'auteur du *Tour de la terre*, comme pour le père de l'histoire et pour le médecin d'Artaxerce, les peuples qui habitent les environs de Nysa, la cité de Bacchus, sont encore « des Éthiopiens limitrophes de l'Égypte. » Hérodote les distingue cependant déjà de leurs voisins, les Calantiens, qui vivent au-delà de l'Indus, « le second fleuve où l'on trouve des crocodiles. » C'est aux populations que l'immense cours d'eau sépare de la vingtième satrapie, aux Calantiens par conséquent, que sera désormais réservé le nom d'Indiens. Si ces Indiens, — Éthiopiens encore, ne fût-ce que par la couleur, — n'existaient pas, les Thraces seraient la nation la plus nombreuse de l'univers; les Thraces doivent se contenter du second rang, car le premier rang appartient incontestablement aux Indiens.

Il y a beaucoup de nations dans l'Inde, ces nations ne parlent pas toutes la même langue; les unes ont des demeures fixes, les autres

restent encore à l'état nomade. De ces peuples divers les plus belliqueux sont ceux qui habitent le plus au nord. On remarque chez eux à peu près le même genre de vie que chez les Bactriens. L'Asie est habitée jusqu'à l'Inde comprise, qui en fait partie; après l'Inde, on ne rencontre plus qu'un désert. On sait que les pays les plus lointains, par un singulier privilège, ont généralement les plus belles productions : l'Inde, qui est, du côté de l'aurore, le dernier pays habité, possède des quadrupèdes, des oiseaux, beaucoup plus grands que les animaux de même espèce qui se rencontrent dans les autres contrées. La Grèce en put juger quand l'armée de Xerxès envahit son territoire; les chiens indiens qui suivaient cette armée étonnèrent les Grecs par leur taille, par leur force et par leur vitesse. L'Inde fournit aussi de l'or en profusion; on en extrait des mines, le fleuve en charrie et des fourmis gigantesques en mêlent aux amas de sable qu'elles amoncellent au milieu du désert. Mais est-il un métal dont la valeur puisse être mise en balance avec celle de l'arbre merveilleux dont Scylax révéla le premier l'existence? Cet arbre croît sans culture et porte pour fruit de la laine plus belle, de la laine de meilleure qualité que la toison des brebis. Les Indiens s'habillent ainsi à peu de frais; ils n'ont qu'à cueillir et à tisser le fil qui pend aux arbres pour se fabriquer des vêtemens.

Au mois d'août de l'année 1854, l'Angleterre et la France ayant uni leurs forces pour une action commune, nous nous préparions à débarquer nos troupes en Crimée. Le naturaliste Pallas et le duc de Raguse nous avaient précédés sur cette terre inhospitalière demeurée en plein XIXe siècle presque aussi soupçonneuse de tout regard étranger qu'au temps où y abordait Oreste. Étions-nous, quand le rivage d'Old-Fort reçut nos bataillons, beaucoup mieux édifiés sur le relief du sol, sur les ressources du pays, sur l'importance notamment des cours d'eau, que les soldats d'Alexandre paraissent l'avoir été sur l'orographie et sur l'hydrologie du Pendjab, quand ils se présentèrent aux frontières jusque-là fermées de l'Inde avec les notions puisées par leur grand état-major général dans Homère et dans Hérodote? Il nous restait cependant sur ces aventureux découvreurs un immense avantage : nous savions d'une façon précise sous quel parallèle et sous quel méridien nos vaisseaux nous avaient conduits. Les Grecs et les Macédoniens, au contraire, après tant de chemin parcouru, se trouvaient en quelque sorte égarés. Ils se demandaient si le Tanaïs et le Pont-Euxin étaient proches, si le cours de l'Indus ne finirait pas par les ramener en Égypte. Les guides qu'ils se procuraient, les nouveaux alliés qu'ils interrogeaient avec insistance, ne pouvaient rien leur apprendre sur ce point; en revanche, ils leur apportaient sur la topographie et la constitution géologique de l'Inde, sur le réseau de fleuves qui arrosaient

cette contrée inconnue, sur les peuples divers qui s'en étaient partagé la surface, des renseignemens infiniment moins vagues que le résumé succinct emprunté à la relation de Scylax; je serais presque tenté de dire que les documens rapportés de Crimée par le savant auteur du *Tableau physique et topographique de la Tauride.* L'Inde septentrionale était habitable et fertile; elle l'était surtout dans sa partie montagneuse; l'Inde méridionale, au contraire, dévorée des ardeurs du soleil, n'offrait qu'un sol desséché et aride, ou des plaines submergées par les débordemens périodiques des fleuves. Cette diversité de climat avait réagi sur l'espèce humaine : l'Indien du Midi ressemblait aux Éthiopiens par la couleur de la peau; l'habitant du Nord rappelait le type égyptien. C'était surtout ce dernier que les Macédoniens avaient intérêt à connaître, car l'Inde septentrionale a toujours été la région dont l'occupation s'est, dès le début, imposée forcément à la conquête. Les Arabes seuls, venus des bords du Golfe-Persique, ont pu, en l'année 711 de notre ère, procéder autrement. Je laisse avec intention de côté les nations modernes.

Ces Indiens du nord, les soldats de Taxile et ceux d'Abisarès les avaient déjà montrés, alliés ou ennemis, aux soldats d'Alexandre. De haute stature, le corps grêle, ils se faisaient avant tout remarquer par une agilité merveilleuse. Les fantassins étaient armés d'un arc et d'une épée; l'arc, à peu près semblable à celui des Carduques, aussi haut que la taille d'un homme, lançait des flèches de plus d'un mètre de longueur. Pour le bander, il fallait l'appuyer à terre, poser le pied gauche sur le bois et attirer à soi la corde avec effort. On n'arrivait probablement pas avec un engin si rebelle à décocher, comme fit plus tard l'archer anglais, douze flèches à la minute, mais la tension du nerf était telle que le trait pénétrait à la fois bouclier et cuirasse, ou toute autre espèce d'armure. L'épée, large, longue aussi d'un mètre, se maniait, à la façon de l'espadon moderne, des deux mains. Pour arme défensive, le fantassin tenait de la main gauche un bouclier oblong de cuir vert qui lui couvrait presque tout le corps. Ce n'était peut-être pas là une infanterie qui fût de taille à se mesurer avec la redoutable phalange; elle n'était inférieure pour l'armement ni aux Agriens ni aux peltastes. Les cavaliers, armés de deux javelots et d'un bouclier moins vaste que celui des hommes de pied, auraient rencontré avec plus de désavantage la grosse cavalerie des hétaires; leurs chevaux n'avaient ni selles, ni mors; on les conduisait à l'aide d'un bridon, courroie de cuir garnie de bagues d'airain ou de fer qui, au lieu d'appuyer sur les barres, agissait simplement sur les lèvres. La grande force d'une armée indienne ne résidait d'ailleurs ni dans sa cavalerie, ni dans son infan-

terie; elle dépendait surtout du nombre de ses chars et du chiffre de ses éléphans. Les chars étaient généralement traînés par quatre chevaux; l'éléphant dépassait de beaucoup en taille et en vigueur les éléphans d'Afrique. Cet animal était alors et demeure encore de nos jours la monture royale; après l'éléphant, venait le quadrige, après le quadrige le chameau; le cheval semble avoir été réservé au guerrier vulgaire.

La fameuse bataille de Panipet, gagnée le 21 avril 1526 par l'empereur Baber sur le sultan de Delhi, fut le triomphe du canon amené pour la première fois dans les provinces situées à l'est de l'Indus; Cortez, au Mexique, dut la victoire à ses arquebuses; Alexandre ne pouvait compter pour venir à bout des Indiens que sur l'habileté de sa tactique et sur la fermeté de ses troupes. En fait d'armes, la balance eût plutôt penché du côté des Indiens, car les éléphans causaient à la cavalerie un insurmontable effroi. Les chars, si redoutés qu'ils fussent des Asiatiques, étaient moins à craindre; on les avait vus aux champs d'Arbèles, sur un terrain préparé à l'avance, dans les conditions les plus favorables que leurs conducteurs pussent souhaiter, et l'on savait qu'il était facile de se dérober à leur choc.

Quant à la nature des opérations, elle allait complètement changer : à l'est de l'Indus, ce n'était plus la guerre de montagne qu'on devrait poursuivre; on combattrait en plaine, dans une autre Babylonie et une autre Susiane; l'ère des batailles rangées ne tarderait pas à se rouvrir.

Cinq grands cours d'eau descendent de l'Imaüs, — le séjour de la neige, l'Himalaya des Hindous, — immense ceinture de pierre dans laquelle les Grecs croyaient reconnaître le prolongement du Taurus : — ces cinq rivières traversent obliquement la contrée et portent leurs eaux réunies à l'Indus, vers le point où s'élève aujourd'hui la ville de Mithan Kot. Prolongez une ligne idéale, dans la direction du sud-est, sur un espace de 400 kilomètres environ, joignez ainsi Attock que baigne l'Indus, à Firozpour qu'arrose le Ghara, vous couperez presque à angle droit tous ces affluens et vous aurez traversé dans sa plus grande largeur le delta renversé qui forme le Pendjab, — le pays des cinq eaux. — Poussez plus loin encore; à 350 kilomètres de Firozpour, vous rencontrerez Delhi, l'antique capitale des souverains mongols. L'armée d'Alexandre n'ira pas, comme celles de Tamerlan et de Baber, jusqu'à Delhi; elle se contentera de passer de l'Indus à l'Hydaspe, de l'Hydaspe à l'Acésinès, de l'Acésinès à l'Hydraote, de l'Hydraote à l'Hyphase. Ces fleuves, dont nul Européen n'avait, au ve siècle avant notre ère, entrevu les rives, nous sont aujourd'hui, grâce à des explorations récentes, parfaitement connus. L'Hydaspe, — en sanscrit Vi-tasta, *le Fleuve qui*

ne se repose jamais, — est devenu sur nos cartes modernes le Djelam, bien que les Hindous qui habitent sur ses bords lui conservent encore son nom antique à peine altéré, — Bedusta. — L'Acésinès, — Asikni, *l'Eau noire,* — se retrouve dans le Chenab; l'Hydraote, — Irawati, *l'Eau,* — est resté pour les indigènes l'Iraoti; nous l'appelons, je ne sais trop à quel titre, le Ravi; l'Hyphase — Vipasa, *l'Indomptable,* — est le fleuve que nous désignons sous le nom de Bias. Quand le Bias a confondu ses eaux avec celles du Sutledje, qui fut dans l'antiquité l'Hesudrus, le lit commun qu'emplissent les deux rivières s'appelle le Ghara et forme la limite orientale du Pendjab.

Vers la fin du printemps de l'année 326 avant Jésus-Christ, Alexandre, n'ayant plus d'Assacéniens, ni d'Astacéniens à soumettre, se décida enfin à franchir l'Indus. La vaste surface comprise entre ce fleuve et l'Hydaspe, souvent inondée, a reçu l'appellation caractéristique de Sind-Sangor, — *l'Océan de l'Indus.* — Alexandre l'abordait heureusement avant la saison des pluies; la province était riche et le trésor de sa capitale, Taxila, renfermait encore, cinquante ans après la mort d'Alexandre, plus de 225 millions de francs. Le chef de Taxila, rajah puissant, mais rajah constamment inquiété par ses voisins, avait pris, suivant la coutume indienne, ou reçu des Macédoniens, le nom de la ville qui était devenue le lieu habituel de sa résidence. Ce n'est donc plus à Omphis ou à Mophis que l'armée grecque va ouvrir ses rangs, mais au pharaon du Sind-Sangor, à Taxile. Menacé par Abisarès, le roi de Cachemyr, et par Porus, — Purusha, *le Héros,* — dont la domination s'étendait de l'Hydaspe à l'Hyphase, Taxile n'hésita point à faire à Éphestion l'accueil le plus favorable; néanmoins, tant que l'armée demeura sur la rive droite de l'Indus, il ne jugea pas prudent de proclamer trop hautement ses sympathies et crut devoir se borner à fournir gratuitement aux troupes étrangères qui occupaient la rive droite du Cophès le blé nécessaire à leur subsistance. Dès que les Macédoniens eurent passé le fleuve, il fit trêve à ses scrupules et se donna tout entier à leur alliance.

Taxila, au rapport des pèlerins chinois qui la visitèrent dans le cours du VIᵉ siècle de notre ère, était située à trois journées de marche de l'Indus. Assuré de ne rencontrer aucune hostilité devant lui, Alexandre s'y porte sur-le-champ et confirme le pouvoir du prince qui s'est déclaré le premier son allié; en même temps, fidèle à sa politique, il donne pour satrape à la province indienne un Macédonien, Philippe, fils de Machate, et pour garnison à la capitale les soldats que leurs blessures ont mis hors de combat; ces dispositions prises, il poursuit, sans s'arrêter davantage, sa marche en avant vers l'Hydaspe.

Porus et Abisarès manœuvraient en ce moment pour opérer leur jonction, mais Abisarès se trouvait encore à 75 kilomètres de Porus. Alexandre ne douta pas un instant qu'il ne pût tenir Abisarès en échec, pendant qu'il irait, avec le gros de ses forces, accabler le prince que nous nommerions aujourd'hui, non pas le roi Porus, mais, ainsi que s'appelait Runjet-Singh, le maharajah de Lahore. De ce côté, en effet, se trouvait la grande armée du Pendjab. Le bruit public prêtait à Porus cinquante mille fantassins, trois mille cavaliers, plus de mille chars de guerre et cent trente éléphans: ce sont là les chiffres de Diodore de Sicile. Porus, en réalité, ne paraît avoir jamais mis en ligne plus de trente mille fantassins et de trois cents chars de guerre; par compensation, Arrien porte à quatre mille le nombre des cavaliers, à deux cents celui des éléphans. Burnes a fait la curieuse remarque que, si l'on remplace les chars par des canons, l'armée de Runjet-Singh et l'armée de Porus présenteront, à très peu de chose près, le même effectif.

Abisarès fut-il intimidé par la rapidité des mouvemens d'Alexandre, ou céda-t-il à la terreur qui précédait partout ce grand nom, il est difficile aujourd'hui de le dire; la seule chose que l'accord de Quinte Curce et d'Arrien nous permet d'affirmer, c'est qu'Abisarès, au lieu de poursuivre sa marche vers le champ de bataille où Porus lui donnait rendez-vous, s'arrêta brusquement et députa son frère vers Alexandre, le chargeant d'apporter au roi de Macédoine l'assurance de sa soumission la plus complète. Un ennemi de moins à combattre est une faveur du sort qu'un général habile ne dédaigne jamais. L'hommage d'Abisarès fut accepté comme sincère, et l'armée, délivrée de la crainte d'une diversion sur son flanc gauche, ne s'occupa plus que d'opérer son mouvement de concentration vers l'Hydaspe. Derrière ce fleuve, le premier qu'on rencontre en venant de l'Indus, le roi de Lahore, avec toutes ses troupes rangées en bataille, attendait.

II.

Dans la saison sèche, nous apprend le lieutenant Burnes, on peut passer à gué l'Hydaspe et l'Acésinès au-dessus de leur confluent; quand ces deux fleuves ont réuni leurs eaux, on ne les traverserait pas sans le secours d'une barque. La saison sèche touchait à sa fin, au moment où Alexandre atteignit la rive droite de l'Hydaspe, et la fonte des neiges avait déjà grossi les cinq fleuves du Pendjab. Tamerlan a franchi l'Hydaspe sur un pont, au point de jonction des deux rivières, là où l'Hydaspe encaissé n'a guère plus de 500 mètres de largeur; Runjet-Singh l'a traversé à la nage avec un gros corps de cavalerie, mais ni Tamerlan ni Runjet-Singh n'opéraient

dans la saison tardive à laquelle d'involontaires délais avaient acculé les Macédoniens. Alexandre ne rencontrait plus un Hydaspe guéable et la présence de l'ennemi sur la rive opposée lui interdisait, tout autant que la crue du fleuve, l'établissement d'un pont de chevalets ou d'un pont de bateaux. Il fallait surprendre le passage ou l'accomplir de vive force, comme on avait accompli celui du Jaxarte. Jamais opération plus délicate, manœuvre plus périlleuse, ne mirent à l'épreuve le génie guerrier d'Alexandre. La bataille de l'Hydaspe mérite de prendre rang à côté des batailles d'Issus et d'Arbèles; maint juge compétent parmi les généraux de l'Inde britannique a cru pouvoir la placer au-dessus de ces deux victoires plus retentissantes. C'est la bataille de Wagram de notre héros: rien n'y manque, pas même le séjour forcé dans l'île du Danube.

Chose singulière et bien digne de notre attention! le terrain qu'a choisi Porus pour y attendre Alexandre est précisément celui sur lequel en 1849 les Sykhs feront subir un sanglant échec aux Anglais commandés par le général Gough. A deux reprises différentes, à deux mille cent soixante-quinze ans d'intervalle, la plaine de Chillianwallah verra se débattre entre l'Occident et l'Orient les destinées du Pendjab. L'armée du général Gough, venant du Bengale, n'avait pas, comme celle d'Alexandre, à franchir l'Hydaspe; pour aller à l'ennemi, il lui fallait franchir un fleuve plus profond et plus rapide encore, — l'Acésinès; — seulement, elle le franchissait au mois de décembre: à cette époque de l'année, l'Acésinès ne remplit qu'un canal étroit et laisse à découvert plusieurs bancs de sable.

Depuis la mort de Runjet-Singh, survenue en 1844, l'armée des Sykhs ne reconnaissait plus d'autre autorité que celle de ses chefs; sa turbulence était devenue une menace constante pour la frontière anglaise. La victoire de Sobraon, remportée en 1846 par lord Gough, la contraignit à repasser précipitamment le Sutledje, — l'Hesudrus des anciens, le Satudru, c'est-à-dire *les cent courans,* des Hindous. — Au mois d'octobre 1848, le gouvernement des Indes résolut d'en finir avec ces bandes insurgées, et, le 9 novembre de la même année, les troupes britanniques, de nouveau placées sous le commandement du vainqueur de Sobraon, traversèrent à leur tour le Sutledje, allèrent camper pendant quelques jours devant Lahore, puis, se portant rapidement des bords de l'Hydraote aux rives de l'Acésinès, poussèrent devant eux les Sykhs, qui jugèrent à propos de se replier derrière ce dernier fleuve. L'armée anglaise possédait un équipage de pont, mais un pont de bateaux ne s'établit pas aisément sur un vaste cours d'eau, semé de nombreux bancs de sable et partagé en quatre ou cinq bras distincts. Examen fait du lit de la rivière, on décida qu'on la passerait à gué. Quatre gués furent reconnus sur un espace de 48 kilomètres; le corps principal ferait une grande attaque de front; pendant ce

temps, un mouvement tournant aurait lieu; le fleuve serait franchi sur un autre point par une colonne légère.

Le détachement chargé de la diversion ne jugea le passage praticable qu'au gué le plus éloigné, au gué de Wuzirabad; il y trouva dix-sept grands bateaux, secours imprévu et fort important, car on pouvait ainsi transporter en un seul voyage une partie des troupes sur l'autre rive. Une brigade d'infanterie et l'artillerie traversèrent, en effet, le fleuve dans ces barques; une seconde brigade essaya de passer à pied. La nuit était très sombre; la brigade se trouva bientôt égarée au milieu d'un labyrinthe de petits canaux et de flaques d'eau que le fleuve, en se retirant, avait laissées semées dans les sables; tout ce qu'elle put faire, ce fut de franchir à gué une première et une seconde branche. Il lui fut matériellement impossible de pousser plus loin; elle dut se résigner à bivouaquer, jusqu'au retour du jour, sur un banc demeuré à sec. La cavalerie tenta le passage avec plus de succès; elle avait pris soin de jalonner sa route par des perches. Trois soldats cependant se noyèrent durant le trajet. Le reste des troupes ne traversa l'Acésinès que le lendemain. Deux jours après, cette colonne tournante se trouvait en vue de l'ennemi. Contenue par les ordres du commandant en chef, elle se vit obligée de suspendre son attaque déjà prononcée, essuya pendant plusieurs heures, sans tenter d'y répondre, un feu violent d'artillerie, perdit soixante-treize hommes et n'en détermina pas moins, par sa seule présence, un nouveau mouvement de recul chez l'ennemi. Les soldats sykhs, qu'avaient formés les généraux français et italiens de Runjet-Singh, manœuvrèrent ce jour-là comme de vieilles troupes d'Europe; ils s'évanouirent en silence du champ de bataille, et il fallut plusieurs jours aux Anglais pour retrouver leurs traces.

Le 12 janvier 1849, lord Gough put enfin constater que l'armée sykhe avait pris position sur la rive gauche de l'Hydaspe, entre les villages de Russoul, de Mong et de Chillianwallah. Des renforts successifs avaient porté cette armée de l'insurrection au chiffre de trente mille ou de quarante mille hommes; les Sykhs disposaient en outre de soixante-deux pièces de campagne.

Nous avions déjà Porus devant nous; il fallait nous attendre à rencontrer aussi Abisarès. Les troupes de Cachemyr, cette fois encore, se bornèrent heureusement à une attitude suspecte; elles s'arrêtèrent à 50 kilomètres environ de Russoul et se reportèrent même de quelques kilomètres en arrière aussitôt que lord Gough les eut fait sommer de s'éloigner. Les soldats de Lahore ne profitèrent donc pas de leur incertain concours; ils pouvaient à la rigueur s'en passer, car ils occupaient une position réellement formidable. L'arène est à double titre historique et le terrain vaut assurément la peine d'être décrit avec quelque détail; il a, nous l'avons dit, vu

les premiers envahisseurs de l'Inde : Alexandre y a combattu les Indiens de Porus.

La chaîne montagneuse de Russoul descend en pente douce vers la plaine, mais, en approchant de l'Hydaspe, elle forme d'innombrables ravins et se termine brusquement par une face escarpée qui longe les bancs de sable et les canaux du fleuve. Les divers saillans de la chaîne étaient couronnés par de vastes retranchemens; en avant, des halliers extrêmement épais, — employons ici sans hésiter l'expression hindoue, — une *jungle,* composée en majeure partie de buissons épineux atteignant parfois la hauteur de sept ou huit pieds, s'étendait dans la direction du sud-est. L'inextricable taillis devenait plus épais et plus impénétrable encore en approchant de Chillianwallah. Il était près de midi quand les forces anglaises vinrent former leurs faisceaux au pied du monticule qui domine ce village hindou. La jungle, serrée et sombre, séparait les deux armées distantes l'une de l'autre d'un kilomètre et demi environ. A trois heures, la bataille s'engagea. Les régimens anglais se jetèrent résolûment au milieu des broussailles, se frayant un chemin à travers les arbustes et les ronces, essuyant sans fléchir les décharges de l'artillerie ennemie, qui tirait au jugé et essayait la portée de ses boulets pleins lancés à toute volée. Les pertes, durant ce long et pénible trajet, ne laissèrent pas que d'être assez sensibles; enfin on atteignit la lisière du hallier; au bout de 1,800 pas, la jungle cessa tout à coup; l'armée anglaise se trouva complètement à découvert. Des salves de mitraille se succédèrent alors rapidement et balayèrent en quelques minutes des sections entières. La ligne anglaise ne prit même pas le temps de reformer ses rangs; elle se précipita vers les canons ennemis avec cette impétuosité dont l'élan britannique, — l'*english pluck,* — devait nous donner quelques années plus tard le spectacle émouvant dans la plaine de Balaklava. Une mêlée sauvage s'établit; les canons des Sykhs furent enlevés à la baïonnette. Les artilleurs et les bataillons de soutien avaient pris la fuite; ils se rallièrent, comme les Russes à l'Alma, dès qu'ils furent hors de portée de la fusillade. Les réserves d'infanterie, massées en arrière, accoururent à leur aide; les Sykhs, à la suite d'un rude et sanglant combat corps à corps, reprirent possession de la batterie évacuée.

Pareil retour offensif ne compromit-il pas la journée à l'Alma quand les troupes du général Brown se virent si brusquement chargées par une colonne dont elles ne soupçonnaient pas la présence? Canrobert et Bosquet, avec leurs zouaves et leurs chasseurs à pied, avec la vaillante infanterie de marine, n'auraient pas été de trop sur le champ de bataille de Chillianwallah. Brigade après brigade artillerie, cavalerie, toute l'armée anglaise en un mot vint succes-

sivement se faire écharper sur les merlons des redoutes ennemies. La force des Sykhs était presque double de celle que lui opposait le général Gough; cette supériorité numérique n'aurait pas cependant assuré à l'armée du Pendjab la victoire sans le décousu inexplicable de l'attaque. Les Anglais perdirent dans cette malencontreuse affaire deux mille trois cent trente-un hommes mis hors de combat, cent soixante-seize chevaux et six canons. Ils purent néanmoins garder leur position, s'y fortifier et attendre, avant de tenter un nouvel effort, les secours qui leur arrivaient à marches forcées de Moultan.

Les Sykhs avaient su vaincre : comme bien d'autres vainqueurs, ils ne surent pas profiter de leur avantage; on les vit, peu de jours après la bataille, abandonner ces lignes redoutables de Russoul, de Mong et de Chillianwallah, qu'ils venaient de si bien défendre. Le manque de vivres ou la trahison des chefs, peut-être aussi le désir de se rapprocher de Lahore, les reporta des bords de l'Hydaspe aux rives de l'Acésinès, des lignes fortifiées de Russoul aux retranchemens rapidement élevés de Goujerat. Leur armée ne cessait cependant pas de grossir; le 21 février 1849, elle comptait près de soixante mille hommes et cinquante-neuf pièces d'artillerie. La revanche de Chillianwallah, malgré tout, était proche; la ténacité anglaise a réparé de plus grosses fautes de tactique que celle dont le général Gough s'était rendu coupable le 12 janvier 1849. Arrivé devant Goujerat avec toutes ses forces, cette fois, dans la main, lord Gough, le 21 février, prit mieux ses dispositions; il ne lança ses colonnes à l'assaut qu'après avoir ébranlé par le feu de son artillerie l'infanterie des Sykhs, et pas un seul instant ne laissa ses vaillantes brigades dépourvues de l'appui qui leur avait manqué dans la plaine de Chillianwallah. « Les batteries, nous raconte un témoin oculaire, le capitaine Lawrence-Archer, passant dans les intervalles des brigades, se portèrent au galop à 300 mètres environ en avant de la ligne d'infanterie couchée à terre et ouvrirent sur-le-champ le feu. » Des tirailleurs déployés en ordre ouvert reliaient ces batteries l'une à l'autre; au centre s'avançaient les grosses pièces traînées par les éléphans. La bannière de saint George avec sa croix blanche flottait arborée sur le dos d'un de ces animaux gigantesques, monstre majestueux dont la taille dépassait celle de tous ses compagnons et dont l'allure réglait le pas, mesuré comme à la parade, du front de bandière. Quand le feu de l'ennemi se ralentissait, l'infanterie se levait et se mettait en marche, gagnant du terrain au fur et à mesure que les Sykhs en cédaient, mais se laissant toujours précéder par l'artillerie et par les tirailleurs. La cavalerie anglaise avait d'ailleurs rencontré en ce jour un terrain favorable; elle n'eut point à s'enfoncer au milieu des jungles et sut attendre patiemment pour charger

le moment opportun. Quand ce moment arriva, elle partit d'un tel train, mit dans son élan un tel feu et un tel ensemble que la droite ennemie en fut ébranlée, même avant d'être atteinte. Ce flottement général se convertit bientôt en déroute; le reste de l'armée sykhe suivit le mouvement de retraite. Les bataillons anglais reçurent en ce moment l'ordre d'avancer : ils se portèrent en masse sur les pièces qui couvraient la position des Sykhs, les enlevèrent du premier assaut et n'eurent plus qu'à se déployer à droite et à gauche pour envelopper l'ennemi qui fuyait. La plaine était littéralement couverte de canons abandonnés, de bœufs, de chariots, de tentes, d'étendards, de marchandises, de morts et de mourans. La poursuite fut poussée jusqu'à une distance de 22 kilomètres et ne fut arrêtée que par la nuit. La perte totale des Anglais atteignait le chiffre de huit cent sept hommes mis hors de combat; l'armée sykhe était anéantie. Le 30 mars 1849, l'annexion du Pendjab fut solennellement proclamée; Dhulip Singh, le souverain titulaire du pays, céda ses droits au gouvernement britannique pour une pension annuelle de 1,250,000 francs, se réservant toutefois la liberté de résider où il lui plairait.

Voilà comment se gagne dans l'Inde une bataille moderne et comment s'y conquiert une province. Alexandre va nous montrer de quelle façon un grand capitaine savait, à une époque où la guerre était déjà devenue un art, se servir d'une armée qui ne possédait sur l'armée ennemie aucun des avantages dont pouvaient, à Chillianwallah et à Goujerat, se prévaloir les troupes du général Gough.

III.

La prompte soumission de Taxile n'assurait aux Macédoniens que la possession d'une des avenues du Pendjab; Alexandre fit sommer le souverain réel de ce pays, le rajah Porus, de se reconnaître son tributaire et de venir lui rendre hommage dans son camp. La réponse que rapporta au roi de Macédoine son fidèle héraut, le Grec Cléocharès, ne lui laissa aucun doute sur les dispositions du roi de Lahore; on aurait prolongé les négociations sans profit; pour aller plus avant, il n'était désormais qu'un moyen : l'allié de Taxile devait s'ouvrir dans la région des cinq eaux un passage par les armes. Porus avait rangé son armée en bataille sur la rive orientale de l'Hydaspe. Ce fut de tout temps la coutume des Hindous de s'attacher à livrer autant que possible des batailles défensives; leur stratégie consiste à prendre racine dans le sol. Les forces de Porus se composaient, nous ne croyons pas inutile de le rappeler, — de trente mille hommes d'infanterie, de quatre mille chevaux, de trois cents chars et de deux cents éléphans. Telle est la version à

laquelle nous nous arrêtons, comme à la plus probable. Ces forces, voici dans quel ordre Porus les disposa. En avant du front de bandière, il plaça les éléphans à 100 pieds de distance l'un de l'autre; des pelotons d'infanterie remplirent les intervalles de cette première ligne; en seconde ligne, Porus massa le reste de ses fantassins; la cavalerie se déploya aux deux ailes, couverte momentanément par les chars.

De Taxila, l'antique capitale du Sind-Sangor, à l'Hydaspe, on compte environ 178 kilomètres; le trajet ne dut pas employer plus de huit ou neuf jours. Néanmoins, de délai en délai, le temps avait marché; déjà grossi par la fonte des neiges, l'Hydaspe allait bientôt se gonfler encore par suite des pluies abondantes qui, dans le nord de l'Inde, commencent à tomber aux premières approches du solstice d'été. La largeur du fleuve, quand Alexandre en atteignit la rive occidentale, dépassait déjà 700 mètres. Un cours rapide, brisé en maint endroit par des bancs de sable à demi découverts, des tourbillons tels qu'il s'en produit dans le lit heurté des torrens, ajoutaient aux difficultés du passage. Il existait, il est vrai, au milieu du fleuve plusieurs îles; c'étaient autant de stations où l'on pourrait, quand on tenterait de franchir l'Hydaspe, toucher barre et reprendre haleine. Ces îles devinrent dès le début le théâtre de maint petit combat : Indiens et Macédoniens se faisaient un jeu d'y passer à la nage, portant leurs armes attachées sur la tête et sur les épaules. Alexandre, loin de les interdire, encourageait ces insignifiantes escarmouches; il y trouvait l'avantage de tâter le terrain et d'aguerrir ses soldats. Les habitans du Pendjab étaient alors, ce qu'ils sont encore aujourd'hui, une race belliqueuse, au jarret nerveux, dont le corps souple, dur à la fatigue et insensible au mal, semble fait tout exprès pour servir une âme indomptable. Contre de tels ennemis il n'était pas inutile de se mesurer en détail avant la grande et décisive journée dans laquelle l'armée de Macédoine se préparait à jouer toutes ses conquêtes passées, pour ne pas dire son existence même. Deux jeunes gens de noble famille, Symmachus et Nicanor, suivis d'une petite troupe n'emportant pour toute arme que ses piques, allèrent un matin surprendre, dans un de ces fourrés dont se couvrent dès les premières pluies les îles de l'Hydaspe, un parti d'ennemis que les tamaris avaient jusque-là dérobés aux regards et qui, de ce poste avancé, se croyaient en mesure d'observer sans danger les moindres mouvemens de l'armée grecque. Le succès couronna d'abord l'audace de Nicanor et de Symmachus; ils firent un grand carnage des Indiens. L'ennemi malheureusement était bien plus nombreux qu'ils ne le supposaient : accablés par une grêle de flèches, les Grecs se virent enfin obligés de céder à l'orage; ils battirent en retraite. Le fleuve les avait apportés sans prélever de

tribut sur leur bande héroïque, il ne les remporta pas à si peu de frais; la plupart périrent dans la traversée de retour : les uns furent entraînés par l'impétuosité du courant; les autres disparurent engloutis par les remous que, dans la précipitation de leur fuite, ils ne remarquèrent pas ou se trouvèrent impuissans à éviter.

Ce fâcheux incident contenait du moins une utile leçon : il prouvait qu'on ne passerait pas l'Hydaspe comme on avait passé le Tigre, l'Oxus, le Jaxarte et le Gurée; des outres et des radeaux ne suffiraient même pas; des barques devenaient indispensables. Alexandre prend son parti sur l'heure; il expédie Cœnus, fils de Polémocrate, vers l'Indus. Cœnus fera rompre le pont de bateaux jeté sur ce fleuve par Éphestion et lui amènera sur les bords de l'Hydaspe les barques qui vont être, pour la facilité du transport, divisées en plusieurs fragmens. Des moindres on fera deux tronçons; les autres seront partagées en trois; on chargera le tout sur des chars, et les ouvriers du camp, dès qu'on leur aura livré ces tranches faciles à réunir, s'occuperont de reconstituer les bateaux dont l'armée a besoin pour traverser le fleuve. Nos canonnières, plus longues probablement que les embarcations qui composaient le pont de l'Indus, sont venues, il est vrai, tout d'une pièce et sans avoir à subir pareille mutilation, du port de Gênes, où elles furent tirées à terre, au lac de Garde, sur lequel on les remit à flot; mais les trucks d'un chemin de fer sont faits pour porter de plus lourds fardeaux que les chars à bœufs du Pendjab, et encore fallut-il, pour que l'opération réussît, toute l'industrie du plus ingénieux de nos amiraux. Le contre-amiral Dupouy essuya mille traverses pendant cet étrange voyage, et peut-être était-il le seul qui, par sa patience et son indomptable énergie, fût capable de conduire ce que de mauvais plaisans appelaient son *escadre des Alpes*, à bon port. Le plus sûr serait, en semblable occurrence, de prendre exemple sur Cœnus.

Nous avons souvent eu l'occasion de rendre hommage à l'activité d'Alexandre; ce capitaine, si actif quand les circonstances l'exigeaient, savait aussi au besoin attendre. Sur les bords de l'Hydaspe, il semble avoir été plus pénétré que jamais de la gravité de la situation. Tout frémit autour de lui : l'Arachosie, les Paropamisades, le pays des Assacéniens, sont à peine domptés; on vient de lui amener à l'instant le roi d'une petite contrée limitrophe de l'Indus que Barsaente avait jadis séduit et entraîné dans sa tentative de révolte. Que l'on voie un seul instant la fortune de la Grèce fléchir et de toutes parts les populations vont de nouveau répondre à l'appel de leurs anciens chefs. Jamais il n'a été plus nécessaire de vaincre, et, dans son armée, Alexandre chercherait en vain aujourd'hui ces regards résolus et confians qui lui promirent tant de fois la victoire. La rive opposée se montre toute couverte d'hommes et de chevaux; spec-

tacle imposant et bien fait pour justifier les plus sombres inquiétudes. Quel que soit le chiffre de ses combattans, une armée indienne affecte toujours, par le nombre de valets qu'elle traîne à sa suite, l'aspect d'une multitude. La vue des éléphans, masses énormes plantées comme des bastions au milieu de la plaine; les cris stridens que ces animaux mêlaient au roulement des tamtams et au fracas aigu des cymbales jetaient la terreur dans le cœur des soldats les plus intrépides. Il était bien certain que la cavalerie ne supporterait pas le choc de la massive et monstrueuse phalange; les chevaux se cabreraient et emporteraient, impatiens des efforts qu'on ferait pour les ramener au combat, leurs cavaliers loin du champ de bataille. L'infanterie, maîtresse de ses mouvemens, serait moins ébranlée; mais comment songer à transporter sur cette rive si formidablement défendue l'infanterie livrée à elle-même, l'infanterie qui n'avait jamais marché sans que de nombreux escadrons la flanquassent et se tinssent prêts à défendre ses ailes? Un passage de vive force, pour peu qu'on y réfléchît, était hors de question; il fallait manœuvrer, tromper l'ennemi et passer rapidement sur un point où l'on ne serait pas attendu.

Alexandre divise son armée en plusieurs corps, envoie les uns reconnaître les gués, les autres « faire le dégât. » Il ne s'inquiète pas de rester ainsi affaibli en face de Porus; le roi de Lahore n'a jamais révélé par le moindre symptôme l'intention de prendre l'offensive, et si, — chance improbable, — l'ennemi, jugeant tout à coup l'occasion propice, se laissait entraîner à exécuter le premier le mouvement devant lequel Alexandre hésite, les Macédoniens, si restreint que pût être alors le nombre de leurs cohortes, auraient probablement sujet de remercier de cet heureux hasard la fortune, car ce n'est pas la bataille, c'est le passage du fleuve qui constitue leur principal souci.

Des provisions immenses s'accumulent peu à peu dans le camp. Alexandre prend soin de les amonceler dans des magasins bien en vue et s'applique à entretenir chez l'ennemi, par tous les moyens possibles, la croyance qu'il veut s'établir à demeure sur la rive droite de l'Hydaspe, afin d'y attendre la saison d'hiver, qui fera baisser les eaux et rendra de nouveau le fleuve guéable. Toutefois, il croit bon de fatiguer par des démonstrations incessantes l'armée de Porus, de l'accoutumer à de continuelles alertes sans issue, de telle façon que le jour où un mouvement sérieux sera signalé par les vedettes, les Indiens, habitués à de fausses alarmes, mettent en doute l'attaque dont on viendra leur donner avis et hésitent à se déplacer pour courir au-devant d'un ennemi dont les feintes lui auront tant de fois fait prendre inutilement les armes. Il n'est guère de nuit où la cavalerie macédonienne ne simule les apprêts

d'un passage; elle court à grand bruit sur la rive, fait sonner ses trompettes, pousse des cris comme si elle s'efforçait de rallier, au milieu de l'obscurité, ses escadrons. Les Indiens s'arment en toute hâte et garnissent de leurs bataillons émus le bord opposé; ils attendent, rien ne vient. Quelques jours se passent; la même manœuvre se répète; elle en arrive à se renouveler si souvent que les barbares finissent par soupçonner dans ces chevauchées bruyantes un pur stratagème de guerre. Comment donc n'ont-ils pas éventé plus tôt cette ruse puérile dont leurs crédules terreurs pouvaient seules assurer le succès? Alexandre n'a jamais songé à franchir l'Hydaspe; il se propose uniquement de tenir ses ennemis sur pied et de les priver de sommeil. Au bout de quelques jours, toutes les sonneries et toutes les clameurs de la cavalerie macédonienne ne parviennent plus à faire sortir les soldats de Porus de leurs tentes. Sur la rive gauche de l'Hydaspe on se félicite d'avoir déjoué les artifices de l'ennemi, on rit de sa persévérance, on raille sa simplicité et, quel que soit le tapage qu'il mène, on ne bouge pas; sur la rive droite, on commence à comprendre le dessein d'Alexandre et l'espoir du succès rentre dans tous les cœurs.

Alexandre, en effet, ne s'est pas borné à fatiguer l'ennemi; il a fait reconnaître tout le cours du fleuve en amont du camp. Il existe trois points sur lesquels on peut passer l'Hydaspe: droit en face de Porus, à 15 ou 16 kilomètres au-dessus du quartier-général, enfin à mi-chemin, entre ces deux gués. Ce qu'on appelle un gué dans la saison sèche, devient, dans la saison pluvieuse, un torrent; néanmoins, c'est encore là qu'on peut se flatter de rencontrer les meilleures conditions pour traverser le fleuve à la nage ou pour essayer de le franchir sur des radeaux.

Le major-général Cunningham a déterminé avec la plus irréfutable précision l'emplacement qu'occupaient les camps des deux armées: « Alexandre, dit-il, avec environ 50,000 hommes (y compris 5,000 Indiens auxiliaires, sous les ordres de Mophis) avait son quartier-général à Jalalpour; son camp s'étendait probablement sur un espace de 9 ou 10 kilomètres le long du fleuve: de Shah-Kabir à Syadpour. Le quartier-général de Porus doit avoir été établi sur l'autre rive, dans les environs de Muhabâtpour, à 6 kilomètres 1/2 dans l'ouest-sud-ouest de Mong et à 5 kilomètres au sud-est de Jalalpour. L'armée de Porus se composait aussi de 50,000 hommes environ (si l'on y comprend les archers, les conducteurs d'éléphans et les conducteurs de chars); elle devait donc couvrir, à peu de chose près, la même superficie que l'armée macédonienne: s'étendre, par conséquent, 3 kilomètres au-dessus et 6 kilomètres au-dessous de Muhabâtpour. Le flanc gauche du camp d'Alexandre se trouvait ainsi à 10 kilomètres du promontoire boisé de Kotera, le flanc droit

du camp indien s'arrêtait à 3 kilomètres de Mong, à 10 du point situé en face de Kotera. C'est à Kotera qu'Alexandre espérait surprendre le passage du fleuve. »

Le moment est venu de jeter les dés; le salut de l'armée et la fortune de la Grèce sont l'enjeu. Alexandre heureusement a si bien mûri son dessein, si habilement concerté tous ses préparatifs, qu'il faudrait une trahison presque inouïe du sort pour que l'opération n'eût pas un succès complet. Cratère restera au camp avec son corps de cavalerie, avec les cavaliers de l'Arachosie et de la Paropamisade, avec la phalange macédonienne, les bataillons d'Alcétas et de Polysperchon, les nomarques de l'Inde citérieure et les 5,000 Indiens auxiliaires de Taxile; Méléagre, Attale et Gorgias conduiront à la hauteur du gué intermédiaire la cavalerie et l'infanterie des stipendiés; Alexandre se portera de sa personne au gué le plus éloigné, emmenant l'agéma des hétaires, la cavalerie d'Éphestion, de Perdiccas et de Démétrius, les cavaliers bactriens, sogdiens et scythes, les archers à cheval que lui ont fournis les Dahiens, les hypaspistes détachés de la phalange, les bataillons de Clitus et de Cœnus, les archers grecs et les Agriens. Dans le camp, les préparatifs du passage vont se faire de la façon la plus ostensible; sur les deux autres points, on prendra, au contraire, toutes les précautions possibles pour réunir avec le plus grand mystère les matériaux qu'on se propose d'assembler au dernier moment.

A l'endroit que s'est réservé Alexandre, l'Hydaspe fait un grand coude et la rive est dominée par un rocher couvert d'arbres. Le milieu du fleuve est, en outre, occupé par une grande île boisée qui ne permet pas d'apercevoir d'une des rives ce qui se passe sur l'autre. C'est là, près du promontoire de Kotera, que, depuis plusieurs jours, ont été amassés les principaux moyens de transport. Des soldats échelonnés tout le long de la rive, en vue les uns des autres, se tiennent prêts à transmettre les ordres et les avis qui doivent maintenir les trois fractions de l'armée en communication constante. Alexandre franchira le premier le fleuve; il compte, par ce mouvement, attirer à lui la majeure partie des forces de Porus : les chars et les éléphans. Si cette prévision se réalise, Cratère ne perdra pas un instant; il passera sans hésiter sur la rive gauche. Que Porus, au contraire, se borne à faire un détachement vers sa droite, qu'il continue de garder le passage direct avec le gros de ses troupes, qu'il ne déplace pas surtout ses éléphans, Cratère, quoi qu'il arrive, demeurera immobile. Les éléphans jetteraient le désordre au sein de la cavalerie grecque et la refouleraient dans le fleuve avant qu'elle eût pu prendre pied sur la berge. Le reste de l'armée indienne est peu à craindre; Alexandre, si Porus ne lui oppose que ses fantassins, ses cavaliers et ses chars, en aura facilement raison.

Méléagre, Attale et Gorgias ne seront pas davantage arrêtés par le déploiement de quelques troupes légères ; il leur est recommandé d'attendre simplement que le corps d'Alexandre ait engagé le combat et d'accourir alors le plus rapidement possible pour se précipiter avec leur détachement au cœur de la mêlée.

Toutes ces dispositions ont reçu l'approbation sans réserve des officiers anglais qui ont étudié la grande bataille de l'Hydaspe sur les lieux. Alexandre cependant réussira-t-il à dissimuler son long mouvement de flanc? Pourra-t-il dérober cette marche de 27 kilomètres à l'attention de l'ennemi? Fera-t-il filer sa cavalerie, ses hétaires, ses hypaspistes de Jalalpour à Kotera sans qu'une seule vedette indienne les aperçoive et vole avertir Porus? Il existe heureusement un ravin profond au nord de Jalalpour. Ce ravin est le lit du Kandar-Nullah, qu'on peut suivre à partir de Jalalpour jusqu'au point où la route va rejoindre un autre ravin appelé le Kasi. Par cette seconde vallée, on arrivera au bord de l'Hydaspe, un peu au-dessous de Dilawar. Voilà un chemin couvert qui semble avoir été préparé tout exprès pour cacher aux yeux des Indiens les mouvemens d'Alexandre. « J'ai voulu parcourir moi-même ces ravins, nous dit le général Cunningham, pour m'assurer de la possibilité d'y faire marcher une armée; je me suis convaincu qu'on n'y rencontrerait pas de difficulté sérieuse si l'on compte pour rien la fatigue de monter et de descendre souvent dans la première moitié du trajet, de cheminer au milieu de sables mouvans dans la seconde. Le sommet de la courbe que décrit le Kasi se trouve à 11 kilomètres environ du bord du fleuve. Comme le Kandar-Nullah, le Kasi est un ravin très profond; il est encaissé par des collines dont la hauteur varie de 30 à 90 mètres. » Décrite par Arrien, vérifiée avec un soin minutieux par Cunningham, la route qui conduisit Alexandre sur le flanc droit de l'armée indienne ne nous laisse aucun doute. Alexandre avait intérêt à s'éloigner de la rive pour mieux tromper la surveillance des vedettes de Porus; le Kandar-Nullah et le Kasi offraient précisément l'avantage d'une voie qui, dès les premiers pas, se dirigeait vers l'intérieur des terres et ne revenait aboutir à l'Hydaspe que par un long détour. Le jour tombait quand Alexandre arriva sur les lieux où un éperon rocheux, éperon que le roi de Macédoine doit avoir, dans une de ses reconnaissances, remarqué et qui aura probablement déterminé son choix, se projette dans le fleuve, près du village moderne de Kotera et à 1 kilomètre et demi au-dessous de Dilawar. On avait toute la nuit devant soi; cette nuit fut laborieusement employée. On en profita pour assembler les barques et les triacontores amenées par fragmens de l'Indus, pour coudre et remplir de paille les peaux qui devaient soutenir les radeaux. Un violent orage, accompagné d'une pluie torrentielle et

de longs roulemens de tonnerre, loin de gêner ces préparatifs, les favorisa. Le fracas de la foudre, les rugissemens du vent, étouffèrent le bruit des marteaux et empêchèrent les sentinelles toujours aux aguets de soupçonner le travail auquel, avec une activité fiévreuse, les charpentiers ennemis se livraient. Quand le jour parut, la besogne était terminée et, par une coïncidence qui tendrait à prouver que tout sert les projets d'un général heureux, le vent et la pluie avaient cessé. Cavaliers, fantassins se hâtèrent de prendre place, les uns sur les barques, les autres sur les radeaux accostés à la rive; Alexandre s'embarque sur une triacontore, péniche non pontée de trente avirons. Près de lui il a fait asseoir trois de ses gardes du corps, Ptolémée, Perdiccas, Lysimaque, et un seul hétaire, Séleucus; la moitié des hypaspistes l'accompagne; la seconde moitié est distribuée sur d'autres triacontores. L'armée quitte la rive et vogue vers l'île boisée dans le plus grand silence. Alexandre n'ignore pas que des cavaliers ennemis ont été postés de distance en distance sur les bords du fleuve et il s'étonnerait que les gués ne fussent pas l'objet d'une surveillance spéciale, mais l'île masquera complètement la flottille, et la majeure partie du trajet se trouvera vraisemblablement accomplie avant que le mouvement périlleux qui s'opère ait été découvert. L'événement n'a pas démenti les prévisions de l'habile capitaine; les vedettes de Porus n'ont rien vu et ce n'est qu'au moment où les barques se dégagent de la pointe allongée qui les a cachées jusque-là que les éclaireurs indiens prennent l'alarme; mais déjà la flottille, faisant force de rames, n'avait plus qu'un canal étroit à franchir pour aborder. Les cavaliers sykhs, — je veux dire, l'erreur est excusable, les cavaliers de Porus, — n'ont pas besoin d'en savoir davantage; trop peu nombreux pour songer un seul instant à s'opposer eux-mêmes à la descente, ils tournent bride et se dirigent de toute la vitesse de leurs chevaux vers le camp, qui demeure dans une sécurité insouciante et complète.

La cavalerie macédonienne a pris terre la première; Alexandre se place à sa tête et la range en bataille. Le voilà donc enfin sur le terrain auquel depuis si longtemps il aspire! le sort de l'Inde peut maintenant se décider dans une journée. Alexandre se trompe; il n'a pas encore traversé l'Hydaspe; ce n'est pas sur la terre ferme que sa flottille vient de le déposer; c'est dans une seconde île, dans une île séparée de la rive orientale par un canal dont la largeur et la profondeur ne créent pas en général au voyageur isolé ou aux caravanes un obstacle de nature à être signalé par des guides, mais qui, démesurément grossi ce jour-là par l'orage de la veille, mérite qu'on réfléchisse avant de se hasarder à le passer à gué. La témérité ne serait guère moins grande si l'on essayait d'amener dans ce fossé bourbeux les barques et les triacontores; en s'attardant à

chercher le chenal, en trébuchant, quelques précautions que l'on prît, d'échouage en échouage, on donnerait très probablement le temps aux ennemis prévenus d'accourir. Déplorable incident qui va tout compromettre! Voilà les occasions où le chef doit garder son sang-froid et s'abstenir soigneusement, s'il ne veut décourager ses soldats, de maudire la fortune. Alexandre fait explorer de tous côtés la berge; des cavaliers plus hardis s'aventurent à sonder le lit du canal. Après mille tâtonnemens, ils sont parvenus à découvrir un gué. On passera, mais on passera moins facilement et en courant plus de dangers qu'on ne pense; l'eau arrive jusqu'à la poitrine des fantassins et jusqu'à la tête des chevaux.

Grâce aux dieux, ce dernier obstacle fait pour mettre à si forte épreuve la fermeté du roi de Macédoine, cet obstacle qui a failli être le grain de sable jeté dans les rouages si délicats de l'opération, a été surmonté par la vaillante troupe avec laquelle Alexandre est habitué à tenter l'impossible; l'ennemi désormais peut venir, il trouvera l'armée grecque prête à le recevoir. La ligne de bataille est rapidement formée : la cavalerie de l'agéma et quelques escadrons choisis se rangent à l'aile droite; ils seront soutenus par les hypaspistes, que commande Séleucus. Le bataillon royal vient ensuite, puis le reste des hypaspistes Les deux flancs de la phalange sont protégés par les archers, par les Agriens et par les frondeurs; les archers à cheval précèdent la cavalerie. Tel est l'ordre dans lequel l'armée se met en marche pour se porter vers le camp de Porus.

Malgré la contenance menaçante de Cratère, Porus semble avoir soupçonné que cette attaque de front n'était pas la seule contre laquelle il eût à se prémunir; son instinct militaire ou quelque indice dont l'histoire ne nous a pas transmis la trace l'avertit qu'il se tramait une diversion plus ou moins sérieuse sur sa droite; seulement il en apprécia mal l'importance, car il se contenta de détacher de ce côté un de ses fils avec cent vingt chars et deux mille chevaux. Si Porus eût attendu le rapport de ses vedettes, il n'aurait sans doute pas compromis, dans cette plaine ouverte, à 8 ou 10 kilomètres de son camp, une force aussi notoirement insuffisante. Le détachement qu'une inspiration soudaine lançait avec cette imprudence à la rencontre de forces supérieures devait arriver trop tard pour s'opposer au débarquement; les Macédoniens avaient franchi le gué et formé leurs rangs, quand la cavalerie indienne apparut au loin, déployée à droite et à gauche de ses chars. Un instant Alexandre put croire qu'il allait avoir sur les bras toute l'armée de Porus. Il se met à la tête de sa cavalerie, détache de son infanterie six mille fantassins auxquels il prescrit de le suivre au pas, sans hâte, sans tumulte, ménageant bien leurs forces et leur haleine;

puis il jette en avant Tauron et ses archers à cheval. Bientôt Tauron revient de sa reconnaissance; les renseignemens qu'il apporte sont précis. L'armée macédonienne n'a devant elle qu'une troupe insignifiante, et cette troupe déjà intimidée paraît s'apprêter à rebrousser chemin. Alexandre ne lui en laissera pas le temps; il fond sur les Indiens, les culbute, leur tue quatre cents hommes et s'empare des chars qui restent embourbés dans l'argile rougeâtre qu'a détrempée l'orage de la nuit. Le fils de Porus périt dans la déroute.

Quand cette nouvelle arriva au camp avec les fuyards, Porus se disposait à repousser Cratère, qui, depuis le matin, rassemblait ses radeaux et rapprochait de plus en plus ses troupes du rivage. C'est le général Danenberg qui manœuvre sous les hauteurs de Balaklava et cherche à retenir le général Bosquet loin du champ de bataille où Soïmonof s'efforce de déployer ses troupes. Porus montre ici le coup d'œil dont firent preuve dans la grande journée d'Inkermann nos vaillans généraux d'Afrique, Bosquet et Canrobert; il ne se laisse pas longtemps abuser par une démonstration qui s'accentue en vain, puisqu'elle trahit encore par l'incertitude de ses mouvemens que le moment n'est pas venu pour elle d'aboutir. Le danger bien évidemment n'est pas là; quelques éléphans et un peu d'infanterie suffiront pour contenir Cratère. Alexandre a passé avec une partie de ses troupes sur la rive gauche de l'Hydaspe; c'est contre Alexandre que Porus doit marcher.

Les Indiens faisaient plus de fond sur leurs chars que sur leurs cavaliers; ils ne s'en servaient pas seulement pour enfoncer et pour disperser l'infanterie ennemie; ils les employaient aussi à transporter rapidement d'un point de la ligne à l'autre des archers et des fantassins pesamment armés. Les chars étaient en quelque sorte l'artillerie à cheval d'une armée indienne; les éléphans remplaçaient nos batteries de position. Attelé de quatre chevaux chaque char portait six hommes : deux hoplites, deux archers et deux conducteurs munis de javelots. Mais pour pouvoir tirer quelque parti de cet engin de guerre, il fallait avant tout rencontrer ce que nos canons aujourd'hui exigent : un terrain ferme. C'est là ce que Porus allait chercher quand il prit la détermination de quitter son camp et de s'éloigner de la rive, au risque de la voir occupée par Cratère.

IV.

Dès que le roi indien a trouvé dans la plaine inondée un sol où les roues de ses chars ne sont plus exposées à entrer jusqu'au moyeu, il s'arrête. Les éléphans prennent leur poste habituel en avant de la ligne, la cavalerie se déploie sur les ailes et les chars se rangent

alignés devant la cavalerie. Alexandre, pendant ce temps, a parcouru la majeure partie de l'espace qui le séparait de Porus. La cavalerie macédonienne continue de précéder la phalange; elle a l'ordre de ne pas engager sérieusement le combat; son rôle est uniquement d'occuper l'ennemi en simulant l'intention de charger. Les escadrons arrivent à fond de train sur la ligne de Porus; puis tout à coup, faisant une demi-volte, ils rasent le front qui s'apprêtait à recevoir leur choc et se retirent aussi rapidement qu'ils sont venus. Toute l'attaque s'est bornée à un échange de traits. C'en est assez cependant pour tenir en respect l'armée indienne et pour l'empêcher de passer par un grand mouvement d'ensemble à l'offensive. A l'abri de ces échelons qui tourbillonnent incessamment devant les yeux des soldats de Porus, l'infanterie macédonienne se repose de sa longue marche et Alexandre étudie les dispositions prises par son adversaire. A Issus, dans les champs d'Arbèles, le choc fut à peu de chose près un choc parallèle; toute la ligne ennemie a été attaquée à la fois. Qu'est-il résulté de ce conflit brutal et sans art? Le centre des Perses a résisté; les Macédoniens n'ont pu l'enfoncer que lorsqu'une des ailes assaillies a cédé et a permis aux troupes victorieuses de se rabattre sur le flanc découvert. Le centre, ici, serait plus apte encore à repousser l'assaut; la force principale des Indiens s'y est massée. N'a-t-on pas admis en principe que les chevaux et les archers ne pouvaient rien contre les éléphans? Faut-il exposer linfanterie à voir la cavalerie indienne laissée inoccupée tourner tous ses efforts contre les rangs massifs de la phalange? L'armée de Porus ressemble dans sa lourdeur à une flotte au mouillage; Alexandre se dispose à l'attaquer comme Nelson attaquera deux mille ans plus tard nos vaisseaux dans la baie d'Aboukir. L'amiral anglais n'est pas de la taille d'Alexandre et de Napoléon; il est, à coup sûr, de leur famille. Alexandre va donc négliger les deux tiers de l'armée indienne et s'appliquer à en écraser le troisième tronçon. C'est à l'aile gauche de Porus qu'il s'adresse. Mille archers à cheval reçoivent l'ordre d'entrer en action. Dès qu'ils ont paru faire quelque impression sur la ligne ennemie et ont commencé à en rompre l'ordonnance, Alexandre s'élance à la tête des hétaires. Les Indiens tiennent ferme et la mêlée s'engage; de moment en moment, elle devient plus sanglante. Le gros de la phalange cependant et le centre de Porus n'ont pas encore cessé de se faire face, également impassibles et en apparence également étrangers au combat; des charges de cavalerie conduites par Cœnus et par Démétrius occupent et retiennent la droite des Indiens; tout l'intérêt, toute la fureur du conflit sont à gauche.

Où vont ces cavaliers qui, tout à l'heure, attaquaient si mollement l'aile désignée par Cœnus et par Démétrius à leurs coups?

Oseraient-ils bien quitter le champ de bataille? Fallait-il venir jusque sur les bords de l'Hydaspe pour voir une troupe macédonienne en fuite? Rassurez-vous, rien de semblable avec les soldats d'Alexandre n'est à craindre; le plan de la bataille simplement se dessine: assaillir avec vigueur l'aile gauche, contenir le centre et déborder l'aile droite pour filer de toute la vitesse des chevaux sur ses derrières, voilà ce que l'examen des lieux et les dispositions adoptées par Porus ont inspiré au génie guerrier du fils de Philippe. La partie de l'armée indienne qui lutte contre Alexandre se trouve, à son immense surprise, assaillie soudainement en tête et en croupe. Dans ce danger pressant, les derniers rangs n'ont pas hésité à faire volte-face. Se figure-t-on ce que peut causer de désordre dans une troupe à cheval, dans une troupe qui combat déjà un ennemi d'égale force corps à corps, ce mouvement non prévu par les plus savans traités de tactique? La manœuvre est délicate sans doute; elle n'a jamais semblé d'une exécution impossible à la cavalerie du Pendjab; les escadrons sykhs l'ont accomplie plus d'une fois sous les yeux émerveillés des Anglais. La disproportion des forces cependant est trop grande; l'aile gauche de Porus se disperse; ses cavaliers, serrés entre deux lignes qui tendent à se rejoindre, vont chercher un refuge à l'abri du rempart que forme au milieu de la plaine l'imposante rangée des éléphans.

Que sont donc devenus les chars dans ce grand désarroi? N'ont-ils pas tenté quelque diversion? S'ils ne pouvaient rien contre la cavalerie, il leur était du moins permis de se ruer en masse sur la phalange. Les chars n'ont pas bougé; ils paraissent avoir complètement abandonné l'aile gauche à son sort. Porus n'a rien gagné à choisir pour livrer bataille un terrain qui lui fût propice. Cette inaction d'une force aussi considérable ne nous est expliquée ni par Arrien, ni par Diodore de Sicile, ni par Quinte Curce, elle doit avoir contribué plus que tout le reste à la fâcheuse issue de la journée. La terre, très probablement, dans cette plaine argileuse de Russoul et de Mong, n'avait, pas plus que dans les champs si funestes à nos armes de Waterloo, eu le temps de sécher et de se raffermir. La pluie combattit ce jour-là contre Porus : elle devait le 18 juin 1815 aider les soldats de Blucher et de Wellington à nous vaincre.

Alexandre laisse à Cœnus le soin de poursuivre les fuyards, — ce n'est pas là une besogne de roi. — Sans perdre un instant, il vole vers la phalange; les hypaspistes ne sauraient s'ébranler avec la confiance nécessaire qu'à sa voix, marcher aux éléphans que sous sa conduite. Pour la première fois, les Macédoniens vont avoir à combattre ces redoutables monstres dont les cris aigus et perçans les frappaient déjà de terreur quand ils arrivaient portés par les vents jusqu'à la rive droite de l'Hydaspe De la contenance que la

phalange gardera dans cet assaut étranger à ses habitudes dépend le destin tout entier de la guerre. Rien ne sert d'avoir enfoncé et dispersé l'aile gauche si l'on ne parvient à renverser ce dernier boulevard; il y va de la réputation de l'infanterie grecque. « C'est sur les conducteurs, s'écrie Alexandre, que vous aurez à faire pleuvoir vos traits! Les éléphans de Porus sont comme les vaisseaux de Tyr et d'Athènes; frappez le pilote, il ne restera plus qu'une épave privée de gouvernail, une épave presque aussi dangereuse pour ses voisins que pour l'ennemi. » Mais les éléphans eux-mêmes sont-ils donc aussi invulnérables qu'une émotion exagérée le suppose? Leur trompe, leurs jarrets peuvent être entamés aisément; il n'a fallu qu'une flèche pour percer le talon d'Achille. C'est ainsi qu'Alexandre encourage ses soldats et les dispose au choc terrible qui s'apprête. La phalange cependant n'a pas le temps de se mettre en marche : ce sont les éléphans, lancés à ce moment décisif par Porus, qui viennent à son encontre. — Il y a dans ce spectacle étrange, inattendu, quelque chose de plus terrifiant peut-être que ne le fut aux champs de Fontenoy l'approche de la fameuse colonne anglaise s'avançant, masse inébranlable, à travers le ravin qu'elle avait résolu de franchir. Les escadrons venaient, l'un après l'autre, pareils aux flots qu'une proue d'airain écarte, battre les flancs hérissés de fer contre lesquels d'instant en instant on les lançait; les bataillons succédaient avec aussi peu de fruit aux escadrons; tout semblait perdu, et les cœurs des vétérans mêmes se serraient quand le signal de la charge se faisait de nouveau entendre. Ce fut alors qu'on vit, nous assurent les mémoires du temps, un jeune soldat, indigné de sentir ses genoux se dérober sous lui, s'enfoncer brusquement sa baïonnette dans la poitrine. L'exemple de ce soldat, martyr du point d'honneur, qui n'hésite pas à chercher dans une mort volontaire le moyen d'échapper à la honte de se montrer faible devant le danger, quand le danger revêt à ses yeux un aspect inaccoutumé, prouve assez l'influence que peut exercer sur le sort d'une bataille l'apparition soudaine de quelque engin de guerre encore inconnu, éléphans, mitrailleuses, fusils à tir rapide; il en sera de même de toute formation tactique qui viendra, comme la colonne anglaise, troubler la troupe ennemie dans ses habitudes routinières de courage.

« La guerre, répétait souvent l'illustre maréchal qui sut pacifier l'Afrique après l'avoir conquise, n'est qu'une succession d'effets moraux. » L'effet moral dut être considérable quand la ligne des éléphans de Porus se mit en mouvement. Le sol tremblait sous le pas massif qui frappait lourdement l'argile, et la force d'impulsion de ce majestueux ensemble semblait telle que l'idée d'arrêter le flot menaçant ne vint, assure-t-on, à personne. Les rangs de la phalange s'ouvrirent à l'instant d'eux-mêmes; les conducteurs pous-

sèrent au milieu de la forêt de piques les animaux qui obéissaient docilement à leur voix ; et la trouée déjà toute béante s'élargit encore pour laisser passer la vague. Le plateau de Mont-Saint-Jean a vu nos cuirassiers pénétrer ainsi au milieu des carrés anglais : on sait le ravage qu'ils y firent. Les éléphans foulent aux pieds ou fauchent de leur trompe tout ce qui les entoure, le désordre et l'effroi ont bientôt gagné jusqu'aux derniers rangs; l'infanterie macédonienne peu à peu se dissout. A cette vue, les cavaliers indiens ont repris courage; ils reviennent de toutes parts, se rassemblent et se précipitent de nouveau dans la mêlée. L'aile droite était presque intacte; elle accourt également et accourt suivie de ses chars. Jamais les Grecs, au rapport d'Arrien, n'ont livré « de bataille aussi tumultueuse. » La vaillante cavalerie qui n'a jamais eu et qui n'aura pas de sitôt sa pareille au monde, garde cependant partout l'avantage; l'infanterie seule soutient, avec des alternatives d'espoir et de découragement, une lutte qui devient de plus en plus inégale. Les longues piques de la phalange, rompues du premier choc, n'étaient pas faites pour ce genre de combat; les javelots des peltastes et les traits des archers eurent plus d'efficacité. Ce furent les armes de jet qui décidèrent en faveur des Macédoniens la victoire. Alexandre l'avait pressenti et, dès le début du combat, l'annonçait avec une confiance prophétique à ses troupes. Aussitôt que quelques conducteurs eurent été mortellement atteints ou grièvement blessés, la confusion ne fut plus seulement dans la phalange, elle envahit tout le champ de bataille. Des brûlots abandonnés au milieu de deux flottes que l'ardeur du combat aurait confondues, n'y causeraient pas plus de trouble et plus de dommage que n'en produisirent dans les armées aux prises ces monstres désormais sans guide et dont la fureur se trouvait excitée par les douloureuses blessures que les traits lancés de toutes parts leur infligeaient. Dans cette phase critique où le commandement était en quelque sorte désarmé, où chaque soldat n'avait plus à chercher de direction que dans les inspirations de son propre courage, Cratère, Méléagre, Attale, Gorgias, apparaissent, portant avec eux l'issue définitive du combat; ils ont passé le fleuve à l'heure dite, sur les points mêmes qui leur avaient été désignés. Quand les réserves font preuve de cette ponctualité exemplaire, le destin ne garde pas longtemps ses balances indécises; on l'a toujours v se prononcer en faveur de l'armée dont le chef était le mieux obéi. Les troupes de Porus se voient enveloppées à l'instant même où elles se flattaient de ressaisir la victoire, à l'instant où les conducteurs faisaient un suprême effort pour ramener leurs éléphans au combat. La déroute en quelques minutes est complète et les Grecs n'ont plus que des fuyards à massacrer.

Les Indiens perdirent dans cette journée près de vingt mille hommes

de pied et trois mille cavaliers ; deux des fils de Porus et Spitacès, le gouverneur de la province, y trouvèrent la mort ; les commandans de la cavalerie et de l'infanterie, les conducteurs des chars et ceux des éléphans restèrent également sur le terrain. Ce triomphe décisif fut surtout l'œuvre de la cavalerie et du corps des archers à cheval, car six mille fantassins tout au plus prirent part, avant l'arrivée de Cratère, de Méléagre, d'Attale et de Gorgias, à la lutte que la colonne guidée par Alexandre soutint si longtemps seule contre toute l'armée de Porus. La rapidité avec laquelle les Grecs décochaient leurs flèches déconcerta plus que tout le reste les Indiens : l'arc indien, si puissant, était infiniment moins maniable que l'arc dont se servaient les soldats d'Alexandre. La perte totale de l'armée grecque fut de 310 hommes : 80 fantassins, 10 archers à cheval, 20 hétaires et 200 cavaliers appartenant aux autres corps de la cavalerie.

Porus ne s'était pas ménagé pendant la bataille. Monté sur son éléphant de guerre qui dominait tous les autres par sa taille gigantesque, revêtu d'une armure où l'or et l'argent étincelaient à l'envi, ce prince que sa haute stature, — il avait, assure-t-on, plus de six pieds, — eût suffi pour désigner à tous les regards, défia longtemps les traits qui lui étaient adressés. On l'entourait, on le criblait de flèches, personne ne s'aventurait à le serrer de trop près ; les énormes javelots que lançait Porus du haut de sa citadelle mobile, ont été comparés par Diodore aux traits des catapultes. Les Macédoniens en étaient donc réduits à faire le siège de l'éléphant royal, comme ils auraient fait le siège d'une forteresse. Porus fut enfin atteint à l'épaule droite ; c'était la seule partie de son buste que la cuirasse laissât à découvert. Alexandre avait recommandé de le prendre, s'il était possible, vivant. Taxile fut dépêché vers son puissant rival, pour l'engager à cesser une résistance inutile ; il faillit payer cher le sentiment généreux qui lui avait fait accepter cette mission. Porus, pour toute réponse, saisit un de ses javelots ; il en aurait sûrement percé Taxile, si ce prince n'eût évité le coup par la rapidité de sa fuite. L'Indien Méroé choisit mieux son moment ; il n'aborda Porus que lorsque le farouche guerrier, souffrant de sa blessure, était à demi vaincu déjà par les tourmens de la soif. Il le détermina, invoquant les souvenirs de l'ancienne amitié qui les unissait, à s'en remettre à la générosité d'Alexandre.

L'entrevue des deux rois sur ce champ de carnage fut-elle aussi théâtrale que se sont accordés à la représenter tous les historiens ? Porus tint-il les longs discours que Quinte Curce a mis dans sa bouche ? Prononça-t-il ce mot fameux qu'ont répété Arrien et Plutarque ? « Comment prétends-tu être traité ? » lui aurait, si l'on ajoute foi à la tradition, demandé Alexandre. — « En roi ! » se serait contenté de répondre Porus. — « Tu ne veux rien de plus ? — Le mot de

roi dit tout : qu'y pourrai-je ajouter? » Vraie ou fausse, la légende est philosophique. Les rois ont tort de s'appeler des frères et de se traiter à peine en cousins; ils compromettent ainsi un prestige qui vaut mieux qu'une province de plus ajoutée par la force des armes à leur empire. Si j'avais été un des conseillers de Napoléon en 1807, je l'aurais engagé à ne pas refuser Magdebourg aux instances de la reine de Prusse. Alexandre fit, suivant moi, de la bonne politique, le jour où, vainqueur de Porus, il lui conserva non-seulement les états dont ce prince avait refusé de faire hommage au fils de Jupiter, mais y adjoignit même, en signe d'estime et de haute confiance, de nouveaux territoires.

Ce traitement peut-être a droit de nous surprendre,
Mais enfin, c'est ainsi que se venge Alexandre.

L'armée grecque venait de sortir triomphante d'un immense danger; il est probable que depuis le jour où elle traversa l'Hellespont, elle n'en courut en aucune occasion de plus grand : la moindre défaite sur les bords de l'Hydaspe devenait, par ses conséquences, un irrémédiable naufrage. Comment Alexandre ne fut-il pas maintes fois submergé, avec sa petite troupe, par le flot qu'il ouvrait si audacieusement devant lui? Le succès constant de ses entreprises a fait l'étonnement de tous les esprits réfléchis; il frappe bien plus vivement encore les hommes habitués par état aux hasards si multiples et si imprévus de la guerre. Alexandre n'a peut-être dû qu'à lui-même, au développement spontané de son génie, cette fidélité jusque-là sans exemple de la fortune. Il fut plus heureux que Cyrus et que le fils d'Hystaspe, bien qu'il jouât avec moins de troupes et une autorité beaucoup moins bien affermie des parties tout à fait semblables sur un échiquier analogue. Il faut donc convenir, sous peine de se montrer injuste, qu'il n'y a jamais eu qu'un Alexandre dans l'histoire; et encore l'Alexandre de l'Inde n'est-il plus l'Alexandre du Granique, il n'est pas davantage l'Alexandre d'Issus et d'Arbèles; nous le trouverons, si nous voulons y regarder de près, complètement transformé. Son intrépidité, sans doute, est restée ce qu'elle devait être : toujours inaltérable; sa prudence politique, sa science de tacticien, ont étonnamment grandi; l'émule d'Achille mérite aujourd'hui de servir de modèle à Charlemagne et à Napoléon. Ces deux grands capitaines pourraient apprendre de lui, je ne dirai pas comment on gagne des batailles, mais comment il peut y avoir profit durable et réel à en gagner. S'il était une partie du monde où le triomphe des armes semblait destiné à des résultats éphémères, n'est-ce pas l'Inde? n'est-ce pas l'Arachosie et la Bactriane? Les dispositions adoptées par Alexandre cependant sont si sages, elles

ont tellement su tenir compte des instincts politiques et du vœu secret des populations qu'au passage rapide de l'armée grecque à travers ces contrées lointaines succédera un royaume hellénique qui durera plus de cent cinquante ans. Les conquérans ne tracent pas d'habitude des sillons de cette profondeur.

De tous les ennemis qu'Alexandre, pour arriver à pacifier le monde, eut, dans ses douze années de règne, à combattre, le plus intraitable fut assurément l'orgueil macédonien. La moindre faveur accordée aux vaincus était pour cette présomptueuse arrogance un vol fait aux vainqueurs tout-puissans de l'Asie. Plaisait-il au roi d'accorder mille talens à Taxile qui lui en avait donné, avec ses états, dix fois davantage, le front des familiers se rembrunissait sur l'heure : « Il fallait donc, s'écriait Méléagre, venir jusque dans l'Inde pour rencontrer un homme qui fût digne d'un pareil présent! » Ne se croirait-on pas transporté à la cour du grand empereur au temps où le potentat « dont le trône s'appuyait sur l'Europe vassale, » distribuait si libéralement autour de lui les couronnes? Chacun, on s'en souvient, trouvait son lot trop maigre et le lit qui lui était fait trop étroit : « Les envieux, se bornait à répliquer en ces occasions Alexandre, sont nés pour leur propre tourment. » Il eût pu ajouter : et pour le malheur de ceux qui les emploient. Ces intempérances de langage, ces sentimens bas et blessans auraient, quelques années plus tôt, provoqué chez le fils de Philippe quelque effrayante explosion de colère; Alexandre paraît les avoir supportés alors avec une patience qui n'était peut-être pas exempte de dédain, mais qu'on n'était certes pas en droit d'espérer de la part du meurtrier de Clitus. Était-ce le poids d'un éternel et secret remords qui comprimait l'impétuosité naturelle de cette âme bouillante? Ou ne doit-on pas plutôt reconnaître que le jeune héros apprenait peu à peu à régner? Grand art que celui-là, et, si je ne me trompe, art infiniment plus rare et plus difficile que celui d'arracher, sur le champ de bataille, d'une main rapide et sûre, le laurier dont a pu se parer le front d'un Gengis-Khan! « Qu'ils murmurent, disait Alexandre, mais qu'ils obéissent! » Et ils obéissaient tous, en effet. En aurait-on pu dire autant des lieutenans de Napoléon? A quelque distance qu'ils opèrent, les lieutenans d'Alexandre agissent toujours comme s'ils manœuvraient sous les yeux du maître. Ce dieu qu'ils contestent et que leur humeur bourrue ferait si volontiers descendre de son Olympe, n'en est pas moins un dieu incessamment présent à leur pensée; son souvenir suffit à les défendre du relâchement funeste auquel une armée victorieuse la plupart du temps s'abandonne : ils sont à la fois hardis et ponctuels. Conduites par Cratère ou par Éphestion, les colonnes se rejoignent invariablement au moment voulu. Elles franchiront les montagnes et les fleuves, supprime-

ront, s'il le faut, les haltes, doubleront sans murmurer les étapes; on ne les verra jamais manquer au rendez-vous. C'est là le trait caractéristique des campagnes auxquelles préside le génie d'Alexandre; longtemps avant moi les généraux anglais qui opéraient sur le théâtre où Arrien et Quinte Curce nous ont transportés, en faisaient la remarque. Je craignais de m'être laissé entraîner à exagérer la louange; l'enthousiasme de ces juges, généralement enclins à la froideur, a tranquillisé ma conscience; il justifiera, je l'espère, aux yeux de quiconque n'aura pas l'esprit prévenu, la vive admiration dont je n'ai pas su me défendre et qui n'est, après tout, que le long écho des siècles.

V.

La crainte superstitieuse qu'inspirait Alexandre aux populations de l'Inde, de l'Arachosie et de la Paropamisade, crainte qui contribua tant au succès des armes macédoniennes, n'empêchait pas le bouillonnement sourd de la révolte au sein de ces provinces trop rapidement traversées pour être encore bien sérieusement soumises. La conquête de l'Asie orientale n'était en quelque sorte qu'à l'état d'ébauche; Alexandre se réservait d'y revenir un jour, mais, comme s'il eût craint que le temps lui manquât, il subjuguait les nations à la hâte, posait d'une main fébrile ses jalons et semblait ne vouloir s'occuper du complet achèvement de sa tâche que lorsqu'il en aurait, dans une exploration sommaire, mesuré la vaste étendue. Deux villes furent fondées sur les bords de l'Hydaspe pour commander les principaux gués de ce fleuve. L'une, consacrée à la victoire, reçut le nom de Nicée; on croit, à juste titre, en avoir retrouvé les vestiges dans le monticule de Mong, un des points qu'occupaient les Sykhs pendant la bataille de Chillianwallah; l'autre, destinée à rappeler par son nom la mémoire du vaillant coursier d'Alexandre, mort de ses blessures ou des fatigues de tant de campagnes, peu de jours après le combat livré à Porus, fut bâtie sur la rive opposée, sur la rive occidentale de l'Hydaspe. Bucéphalie, — rapportons-nous-en sans crainte aux savantes investigations du major-général Cunningham, — aurait été située non loin de l'emplacement que couvre aujourd'hui Jalalpour. Toutes ces villes qu'Alexandre semait sur sa route ont été édifiées avec une rapidité qui tiendrait du prodige, s'il fallait se figurer des cités véritables s'élevant en quelques jours à la voix d'un nouveau Deucalion. Le vainqueur de Porus n'a jamais pensé qu'il fût nécessaire d'asseoir les murs cyclopéens de Thèbes ou de Mycènes sur les bords de l'Hydaspe; il n'y songea pas davantage quand il mit sous bonne garde les rives de l'Étymander et celles du Cophès. L'enceinte des places de sûreté que l'armée improvisait ainsi en marchant se com-

posait d'un fossé peu profond couronné de remparts de boue; la moindre inondation vint souvent balayer à la fois les murailles et la ville. Ce ne fut que plus tard, très probablement sous les rois grecs de la Bactriane, que les Alexandries de l'Arachosie et de la Drangiane, les Bucéphalies et les Nicées de l'Inde, prirent le développement qui leur mérita une mention honorable dans les traités de géographie de Strabon et de Ptolémée. Ce réseau de camps retranchés n'en fut pas moins d'une immense utilité à l'expédition; il lui fournit une base de ravitaillement excellente et prévint les levées de boucliers qui, sans cette précaution, se seraient infailliblement produites sur ses derrières.

Diodore de Sicile raconte qu'Alexandre accorda trente jours de repos à ses troupes après la bataille de l'Hydaspe. C'était assurément le moins qu'il pût faire au sortir des fatigues qui précédèrent cette importante journée. La trêve dut cependant coûter quelque peu à son impatience; car non-seulement Alexandre était, dès ce moment, résolu à pousser ses conquêtes jusqu'aux bords de l'Hyphase, mais il est bien certain qu'il couvait aussi le dessein de passer au-delà des cinq rivières du Pendjab et de ne pas s'arrêter avant d'avoir touché les rives lointaines du Gange, de ce grand fleuve dont il entendait pour la première fois prononcer le nom, fleuve, assuraient les habitans du Pendjab, plus considérable que l'Indus et aboutissant, comme l'Indus, à la mer. Là vraisemblablement finissait le monde, là on verrait, — récompense bien digne d'un si long labeur, — la mer d'Hyrcanie joindre ses flots à ceux du Golfe-Indien. On sait en effet que, dans les idées des Grecs, l'Océan était une ceinture qui enveloppait la terre de toutes parts. Burnes, un des premiers, a rectifié les notions que, sur la foi d'Aristobule et de Mégasthène, Strabon et Arrien avaient inculquées aux géographes d'Alexandrie et aux cosmographes arabes : « Le volume d'eau de l'Indus, dit-il, est quatre fois plus considérable que celui du Gange, au moins dans la saison sèche. L'Indus égale presque le grand fleuve américain : le Mississipi. Il est vrai qu'il traverse un pays comparativement aride et désert, peu peuplé, pauvrement cultivé, tandis que le Gange répand ses eaux en irrigations et donne aux populations fixées sur ses rives d'exubérantes moissons. La largeur de l'Indus dépasse rarement 800 mètres; le Gange, dans certaines parties de son cours, ressemble à une mer intérieure. D'une de ses rives, on distingue à peine l'autre. »

Qui n'a pas vu la Jumna et le Gange ne peut se faire qu'une idée imparfaite de la richesse du territoire indien, mais nul conquérant ne s'est jusqu'ici hasardé à franchir l'Hyphase et l'Hesudrus, tant qu'il lui restait quelque portion du pays des cinq eaux à soumettre : Alexandre n'était pas homme à méconnaître cette obligation straté-

gique. Abisarès donnait peu d'inquiétude; il multipliait l'envoi de ses ambassadeurs, réitérait l'assurance de ses dispositions pacifiques et, fût-il disposé à tenir, les circonstances aidant, peu de compte des déclarations que lui commandait en ce moment la prudence, on pouvait jusqu'à un certain point s'en remettre à l'ambition du rajah de Lahore du soin de restreindre les désirs d'empiétement du rajah de Cachemyr dans de justes limites. Les tribus indépendantes méritaient qu'on accordât plus d'attention à leur attitude suspecte. Il fallait de toute nécessité établir la suzeraineté de Porus, puisque c'est à Porus qu'on voulait se fier, sur les Glauses, qui habitaient entre le Haut-Hydapse et les sources de l'Acésinès, sur les Adraïstes qui vivaient entre l'Acésinès et l'Hydraote, sur les Cathéens établis dans la partie inférieure de cette même province, sur les Malliens et sur les Oxydraques cantonnés entre l'Hydraote et l'Hyphase. Un autre Porus affichait la prétention de traiter avec Alexandre pour son propre compte; neveu du rival de Taxile, il refusait l'hommage qu'Alexandre voulait lui imposer envers le prince vaincu qui le réclamait comme un de ses hyparques : c'était encore là une résistance à briser et un territoire à soumettre.

La densité de la population dans cette région privilégiée des cinq fleuves ne cessait d'être un sujet d'étonnement pour les Grecs. Les rochers des Cyclades et le sol peu fertile de l'Attique ne les avaient guère préparés à voir sans émotion semblable spectacle. Neuf peuples différens, leur assurait-on, occupaient le terrain compris entre les deux fleuves extrêmes, l'Hydaspe et l'Hyphase; neuf mille villes, toutes plus grandes que Cos, avaient peine à les contenir dans leurs enceintes. Alexandre, dès que les opérations sont ouvertes, conduit la campagne avec sa vigueur accoutumée. Il se porte d'abord chez les Glauses, dont le territoire montagneux sépare les états de Porus de ceux d'Abisarès; en quelques jours, il s'empare de trente-sept villes renfermant chacune de cinq à dix mille habitans, sans parler d'une multitude de bourgs presque aussi peuplés que les villes. La seule organisation militaire que présentât la contrée avait disparu avec la grande armée de Porus; on aurait encore des fleuves impétueux à franchir, des villes entourées de murailles à prendre; on n'aurait plus de grandes batailles à livrer.

Le passage de l'Acésinès, accompli en pleine mousson de sud-ouest, paraît avoir laissé dans l'esprit du roi Ptolémée le souvenir d'une opération aussi périlleuse que difficile. « Ce fleuve, disait l'ancien somatophylaque dans les précieux mémoires qu'Arrien, quand il écrivait l'*Anabase*, avait sous les yeux, présentait, à l'endroit où l'armée d'Alexandre le traversa sur des barques et sur des radeaux, une largeur de 3 kilomètres environ. La rapidité du courant, brisé par des rochers et par des bancs de sable, produisait en

maint endroit de dangereux tourbillons. Le trajet fut facile pour les soldats qui s'étaient confiés aux radeaux; ceux qui prirent place sur les barques furent moins heureux : plusieurs barques allèrent donner contre les écueils et beaucoup de leurs passagers périrent. » L'Acésinès, le fleuve aux flots rougeâtres, d'où lui est venu son nom de *l'eau noire*, n'est pas, en effet, un cours d'eau que l'on puisse, à l'époque des crues, passer en se jouant. Ni l'Hydaspe, ni l'Hydraote, ni l'Hyphase, ni l'Hesudrus n'ont la même importance; aussi l'Acésinès, suivant la remarque judicieuse d'Arrien, conserve-t-il son nom quand les autres rivières tributaires de l'Indus le perdent. C'est lui qui se charge de recueillir dans son lit profond les quatre affluens alimentés par les neiges de l'Himalaya; c'est lui qui va les porter, au-dessous de Moultan, à la grande artère du Pendjab. Ses bords ne sont pas, comme ceux de l'Indus, encombrés par d'impénétrables halliers de tamaris; ils sont bordés de magnifiques pâturages, dont la richesse attire tout un peuple de bergers. Les nombreux canaux dans lesquels se déverse son onde complaisante arrosent un pays plat et une campagne littéralement couverte de hameaux. Au point de sa jonction avec l'Hydraote, l'Acésinès a souvent, vers la fin du mois de juin, plus de 1,200 mètres de largeur; il en a de 650 à 1,000 en face de Moultan, dont il convertit la plaine, dans la saison des pluies, en un vaste marais. Ce fleuve, en résumé, ne le cède qu'à l'Indus et constitue le plus grand obstacle que pourrait rencontrer une armée se portant d'Attock sur Delhi.

Alexandre paraît avoir eu deux objets distincts dans cette rapide campagne du Pendjab : faire reconnaître partout l'autorité de Porus et remplir ses magasins en prévision d'une expédition plus lointaine. Pendant qu'il jette des garnisons dans toutes les places de quelque défense, Cœnus et Cratère parcourent le pays avec des colonnes volantes, récoltant à la fois des provisions et des moyens de transport; Éphestion poursuit, avec deux phalanges d'infanterie, avec la moitié des archers, sa propre cavalerie et celle de Démétrius, ce Porus rebelle qui refuse de se soumettre au Porus devenu l'allié d'Alexandre. Les Anglais, les Hollandais également, n'ont jamais pratiqué d'autre politique; ils ont toujours mis en avant quelque fantôme de roi pour dérober aux populations courbées en réalité sous leur sceptre l'apparence irritante de la domination étrangère.

L'Hydraote, si on le compare à l'Hydaspe et à l'Acésinès, est une petite rivière : sur certains points, il ressemble plutôt à un canal qu'à un fleuve; sa largeur dépasse rarement 150 mètres (1). On ne saurait rien imaginer de plus tortueux que ce lit encaissé au fond

(1) Comme terme de comparaison, rappelons la largeur de la Seine, qui ne dépasse guère une centaine de mètres dans la traversée de Paris.

duquel coulent les eaux de l'Hydraote, non moins chargées de dépôts argileux et non moins rouges que les eaux de l'Acésinès. L'Hydraote est presque partout guéable pendant environ huit mois de l'année. Alexandre le franchit donc sans peine, d'autant plus qu'il alla le franchir assez près du point où le fleuve prend sa source. Il se disposait à en suivre la rive gauche pour descendre sur Lahore quand il apprend qu'entre l'Hydraote et l'Acésinès, la confédération puissante qui tint jadis en échec les forces réunies de Porus et d'Abisarès vient de courir aux armes. Adraïstes, Cathéens, Malliens, Oxydraques, tous se sont levés à la fois pour défendre leur indépendance; ils attendent Alexandre sous les murs flanqués de tours de Pibrama et de Sangala.

Nous reconnaîtrons, avec le général Cunningham, l'emplacement de Sangala dans la ville ruinée de Sangla-Tiba, *la colline de Sangla*, et la situation qu'occupait Pibrama dans les ruines considérables qui entourent le petit village d'Asarour. Pibrama se serait ainsi trouvée sur la rive gauche de l'Hydraote, à 72 kilomètres environ de Lahore, — le Labokla de Ptolémée; — Sangala devrait se chercher sur la rive droite du même fleuve, 31 kilomètres plus loin, c'est-à-dire à une centaine de kilomètres à peu près de la capitale actuelle du Pendjab. A la nouvelle de l'insurrection qui menace ses communications avec les provinces situées au-delà de l'Indus, Alexandre suspend sa marche vers l'Hyphase et le Gange. En deux étapes forcées, il se porte de son camp de Lahore sous les murs de Pibrama. Surpris par ce mouvement rapide, les Adraïstes, dont Pibrama est la capitale, se soumettent sans oser même tenter un simulacre de résistance. Alexandre fait reposer son armée pendant vingt-quatre heures, repasse sur la rive occidentale de l'Hydraote et arrive le lendemain devant Sangala. Ce n'est plus aux Adraïstes, c'est aux Cathéens que les Macédoniens cette fois vont avoir affaire. Les Cathéens sont, avec les Malliens qui occupent le territoire actuel de Moultan, la peuplade la plus belliqueuse de l'Inde. Comme les Scythes, ils ont l'habitude de combattre à l'abri de leurs chariots. Alexandre les trouve campés près de la ville, sur une éminence, — la colline de Munda-Papoura, au dire du général Cunningham. — Pour tout retranchement, l'éminence présente une triple enceinte de chars. Alexandre reconnaît la position; les Cathéens ne pouvaient faire un meilleur choix; il y aura là encore une sanglante bataille à livrer. L'enceinte formée par toutes ces voitures que des liens nombreux attachent l'une à l'autre vaut bien les remparts de boue de Bucéphalie et de Nicée; ces barbares ne sont pas évidemment des novices dans l'art de la guerre. Les uns ont pour armes des flèches avec lesquelles ils combattent de loin; les autres des haches ou des piques dont ils trouveront l'usage quand on se joindra corps

à corps. Alexandre commence par déployer en avant de ses troupes un rideau d'archers à cheval : ce sont ses tirailleurs; ils occuperont l'attention des Indiens et lui donneront le temps de ranger son armée en bon ordre. L'aile droite se compose de l'agéma et de la cavalerie de Clitus; le centre comprend les hypaspistes, les Agriens et les hétaires à pied; l'aile gauche est formée par les cavaliers de Perdiccas. Les archers flanquent les deux ailes. C'est dans cet ordre qui menace tout le front ennemi à la fois qu'Alexandre s'avance. La gauche des Indiens lui paraît offrir un point faible; il l'aborde résolûment avec la cavalerie de l'aile droite. Qu'il réussisse à y pratiquer seulement une fissure, l'épée de ses cavaliers en aura bientôt fait une brèche! Mais, à son approche, le point faible est soudainement devenu le point fort; les barbares s'y sont rassemblés avec une agilité merveilleuse. On les voit sauter tout armés de char en char et courir sur ces parapets brisés, comme ils pourraient le faire sur le terre-plein uni d'un rempart. L'attaque serait infailliblement repoussée; Alexandre y renonce et la cavalerie se replie après s'être bornée à lancer de loin ses javelots. Le roi court alors à la phalange : voilà le bélier qui doit renverser les murailles de bois. Alexandre a mis pied à terre, les piques sont tombées en arrêt, la phalange marche droit aux chars. La première enceinte ne l'a pas arrêtée un instant: du seul poids de sa masse, elle a bouleversé la fragile barrière, mais son élan vient expirer au pied du second obstacle. Il lui faut maintenant soutenir une lutte acharnée pour arriver à trancher les liens qui font de ce nouveau rang de voitures une barricade compacte. Le premier char qui céda livra passage à la vague; toute la phalange se répandit par cette ouverture dans l'étroite arène. Il y eut là un affreux massacre. Quinte Curce, le plus modéré dans ses chiffres, évalue à huit mille hommes le nombre des barbares qui tombèrent sous le fer des hypaspistes; le reste de la troupe ennemie n'essaya même pas de défendre la troisième enceinte; il se réfugia éperdu dans la ville.

Nous possédons sur la guerre du Pendjab des détails beaucoup plus précis que sur aucune autre des campagnes d'Alexandre. Ptolémée prit à cette expédition laborieuse une part assez active pour que nous ne nous étonnions pas de le voir se complaire à nous en transmettre les moindres détails. Le siège de Sangala n'ajouta rien à la gloire de Cratère, d'Éphestion, de Cœnus, retenus par des poursuites diverses dans les districts du nord; il fournit au contraire à Ptolémée l'occasion de prouver ce qu'on pouvait attendre des aptitudes précoces de ces jeunes lieutenans qu'Alexandre prenait un plaisir presque paternel à former. Justin remarque avec raison que jamais la Macédoine ni aucun autre pays n'avait produit tant de grands hommes à la fois. Telle fut de tout temps l'influence con-

tagieuse du génie : sous un autre souverain qu'Alexandre, cette sève généreuse se serait en quelques instans épuisée; c'est lui qui l'entretient, lui qui, par ses exemples, par ses encouragemens, la provoque sans cesse à un nouvel essor. Sangala était une place indienne; il ne faut donc pas que notre imagination lui prête les murailles de Tyr ou celles de Babylone; nous devons, je crois, nous la figurer entourée de remparts peu élevés pour la construction desquels la brique séchée au soleil aura tenu lieu du granit absent. Les villes de guerre chinoises nous offrent encore à Canton, à Shang-haï, partout en un mot où une garnison tartare a cru nécessaire de se loger, le spectacle de ces fortifications peu solides. — La grande étendue qu'occupait Sangala en rendait cependant l'investissement difficile; ajoutez que, des quatre faces de l'enceinte, il en était une que couvraient complètement un lac et un marais. En quelques jours, Alexandre n'a pas laissé aux assiégés d'autre issue que ce chemin fangeux; les trois autres côtés de la ville sont enveloppés par une double ligne de circonvallation. Des transfuges viennent bientôt annoncer au roi qu'une sortie générale se prépare; les Indiens veulent profiter pour évacuer la ville de la seule voie qui leur reste encore ouverte. Qu'importe que la voie soit ouverte si le débouché ne l'est pas, si la chaussée jetée sur le marais peut être barrée à son extrémité? La voie de salut devient alors un piège. Alexandre se réjouit de voir les Indiens précipiter par leur impatience le dénoûment que des approches régulières lui auraient fait plus longtemps attendre. Pendant que de nombreuses patrouilles de cavalerie circulent constamment autour de la place, Ptolémée, avec trois mille hypaspistes, tous les Agriens et un bataillon d'archers, va se poster secrètement aux abords de la levée de terre qui traverse la partie marécageuse du lac.

Poussés par le désespoir, les assiégés pourraient faire une trouée dans l'embuscade qui leur est ainsi tendue; Ptolémée prend les précautions usitées en pareille circonstance : il commence par embarrasser le chemin. On s'était déjà préparé à réunir par une palissade les deux bras convergens de la ligne de circonvallation; des pieux coupés dans la forêt voisine jonchaient de tous côtés le sol; la troupe de Ptolémée s'en empare, les plante en terre à la hâte, bouche les vides à l'aide des chariots pris sur les Indiens, et la nuit n'a pas encore fait place au jour que la besogne, rapidement menée, est complète. Vers trois heures du matin, les portes de la place s'ouvrent; une foule énorme se précipite à travers le lac et le marais sur la chaussée. Ptolémée la laisse s'engager assez avant pour être bien certain de pouvoir lui couper la retraite. Dès qu'il la voit approcher de la barricade, il donne le signal : les soldats se lèvent et se déploient en cercle; les trompettes sonnent l'alarme, de toutes

parts accourent de nouveaux bataillons. Alexandre lui-même s'est porté de sa personne sur les lieux ; il arrive pour assister à la fuite des barbares. Cinq cents sont restés sur le terrain ; les autres, épouvantés, regagnent précipitamment la ville.

On pouvait se promettre un meilleur résultat de cette surprise : la sortie était repoussée ; il n'en fallait pas moins se résigner à toutes les lenteurs d'un siège. Porus, heureusement, venait de rejoindre l'armée avec cinq mille Indiens et tous les éléphans qu'il avait pu rassembler. Le soin de l'investissement fut laissé à Porus, et les Macédoniens se trouvèrent tous disponibles pour l'assaut. Alexandre donne l'ordre de faire approcher les machines ; une brèche est pratiquée dans le rempart de briques ; sur d'autres points les échelles se dressent : en quelques minutes, la ville est au pouvoir d'une soldatesque furieuse. Le sac de Sangala doit être rangé au nombre des exécutions les plus sanglantes d'Alexandre : dix-sept mille Indiens y périrent, soixante-dix mille furent faits prisonniers. Les pertes essuyées par le vainqueur justifiaient-elles cette rigueur extrême? Cent hommes à peine, depuis le commencement du siège, avaient été frappés mortellement. Les blessés, il est vrai, étaient infiniment plus nombreux ; on en évalue le chiffre à douze cents. Plusieurs chefs de corps, Lysimaque entre autres, un des somatophylaques, furent atteints par les traits de l'ennemi. En laissant un libre cours à l'ivresse sanguinaire de ses troupes, Alexandre ne semble avoir eu d'autre motif avouable que le prétexte si souvent invoqué de la nécessité de faire un exemple. Quand les historiens de l'antiquité ont prononcé ce grand mot, ils s'inclinent, et fît-on comme César, couper les mains à tous les défenseurs de quelque oppidum héroïque, on n'aura guère à redouter leur jugement. La pitié, dans ces temps féroces, ne s'émeut qu'en faveur des Grecs ou des Romains ; elle ne fut jamais faite pour les barbares.

Sangala fut rasée et le pays d'alentour dévasté. Les Indiens, frappés de terreur, s'empressaient d'abandonner leurs villes ; Alexandre crut devoir livrer toutes ces cités veuves de leurs habitans au pillage. Quand Porus fut préposé à la garde de cette province qu'Alexandre adjoignit à ses possessions, il n'eut à occuper que des ruines. Il est permis de supposer que le fils de Philippe se fût montré moins impitoyable si la situation de l'armée macédonienne eût été moins critique. Beaucoup de soldats avaient péri depuis le jour où l'on s'était transporté sur la rive gauche de l'Indus ; les sabots des chevaux étaient usés et, pendant que la rouille rongeait le fer des lances, les vieux uniformes tombaient en lambeaux. Pendant soixante-dix jours, il n'avait cessé de tomber des torrens de pluie accompagnés d'éclairs et du sinistre grondement

de la foudre. Où prétendait aller ainsi Alexandre? Éphestion, détaché plus au nord chez les Phégéens, rapportait de son exploration d'inquiétans renseignemens. Quand on aurait traversé l'Hyphase, on rencontrerait une contrée déserte s'étendant à douze journées de marche au-delà du fleuve. Pour arriver au Gange, il fallait, quoi qu'on fît, affronter ce désert. Franchirait-on le Gange après avoir laissé derrière soi l'Hyphase? Le Gange était, au dire du chef des Phégéens, le plus large et le plus profond des fleuves de l'Inde. Que gagnerait-on à vouloir le traverser? Sur la rive orientale, on trouverait une armée quatre ou cinq fois plus considérable que l'armée de Porus. Les Prasiens et les Gandarides pouvaient mettre sur pied vingt mille hommes de cavalerie, cent vingt mille fantassins, deux mille chars et quatre mille éléphans.

Porus, consulté, ne démentait pas les assertions du chef des Phégéens; il en atténuait singulièrement la portée : la puissance de Xandramès, le roi des Prasiens et des Gandarides, n'avait pas, — rien n'était plus vrai, — son égale dans l'Inde, mais la personne du monarque ne répondait guère à l'importance des forces qu'à juste titre on lui attribuait. De basse origine, parvenu au trône par le crime de son père, un Égisthe indien, Xandramès ne justifiait son élévation par aucune des qualités qui font les grands rois; il n'opposerait certainement pas aux Macédoniens la résistance que son immense armée semblait de nature à faire craindre. En parlant ainsi, Porus allait au-devant de la pensée secrète d'Alexandre. Le vainqueur d'Issus et d'Arbèles avait plus qu'aucun autre le droit incontestable de faire peu de cas des multitudes; en dépit des murmures qui assiégeaient déjà de la façon la plus importune ses oreilles, il poursuivit sa route vers l'Hyphase.

Burnes traversa ce fleuve vers la fin du mois d'août : grossi par les pluies, l'Hyphase coulait alors à pleins bords; sa largeur dépassait 1,600 mètres, sa plus grande profondeur 5 mètres et demi; le courant avait une rapidité de 5 milles à l'heure. Burnes mit près de deux heures à traverser cette vaste nappe d'eau et ne put prendre terre qu'à 3 kilomètres environ au-dessous du point d'où il était parti. Le Sutledje, — l'Hesudrus des anciens, — offre un moindre volume. C'est cependant encore un fleuve considérable, large de 700 mètres, profond de 5 ou 6 dans la saison des pluies, quoiqu'il soit généralement guéable dès le mois de novembre. L'Hesudrus et l'Hyphase réunissent leurs eaux pour les aller porter à l'Indus; les historiens d'Alexandre n'ont mentionné que le plus important de ces deux fleuves, celui qui est censé absorber l'autre, l'Hyphase; les géographes modernes ont fait au Sutledje et au Bias la part plus égale : ils les ont confondus, au-dessous de Sobraon, — un des champs de bataille de lord Gough, — sous le nom commun de

Ghara. Diodore de Sicile attribue à l'Hyphase 1,283 mètres de largeur et 10 de profondeur ; on voit, d'après le témoignage de Burnes, que le savant auteur de la *Bibliothèque historique* n'était pas trop mal informé.

Alexandre, en quittant Sangala, s'était immédiatement reporté sur la rive orientale de l'Hydraote. Entre ce fleuve et l'Hyphase s'étendaient les états de Sopithès; Alexandre reçut en passant la soumission de ce prince, qui paraît avoir régné sur une population paisible, entièrement adonnée aux travaux agricoles; puis, laissant Lahore sur sa gauche, il se rapprocha du pays des Phégéens, qu'Éphestion lui représentait comme disposés à seconder ses projets, et vint enfin, un peu au-dessous du confluent de l'Hesudrus, asseoir son camp sur la rive droite de l'Hyphase, très probablement à la hauteur de Sobraon ou de Firozpour. Déjà il avait prescrit à ses généraux de tout préparer pour le passage, quand de nouveaux symptômes de découragement, des conciliabules mystérieux, avant-coureurs de la sédition, lui firent sentir la nécessité de haranguer ses troupes et de leur exposer les motifs qui le déterminaient à franchir encore des déserts et des fleuves. Arrien et Quinte Curce nous font assister à ce grand conseil de guerre qui paraît différer bien peu des champs de mai de nos anciens rois et des assemblées tumultueuses de la noblesse polonaise. Quinte Curce est assurément capable d'avoir voulu jeter sur le mâle discours d'Alexandre les fleurs habituelles de sa réthorique, mais Arrien doit nous avoir transmis, à peu de chose près et sans altération trop sensible, les souvenirs encore vivans de Ptolémée. Il serait étonnant que le roi d'Egypte n'eût pas fidèlement gardé la mémoire de cette heure solennelle, où les soldats partis de l'Hellespont, las de tant de travaux, inquiets de l'inconnu vers lequel on les entraînait, demandèrent à rétrograder. Les chefs des cohortes font cercle autour d'Alexandre; leurs regards l'interrogent; avant qu'il ait parlé, ils voudraient l'avoir déjà compris. D'une voix ferme et grave, le roi répond à leur impatience : « Macédoniens, dit-il, mes compagnons d'armes, je sais que vous n'apportez plus la même ardeur à suivre et à partager ma fortune; il m'a semblé bon, en conséquence, de vous convoquer pour que nous délibérions ensemble. Si je réussis à vous convaincre, nous irons plus avant; si vous me prouvez que j'ai tort, nous reviendrons sur nos pas. » Alexandre développe alors les motifs qui l'engagent à marcher vers le Gange. Mieux informés, renseignés comme quelques-uns d'entre eux durent l'être plus tard par les curieux rapports de Mégasthène, les lieutenans du roi de Macédoine auraient rougi de leurs indignes alarmes. Le successeur de Xandramès, Sandracottus, — le Chadragupta des Hindous, — ne put, en effet, s'empêcher, nous assure Plutarque, d'avouer à Mégasthène qu'il s'en

fallut de bien peu qu'Alexandre ne devînt le maître incontesté de l'Inde; il eût suffi aux Macédoniens de ne pas se laisser intimider par ce fantôme de roi « qui tenait toute la terre sous l'ombre de son parasol, » mais qui n'avait jamais eu à combattre une armée grecque. Comment, en effet, supposer qu'Alexandre, avec ces soldats aguerris de la Grèce et de la Macédoine, avec ces cavaliers de la Bactriane qu'il avait si habilement fondus dans son armée, eût été moins heureux dans une lutte entreprise contre les Hindous de Delhi et de Bénarès que Mohammed Cassim, le premier conquérant arabe, que Mahmoud le Ghaznévide, que Mohammed-Ghouri, le fondateur de la dynastie ghourienne, que Tamerlan, Baber et Nadir-Shah? L'Inde n'a jamais su se défendre par elle-même; il est dans sa destinée d'appartenir à tous les envahisseurs. Alexandre avait donc raison quand il disait à ses généraux : « Les peuples de l'Inde ne songent qu'à se débarrasser de notre présence; ce sont eux qui répandent tous ces bruits mensongers que votre crédulité trop facile accueille. Que ne vous disait-on pas des gorges infranchissables de la Cilicie, des plaines brûlantes de la Mésopotamie, du cours impétueux du Tigre et de l'Euphrate! Le Tigre, nous l'avons passé à gué; sur l'Euphrate nous avons jeté un pont; et les éléphans, qui devaient, comme autant de murailles vivantes, nous barrer le chemin, et l'Hydaspe avec ses écueils, son rapide courant, ses flots débordés, et tant d'autres obstacles grossis à plaisir, les avez-vous vus suspendre notre marche un seul jour? Croyez-moi, si les fables avaient la vertu de nous vaincre, il y a longtemps que nous aurions été chassés de l'Asie! »

De quel discernement ne doit pas être doué l'homme que sa situation oblige à se tenir également en garde contre une folie gratuite et contre des appréhensions sans fondement! L'histoire est remplie de sages avertissemens méconnus, de désastres au-devant desquels une présomptueuse arrogance courut tête baissée; elle n'aurait peut-être pas à enregistrer moins de défaillances funestes, provoquées par la crainte de dangers purement imaginaires. Quand Alexandre exposait avec tant de feu ses projets aux soldats harassés qui refusaient, dans leur abattement, d'y souscrire, quel intérêt si grand pouvait-il donc invoquer pour les convier aux fatigues périlleuses d'une nouvelle campagne? « Il nous faut perdre, disait-il, tout le fruit de nos travaux, ou nous résoudre bravement à les poursuivre. Si nous essayons de battre en retraite, nous donnons à nos ennemis le signal qu'ils attendent : un soulèvement général éclate à l'instant derrière nous; de l'Hyphase à la mer d'Hyrcanie, nous ne rencontrerons plus que des peuples en armes; les Scythes eux-mêmes seront prêts à les seconder. Marchant au contraire en avant, il nous faut quelques jours à peine pour atteindre le Gange; ce

fleuve nous conduit à l'Océan; de l'Océan, nous gagnons le golfe de l'Indus, qui confine au Golfe-Persique. » Où était le plus grand péril? dans l'accomplissement résolu de ce vaste dessein, ou dans une marche rétrograde et timide à travers les défilés du Khyber? Le salut de l'armée n'exigeait-il pas, avant tout, qu'on la maintînt en possession de son ascendant moral? Si elle le perdait, il était fort à craindre qu'elle ne revît jamais ses foyers.

Ce sont là, reconnaissons-le, des considérations bien hautes et bien subtiles pour une multitude qui, jusqu'à ce moment, n'a guère eu l'occasion d'exercer sa pensée, car elle a trouvé bon, comme il convient d'ailleurs à une troupe sous les armes, de se laisser aveuglément conduire. Les Macédoniens écoutaient dans un morne silence, les yeux fixés à terre. Alexandre eut alors, si nous en croyons Quinte Curce, un sublime élan de désespoir : « Ne romprez-vous pas, s'écrie-t-il, ce silence obstiné? Où sont ces cris, témoignage habituel de votre allégresse? Est-ce là le visage d'ordinaire si joyeux de mes Macédoniens? Je ne vous reconnais plus, soldats, et l'on croirait vraiment que je suis, à mon tour, un inconnu pour vous. Si vous n'approuvez pas mes desseins, ayez du moins le courage de le dire. Qu'il parle celui que vous aurez choisi pour votre interprète! »

A cet appel, Cœnus ôte son casque et s'avance : « Tes soldats, dit-il, ne refusent pas d'aller où il te plaira de les envoyer. Nus, sans armes, les veines taries, ils te suivront partout; ils te précéderont même, si tu l'exiges; mais jette les yeux, Alexandre, sur ton armée, vois dans quel état l'ont mise tant de fatigues, tant de combats, tant d'épreuves de tout genre! Les traits sont émoussés, les armes font défaut, nous sommes obligés de nous habiller à la perse. Est-il beaucoup de nous qui aient conservé leur cuirasse ou qui pourraient se vanter de posséder encore un cheval? Nous avons conquis le monde et nous manquons de tout; criblés de blessures, nous ne laissons pas même à nos plaies le temps de se fermer. Quelle foule généreuse de Grecs et de Macédoniens se pressait sur tes pas quand tu traversas l'Hellespont! Vois aujourd'hui ce qui te reste de tant de braves! A Bactres, tu as congédié les Thessaliens, t'apercevant que leur ardeur première avait considérablement faibli; les Grecs! tu les as, par contrainte et malgré leurs murmures, établis dans les villes que tu venais de fonder, ou entraînés avec tes Macédoniens, à de nouveaux combats. Les uns sont tombés sur le champ de bataille, les autres, mutilés et devenus impropres au service, ont été dispersés dans les provinces conquises; le plus grand nombre a été moissonné par les maladies. Ceux qui survivent sont rares; rends du moins à ceux-là leur patrie! Quand tu auras rétabli l'ordre troublé en Grèce, il te sera facile d'y lever de nouveaux soldats et d'y préparer à loisir, avec le concours empressé d'une

jeunesse ardente, ces grandes expéditions que nous te demandons seulement d'ajourner. »

On ne discourait point autrement à l'armée d'Italie, peu de jours avant la bataille d'Arcole; plus d'une correspondance récemment mise au jour en fait foi. Si le général Bonaparte eût alors interrogé ses lieutenans, c'est très probablement le langage de Cœnus qu'il aurait entendu, et cependant l'armée d'Italie, malgré tous les périls qui l'assiégeaient, n'était plus cette armée en haillons, cette armée famélique, dont un capitaine de vingt-six ans vint, en 1796, prendre, au pied des Alpes maritimes, le commandement à coup sûr peu enviable; elle était devenue, entre les mains habiles qui la conduisaient, une armée opulente, une armée bien vêtue, une armée vivant depuis plusieurs mois au sein de l'abondance. Dans sa détresse si énergiquement décrite par Cœnus, l'armée grecque du Pendjab ne peut se comparer qu'aux premiers bataillons de la république; il faudrait le pinceau de Charlet pour la peindre. Quelle situation que celle de cette bande héroïque perdue aux extrémités du monde! Qu'une catastrophe survînt, la nouvelle n'en serait portée en Grèce que par les cris de triomphe des populations soudainement affranchies; car de tous ces soldats que le regard de la mère patrie semblait, tant la distance de jour en jour s'accroissait, avoir déjà renoncé à suivre, aucun, si la victoire se montrait un seul instant infidèle, ne reviendrait pour dire aux mères en deuil comment leurs fils étaient morts.

Ni les plaintes ni les argumens de Cœnus n'auraient eu le don d'ébranler Alexandre, les applaudissemens enthousiastes dont ce discours découragé fut suivi lui donnèrent, au contraire, à réfléchir. Il rentra dans sa tente et y resta renfermé pendant trois jours. Seul avec sa pensée, il revit tous ses plans, pesa dans la balance les dangers d'une sédition et les avantages de la combinaison qu'il avait mûrie; quand il reparut devant ses soldats, une nouvelle conception était prête à sortir tout armée de son cerveau. « Puisque mes amiraux, disait Napoléon à Boulogne, manquent de caractère, je lève mes camps de l'Océan et j'entre avec deux cent mille hommes en Allemagne. » — « Puisque les Macédoniens, s'est dit Alexandre, refusent de me suivre jusqu'au Gange, je retourne vers l'Hydaspe et c'est l'Indus qui va me conduire à la mer. »

Dès que la résolution du roi est connue, un immense cri de joie s'élève dans le camp; les uns fondent en larmes, les autres supplient les dieux de bénir Alexandre. On court à sa tente. « On veut, raconte Arrien, remercier le héros jusque-là invincible, qui s'est laissé vaincre par les prières de ses soldats. » Ces transports de reconnaissance ne témoignaient que trop de la lassitude de l'armée; ils durent importuner plutôt que toucher Alexandre. Semblables

approbations portent toujours en elles je ne sais quoi de factieux, et les chefs n'aiment guère à entendre saluer d'une façon si bruyante la décision qui leur a été imposée. Quand Cœnus, peu de jours après cette scène attendrie, fut enlevé à l'armée par une maladie soudaine, le roi ne refusa pas sans doute des pleurs à sa cendre; il ne put cependant se défendre d'observer que l'infortuné lieutenant avait fait, quelques jours auparavant, « une bien longue harangue. »

Alexandre néanmoins, une fois sa résolution prise, s'applique à ne laisser percer aucun regret. Les ordres sont donnés et l'armée n'a plus désormais qu'à s'occuper des préparatifs du départ; seulement, avant de quitter les bords de l'Hyphase, elle y érigera douze autels de pierre, douze autels aussi élevés que les plus hautes tours. Ce sera le gage de sa reconnaissance envers les dieux qui l'ont protégée, le monument impérissable de ses victoires. Illusion commune à plus d'un conquérant! Les seuls monumens vraiment impérissables, ce sont ceux qui sont dressés aux héros par les poètes. Les champs de la Troade, quelques fouilles qu'on y ait pratiquées, ne nous ont pas rendu le tombeau d'Achille; les Anglais ont renoncé à retrouver les douze autels d'Alexandre (1). Homère et Quinte Curce qui fut un poète aussi, ont donc été un plus sûr asile que le granit et le bronze pour la mémoire de tant de hauts faits. Vous pouvez renverser de nouveau la grande colonne, raser l'Arc-de-Triomphe, jeter à terre le dôme des Invalides, vous n'empêcherez pas qu'on parle de Napoléon sous le chaume. Aux angles de cette gloire qui, pendant près d'un quart de siècle, a occupé la terre, vous trouverez quatre sentinelles heureusement immortelles : Béranger, Casimir Delavigne, Lamartine et Victor Hugo.

Le travail est enfin achevé, le sol a bu le sang des sacrifices, les jeux gymniques et équestres ont été célébrés en l'honneur des dieux; l'armée se met en marche pour retourner en arrière. De nouveau, elle traverse l'Hydraote, de nouveau elle franchit les flots débordés de l'Acésinès; elle se retrouve enfin sur les bords de l'Hydaspe. Les remparts de Nicée et de Bucéphalie n'avaient pas eu le temps de sécher; l'inondation, quand elle les atteignit, y pratiqua sans peine de larges brèches. Alexandre fait relever par ses soldats les ouvrages détruits et prend toutes les mesures qui pourront assurer la tranquillité de cette riche et fertile contrée. Son premier soin fut de réconcilier Taxile et Porus. Les états de ces deux princes se trouvaient séparés par l'Hydaspe, frontière naturelle que ni l'un ni

(1) Suivant le major-général Cunningham, il faudrait chercher l'emplacement de ces douze autels sur la ligne du cours actuel du Sutledje, à quelques kilomètres au-dessous d'Hariki-Patan, et non loin du champ de bataille bien connu de Sobraon, qui n'est qu'à 8 kilomètres du vieux lit du Sutledje.

l'autre n'avaient un sérieux intérêt à franchir. Il était donc facile au puissant arbitre qui se chargeait de prononcer entre des prétentions trop longtemps rivales, de faire une équitable part à l'allié docile qui devait tenir en bride les Assacéniens et au fier vassal qu'il comptait opposer comme une barrière aux empiétemens des Prasiens et des Gandarides. En ce moment, arrivait de la Grèce, conduite par Memnon, toute une armée d'alliés et de mercenaires : « trente mille hommes d'infanterie, nous affirme Diodore de Sicile, et près de six mille cavaliers. » Cette armée escortait un convoi considérable dont la composition seule nous ferait comprendre ce qu'exige de prévoyance active l'entretien d'une expédition jetée à une si grande distance de ses magasins. La lutte à main armée fut peut-être au temps d'Alexandre, comme au temps de Napoléon, la moindre partie de la stratégie; l'art de faire vivre ses troupes, de les approvisionner en temps opportun d'armes et de munitions semble avoir déjà constitué la grosse difficulté du métier. Alexandre recevait, par les soins d'Harpalus, outre l'important renfort dont nous venons de donner le chiffre, plus de 2,000 kilogrammes de médicamens et vingt-cinq mille armures complètes destinées à l'infanterie. Cet important secours pouvait aussi bien trouver Alexandre sur les bords de l'Hyphase que sur les rives de l'Hydaspe : eût-il changé les déterminations du roi, imposé silence aux murmures d'une armée dont les misères touchaient à sa fin, car le ciel n'allait pas tarder à s'éclaircir? Il est permis de le supposer. Dans ce cas, Alexandre traversait l'Hyphase, l'Hesudrus, et s'engageait, non loin de Firozpour et de Loudhiana, sur la route royale qui conduisit, en l'année 302 avant Jésus-Christ, Mégasthène, l'ambassadeur de Séleucus Nicator, l'hôte du satrape d'Arachosie, Sibyrtius, à Palimbothra, ville immense, située au confluent de l'Erannoboas, — la Jumna, — et du Gange. Ce parcours évalué par l'ambassadeur de Séleucus à 1,840 kilomètres environ, ne menait pas encore Alexandre à la mer; il l'en rapprochait beaucoup puisqu'il le laissait aux lieux qu'occupe aujourd'hui Bénarès, nœud des voies ferrées de Bombay, de Lahore et de Calcutta. Mais quel n'eût pas été l'étonnement des Macédoniens, si, des bouches du Gange, ils eussent voulu gagner le Golfe-Persique et, comme le leur faisait entrevoir Alexandre, les colonnes d'Hercule, en contournant la Libye! Tout un monde s'interposait entre le Gange et l'Indus; un autre monde, bien plus vaste encore, se développait entre l'Indus et le Nil. Plus égarés au milieu de ces ténèbres géographiques que Colomb qui se flattait d'avoir abordé en Asie, le jour où il découvrit la grande île de Cuba, les Macédoniens n'étaient pas très éloignés de croire que ces fleuves immenses, alimentés par les sommets neigeux du Caucase, cet Indus qui nourrissait des crocodiles, cet Hydaspe qu'ils trouvaient

bordé de champs de fèves, pouvaient bien, comme le Nil, s'ils ne les confondaient pas avec le Nil lui-même, finir par aboutir aux plaines cultivées de l'Éthiopie et de l'Egypte.

A quel parti se seraient-ils arrêtés, quand, du fond du golfe du Bengale, ils auraient vu, à l'orient et à l'occident, de nouvelles terres succéder sans cesse à celles qu'ils dépassaient? Nous est-il permis de penser que leur perplexité ne les eût pas déterminés à rebrousser chemin? Nous figurerons-nous Alexandre et ses compagnons suivant, jusqu'au cap Comorin, la côte d'Orissa et la côte de Coromandel, remontant ensuite la côte de Malabar jusqu'à Bombay et, de Bombay, allant rejoindre, à travers le golfe de Cambaye et le golfe de Kutch, les bouches de l'Indus? C'est alors qu'on eût pu vraiment dire qu'Alexandre avait subjugué l'Inde, qu'il laissait bien loin derrière lui les travaux d'Hercule et de Bacchus. Si Alexandre eût ajouté ces 5,000 kilomètres à son itinéraire, si les géographes eussent rattaché plus tard les arpentages de Bæton et de Diognète, les explorations maritimes de Scylax et de Néarque, aux vagues souvenirs du voyage des vaisseaux de Néchao et du périple d'Hannon, s'ils eussent en même temps tenu compte des dépositions bien autrement précises des marins du Céleste-Empire, dont les jonques, dès les âges les plus reculés, ont visité Ceylan, il est probable que Christophe Colomb n'eût jamais découvert l'Amérique, car Ptolémée, — le géographe, non le roi, — ne l'aurait pas induit à cette entreprise, en rétrécissant démesurément notre planète. La civilisation grecque, implantée dans tout l'Hindoustan, au lieu de l'être seulement dans la Bactriane, aurait poussé ses ramifications bien au-delà des confins fabuleux de la Chersonèse d'Or; on se serait formé une idée assez nette de la configuration du globe pour s'en tenir, pendant de longs siècles encore, satisfait. Les îles du Japon, avec l'Australie peut-être, auraient été décidément assignées pour limites au monde; il eût fallu attendre que le hasard jetât quelques pêcheurs des Kouriles ou quelque Alvarez Cabral sur les côtes du continent américain pour avoir connaissance de la dernière partie du globe qui nous manquât et qu'un consentement unanime abandonnait sans le moindre scrupule à l'océan. Le retard apporté à l'arrivée du renfort conduit par Memnon a donc eu des conséquences qu'une imagination active peut s'accorder le plaisir de développer dans un sens ou dans l'autre: les petites causes ont souvent eu dans l'histoire de l'humanité de grands effets; celle-ci a peut-être fait manquer au roi de Macédoine sa fortune; en revanche, elle a fait la fortune de Charles-Quint.

JURIEN DE LA GRAVIÈRE.

L'ÉPINGLE D'OR

I.

La gouvernante de maître Barbarin, — un petit imprimeur d'une toute petite ville, — s'entendait si parfaitement aux choses du ménage qu'il n'y avait pas une femme qui n'en fût jalouse et, pour ce motif, ne la gratifiât de quelque bon coup de langue, ce qui est excessivement désagréable, comme chacun sait.

On ricanait en la nommant tout bas : « Mme Barbarin. » Et les plus mauvaises insinuaient que ce prétendu neveu que la gouvernante élevait à la brochette dans l'imprimerie de son maître n'était rien moins que le propre fruit de ses œuvres, né d'une collaboration mystérieuse avec ledit imprimeur au beau temps de sa seconde jeunesse. Personne ne l'avait vu ; mais toutes les commères en auraient mis leur main dans le feu. C'est merveille qu'elle ne sente pas davantage le roussi, tant elles l'y mettent souvent et pour des choses moins probables.

Madeleine, la gouvernante, n'en continuait pas moins sa vie de ménagère soigneuse, confectionnant des tisanes pour le vieux bonhomme d'imprimeur et bourrant le petit Angelo de friandises.

Quand je dis petit, c'est pour signifier mignon, délicat, car Angelo courait sur ses vingt-trois ans, il était grand comme une fille qui aurait bien poussé et il portait une fine moustache blonde qui frisotait au bout, retroussée tout juste assez pour qu'on vît les coins fripons de sa bouche. Ajoutez à cela des yeux bleus très doux, la peau blanche, un air de timidité enfantine et vous aurez le portrait

du gentil neveu que Madeleine avait couvé vingt ans dans ses jupes avec une jalousie de mère.

Il avait commencé par la suivre sur ses quatre pattes roses, car il ne marchait pas encore quand elle l'introduisit dans la maison. A trois ans, il faisait déjà les commissions, trottinant sans cesse de l'imprimerie au bureau du patron. Plus tard, on lui apprit à composer. Enfin aujourd'hui, il servait de prote et de correcteur. Madeleine exigeait depuis quelques années qu'on l'employât beaucoup : elle avait son idée.

L'idée de Madeleine, c'était qu'Angelo restât sage. La gouvernante de M. Barbarin possédait sur la sagesse tout un assortiment de préjugés féroces qu'elle déballait à tout propos et hors de propos souvent :

— Toi, dit-elle à Angelo au premier duvet qu'elle lui vit pousser sous le nez, si tu t'avises de courir les filles, je te tordrai le cou.

C'était catégorique, et Angelo ne prit pas du tout l'avertissement pour une métaphore. Dieu aidant, il demeura sage comme un petit saint dans sa niche. Seulement, comme il n'était pas de marbre, ainsi que les bienheureux, sa tête et son cœur prirent l'envolée vers les doux pays du rêve charmant où il lui était interdit de mettre le pied.

Tante Madeleine n'y vit que du bleu, car le jeune garçon, hypocrite comme une demoiselle bien élevée, n'en baissait que de plus belle ses longues paupières chastes sur ses yeux candides. Cependant la gouvernante veillait. Chaque matin, lorsqu'Angelo quittait sa chambrette, toute propre et gaie sous les toits, avec une fenêtre donnant sur la cour, Madeleine arrivait fureter, fouillant dans les poches, scrutant les goussets, comptant la monnaie. Une fois, elle trouva un bouquet de violettes desséchées et elle en fut malade pendant huit jours. Pendant huit jours, Angelo resta à l'imprimerie, sans bouger, et tante Madeleine le bouscula à lui faire perdre la tête; puis, la crise passée, elle se rattrapa en le bourrant à l'étouffer d'exquises crèmes au chocolat, de croquettes à la vanille et de petits pâtés truffés.

Un bonheur si pur ne devait pas durer.

Un matin, Madeleine secouait par la fenêtre un gilet qu'Angelo avait mis la veille pour aller faire une course en ville. Quelque chose s'en échappa qui fit : Bing !.. sur les pavés de la cour.

Elle se pencha et aperçut, horreur ! une mignonne épingle à cheveux, longue, avec la tête formée d'une boule d'or finement découpée à jours.

Il est inutile de dire avec quelle vélocité la tante jalouse descendit les deux étages et se précipita sur ce corps de délit. Elle le

tenait du bout de ses doigts écartés, avec dégoût, comme elle eût fait d'un objet souillé, et elle le retournait, les yeux hors de la tête de colère et d'indignation :

— Une épingle à cheveux ! Ainsi Angelo fréquentait les filles ! et quelles filles ! des drôlesses qui laissaient traîner leurs épingles dans la poche d'un garçon !.. Autant dire qu'il les décoiffait. Eh bien ! c'était du joli ! A quoi donc servait l'éducation qu'elle lui avait donnée puisqu'il devait en faire ni plus ni moins que les autres. C'était donc une fatalité ! Les hommes étaient tous nés pour le mal, quoi qu'on fît !

Et Madeleine, rentrée dans sa chambre, s'effondra sur une chaise, la tête dans son tablier, et pleura.

La sévérité naïve de la gouvernante avait, au fond, une cause bien touchante. Jeune fille, on l'avait séduite. Elle ne s'était jamais consolée et elle s'imaginait que, si l'on donnait une éducation plus morale à l'un comme à l'autre sexe, ces malheurs-là n'arriveraient pas. Elle s'emportait sur cette thèse et se flattait secrètement d'en donner la preuve par la conduite irréprochable d'Angelo. Et voilà que, lui aussi, pratiquait le vice !

Oh ! mais elle le sauverait,.. s'il en était temps encore, mon Dieu ! Elle l'arracherait à la créature dépravée qui venait de l'initier au mal. Elle le ferait rentrer dans le droit chemin.

Elle s'arrêta sur cette pensée, qui prenait tout à coup dans son cerveau des proportions extravagantes. Tout un monde venait d'éclore et bourdonnait autour d'elle. Elle s'était remise debout et, l'œil fixe, haletante, elle suivait son rêve. Bientôt elle rêva tout haut :

— Voilà, c'est cela... Parbleu, c'est bien naturel, il n'y a pas d'autre moyen. Il faut le marier. Mais à qui? Ah ! cherche. Avec cela que c'est facile ! Pas de père, pauvre petit ! Qui donc en voudra? une ouvrière, peut-être ? Merci ! Il lui faut une demoiselle à ce mignon si délicat. Il n'est peut-être pas assez joli pour plaire, celui-là ! Oui, mais à qui ? Oh ! hé !.. oh ! quelle idée !.. O Seigneur mon Dieu, je n'en puis plus !.. Si celle-là voulait de lui ?.. Ma foi, ni une ni deux, j'y vais tout de suite. Nous verrons bien.

Une heure plus tard, la gouvernante de M. Barbarin, vêtue d'une robe noire, d'un châle sombre, avec un chapeau très simple recouvert d'une voilette, sonnait à la porte du petit pensionnat tenu par Mme Morimbeau.

II.

Ce « pensionnat » n'était en réalité qu'une école où trois douzaines de petites filles de la classe ouvrière venaient apprendre à

lire et à réciter proprement pourquoi Dieu les avait créées et mises au monde. Du matin au soir, un hurlement intermittent initiait les voisins aux progrès que faisait l'enseignement dans ces jeunes cerveaux, car, pour simplifier la besogne, les réponses au catéchisme se faisaient en bloc par toutes les élèves à la fois. Cela produisait une musique exquise. On entendait d'abord une voix douce qui posait la question; puis soudain une fusée de voyelles éclatait, lancée par trente-six petites bouches bien ouvertes, mais pas toujours avec ensemble. Alors s'égrenait une cascade de cris aigus qui retombaient dans l'oreille comme des flèches. Les voisins se claquemuraient furieux derrière leurs portes.

Tranquille cependant demeurait à son poste l'institutrice martyre dont la voix douce coupait comme d'un soupir le rythme de ce chœur infernal. Ce n'était pas Mme Morimbeau.

Mme Morimbeau se livrait à des occupations plus sérieuses. Elle composait des livres pour l'édification de la jeunesse. Mgr l'évêque les approuvait, et on les donnait en prix dans les pensions aux petites filles.

Rien n'était plus propre, du reste, à leur donner une idée vraie de l'humanité que ces historiettes sans style, où tous les événemens de la vie étaient expliqués par les fonctions multiples du doigt de la Providence, — jolis petits manuels de bonne conduite dans le monde, élégamment reliés en toile gaufrée et dorés sur tranche, et destinés à les rendre incapables de concevoir les hautes vertus qui découlent des notions de la responsabilité humaine; mais Mme Morimbeau se moquait de ces vérités philosophiques comme d'une guigne. Pourvu que son éditeur lui payât six cents francs par an pour deux manuscrits régulièrement livrés l'un à Noël, l'autre aux cerises, elle se tenait pour femme supérieure et auteur tout à fait distingué. Elle signait hautement : Blanche de Morimbeau.

Elle avait obtenu de son éditeur qu'on donnât ses œuvres à imprimer chez M. Barbarin, afin qu'elle eût toute facilité de corriger ses épreuves. Cela occasionnait un perpétuel va-et-vient entre l'imprimerie et le pensionnat, et quelques relations familières en étaient nées.

Parfois, Mme Morimbeau rencontrait la gouvernante de l'imprimeur et s'arrêtait un moment pour causer de ses œuvres. Madeleine, flattée, l'écoutait. D'autres fois, Angelo portait les épreuves, et si c'était après la classe, par exemple, il attendait volontiers que madame eût achevé les corrections.

Il s'en allait alors sournoisement vers le jardin, où il rencontrait toujours la sous-maîtresse, Mlle Thilda. Tous les deux s'asseyaient sur un banc dans un coin, elle avec sa broderie dans les doigts, lui les regards perdus sur les yeux battus et les joues pâlies de la jeune fille.

Cela revenait assez fréquemment ; ils se connaissaient beaucoup, se racontaient toute leur vie. Peut-être s'aimaient-ils. Jamais ils n'en avaient rien dit.

Thilda devenait une vieille fille; elle avait vingt-quatre ans, et la fatigue de son horrible métier lui donnait des marques visibles d'épuisement. Avec cela une éternelle tristesse dans ses yeux noirs profonds. Elle vivait pour vivre, parce qu'elle ne pouvait pas faire autrement, mais avec quelle amertume contre la destinée! Elle ressentait toutes les ardeurs de la femme, tous ses besoins, toutes ses souffrances pudiques quand l'heure d'amour a sonné, et c'était pour vieillir seule, ignorée, entre les quatre murs d'une école, parce qu'elle était pauvre. Son teint prenait des pâleurs de cierge, ses yeux se creusaient, les coins de sa bouche un peu épaisse s'abaissaient dans une expression de douleur et de dégoût.

Cependant, le dimanche, quand elle conduisait à la messe son bataillon de fillettes, on se retournait et les hommes cherchaient à se faire remarquer de la jolie institutrice si élégante dans ses vêtemens pauvres. Elle portait sa robe de laine avec une distinction rare, et comme la marche et la confusion coloraient ses joues, elle paraissait absolument belle.

Plus d'un disait en la suivant des yeux :

— Quel dommage!

Et la pauvre fille s'en allait admirée, désirée, mais traînant après elle sa pauvreté comme une infamie qui la condamnait à une solitude éternelle. Elle s'appelait Mlle Ferrière; elle était orpheline.

Angelo savait tout cela, toutes ses peines les plus intimes. Lui aussi n'avait pas de famille, même pas de nom. Ils se comprenaient et se consolaient rien qu'en regardant longuement, lui les yeux noirs de Thilda, elle les jolies lueurs bleues qui rayonnaient dans les prunelles d'Angelo.

Le soir de cette journée qui avait amené les émotions de tante Madeleine, celle-ci, après le dîner, appela son neveu et se fit suivre dans la chambre d'Angelo tout en haut. Elle parlait mal, ayant la gorge serrée, et le cœur lui battait.

— Ferme la porte, approche. Qu'est-ce que c'est que ça?

Elle lui mit sous le nez l'épingle d'or. Il ouvrit la bouche, ébahi et décontenancé.

— Tais-toi. Ne vas pas mentir. Qu'est-ce que c'est que ça?

— Ma tante,.. balbutia Angelo.

— Ce n'est pas vrai, cria Madeleine, tu as trouvé cela chez une drôlesse... Veux-tu te taire, méchant garnement!

Angelo se dressa comme un petit serpent.

— Une drôlesse, criait-il affolé d'indignation, elle, elle!.. Rendez-moi cette épingle, ma tante, ou bien...

— Ou bien?..

Elle leva la main.

Il ne broncha pas, et répéta crânement :

— Ou bien je m'en vais.

Ah mais! c'est qu'il l'aurait fait comme il le disait. C'était clair maintenant. L'ange se révoltait à la fin. Et Dieu sait les cataclysmes qui arrivent quand les anges se révoltent!

Madeleine s'apaisa comme par miracle, toute froide à cette pensée que le petit s'en irait. Cependant elle ne rendit pas l'épingle, mais elle la jeta à travers la chambre. Le bijou roula comme un petit fou avec un son clair, comme s'il se plaignait d'être ainsi maltraité. Angelo courut après, le ramassa, l'essuya, le frotta avec un pan de sa veste; puis il s'en vint effrontément piquer l'épingle sur une pelote que Madeleine avait confectionnée de ses propres mains.

C'était le comble de l'audace.

Pourtant Angelo était très rouge. Il sentait bien qu'il venait de faire une chose inouïe et il s'attendait à quelque épouvantable châtiment. Il tourna son œil inquiet sur la gouvernante. Celle-ci devina ce commencement de contrition :

— Misérable! dit-elle du ton le plus creux qu'elle put trouver.

Puis elle tira son mouchoir et se moucha d'une façon terrible en criant qu'elle était bien malheureuse.

— Mais, ma tante, murmura Angelo attendri, de quoi vous plaignez-vous? Je fais tout ce que vous voulez...

Elle saisit la balle au bond.

— C'est ce que nous allons voir. Angelo...

Elle fut obligée de tousser : elle étranglait.

— Angelo, tu as vingt-trois ans, et je comprends,.. c'est-à-dire je ne comprends pas... Mais enfin, vois-tu, mon enfant, il faut être honnête. Dans la vie, il n'y a que cela de bon. Si tu tournais mal, j'en mourrais. Cela devient un crime quelquefois de courir les filles. Si tu savais!.. Tu veux une femme? Eh bien! il faut en prendre une, voilà tout. Angelo, tu vas te marier.

— Moi! s'écria le jeune homme, tout étourdi, comme s'il venait de recevoir un mauvais coup.

Et il devint pâle, pâle.

— N'aie pas peur, mon petiot, j'ai bien choisi, va. Tante Madeleine a l'œil fin. Elle sait ce qu'il faut à un petit mignon d'enfant gâté comme toi. C'est une belle demoiselle qui n'a pas le sou, parce que, autrement, elle n'aurait pas voulu d'un pauvre petit diable d'imprimeur. Et j'espère bien que celle-ci ne dira pas non. D'ailleurs, nous avons des économies, par là, de quoi vous faire un joli ménage! Tu verras comme ce sera gentil. Eh bien! qu'est-ce que tu as? Est-ce

le regret de ta péronnelle qui te fait faire cette grimace? Ah! dis donc, il ne faut pas me mettre en colère. Je veux, tu m'entends bien?.. je veux que tu épouses Mlle Ferrière, ou sinon tu en verras de grises... Et maintenant, file!

Madeleine tendait vers la porte son doigt qui tremblait. Elle était toute rouge d'émotion parce que le petit chancelait avec de grosses larmes dans les yeux. Tout à coup il éclata et vint se jeter comme un perdu au cou de la bonne femme en criant dans un vrai sanglot :

— Tante, tante, je vous aime!..

Et il l'embrassait en pleurant comme un gamin et se cachant la figure dans la collerette de Madeleine bouleversée.

Pour un peu, elle aurait dit : « N'en parlons plus, » tant cela lui gonflait le cœur de le voir sangloter.

Mais lui recommença, comme si la fièvre le tenait :

— Tante Madeleine, vous êtes le bon Dieu... Je vous aime! je vous aime!..

— Bon, le voilà qui perd la tête, s'écria la gouvernante en serrant tant qu'elle pouvait le petit sur son cœur. P is elle hasarda :

— Écoute donc, si tu ne veux pas?..

— Mais si, je veux!

Et il la secoua de la belle façon en se redressant.

Il lui cria encore dans la figure :

— Je veux, entendez-vous, je veux...

Puis il prit la porte, dégringola toutes les marches et disparut, laissant Madeleine, les jambes cassées, se tenant le front à deux mains, essayant de comprendre, tandis que toutes ses idées tournaient dans sa cervelle comme son fil sur le dévidoir. Angelo, nu-tête, ébouriffé comme un petit chien frisé, courait aussi fort qu'il pouvait vers le pensionnat de Mme Morimbeau.

III.

Par bonheur, la porte était entr'ouverte : jamais il n'eût osé sonner. Il se glissa comme un chat dans la petite cour déserte, et, sautillant sur le bout des pieds, il gagna le jardin et se blottit derrière un arbre. De là, il allongea le cou du côté du mur, au fond, là-bas, sous les treilles où il y avait un banc. Il faisait une soirée claire avec un reste de jour dans une partie du ciel. L'autre commençait à laisser percer les premières étoiles. C'était le mois d'août; le jardin avait toutes ses feuilles, toutes ses fleurs et tous ses fruits : cela embaumait. Et Angelo, subitement affamé de tous ses sens,

regardait, aspirait, buvait l'air et allongeait les lèvres pour manger de baisers la jeune fille rêveuse, assise sous les treilles et qui ne le voyait pas. Quand il se fut bien régalé, pour la première fois de sa vie, de voluptés qui lui semblaient désormais permises, il se rapprocha de Thilda, doucement et le cœur détraqué à force de battre.

Elle leva la tête et rougit. Lui, alors, s'arrêta net, n'osant bouger et tout saisi par une confusion subite. S'il avait pu se cacher le visage dans la robe épandue sur les pieds de la jeune fille, peut-être, peut-être encore, eût-il trouvé le courage de lui raconter pourquoi il était venu. Mais comme cela, debout devant elle qui rougissait, jamais de la vie! Il songea à s'enfuir. Aussi, pourquoi ne disait-elle rien? Puisqu'on les mariait, elle devait bien le savoir. Elle le regardait très doucement; ses yeux se promenaient sur lui, demi fermés, avec un battement des cils qui chatouillait follement le cœur d'Angelo. Mais elle ne semblait pas confuse comme une vierge en présence de son fiancé. Cela surprenait le timide neveu de Madeleine. Enfin elle dit, tendant sa main vers lui, d'un geste ami :

— Vous avez bien fait de venir ce soir.

Il trébucha en prenant sa main qu'il lâcha très vite, cela le brûlait, et il vint se coller au mur dans l'ombre d'une traînée de pampres qui lui pendaient sur le nez. Maintenant, plus hardi, il ouvrait sur Thilda ses yeux tout larges, brillans, mouillés comme des bleuets sous la rosée. Elle dit, la voix un peu chevrotante, avec un effort pour paraître calme :

— Il y a comme cela des momens dans la vie où l'on a besoin d'un ami.

Elle s'attendrissait. Des pleurs lui vinrent qui emplirent tout à coup ses yeux.

— Vous pleurez! balbutia Angelo, qu'une grosse inquiétude souleva de son banc.

Il se pencha pour la voir, sa joue toucha l'épaule de la jeune fille. Elle tourna la tête un peu, et son regard voilé se posa sur les yeux levés d'Angelo. Pendant une seconde, ils se regardèrent ainsi dans le cœur, inquiets tous les deux et cependant ravis de ce toucher de l'âme dont la volupté exquise leur donnait comme la sensation d'un évanouissement. Elle détourna les yeux, lente, avec un sourire et dit tout bas comme un aveu :

— Non, je ne pleure plus!

Angelo baissa la tête, frôlant ses boucles blondes au corsage de Thilda, et il murmura, plus bas encore :

— Je vous aime! je vous aime!..

Leurs mains s'étaient prises et ils se tenaient éperdûment.

Alors elle dit, presque rieuse :

— Et quand on songe qu'aujourd'hui j'ai été demandée en mariage! Vous devinez ce que j'ai répondu?

Angelo se jeta sur les doigts de Thilda et, pour les baiser tous à la fois, il les roula sur sa bouche demi-ouverte. Elle ajouta avec un petit éclat de rire :

— J'ai répondu que j'avais fait le vœu de ne pas me marier.

— Vous avez refusé! dit-il, lui lâchant les mains, vous avez refusé!..

Elle fit signe que c'était vrai et demeura surprise de la brusque stupeur d'Angelo. Il s'était rejeté dans l'ombre des vignes et elle n'apercevait plus son visage.

Il se taisait.

— Vous me blâmez? dit-elle d'un ton de reproche.

Puis une colère lui vint.

— J'ai eu tort sans doute. J'aurais dû accepter cette occasion inespérée pour moi, pauvre fille, de sortir de cet esclavage, de vivre d'une autre vie plus large, plus tranquille toujours, avec une famille, moi qui suis seule au monde. Et cependant, lorsque M[me] Morimbeau est venue me dire qu'on faisait demander ma main, un effroi m'a prise, mon cœur s'est serré. Oui, j'ai pensé tout à coup que je ne pourrais pas aimer ce... mari et qu'il me faudrait renoncer à mes autres chères affections, à... votre amitié qui m'a consolée et que je puis, du moins, garder au fond de mon cœur sans offenser personne. Et c'est de cela que vous me blâmez, Angelo!..

Elle s'était levée avec un geste désolé, et son regard au ciel disait toute l'amertume de cette dernière souffrance. Et elle s'en allait fière, blessée, rapide, sous la nuit des arbres dont les feuilles basses lui caressaient le front. Distraite et courroucée, elle arrachait les fleurs que rencontrait sa main pendante, et elle les déchiquetait, laissant ainsi derrière elle une traînée de pétales roses et blancs comme un symbole de ses illusions effeuillées.

Angelo venait de comprendre. Il bondit sur les pas de Thilda, léger comme un faon, sans qu'elle l'entendît courir, et il l'arrêta au bout de l'allée dans le découvert du ciel étoilé, près du perron qui s'étendait tout blanc sous la lune. Elle voulut fuir : résolument il saisit sa taille et la retint. Elle ploya, demi renversée, le pied sur la première marche, défaillante. Alors il lui dit dans un grand trouble :

— Savez-vous qui vous avez refusé d'épouser aujourd'hui?

Elle le regarda.

— C'est moi, acheva Angelo, c'est moi... C'est ma tante qui vous

a demandée, et maintenant que vous m'avez refusé, je la connais, elle n'aura pas de repos qu'elle ne m'ait marié à une autre...

— Vous! vous!.. balbutia Thilda, c'était vous!.. Mon Dieu! qu'ai-je fait? Et Mme Morimbeau, qui est sortie ce soir pour porter ma réponse!

— Nous sommes perdus! sanglota Angelo.

Ils se prirent dans les bras l'un de l'autre, se serrant bien fort et tremblant comme des enfans désespérés.

— Thilda! appela soudain une voix à l'intérieur.

— C'est madame!

La jeune fille, essuyant rapidement ses yeux, s'élança dans la maison.

— Adieu!.. lui cria Angelo.

Et il s'enfuit en pensant que la nuit ne se passerait pas sans qu'il rendît l'âme.

IV.

Néanmoins il déjeunait le lendemain à table, sa serviette au menton, entre maître Barbarin et sa gouvernante Madeleine. Mais il mangeait du bout des lèvres, rechignant, boudeur, ses grands yeux baissés avec, au-dessous, un cercle noir comme une fille qui met du kohel. Madeleine le regardait furtivement et faisait des soupirs qui gonflaient son fichu de linon très blanc. Un déjeuner fin cependant, joliment arrosé d'un petit chablis gai et frais, couleur de soleil. Des rognons sautés dans un jus de madère embaumaient et des petites bouchées aux truffes avaient des fumets qui taquinaient les narines. Une tranche rose d'un saumon froid s'enfonçait douillettement dans une gelée aux crevettes, tandis qu'une pyramide de fraises musquées attendait sous la neige du sucre en poudre la mousse parfumée d'un demi-flacon de vouvray, dont la tête argentée émergeait d'un seau rempli de glace.

Maître Barbarin, dans sa veste légère de coutil gris, heureux, béat, caressé par ces odeurs gourmandes, mangeait doucement, buvotait et se délectait. Chaque fois que Madeleine passait à Angelo une assiette servie, l'enfant secouait les épaules avec un: « Je n'en veux pas » qui donnait des sueurs à la gouvernante. A la fin, impatientée, elle lui dit :

— Eh bien! si tu n'as pas faim, va-t'en.

Angelo se leva, jeta sa serviette à terre et sortit.

— Qu'a-t-il donc? dit maître Barbarin en essuyant délicatement sa bouche sensuelle.

Madeleine ne répondit pas, mais s'en alla voir si personne n'écou-

tait aux portes. Après quoi, elle revint s'asseoir, se tournant et remuant sur sa chaise comme si elle était sur de la braise. Elle pâlissait des lèvres et ses joues s'enflammaient. L'imprimeur lâcha sa fourçhette et la regarda avec un ennui, une peur égoïste en ses petits yeux enfoncés dans la chair bouffie de sa face de gourmand.

Tout à coup Madeleine, la voix étranglée, articula en mâchonnant ses mots :

— Il y a, Théophile, que le petit et moi nous quittons la maison... Je l'emmène à Paris.

— Hein! quoi! tu!.. vous!.. Sacrebleu! qu'est-ce que c'est que cette histoire-là? On ne pourra donc pas me laisser vivre tranquille! Qu'est-ce qui vous prend maintenant?

Madeleine s'essuyait les yeux.

— Certes, dit-elle suffoquée, il m'en coûtera de quitter cette maison,.. et vous-même, malgré votre conduite envers moi. Le bon Dieu sait ce que je souffrirai de vous laisser aux mains d'une autre femme, qui ne saura pas vous soigner comme moi, qui ne connaîtra pas vos habitudes, vos goûts, votre santé, pour vous donner toujours ce qu'il vous faut et ce qui vous plaît... Jésus! le cœur m'en saigne.

Maître Barbarin, tout blême, avait repoussé son assiette et soupirait. Déjà, et rien qu'à ce tableau de son futur abandon, il n'en pouvait plus. Cette catastrophe lui tombait sur la tête comme une tuile : il en demeurait assommé. Madeleine leva les yeux au plafond et ajouta :

— Mais je me dois avant tout à mon fils. Mon pauvre petit! dit-elle en s'attendrissant et les bras arrondis comme si elle le berçait encore, un pauvre agneau qui n'a pas demandé à venir au monde et qui est déjà malheureux!

— Malheureux? répéta machinalement maître Barbarin. Il ajouta, l'œil méfiant cependant :

— Pourquoi?

Madeleine se dressa sur ce mot, comme enlevée par un ressort, si bien que le bonhomme épeuré se jeta sur le dos de sa chaise. Elle se penchait :

— Pourquoi? vous demandez pourquoi, Théophile? Parce qu'il n'a pas de père, le chérubin, parce qu'il est un pauvre enfant sans nom et que personne ne veut de lui.

— Qui ça personne? bougonna l'imprimeur, dont la face se plissait d'un air dur.

Madeleine tira sa chaise loin de la table et se laissa tomber dessus, accablée, les mains pendantes.

Elle geignait :

— Je ne veux pas que mon enfant devienne un malhonnête homme. Je ne veux pas qu'il séduise les filles pour les abandonner ensuite avec leur enfant. Je veux le marier jeune, à une femme qui soit faite pour lui, qui lui plaise, et le soigne quand je ne serai plus là, — ce qui arrivera bientôt s'il plaît à Dieu ! — Cette femme je l'ai trouvée, je l'ai choisie pauvre, humble, dans l'espoir qu'elle ne le refuserait pas. Eh bien ! elle l'a refusé ! Si celle-là n'en veut pas, qui donc en voudrait? Personne. Et mon Angelo porterait toute sa vie le poids de ma honte ! Jamais il n'aurait une famille, une femme à lui, des enfans ! Et je pourrais vivre, moi, après avoir mis au monde un pauvre être innocent pour en faire un malheureux ! C'est bon pour ceux qui n'ont pas de cœur, ni d'entrailles, ni assez d'honnêteté pour réparer leurs fautes, maître Barbarin. Moi je ferai tous les sacrifices pour mon fils ; je m'en irai.

L'imprimeur furieux haussa les épaules.

— Cela vous avancera à grand'chose de vous en aller !

Elle riposta, élevant le ton :

— Cela m'avancera à ceci que, dans une grande ville, d'abord, on ne sait pas qui vous êtes, ni d'où vous venez et que les gens sont moins regardans sur le chapitre de la naissance que dans un petit trou de pays comme celui-ci, où tout se sait. Ensuite, j'ai mon idée.

Ici Madeleine redressa sa taille encore belle malgré l'ampleur ; son œil eut une façon de briller qui fit papilloter les yeux du bonhomme ébahi, et sa voix s'affila comme pour entrer plus avant dans l'oreille et dans le cœur de son maître.

— Il ne faut pas vous imaginer, parce que je vis et que je m'attife comme une vieille femme, que je ne sois plus bonne qu'à faire des cataplasmes et des laits de poule, maître Barbarin. Si vous comptez soixante et dix ans bien sonnés, moi, je viens, tout à l'heure seulement, de toucher mes quarante. Et, je m'entends. Donc il ne me sera pas impossible, — j'aime à le croire, — de rencontrer une personne honorable, ayant de l'âge, des goûts délicats, une santé fragile et qui exige des soins dévoués, et qui ne sera peut-être pas fâchée d'épouser une bonne femme, encore jeune, ménagère, experte en cuisine et en petits raffinemens de gourmet, qui le soignera, qui le dorlotera, qui l'aimera et qui le fera vivre plus longtemps et plus heureux qu'il ne l'eût fait sans elle. Et celui-là entendra trop bien ses intérêts pour refuser la seule condition que je mettrai à son bonheur et qui sera de reconnaître mon fils pour le sien, de lui donner un père, un nom. Nous lui ferons une si belle vie, ensuite, que, j'en jure bien, c'est lui qui nous remerciera. Tenez, le voyez-vous d'ici, ce vieux bonhomme,

rasé, peigné, bien vêtu, propre comme un sou neuf, assis dans un bon fauteuil, les pieds chauds, devant une petite table toujours servie de ces petits plats fins que personne ne fait mieux que moi, je m'en vante? Auprès de lui sa chère femme qui l'embrasse et qui, ma foi, le ragaillardit. Et son fils, mon Angelo, un beau garçon et un honnête homme dont il aura le droit d'être fier. Et sa petite bru, donc! si mignonne et si gaie, et qui chantera comme un pinson en avril! Et les petits! Oh! les tout petits surtout, qui lui courent dans les jambes et lui grimpent aux genoux tous ensemble en criant : grand-papa ! grand-papa !

Madeleine s'était prise à son rêve ; elle parlait en le suivant des yeux, transfigurée, rayonnante, rajeunie et presque jolie, en cette minute, comme elle l'était à vingt ans.

Puis un petit frisson lui vint en se rappelant son rôle. Elle coula son regard vers le bonhomme dont la mine attendrie lui gonfla le cœur d'un subit espoir.

— Je n'aurai qu'un chagrin, dit-elle d'une voix bien triste, ce sera de penser que je vous ai laissé seul.

Maître Barbarin fit une telle grimace de chagrin comique, avec l'air penaud d'un vieux renard pris au piège, que Madeleine se leva, sentant le rire la gagner et s'en alla, son mouchoir sur les yeux.

Maître Barbarin, tout seul, et n'ayant point déjeuné, songeait profondément en tournant ses pouces.

V.

Les huit jours qui suivirent cette matinée auraient semblé au vieil imprimeur les plus beaux de son existence si les préparatifs du départ de Madeleine ne lui avaient rappelé à chaque instant que son bonheur allait finir. Jamais soins délicats, attentions fines et multiples n'avaient enveloppé plus délicieusement sa vie. Du matin au soir, on le roulait dans une ouate de félicités et de jouissances qui béatifiaient tout son être égoïste et ramenaient dans ses sens perclus comme une efflorescence de sensations exquises. Ses rhumatismes cédaient à des frictions caressantes, à une médication douce dont l'art de Madeleine savait faire un plaisir. Sa table lui présentait chaque jour une surprise nouvelle, quelque raffinement de haut goût qui tenait en éveil sa sensualité gourmande. Le choix des mets et leur apprêt savant rallumaient d'une flamme discrète le feu amorti de son imagination égrillarde. Les coudes sur la nappe, les lèvres grasses, l'œil piqué d'une petite lueur gaie, il jacassait, dans la fumée de sa pipe, avec Madeleine en face de lui, souriante,

un peu coquette, et qui le ramenait, sans en avoir l'air, aux récits troublans des vieux souvenirs. Ensuite il s'endormait, ballottant sur son fauteuil, dans des poses bachiques, sa calotte de travers. La gouvernante se levait et prenait la lampe. Elle l'emmenait, elle le couchait, elle le bordait dans son lit bien blanc, après lui avoir noué son foulard sur le front. La veilleuse allumée, elle sortait sur la pointe du pied, n'ayant point l'air d'entendre s'il la rappelait tout bas. Le matin, quand il s'éveillait, la tasse de chocolat fumait sous son nez. Et la journée recommençait toute remplie de ces douceurs, de ces plaisirs, de ces soins, où l'âme heureuse s'épanouit. Et puis, tout à coup, on clouait une caisse, Madeleine traînait une malle et un froid tombait brusquement sur le cœur du bonhomme. Quelque chose alors le tiraillait. Il tournait autour de la gouvernante, rêveur, mâchonnant sa moustache. Il avait l'air d'hésiter; et puis, soudainement, il s'en allait.

Elle, derrière lui, se prenait la tête à deux mains, désespérée; ou bien, elle montait d'un coup ses épaules en grommelant :

— Tu y viendras !

Cependant le temps passait et Madeleine se rongeait d'inquiétude: c'est qu'Angelo, lui, devenait maigre et pâle, et triste à croire qu'il allait faire une maladie.

— C'est cette fille qui lui trotte dans la tête, pensait Madeleine. Et elle lui avait défendu de sortir. Angelo ne bougeait de l'imprimerie. Pour s'occuper, il faisait la besogne de maître Barbarin, et celui-ci trouvait ses loisirs fort agréables. Le jeune homme était intelligent et le remplaçait à merveille; le vieux bonhomme n'avait plus qu'à se laisser vivre.

Cependant Madeleine envoya chercher un indicateur, et, un soir après dîner, elle le posa sur la table pour chercher l'heure des trains.

Maître Barbarin changea de visage; cela tombait au beau milieu d'une digestion exquise, il en fut suffoqué. Ainsi c'était fini: Madeleine partait; il restait seul. Il s'attendrit sur lui-même à ce point que des larmes lui vinrent aux yeux. Il murmura :

— C'est donc décidé? tu m'abandonnes, Madeleine? Hélas! je suis vieux, je n'ai pas longtemps à vivre, tu aurais pu prendre patience encore, va !

— Et mon fils? dit-elle.

Il fit un effort :

— Écoute, si tu veux, je lui laisserai mon imprimerie; tiens, tout de suite, veux-tu?

Elle secoua la tête.

— Je veux qu'il se marie, et ici ce n'est pas possible... à moins que...

Il répéta docilement :

— A moins que?...

— Tenez, Théophile, laissons cela. Vous n'avez pas de cœur et maintenant je vous quitterai presque sans regret. Non! vous n'avez pas de cœur ni de pitié, ni de justice. Depuis le jour où vous m'avez prise, toute jeune et naïve, je vous ai consacré ma vie, à vous qui étiez vieux et que je n'aimais pas. Mais vous m'aviez donné un fils et, pour mon enfant, je me suis résignée à tout. J'espérais que ma conduite vous toucherait, que la vue de votre enfant vous donnerait pour lui des entrailles de père, que vous seriez fier de l'avouer un jour, car vous n'avez pas à rougir de lui : il est beau, il est instruit, il est honnête, et vous savez que moi je n'ai jamais été qu'à vous. Vous pouviez nous donner votre nom! nous en étions dignes et vous nous le deviez; mais vous êtes un égoïste. Eh bien! nous vous quitterons.

Elle fit un geste. Il crut qu'elle se levait et il allongea la main.

— Alors, dit-il, alors tu veux que je t'épouse? A notre âge, on se moquera de moi...

— Ah! bien, après? On jacassera peut-être; mais les honnêtes gens diront que vous avez fait votre devoir. Et vous ne vous en repentirez pas, Théophile. Au lieu de vivre seul et de mourir seul sans personne pour vous aimer et pour vous fermer les yeux, et pour prier pour vous, vous aurez autour de vous une famille qui vous adorera comme un père et vous vénérera comme un dieu. Ils ne se moqueront plus de vous, les gens qui verront tout le bonheur que nous vous aurons fait.

Le bonhomme baissait la tête, tout surpris des sentimens nouveaux qui lui venaient. Ces mots de père, de famille, entraient avant dans son vieux cœur et y éveillaient un écho jusqu'alors muet. Ce cœur battait lourd en ce moment avec un besoin inouï de tendresse et d'effusion. La porte s'écarta brusquement et Angelo se précipita comme un fou, les cheveux envolés, une lettre à la main. Puis, à Madeleine :

— C'est de Mme Morimbeau, dit-il, tout essoufflé.

Madeleine ouvrit la lettre et fit un geste de surprise. Le visage tout mouvant d'émotion, elle dit à Angelo :

— Cours vite chez Mme Morimbeau lui répondre que j'irai demain.

Angelo prit sa course, affolé de joie. Mais l'imprimeur le rappelait à si haut cris que le jeune homme s'arrêta et revint se pencher à la porte.

— Qu'y a-t-il? vite, disait-il, repartant déjà.

— Écoute..., c'est une commission, c'est... barbotait maître Barbarin. Approche-toi... Mais approche donc, morbleu!

Et lorsque Angelo impatient se fut jeté devant lui, le bonhomme

l'attrapa par sa veste, le courba vers sa bouche qu'il tendait et l'embrassa sur la joue, bruyamment. Puis il bégaya, les yeux troubles :

— Sauve-toi, maintenant.

Madeleine se tenait à quatre pour ne pas sangloter. Elle relut sa lettre par contenance, et elle finit par dire :

— Mme Morimbeau me prévient que Mlle Ferrière, cette jeune fille qui a refusé Angelo, demande à me parler. C'est une personne bien élevée; elle veut s'excuser sans doute. Après cela, dit-elle encore en hésitant, je ferais peut-être bien de n'y point aller, car si elle me parle de la situation d'Angelo...

Maître Barbarin s'était levé, tout seul, comme rajeuni par ses émotions généreuses, et il s'en alla prendre Madeleine à deux bras, la regardant avec des larmes.

— Eh bien! dit-il, tu lui apprendras qu'Angelo est notre fils, madame Barbarin.

VI.

Madeleine, s'habillant le lendemain pour se rendre chez Mme Morimbeau, sans y songer, mettait plus de soin à sa toilette, une certaine recherche où la tournure humble de la gouvernante disparaissait un peu sous le relief plus cossu de la bourgeoise. Et dans ce travail, elle se prenait insensiblement à des mouvemens d'orgueil qui la gonflaient. Elle mâchonnait en se regardant, se redressant, se faisant des sourires fiers :

— Mme Barbarin! Mme Barbarin! Au fait, dit-elle tout à coup, Angelo est un riche parti maintenant. Il pourra trouver mieux que cette institutrice qui n'a pas le sou. Je vais lui glisser cela tranquillement, à cette demoiselle qui a fait la sottise de nous refuser. D'ailleurs, j'ai l'idée que le percepteur pourrait bien nous donner sa fille. Elle a une dot, celle-là!

En sortant, elle passa par l'imprimerie. Maître Barbarin, tout seul, dormait, bien étalé dans son fauteuil, au frais, sans habit, les jambes allongées, la bouche ouverte. Dans la pièce à côté, Angelo, assis devant le bureau du patron, composait le journal, une feuille hebdomadaire remplie d'annonces, avec une page consacrée aux élucubrations de quelques indigènes, collaborateurs naïfs et gratuits.

Madeleine, en entrant, surprit Angelo immobile, un mouchoir sous le nez. Elle crut qu'il pleurait et se pencha. Mais le mouchoir avait subitement disparu et les yeux d'Angelo brillaient d'un éclat qui n'était pas celui des larmes.

Madeleine lui caressa les cheveux, l'embrassa et lui murmura, la voix câline :

— Pauvre petit mignon, va, sois bien sage, tu seras tout plein heureux dans quelques jours. Allons, je m'en vais. Tu sais, elle n'a pas voulu de toi, Mlle Ferrière? Elle en voudrait peut-être bien aujourd'hui, mais trop tard, mademoiselle; nous avons mieux que cela pour notre Angelo. Travaille bien, petit.

Et Madeleine s'en alla toute riante dans ses espoirs maternels.

Le mouchoir qu'Angelo avait si prestement escamoté reparut, mais cette fois il en tamponna sa bouche pour étouffer ses cris. Il beuglait dedans, il le mordait comme un petit enragé, en donnant des coups de pied sous la table. Il ne se connaissait plus de colère, de douleur. Même il eut cette pensée qu'il voudrait battre tante Madeleine. C'était inouï, à la fin, qu'elle disposât de lui avec cette autorité despotique. Oui, despotique! Et il était un homme, après tout, et il le lui ferait bien voir. Et il allait prendre une résolution tout de suite. D'abord il se décida à enlever Thilda, et puis il réfléchit que la jeune fille n'y consentirait peut-être pas. Alors il s'enfuirait, il s'en irait tout seul, n'importe où, bien loin... Il pleurait tant qu'il pouvait. Et son chagrin était si gros qu'il ne connut bientôt plus de bornes. Alors, tout net, il cessa de pleurer et devint calme et grave comme au moment des résolutions suprêmes. On verrait qu'il n'était plus un enfant.

Cependant Madeleine avait sonné chez Mme Morimbeau. Thilda vint la recevoir. Rougissante, très émue, la jeune fille s'empressa pour faire asseoir Madeleine dans le parloir de la pension. Elles étaient seules.

— Mademoiselle,.. commença la gouvernante d'un air pincé.

— Madame,.. murmurait l'institutrice.

— J'ignore, continua Madeleine, pour quel motif Mme Morimbeau m'a priée de venir.

— C'est en mon nom, madame, et je vous remercie d'être venue.

Madeleine attendait, très digne, mais un peu troublée par l'embarras plein d'émotion de Mlle Ferrière.

Thilda baissa les yeux pour dire :

— Je vous prie de m'excuser, madame, si j'ai fait répondre à votre demande par un refus... je ne savais pas...

— C'est très naturel, mademoiselle, interrompit Madeleine en se levant, et vous n'aviez pas à vous excuser. Heureusement que mon Angelo...

— Oh! je vous en prie, madame, s'écria la jeune fille se levant aussi et s'arrêtant devant Madeleine, soyez bonne, aidez-moi. J'ai à vous dire une chose... qui me coûte beaucoup. Mais je suis sans famille; toute seule, il faut bien que je m'explique moi-même. C'est un aveu que je ne puis faire qu'à vous... J'aime Angelo.

Thilda, toute frissonnante, venait de cacher son visage dans ses mains. Madeleine la regardait ébahie. Elle ne comprenait pas, mais elle crut comprendre.

— C'est-à-dire que vous aimez l'enfant; — il est assez beau pour cela, du reste, — mais vous ne pouvez pas l'épouser à cause de sa naissance. Vous êtes de bonne famille, vous, et dame! cela se comprend...

— Vous vous trompez, répondit doucement Thilda avec un regard timide de ses grands yeux noirs, je serais trop heureuse d'épouser Angelo.

— Mais vous l'avez refusé!

— Mme Morimbeau ne m'avait pas dit son nom.

— Comment! vrai? s'écria Madeleine. Alors vous accepteriez ce pauvre petit, tel quel, sans famille, sans fortune?..

— Nous travaillerions et nous serions heureux, murmura la jeune fille.

Madeleine avait les expansions brusques. Son cœur, gonflé, se détendit dans un cri de tendresse :

— Ah! que je vous aime! dit-elle, puisque vous aimez mon Angelo!

Et elle tira contre elle la pauvre fille tout éperdue de joie à cette caresse de mère :

— Eh bien! vous avez de la chance, ma petite, reprit tout à coup la gouvernante, les yeux brillans de plaisir, et vous n'avez pas fait un mauvais rêve? Apprenez, mademoiselle, qu'Angelo est le fils unique et... légitime de maître Barbarin et son successeur immédiat à l'imprimerie!

Et Madeleine se redressa triomphante, attendant l'effet magique de ses paroles.

Thilda, très sérieuse, répondit :

— Tant mieux... pour Angelo! Mais puisqu'il est riche, maintenant, vous ne pouvez songer à lui faire épouser une femme sans fortune, car je n'ai rien, moi, madame.

— Taisez-vous donc! grommela Madeleine, bourrelée d'émotion. Vous êtes bonne vous êtes belle; ne dites pas que vous n'avez rien. Je vous trouve riche, moi, c'est pour cela que je vous donne à mon fils...

Madeleine fit un mouvement brusque en lâchant ce mot qui échappait à son cœur et une confusion soudaine l'empourpra. Mais Thilda s'était jetée sur elle :

— Mère! dit-elle en lui mettant ses bras autour du cou.

VII.

On fit les noces, très hâtivement, sur le désir de Madeleine. A peine eut-elle épousé maître Barbarin, sans aucune cérémonie et le plus discrètement du monde, que l'on publia les bans d'Angelo et de Mlle Ferrière. La petite ville clabauda sur ces deux événemens à s'en donner la fièvre. Les commères surtout ne tarissaient pas, et, méchamment, pour vexer l'ancienne gouvernante, que, jadis, l'on appelait : Madame Barbarin, elles affectaient aujourd'hui de l'appeler : Madame Madeleine. Mais celle-ci remettait à plus tard le soin de redresser les impertinences et de faire valoir ses droits de bourgeoisie : Madeleine avait bon bec et les commères n'y perdraient rien. Ce qui l'occupait, l'obsédait, c'était le mariage d'Angelo. Maintenant que Madeleine adorait Thilda, il lui prenait des remords : elle se mourait d'inquiétude en songeant que peut-être le petit ne serait pas digne de cette belle jeune fille qui l'aimait tant. L'aimerait-il, lui? Son cœur n'était-il pas secrètement attaché à la « femme » qui lui avait donné des gages d'amour? Oh! cette épingle d'or! Madeleine en rêvait ; cela devenait un cauchemar. Cependant Angelo paraissait joyeux de son mariage, même un peu fou ; mais il continuait à devenir maigre et pâle, avec des yeux grands qui n'en finissaient plus. Il se résigne, pensa Madeleine ; à moins que le petit misérable, déjà corrompu jusqu'aux moelles, ne s'accommode du mariage que dans l'espoir d'en tirer des avantages pour payer ses débauches.

Un jour qu'elle déménageait la chambrette d'Angelo pour l'installer dans sa propre chambre, désormais réservée au jeune couple, elle fureta rageusement dans tous les coins sans parvenir à retrouver l'épingle :

— Qu'en as-tu fait? dit-elle brusquement à Angelo.

Lui, qui la regardait sournoisement, avec des rires cachés, devina tout de suite et répondit :

— Je l'ai perdue!

— Où cela?

— Dans la rue.

— Dans la rue! Tu la promenais donc avec toi!

Madeleine indignée, les bras croisés, ouvrait terriblement les yeux sur ce dernier témoignage de perversité.

— Ainsi, reprit-elle, tu avais l'audace d'aller voir ta fiancée, avec ce souvenir d'une autre... sur ton cœur, peut-être, misérable!

— Mais, ma tante... maman, balbutia Angélo qui ne pouvait

s'habituer à lui donner ce titre, malgré les douces remontrances de Thilda. Cependant lorsqu'il y parvenait, les colères de Madeleine tombaient tout net et sa voix grondeuse se faussait dans un attendrissement subit. Angelo continua :

— Vous n'avez jamais voulu m'écouter. Si vous saviez pourtant!

— Tais-toi ! s'écria Madeleine. Elle tremblait maintenant qu'il lui fît aveu : elle ne se sentait plus assez de sévérité pour l'entendre. Elle reprit tout ébranlée par ses émotions :

— Tais-toi, je ne veux rien savoir; mais écoute-moi. Tu es un homme aujourd'hui, on peut te parler raison. Ce qui est fait est fait : c'est passé, n'en parlons plus. J'aurais préféré que tu restasses sage jusqu'à ton mariage; c'était mon idée, le but de toute ma vie. Mais enfin quoi ! tu m'as échappé; le bon Dieu l'a permis : n'en parlons plus. Mais pour l'avenir, Angelo, oh! vois-tu, si tu faisais comme les autres hommes, si tu faisais souffrir ta femme, si tu la trompais, si tu avais des maîtresses, non, je le sens, je n'y survivrais pas!

Et Madeleine continua, très solennelle :

— Jure-moi que tu ne reverras jamais la... personne qui t'avait donné cette épingle.

Le jeune homme alors éclata, furieux, tapant du pied; il cria, levant les bras :

— Mais c'est impossible, puisque....

— Va-t'en! sauve-toi, je t'écrase!.. criait Madeleine hors d'elle les poings tendus, les yeux écarquillés d'indignation et d'horreur.

Ah! si ce mariage n'eût pas été à la veille d'être conclu, comme elle l'eût fait rompre, et comme elle se sentait coupable vis-à-vis de cette malheureuse fiancée!

Mais le jour fatal était venu, tout était prêt, les robes cousues, le festin commandé, les invitations lancées. On parait l'église, on posait des tapis, on enguirlandait les cierges et le portique. Thilda se recueillait dans les troublantes rêveries de ses dernières heures de jeune fille.

— Je veillerai ! se répétait Madeleine avec une énergie farouche.

Enfin la cérémonie s'accomplit. Jamais on ne vit rien de plus charmant que ce petit couple trottinant ensemble, à la sortie de l'église, avec une gravité pleine de gaucherie.

Ils se serraient bien près tous les deux, comme s'ils avaient peur de se perdre.

Et dans la clarté du soleil, qui les bénissait d'une large tombée de rayons, tout cela se mêlait, les boucles brunes et la frisure blonde, le voile flottant et l'habit noir, la moustache fine et conquérante et la couronne blanche aux fleurs embaumées. On ne pou-

vait s'y tromper : ceux là étaient bien unis. Lui souriait, elle aussi avec ses yeux mouillés, brillans sous la paupière mi-close.

On les ennuya beaucoup en les séparant, comme il convient, pour l'étiquette du dîner. Assis face à face, ils se regardaient bien naïvement, à pleins yeux. Angelo, lui, la mangeait bien mieux que ce que l'on servait sur son assiette. Elle en ressentait des frissons, parfois à lui voir remuer les lèvres. Autour d'eux on plaisanta beaucoup; ils ne comprenaient pas. Cependant ils trouvèrent le dîner bien long. Il y avait là des gens graves qui péroraient lentement, sans pitié, et d'autant plus bavards qu'ils avaient mieux dîné. Madame Morimbeau s'épancha. Elle avait des ambitions littéraires et s'en ouvrit en des phrases doctes. Même elle promit, en permettant que l'on en prît acte, de dédier l'ouvrage qu'elle comptait présenter à l'Académie, au premier-né de M[me] et M. Barbarin *Junior*.

Là-dessus, on porta un toast qui mit en feu les deux petits visages des nouveaux époux. Madeleine en eut pitié et les tira de table pendant le tapage des verres. Tous les deux, elle les emmena; puis, sans phrase, sans discours, elle les conduisit à leur chambre.

— Je sais bien que ce n'est pas ainsi l'usage, dit-elle, mais, ma foi, je trouve les habitudes de province révoltantes. Vous voici mariés, toutes les herbes de la Saint-Jean y ont passé, vous vous appartenez, arrangez-vous, le reste ne regarde personne. Bonsoir!

Elle s'en allait si émue sans le vouloir dire, que son bougeoir tremblait dans sa main, lorsque son regard rencontra sur la cheminée, brillante comme une tache d'or dans la grande lumière de toutes les bougies des flambeaux, l'épingle maudite piquée insolemment toute droite sur la pelote de satin blanc de la mariée.

Ses jambes plièrent, elle eut au cœur un coup terrible. Du revers de sa main elle essuyait ses yeux. Puis une pensée brusque lui vint. Si Thilda apercevait cette épingle! Elle tourna la tête vers les mariés. Ils étaient là tous les deux, plantés, arrêtés au milieu de la chambre, se tenant par la main, bien fort par exemple, mais ne se regardant pas, ne bougeant pas, presque dos à dos. En dessous leurs yeux luisaient. Tout près on eût entendu la jolie musique de deux pauvres petits cœurs détraqués qui battaient comme des fous.

Madeleine se glissa du côté de la cheminée et prestement, d'un coup, enleva l'épingle. Mais, à ce moment, Thilda l'avait suivie des yeux et, surprise, elle s'écria :

— Mon épingle!

Elle se rapprocha de Madeleine, qui demeurait pétrifiée, les doigts en l'air avec la boule qui tremblotait; et elle ajouta, regardant Angelo derrière elle, qui ne lâchait pas sa main :

— Je l'avais perdue.

Il répondit :

— Je l'avais trouvée... et je la gardais.

Alors Madeleine reprit ses sens :

— C'était votre épingle, Thilda? bien vrai?

La jeune femme tira de ses cheveux un bijou tout pareil et le lui tendit :

— Voyez, dit-elle.

Alors Madeleine, courroucée, apostropha Angelo.

— Tu ne pouvais pas me le dire, n'est-ce pas?.. et un flot de paroles lui sortit des lèvres. Elle se soulageait d'avoir tant souffert. Cependant Angelo s'impatientait et la poussait en riant vers la porte.

— Eh! dit-il, criant bien fort pour l'interrompre, vous n'avez jamais voulu me laisser parler...

Mais une pensée retourna soudain Madeleine. C'était cette épingle qui était la cause de leur bonheur à tous, du mariage d'Angelo et de son mariage à elle, sa réhabilitation. Sans la frayeur qu'elle lui avait donnée, la jolie petite épingle d'or, rien de tout cela ne serait advenu.

— A quoi tient le bonheur cependant! murmura Madeleine. Voulez-vous bien me la donner, Thilda? dit-elle en appuyant toute souriante le bijou sur ses lèvres.

— Oui, oui, mille fois oui!.. répéta, après sa femme, Angelo qui trépignait.

Madeleine se sauva, tirant la porte sur les deux enfans, qui déjà s'embrassaient. Et elle s'en alla dans sa chambre, où, près du lit, pendait une façon de vieux cadre à vitre mobile derrière laquelle se voyait un mélange bizarre de petits objets fanés, des reliques, comme disait Madeleine. Il y avait là des petits bas, des petits chaussons de laine tricotés, tout petits à mettre le bout du doigt et qu'avaient chaussés les jolis petons d'Angelo. Et puis un hochet tout mordillé, avec son grelot d'argent. Et une croix d'honneur quand le petit allait en classe, et une longue boucle de cheveux fins d'un blond d'or pâle. Et encore des chiffons.

Madeleine ouvrit pieusement la vitre, elle regarda longuement, et les yeux troubles, ces chers souvenirs de l'enfant tant aimé, et, les doigts tremblans, au beau milieu de son trésor elle piqua l'épingle.

George de Peyrebrune.

LES

TRAVAUX PUBLICS

DE

LA VILLE DE LONDRES

I. Rapports du *Metropolitan Board of works.* — II. *Municipal London*, par M. Firth. — III. *Local Government and Taxation in the United Kingdom* (publication du Cobden Club).

Au nombre des promesses que renferme le programme des libéraux anglais figure la réforme du gouvernement municipal de Londres. Il n'y a pas la moindre chance, croyons-nous, que le parlement ait à discuter un projet de loi réorganisant l'administration de la capitale pendant la session actuelle : les affaires d'Irlande et les Irlandais absorberont le temps que la besogne législative courante laissera libre. Une commission parlementaire siège en ce moment afin d'examiner une fois de plus la question et de se prononcer sur le *Government of London Bill.*

Les membres du cabinet ont pris des engagemens ; l'an dernier, M. Gladstone exprimait à Guildhall, au centre même de la cité, l'espoir qu'on verrait une application plus efficace et plus large du principe du *self government* municipal à la métropole. Sir William Harcourt et M. Bright ont proclamé l'urgence d'une réforme qui est exigée par les radicaux et par les politiciens de profession, mais

qui n'est nullement réclamée par la majorité des intéressés, les habitans de Londres; la vaste population sur laquelle on veut expérimenter ne se plaint pas du régime sous lequel elle vit, et elle ne suggère pas de remède à des maux dont elle n'a pour ainsi dire pas conscience. L'agitation est artificielle : lorsque vous prenez en main les rapports de la Ligue pour la réforme municipale de Londres, vous arrivez vite à la conviction que vous avez devant vous un petit groupe de réformateurs obstinés, qui veulent façonner l'administration de la capitale sur le modèle des grandes villes de province sans tenir compte de différences fondamentales. Ces radicaux ont sous les yeux l'exemple de Birmingham, où leurs coreligionnaires politiques exercent une sorte de monopole; ils espèrent infuser un esprit semblable à la capitale et contrecarrer l'influence conservatrice des clubs et des salons du West-End. Ils voudraient mettre la main sur l'ensemble des départemens qui constituent l'administration de Londres et qui sont détachés aujourd'hui les uns des autres, comme la voirie, les écoles, les hôpitaux, ou bien qui dépendent de l'état, comme la police, ou de compagnies particulières, comme le gaz et l'eau.

« Une plus grande confusion de gouvernement n'a jamais existé en temps de paix dans aucune grande ville du monde, » disait en 1881 M. Bright à la chambre des communes (1). Ce jugement a un fond de vérité : l'administration de Londres est un enchevêtrement de juridictions indépendantes. La capitale n'est pas soumise à une autorité municipale unique, — ce qui est l'idéal des radicaux, — mais à un grand nombre d'autorités dont aucune n'est élue directement par les contribuables. Ces juridictions se croisent si bien que, si l'on traçait une carte de Londres et que l'on coloriât les divers districts des diverses autorités, on trouverait plus de trois cents subdivisions. Considérez seulement ce qu'on est convenu d'appeler les fonctions municipales, et vous les trouverez réparties entre le *School Board of London*, qui a le contrôle de l'éducation, — le *Local Government Board,* qui applique la loi des pauvres, — le ministre de l'intérieur, de qui dépend la police, — les *Conservancy Boards,* qui ont soin des rivières. A côté de ces pouvoirs isolés, il y a la juridiction spéciale du Bureau des travaux publics, qui embrasse les grands égouts, les ponts, la voirie, les parcs, etc.; celle-ci s'étend à toute la capitale, à l'exception d'une portion excessivement restreinte, la *cité,* qui a conservé ses richesses et ses privilèges, qui se complaît dans son isolement et qui redoute toute

(1) « L'administration municipale de Londres est un chaos en voie de transformation, » a dit ici-même M. Cochin. (Voyez dans la *Revue* du 1er juin 1870, *le Régime municipal des grandes villes.*)

ingérence dans ses affaires. Le lord-maire de la cité passe pour le représentant officiel de la capitale; il n'en représente en réalité qu'une très petite fraction; le véritable maire de Londres est un personnage moins connu à l'étranger, qui n'a ni robe de parade, ni voiture de gala, ni état-major pompeux; nous voulons parler du président du *Metropolitan Board of works*.

Londres souffre d'une décentralisation excessive, d'un éparpillement des services municipaux. La façon dont le gouvernement y est organisé rappelle une mosaïque. Les frais en sont augmentés; en centralisant les services, en les rattachant les uns aux autres, on économiserait quelques centaines de mille livres par an, on simplifierait le mécanisme, mais on s'exposerait à d'autres inconvéniens, notamment à celui de créer une institution trop puissante et qui, à un moment donné, pourrait devenir dangereuse.

Au point de vue théorique, il existe en Angleterre des anomalies plus flagrantes que cette distribution défectueuse du *self governing power*, dans la capitale, quand ce ne serait que le pouvoir arbitraire de magistrats non électifs dans les districts ruraux. En pratique, il reste à prouver que Londres soit plus mal gouverné par la corporation de la cité, le *Metropolitan Board of works* et les *vestries*, que ne le sont les villes et les bourgs par leur *councils*.

Les réformateurs demandent que l'œuvre de réorganisation soit entreprise sur-le-champ. La seule solution qui leur donnerait satisfaction serait la constitution d'une municipalité unique, directement élue, qui concentrerait dans ses mains le contrôle de toutes les matières municipales. Ils ne veulent plus de bourgs confédérés, pourvus chacun d'une administration locale et nommant un conseil suprême : c'était la combinaison proposée par Stuart Mill. Elle n'est plus assez radicale; c'est toutefois celle qui a le don de plaire aux magnats de la cité, parce que de la sorte leurs privilèges pourraient rester intacts; la cité serait le premier des nouveaux bourgs.

La cité dispose d'une grande influence; elle a réussi à déjouer tous les desseins hostiles. Les radicaux s'en rendent compte, et afin de se concilier les sympathies de cette corporation puissante, ils veulent étendre son organisation à toute la capitale, sacrifier le *Board of works* et créer une constitution sur le modèle de celle de la cité. Ils espèrent par là diviser leurs adversaires et, en flattant la cité, l'empêcher de faire cause commune avec le *Metropolitan Board* et les *vestries*. Il n'est pas sûr qu'ils y parviennent.

La réforme est des plus difficiles. Le gouvernement qui l'entreprendra est certain de se heurter à des obstacles et de se créer des inimitiés. C'est une œuvre utile, mais en l'accomplissant il faut renoncer à l'espoir d'une récompense. Depuis 1863, tous les cabi-

nets se sont abstenus de toucher à cette question, si urgente qu'en ait pu être la solution.

C'est une besogne ingrate. On n'est soutenu que par une minorité bruyante, — la majorité des habitans de Londres est indifférente ou hostile, la province n'a pas d'enthousiasme pour cette réforme, qui doit profiter uniquement à la capitale. Il y a des intérêts puissans que toute tentative effarouche. La cité n'a pas de sympathie pour M. Gladstone, qui menace l'ascendant de la ploutocratie; elle redoute toute innovation qui pourrait avoir pour résultat de rendre aux citoyens le contrôle de leurs affaires. Les *vestries* disposent de milliers de petits fonctionnaires qui craindront d'être dépossédés. Les conservateurs de toute catégorie ont une peur instinctive de toute réforme qui éveillerait la vie populaire dans la grande capitale et qui compromettrait l'influence qu'ils prétendent avoir. L'aristocratie, qui possède des rues et des quartiers, aura des inquiétudes : un conseil municipal avec des opinions avancées peut vouloir imposer des charges autrement lourdes que celles qui pèsent aujourd'hui sur la grande propriété foncière métropolitaine. Ils craindront qu'il n'arrive à Londres ce qui se passe à New York, où la taxation municipale, imposée par une majorité qui ne paie pas de taxes, est intolérablement lourde.

D'autre part, on ne peut se figurer jusqu'où va l'apathie des habitans de Londres pour ce qui touche à la vie municipale. Cet état d'esprit se comprend lorsqu'on pense à l'énormité de la population, aux distances. Londres est une expression géographique, ce n'est pas une chose vivante. Pendant huit mois de l'année, le West End est à moitié vide d'habitans; les grands marchands de la cité et même les plus aisés d'entre les boutiquiers résident à une certaine distance de leurs bureaux ou de leurs magasins. Tout ce monde ne s'intéresse guère aux affaires métropolitaines. Un habitant de Birmingham ou d'Édimbourg qui vient vivre à Londres perd tout sentiment municipal, — les gens nés dans la capitale ne l'ont jamais éprouvé. Londres leur est toujours apparu comme une collection de paroisses, ils ont été déroutés par la quantité de diverses autorités et ils ont peu songé aux avantages personnels qu'une réorganisation du gouvernement municipal pourrait avoir pour eux. Les élections parlementaires se font à Londres au milieu d'une absence d'esprit public, qui est encore bien plus marquée lorsqu'il s'agit de voter pour les *vestries*. Il n'est guère probable qu'une modification dans la législation existante puisse faire naître ce sentiment civique.

Un conseil municipal, élu directement par une ville aussi immense, représentant près de 4 millions d'habitans, disposant d'un budget de 150 millions de francs, semble une assemblée bien puissante; il peut vouloir s'arroger des fonctions politiques. Est-ce que Lon-

dres réorganisé ne sera pas trop fort pour le bon ordre du pays? Londres n'est pas, par ses traditions, un état dans l'état comme Paris, il ne ressemble pas non plus à une ville manufacturière, dominée par une classe dangereuse. Londres est trop vaste, formé d'élémens trop divers pour qu'on ait à y redouter des émotions populaires. En tout cas, quelque tapage que fassent les radicaux, il ne saurait être question pour le gouvernement de se dessaisir de la police; celle-ci forme un corps de 10,000 hommes bien disciplinés qu'on ne mettra pas sous les ordres d'un conseil municipal.

Un autre danger, c'est la richesse de la nouvelle municipalité. Que Londres tombe entre les mains d'une commune, comme Paris, cela semble peu probable. On craint plutôt de voir se produire des faits comme ceux qui ont donné un si mauvais renom à New-York. On n'a pas oublié que la corporation démocratique de cette ville a poussé la corruption et la concussion à un degré inouï.

Les radicaux espèrent adoucir l'opposition en proposant de créer un ministère spécial qui aurait pour mission de s'occuper des affaires de la capitale et d'être l'intermédiaire entre le parlement et la municipalité. Des libéraux vont plus loin : ils voudraient armer le ministre de l'intérieur d'un droit de *veto* et permettre au cabinet de suspendre, par un *ordre en conseil*, l'exercice des privilèges municipaux de la capitale.

Cette nouvelle tentative qu'on fait pour réformer l'administration de Londres aura-t-elle un meilleur sort que les précédentes? L'avenir le montrera. En attendant, il nous a paru opportun de décrire en détail l'un des organes les plus importans du Londres actuel, — le *Metropolitan Board of works*, — dont l'existence est menacée par les radicaux.

I.

La dernière proclamation royale, interdisant la construction de nouvelles maisons à Londres, date de 1674. Depuis cette époque, la royauté anglaise n'a plus élevé d'obstacles ni d'objections à l'agrandissement de la capitale. Les Tudors et les Stuarts avaient des motifs de jalousie, d'inquiétude, de crainte que l'histoire justifie. Le nombre des habitans, la grandeur de la ville, relativement aux autres villes du royaume, étaient bien plus considérables alors qu'à présent. De plus, la cité exerçait aux XVIe et XVIIe siècles une influence marquée sur les affaires politiques de l'Angleterre, à peu près la même influence que Paris exerce aujourd'hui en France. Les bourgeois de Londres intervenaient activement, par des émeutes, dans la conduite du gouvernement; leur hostilité avait déterminé, en partie, la chute de Charles Ier. Il était naturel que son fils s'efforçât de prendre des pré-

cautions; c'était d'autant plus naturel qu'il avait une dette de reconnaissance envers ces mêmes habitans; fatigués de la tyrannie militaire de Cromwell, ils avaient facilité la restauration et, par là même, ils avaient fait sentir leur force. Toutes ces mesures restrictives n'avaient jamais eu grande efficacité et, dix ans après la dernière ordonnance royale dont nous parlions plus haut, Davenant, dans son *Essay on ways and means of supplying the war*, combattait déjà l'idée que l'extension de Londres fût un mal. Vouloir arrêter l'essor de la capitale était peine perdue au XVIIIe siècle (1). L'agrandissement de Londres a été rapide, soudain; il est l'œuvre des cent cinquante dernières années. Le développement des institutions municipales n'a pas marché parallèlement. Il en est résulté qu'en dehors de la cité de Londres, de Westminster et de Southwark, le reste de l'agglomération de maisons et d'habitans était abandonné à lui-même, sans lois générales, sans organisation.

Londres n'a pas grandi d'une manière systématique. La capitale n'avait pas qu'un seul centre autour duquel elle se développait. En dehors de la cité, qui était le noyau véritable, il y avait Westminster, doté d'une organisation à part, à demi ecclésiastique, qui subsiste encore aujourd'hui d'une façon nominale; il y avait les villages adjacens, qui se sont étendus, qui se sont donné la main pour former un ensemble.

Dans les temps anciens, la *cité*, enfermée dans ses murailles, semble avoir été regardée comme la capitale, mais à mesure que la population dépassait ses étroites limites, les districts connus aujourd'hui sous le nom de quartiers extérieurs (*outer wards*) étaient incorporés à la cité. Lorsque le district de l'autre côté de la rivière, au pied du pont de Londres, se peupla davantage, il fut aussi annexé à la ville mère. La cité, siège du commerce, possédait un gouvernement municipal d'une haute antiquité. Westminster, où se trouvaient les habitations de la royauté et du parlement, était administré en vertu de chartes anciennes. De temps immémorial, la cité, Southwark et Westminster avaient envoyé des représentans à la chambre des communes, mais la ville nouvelle ne comptait pas aux élections.

Les cités de Londres et de Westminster avaient commencé par être séparées l'une de l'autre; il y avait eu entre elles des terrains vagues, sans maisons; dans les premières années du XVIIe siècle, elles étaient pleinement réunies l'une à l'autre, en partie, dit-on grâce au grand nombre d'Écossais qui avaient suivi à Londres Jacques Ier et qui s'étaient établis le long du Strand (la rue qui suit le

(1) Les efforts des Tudors et des Stuarts ne furent imités par aucun des souverains de la maison de Brunswick.

cours de la Tamise de Charing Cross à Temple Bar). Jusqu'en 1680, Saint-James square, Pall Mall, servaient de pâturages. Au début du XVIIIe siècle, Hackney, Newington, Marylebone, étaient des villages dans la campagne fort éloignés de la capitale. Marylebone était le plus proche, mais, jusqu'aux premières maisons de Londres, il y avait bien un bon mille de champs. C'était vers l'ouest, là où se trouvaient les demeures des gens riches et de l'aristocratie, que la ville s'étendait. Lord Burlington, sous Charles II, avait construit son grand palais dans Piccadilly, afin de n'avoir pas de maisons au-delà de son habitation et d'être à la limite extrême de la ville. Moins de cinquante ans après, Burlington house était au cœur même du West End, entouré de rues nouvelles de toutes parts. A l'exception de quelques villages épars, au XVIIe siècle, l'espace occupé par les quartiers de Belgravia, de Chelsea, de Kensington, de Saint John's Wood, était une plaine couverte de champs et de jardins. C'était en quelque sorte une collection de villes qui avaient poussé au hasard, sans plan fondamental, sans unité de dessein, sans cohésion; elles avaient grandi l'une à côté de l'autre, sur les deux rives de la Tamise, de Battersea jusqu'à Blackwall. Aujourd'hui que Londres forme un tout compact, sans espaces vides intermédiaires, la ville ne cesse de grandir, mais l'augmentation de population se fait d'une façon entièrement périphérique. Au centre, il existe une dizaine de districts qui forment comme un noyau; — la population y diminue constamment par suite de la substitution des magasins et des bureaux aux logemens d'habitation. Dès que la nuit tombe, les négocians et leurs commis émigrent et retournent au logis. Pour ne parler que de la cité, le nombre des habitans est tombé de 129,000 en 1853, à 74,000 en 1881.

Autour de ce centre qui s'appauvrit, il existe un cercle de districts formant partie de Londres et qui tous voient augmenter leur population d'une manière plus ou moins rapide; — cette augmentation est d'autant plus grande qu'on s'éloigne davantage du centre. En dehors de ce cercle, séparée de la capitale seulement par une ligne arbitraire, vous trouvez une autre zone dont le développement est encore plus prompt; — en vingt ans, la population présente une augmentation de 104 pour 100.

Il peut paraître étrange que les habitans de la cité de Londres n'aient pas eu l'ambition d'étendre au fur et à mesure leur corporation à la ville qui naissait autour d'eux. L'autorité de leur administration se bornait à la cité même, aux quartiers extérieurs, à Southwark enfin, qui s'était créé à l'autre bout de London Bridge. En ce qui concernait le gouvernement intérieur, l'administration des affaires locales reposait sur des bases qui assuraient aux habitans une représentation suffisante de leurs intérêts et de leurs besoins.

Mais ces avantages étaient restreints à l'étendue étroite qui jouissait de la vieille charte municipale. La cité renonça vite au désir de réglementer les faubourgs; elle y fut forcée peut-être par la jalousie de la couronne. Repliée sur elle-même, elle se contenta de maintenir en vigueur ses privilèges concernant les marchés, de prélever les péages sur les routes, d'encaisser les droits sur le charbon, le vin le blé : c'était taxer le Londres nouveau au profit d'une corporation opulente au sein de laquelle il n'était pas représenté.

La jeune ville était abandonnée à elle-même. Il n'existait pas d'autorité centrale qui s'occupât de l'administrer. Les districts nouveaux n'avaient pas d'organisation municipale; pour la plupart, ils étaient sans connexion entre eux. Le seul lien commun, c'était une institution qui datait de 1562, — un système de registres de l'état civil connu sous le nom de *bills of mortality* qui fonctionnait dans une certaine étendue. Les limites de la métropole ne furent jamais déterminées par une loi spéciale; de temps à autre, un acte du parlement, voté en vue d'un objet particulier, définissait ce qu'il fallait entendre par là. Pendant longtemps, la capitale, dans son acception la plus large, fut identique à celle des *bills of mortality*. Les secrétaires des paroisses recueillaient la liste des naissances et des enterremens; le tableau d'ensemble en était publié annuellement. A mesure que la ville s'agrandissait, on englobait les nouvelles paroisses. En dernier lieu, 148 paroisses coopéraient aux *bills of mortality*. Mais la publication de ces listes était toute volontaire; quelques paroisses, vers 1823, se dispensèrent d'y prendre part. On avouera que, comme lien commun, c'était assez peu de chose que cette association des secrétaires des paroisses.

Vers 1832, à l'époque où l'attention se portait avec ardeur du côté des réformes intérieures, un véritable chaos régnait dans l'administration de Londres. Trois cents autorités différentes, sous des noms variés et avec la plus grande diversité de fonctions, prétendaient au droit d'imposer des taxes locales soit en vertu de la coutume, soit en vertu de lois modernes. Plus de 10,000 personnes, en qualité de *vestrymen, commissioners, guardians, members of manorial courts, magistrates of quarter sessions*, se partageaient le soin de gouverner la ville. Aussi la condition de la plus grande partie de la métropole, sous le rapport des services de voirie et d'hygiène, laissait beaucoup à désirer. Les rues n'étaient pas pavées; elles étaient mal éclairées et mal balayées.

Quelques-unes des paroisses, qui avaient une constitution représentative, étaient administrées bien et économiquement, mais la plupart étaient soumises à des corporations, *self elected*, irresponsables. Dans quelques districts, des dettes considérables avaient été contractées; — dans fort peu, les devoirs d'une municipalité intel-

ligente étaient remplis par les *vestrymen*. Le mode d'élection, la qualification électorale de ceux-ci, variaient d'une paroisse à l'autre. A Hackney, il fallait habiter une maison évaluée à 40 livres sterling (1,000 fr.) par an; à Bloomsbury, on perdait ses droits si on avait des locataires. A Saint Paul's Shadwell, le cens électoral n'était que de 10 livres sterling; à Saint George in the East, il tombait à 24 shillings.

Il y avait une multiplicité étonnante de commissions de pavage et d'éclairage. De Charing-Cross jusqu'à Temple-Bar, sept autorités différentes se partageaient le soin d'entretenir la voirie. Ordinairement il y avait brouille entre elles, et cela n'augmentait pas les facilités du trafic. Parfois la chaussée dépendait d'une commission, le trottoir d'une autre, l'éclairage d'une troisième. Les habitans des paroisses naissantes étaient encore plus malheureux. Lorsqu'un grand domaine était divisé en lots à bâtir, le vendeur influent faisait passer au parlement une loi particulière à laquelle personne ne prenait la peine de faire opposition. Les clauses de cette loi assuraient invariablement l'autonomie complète du nouveau district sans s'inquiéter comment elle affectait les quartiers voisins.

En 1855, dans la paroisse Saint-Pancras, dix-huit commissions distinctes exerçaient une juridiction sur les rues et les maisons. Chacune avait été instituée en vertu d'une loi séparée, les clauses de ces lois n'étaient pas les mêmes. Deux districts, dans le sein de cette paroisse, n'étaient soumis au contrôle d'aucune autorité : ils restaient sans éclairage, les routes étaient défoncées; dans une autre partie de cette même paroisse, on laissait volontairement tomber en désuétude les pouvoirs conférés par le parlement. Trois fois de suite les habitans s'entendirent afin d'obtenir des chambres un acte général qui s'appliquât à toute la paroisse; leurs efforts échouèrent; les droits et les privilèges particuliers l'emportèrent.

En 1817, le *Metropolitan general paving Act*, connu sous le nom de *loi de Michel-Ange Taylor*, consolida et systématisa les provisions relatives au pavage et à la voirie contenues dans des lois spéciales. Seulement les effets de cet acte étaient limités aux rues et places publiques de la cité de Londres, de Westminster, du bourg de Southwark, des paroisses de Saint Pancras et de Marylebone.

La réforme parlementaire de 1832 donna des droits politiques aux habitans de Londres qui n'étaient compris ni dans la cité, ni dans Westminster, ni dans Southwark. Cinq bourgs nouveaux furent constitués. C'était un bienfait politique, qui ne changeait rien au chaos dans lequel se débattait l'existence municipale.

En 1835, un grand nombre des villes les plus importantes d'Angleterre furent dotées d'institutions municipales représentatives. Aujourd'hui on trouve de semblables institutions partout dans le

royaume, excepté à Londres (en dehors de la cité). La loi établissant ces institutions fut votée à la suite du rapport présenté par les commissaires nommés en 1833. S'ils avaient été en mesure de soumettre leur rapport sur Londres en même temps que leur rapport sur les autres corporations municipales, sans aucun doute Londres aurait été comprise au nombre des villes appelées à profiter de la nouvelle législation.

L'adresse de la chambre des communes, votée au commencement de la session de 1835, faisait ressortir l'utilité de placer les corporations municipales sous un contrôle populaire vigilant; on ne suggéra pas l'idée que la cité de Londres dût être traitée d'une façon différente ni plus douce que les autres. En 1837, les commissaires finirent par présenter leur rapport sur la corporation de Londres. Leurs vues relativement à la nécessité de réformes immédiates étaient absolues et concluantes. « Nous ne trouvons, disaient-ils, aucun argument justifiant la ligne de conduite adoptée à l'égard d'autres villes, qui ne s'appliquerait pas avec autant de force à Londres, à moins que la grandeur du changement ne soit considérée comme transformant une difficulté pratique en une objection de principe. » Ils étaient opposés à l'idée d'établir des municipalités séparées, indépendantes, idée qui a paru à certains réformateurs présenter une solution possible de la difficulté. Dix-huit ans devaient s'écouler avant que l'autorité centrale, dont ils recommandaient l'établissement, fût instituée.

Lorsque le rapport fut soumis à la chambre des communes, une modification s'était produite dans les relations des partis, l'ardeur pour la réforme municipale s'était calmée, et d'autres questions attiraient l'attention des esprits : la mesure séparée que lord John Russell avait annoncée touchant l'administration de Londres ne fut jamais présentée; l'influence de la cité s'exerça afin de l'empêcher, et s'exerça avec succès. La menace de la défection des représentans de la cité, menace dont un ministère qui n'avait que quelques voix de majorité était obligé de tenir compte, et l'élection de lord John Russell comme l'un des membres pour la cité, retardèrent indéfiniment la réforme du gouvernement de Londres. La manière dont l'influence de la cité fut mise en œuvre provoqua l'indignation de lord Brougham; il la dénonça en 1843 d'une manière très énergique; il proposa une adresse à la reine demandant à Sa Majeste de prendre en considération le rapport des commissaires relativement à un projet de loi réformant l'organisation de Londres. Il exprima l'opinion que beaucoup de mois ne s'écouleraient pas avant que la réforme fût aussi appliquée à cet abus gigantesque, la corporation de Londres. Il se trompait. Aucune

réforme vraiment sérieuse n'a été introduite dans la constitution de la cité depuis cette époque jusqu'à aujourd'hui.

Des tentatives réitérées ont été faites sans succès. Une commission chargée d'une enquête sur la condition de la corporation de Londres a fait un rapport en 1854; elle recommandait une trentaine de réformes dans le gouvernement intérieur de la cité; on n'a pas fait attention à ces recommandations. Les autorités de la cité ont réussi à repousser tous les assauts parlementaires dirigés contre elle. Elles sont parvenues à entraver l'intention avouée de lord John Russell d'introduire un bill en 1837, à faire échouer le *police bill* de 1839, à écarter le *reform bill* de lord Grey en 1856, à se débarrasser de celui de 1858. Elles ont usé de leur influence en 1859, 1863, 1867, 1868, 1869, 1870, 1875.

Ainsi, d'un côté, la cité non réformée, s'abritant derrière ses chartes, vivant pour elle-même, ne demandant que la prolongation du *statu quo*; de l'autre, des agglomérations de maisons et d'habitans, sans lien organique, sans autorité supérieure qui s'occupât des questions d'un intérêt général.

La nécessité de réorganiser la police et de substituer des agens disciplinés aux veilleurs de nuit fit faire un premier pas à la question, il y a près de cinquante ans, lorsque sir Robert Peel organisa la police de la métropole. L'horreur que la cité avait de toute ingérence étrangère ne permit pas d'établir une seule police pour toute la capitale; la police de la cité demeura distincte, au détriment de la sécurité commune. La législation inaugurée par sir Robert Peel en 1829 amena la fixation d'une superficie (*area*) métropolitaine fort étendue; elle embrassait un rayon de 12 milles autour de Charing Cross.

Le gouvernement municipal de Londres est fort incomplet aujourd'hui encore. Ce qui en existe est le résultat de nécessités hygiéniques. La santé publique était compromise par le régime en vigueur, et d'une question d'égouts est sorti le *Metropolitan Board of works*.

Pendant quelques années avant 1847, les questions affectant la santé générale avaient absorbé une grande partie de l'attention publique. En 1843, les *Poor Law Commissioners* nommés pour faire une enquête sur la condition sanitaire des classes ouvrières firent remarquer l'état défectueux des égouts et de l'écoulement des eaux dans la métropole; ils attirèrent les regards sur l'insuffisance des lois existantes. Les rapports des commissaires parurent en 1844, ils indiquaient le danger inhérent à un drainage défectueux, le péril résultant d'un manque de propreté et de ventilation, ainsi que du défaut d'eau. La commission chargée d'examiner les moyens d'améliorer la salubrité de la capitale en 1847, recommanda, entre autres

choses, que l'application des lois sur les égouts fût confiée à une commission unique pour toute la métropole, au lieu de rester entre les mains d'autorités indépendantes. On n'était plus au temps où un millier de personnes, la plupart nommées *ex officio*, possédant une juridiction mal définie, s'occupaient de cette branche si importante de l'administration locale; elles s'en acquittaient fort mal, et pour remédier à leur incapacité, leur nombre avait été considérablement réduit, sans améliorer beaucoup la situation.

En 1848, au mois de septembre, fut voté le *Metropolitan Sewers Act*, autorisant la reine à instituer une seule commission pour remplacer celles qui existaient auparavant. On lui attribuait le territoire dans un rayon de 12 milles autour de la cathédrale de Saint-Paul. La durée de la loi était limitée à deux ans. Un acte ultérieur étendit les pouvoirs de la commission des égouts et donna force obligatoire aux règlemens qu'elle élaborait. Elle fut autorisée à emprunter 600,000 livres sterling. Les mesures prises par elle ne furent pas toutes couronnées de succès; elles amenèrent cependant une amélioration notable. Un des travaux les plus utiles qui marquèrent son activité fut la levée de plans sans lesquels l'établissement d'un système efficace d'égouts eût été impossible et dont profitèrent ses sucesseurs. Le mode qui avait présidé à l'institution de cette commission avait un défaut : il ne tenait aucun compte du rapport constitutionnel entre la taxation et la représentation ; les contribuables n'avaient pas voix pour élire ceux qui administraient leurs affaires.

Le système de canalisation souterraine présentait ainsi une uniformité relative, puisqu'il était entièrement sous le contrôle de commissaires nommés par la couronne. Il n'en était pas moins dans une condition fort imparfaite. Nombre d'égouts collecteurs, dans les districts suburbains, n'étaient que d'anciens ruisseaux et cours d'eau qui avaient été transformés peu à peu en réceptacles et qui coulaient à ciel ouvert, empestant l'air et infectant la ville. De plus, la Tamise, pendant son parcours à travers la capitale, recevait la décharge de tous les égouts. Le fleuve avait perdu ce caractère de pureté et de limpidité qui faisait l'admiration d'un ambassadeur espagnol deux ou trois siècles auparavant. Il charriait dans ses ondes les immondices de toute la ville, et le résidu des fabriques bâties sur ses rives. La rapidité du courant avait longtemps paru suffire pour entraîner jusqu'à la mer les impuretés déversées dans le fleuve. Il n'en était plus ainsi : chaque année, l'empoisonnement de la Tamise allait en croissant. Durant l'été brûlant de 1854, les membres du parlement (on sait que le palais gothique où ils siègent côtoie la Tamise) commencèrent à se sentir sérieusement alarmés ; — leur

santé personnelle courait des dangers. Une atmosphère infecte, chargée d'exhalaisons meurtrières, les enveloppait. Coûte que coûte, il fallait purifier la rivière, empêcher que les égouts y aboutissent dans l'intérieur de Londres. Des canaux souterrains qui recueilleraient tout le *sewage* de la métropole et le porteraient vers la mer, au-dessous de Londres, furent déclarés indispensables. Il s'agissait de constituer une autorité métropolitaine qui exécutât ce programme. Voilà comment est né le *Metropolitan Board of works:* il doit son origine à une nécessité hygiénique.

Nous avons fait allusion plus haut au chaos administratif qui régnait à Londres, en dehors de la cité. Londres seul n'avait pas été appelé à profiter des bienfaits de la réforme municipale. Le besoin s'en faisait sentir bien vivement. En juin 1853, une commission royale, composée de M. Labouchère, de sir John Patteson et de M. Cornewall Lewis, fut chargée de faire une enquête sur la corporation de Londres; elle était munie de pouvoirs aussi étendus que ceux attribués à la commission de 1833. Les commissaires avaient le droit de faire déposer sous la foi du serment, de requérir tous les documens qu'ils désireraient, etc. Leur rapport fut dûment présenté aux deux chambres.

Les commissaires y constatent qu'aucune réforme systématique n'a été entreprise depuis la publication du rapport de la commission de 1833. Celle-ci s'était prononcée en faveur d'une seule autorité municipale pour l'ensemble de Londres; mais, se bornant à cette suggestion, elle n'indiquait pas comment il fallait procéder. En 1854, on préconisait un autre système. L'importance du changement, l'absence d'intérêts communs entre les extrémités de la capitale, le défaut de connaissances locales, la difficulté d'administrer une si vaste machine, parurent autant d'objections contre une corporation municipale unique. La réforme municipale avait eu les plus heureux effets en Angleterre, les commissaires le reconnaissaient; ils proposaient de l'appliquer à Londres, mais d'une manière particulière. On ne toucherait pas à la cité, on en détacherait toutefois le bourg de Southwark, on diviserait le reste de la capitale en districts municipaux distincts, identiques comme nombre et étendue avec les bourgs parlementaires. Chaque district aurait son propre conseil local, et au-dessus de ces conseils, on créerait un *Metropolitan Board of works*, composé d'un nombre limité de membres, députés par le conseil de chaque bourg municipal, *y compris la cité.* Ce *Metropolitan Board* contrôlerait l'exécution des travaux publics d'un intérêt général. Les commissaires recommandaient de remettre au *Board* la gestion du produit total de la taxe sur les charbons, y compris le droit de 4 deniers que la cité réclamait spécialement

comme sa propriété. Ils proposaient en outre de donner à cette autorité centrale le droit de lever une taxe sur la capitale en prévision d'entreprises d'une utilité générale (grands travaux de voirie, ponts, etc.) Leur rapport reçut un assez bon accueil, bien que leurs argumens contre une municipalité unique ne parussent pas convaincre tout le monde; malheureusement il arrivait à un moment où l'attention des chambres était absorbée par la politique étrangère; la guerre d'Orient ne permettait guère qu'on s'occupât d'une question de réforme intérieure aussi ingrate et aussi complexe.

Ce ne fut qu'en 1855 que le gouvernement se décida à tenir compte de quelques-unes des recommandations de la commission. Le soin de préparer un projet de réforme et d'en assurer le vote par la chambre des communes fut confié à sir Benjamin Hall, président du *General Board of health*. Au lieu d'une mesure radicale, sir B. Hall s'arrêta à un compromis : il ne créa pas de nouvelles corporations municipales, il respecta la cité, il s'en tint aux divisions territoriales de la loi des pauvres (1). On lui reproche d'avoir cédé à des scrupules d'ordre religieux, de n'avoir pas été assez indépendant de l'influence de l'église; autrement il n'aurait pas conservé le système à demi ecclésiastique de paroisses qui sert de base à l'organisation actuelle des *vestries*. On sait, en effet, qu'en vertu de la loi de 1855, les 23 plus grandes paroisses de Londres furent dotées d'administrations indépendantes (*vestries*); les autres paroisses et localités furent groupées en districts et administrées par des bureaux de district. Le curé et les marguilliers font partie du *vestry*. Afin de former le *Metropolitan Board of works*, sir B. Hall avait recours à une double élection : il en faisait élire les membres par les *vestrymen* et les *district boards*, qui devaient représenter les contribuables.

La division territoriale de Londres, maintenue par le président du *Board of health*, fut amèrement critiquée. Les membres représentant Southwark, Lambeth et Marylebone exprimèrent très haut dans la chambre des communes leur désapprobation : les nouveaux districts n'étaient pas investis de fonctions municipales suffisantes; un pareil système serait plus coûteux que celui qui aurait consisté à créer une dizaine de bourgs municipaux. L'élection indirecte parut une nouveauté en Angleterre et fut peu goûtée. On a beaucoup discuté le mode d'élection des membres du *Metropolitan Board of works*; l'opinion s'établit de plus en plus que l'élec-

(1) Les *Poor Law Commissioners* en 1839 avaient fait un grand pas vers la systématisation du gouvernement local de Londres en confiant à 39 bureaux de *guardians* l'administration de la loi qui auparavant reposait sur les autorités de 200 districts distincts.

tion directe par les contribuables serait préférable. La commission parlementaire de 1861 s'est exprimée nettement dans ce sens; elle reconnaît la compétence du *board*, mais elle ajoute qu'une plus grande autorité serait attachée aux délibérations si les membres étaient élus directement. La qualité des membres n'en deviendrait peut-être pas meilleure; en tout cas, cela leur assurerait une plus grande indépendance d'action.

Le *Metropolitan Board* est l'émanation directe des *vestries*. En 1855, on se berçait d'un espoir qui ne s'est jamais réalisé; on supposait que les *vestries* deviendraient de véritables assemblées représentatives, où l'on verrait siéger les plus compétens parmi les habitans du quartier. Le *Metropolitan Board* étant élu par les *vestries* et les *district boards*, on croyait qu'il serait composé de l'élite des contribuables, grâce à cette double élection; mais il n'en est pas ainsi. Les élections des *vestrymen* se font dans la plus grande obscurité et au milieu de l'indifférence générale. Les habitans des paroisses sont supposés se réunir par quartier dans le dessein de nommer les membres du *vestry*. Ces réunions se tiennent fréquemment dans les cabarets, excepté là où il y a des *vestry halls*. Aucun avis n'est donné en dehors de l'affiche placée sur la porte de l'église. Fort peu de gens y assistent; il y a rarement cinquante contribuables présens sur plusieurs milliers. Une fois, un district populeux distribue trois mille avis : combien d'électeurs se trouvèrent réunis le jour du vote ? Six : à savoir le *vestry clerk*, un marguillier de la paroisse, un collecteur d'impôts et trois *vestrymen*. Si un scrutin est demandé, il a lieu le lendemain. Les habitans l'ignorent, l'infime minorité vote. Le public se montre absolument indifférent; personne pour ainsi dire ne veut perdre son temps à venir voter. Excepté dans deux ou trois districts, il est impossible de déterminer des hommes vraiment capables à poser leur candidature. Personne, en dehors de petits boutiquiers et de cabaretiers, ne considère comme un honneur de siéger dans le *vestry*, et la conséquence naturelle, c'est que l'administration locale de la métropole est tombée entre les mains d'une classe inférieure d'individus, qui, à leur tour, choisissent les membres du conseil chargé des affaires générales de la capitale. Pour tout Londres, il y a environ 2,500 *vestrymen*, et c'est d'eux que dépend le choix des membres du *Metropolitan Board of works*. Comme on s'est plu à le dire, le *Metropolitan Board* est un « *vestry vestrifié* jusqu'à la puissance *n*. » Cela n'empêche pas qu'il a accompli de très grandes choses et rendu d'énormes services à la population de Londres.

En 1855, le parlement a donc voté le *Metropolis Local Management Act*, divisant la métropole en trente-neuf paroisses et districts, dont les affaires locales sont gérées par des bureaux locaux (*vestries*

ou *district boards*), élus par les contribuables du district. Le *Metropolitan Board* était établi comme autorité centrale afin d'exercer sa juridiction sur toutes les matières concernant la capitale dans son ensemble. Il est composé de représentans de la cité de Londres, de toutes les paroisses et districts de la métropole ; les bureaux locaux nomment chacun un ou deux membres suivant l'étendue et l'importance du district. La corporation de la cité de Londres nomme seule trois membres. Il vaut la peine de remarquer que la corporation est un des élémens constitutifs du *Metropolitan Board*, et que les intérêts que la cité a en commun avec les autres parties de Londres, intérêts qui doivent être soumis à une administration unique, sont confiés au *board*; les affaires locales de la cité restent entre les mains de la corporation.

Depuis la loi de 1855, beaucoup d'autres lois ont été votées par le parlement, conférant des devoirs et des pouvoirs au *Metropolitan Board* comme à la seule autorité municipale pour l'ensemble de la métropole. A mesure que surgissait la nécessité d'accomplir quelque devoir municipal concernant la totalité de Londres, le *board* était considéré comme le seul corps auquel l'exécution pût être confiée.

Au début, on ne destinait pas le *board* à exercer des fonctions municipales, il était créé en vue de certains travaux spéciaux. Avec le temps, lorsque le parlement trouva nécessaire d'assigner certains devoirs à une autorité locale dans la métropole, comme il n'y en avait pas d'autre que le *board*, c'est à celui-ci qu'ont été confiés les nouveaux services. Il est chargé de besognes étrangement diverses, depuis la protection des jeunes nourrissons jusqu'à la démolition de logemens malsains. Aussi, si l'on ne considérait que le nom sous lequel le *board* a été constitué, c'est-à-dire *Board of works* (bureau des travaux), et que les fonctions relativement réduites dont on l'a investi en 1855, il pourrait sembler simplement destiné à exécuter de grands travaux publics, mais si l'on passe en revue les nombreuses lois votées depuis et les fonctions multiples dont on l'a chargé, on voit que l'administration du *board* s'étend à peu près à tous les départemens de l'administration municipale.

La manière dont le *board* est élu le rend impuissant à contrôler les *vestries*; il n'a pas d'autorité sur ceux qui l'élisent, et la loi ne lui fournit aucun moyen efficace d'obliger les *vestries* à s'acquitter de leurs devoirs administratifs. Les circonscriptions électorales présentent la plus grande diversité en étendue et en richesse. Si l'on prend la moyenne, on trouve que chacun des 46 membres représente une valeur imposable de 12,500,000 francs et une population de 80,000 habitans. Cependant il y a la plus étonnante inégalité

entre l'étendue et la valeur imposable des districts représentés. Par exemple, la valeur imposable de Kensington est de 32 millions de francs, celle de Woolwich de 2 ou 3 millions. La différence est encore plus frappante si l'on compare six grands districts avec six petits. Il y a six membres représentant chacun 1 million de livres, et six qui représentent à peine 200,000 livres chacun.

Voici la composition du *Metropolitan Board :* le *common council* de la cité élit 3 membres; chacune des trois grandes paroisses, 2 membres; chacune des autres, 1 membre. En tout, 45 membres élus pour trois ans. Le renouvellement se fait par la sortie annuelle d'un tiers; les sortans sont rééligibles. Le président (1) est élu par les membres, il peut être choisi en dehors du *board;* ce qui porte le nombre des membres à 46, comme c'est le cas aujourd'hui. Depuis la mort de sir John Thwaites en 1870, sir James M'Garel Hogg a été réélu annuellement.

Le *Metropolitan Board* a été constitué par la loi de 1855 comme corporation avec succession perpétuelle, ayant un sceau spécial et la faculté de posséder des immeubles. Il choisit et contrôle ses propres fonctionnaires, nomme des commissions, tient procès-verbal de ses séances, etc.

Le *board* se réunit en séance générale une fois par semaine, le vendredi à midi, excepté pendant les vacances. Le nombre de membres présens exigé par la loi pour que les délibérations soient valables est de 9. En 1881, il y a eu 42 séances du *board* auxquelles ont assisté en moyenne 33 membres. Le public est admis, mais il profite peu de ce privilège, et en dehors des membres du *board*, il n'y a guère dans la salle que quelques reporters qui prennent des notes. Comme la politique est strictement bannie, les questions discutées dans la salle de Spring Gardens n'ont pas grand intérêt pour la masse. Le *board* n'a jamais songé à sortir de ses attributions, il n'a jamais voulu dire son mot sur la politique courante, donnant par sa conduite un démenti aux craintes qu'avait exprimées lord Ebrington en 1855. Celui-ci avait attiré l'attention de la chambre des communes sur le danger qu'il y avait à constituer un parlement local qui discuterait des questions politiques au lieu de s'occuper des égouts et qui pourrait avoir l'ambition de devenir une sorte d'*imperium in imperio*. Ces inquiétudes étaient vaines. On ne saurait dire que le *board* soit sorti en 1881 de sa réserve habituelle en votant à l'unanimité une résolution exprimant son horreur et son indignation de l'assassinat barbare et cruel de l'empereur de Russie.

(1) Le président du *board* reçoit des appointemens qui doivent être au moins de 1,500 livres sterling et ne pas dépasser 2,000.

Une grande partie de la besogne du *board* se fait par les commissions et sous-commissions ; quelques-unes se réunissent chaque semaine, d'autres tous les quinze jours. Il y a onze commissions permanentes. Deux, — celle des *works and general purposes* et celle des *appeals*, — sont formées de l'ensemble des membres ; les autres comptent ordinairement 15 membres. Il y a eu, en 1881, 377 réunions de commissions.

Les membres du *board* ne sont pas payés ; la plupart d'entre eux sont dans les affaires (1). Il faut donc rendre hommage à l'assiduité avec laquelle ils s'acquittent de leurs fonctions, surtout quand on se rappelle qu'ils n'ont pas la notoriété pour compensation. Faillite, banqueroute ou intérêt personnel dans un contrat, excepté comme actionnaire d'une compagnie (dans ce cas, le membre actionnaire n'a pas le droit de voter sur le contrat), rendent le siège vacant. Si le membre qui a perdu le droit de voter n'en tient pas compte, il est passible d'une amende de 50 livres sterling pour chaque contravention.

Voici la liste sommaire des attributions du *board :* maintenir en état les égouts principaux, faire exécuter les travaux afin d'empêcher les matières de couler directement dans la Tamise et afin de les transporter à une certaine distance de la métropole ; construire de grandes artères de circulation, exécuter des travaux d'amélioration, comme les quais sur la Tamise ; surveiller et contrôler la formation de nouvelles rues, les établissemens d'égouts locaux, la construction des maisons, la nomenclature des rues et le numérotage des maisons ; créer et entretenir les parcs, préserver les espaces ouverts, les jardins publics ; protéger la vie et la propriété contre l'incendie ; contrôler la construction des tramways et des ponts de chemins de fer ; surveiller les services du gaz et de l'eau, la vente et l'emmagasinage du pétrole et des autres substances inflammables. Il exerce une juridiction en vertu de l'*Infant Life Protection Act* de 1872, c'est-à-dire qu'il s'oblige à tenir un registre de toutes les maisons dans lesquelles on reçoit pour les nourrir des enfans de moins d'un an ; en vertu d'une loi de 1875 (*Explosives Act*), il règle la vente et la fabrication de la poudre et des autres matières explosibles. Il a

(1) En 1875, parmi les membres du *board*, on comptait 7 architectes ou entrepreneurs de bâtimens, 5 libraires, éditeurs ou papetiers, 3 marchands de thé, 3 avoués, 1 fabricant de poêles, 1 fabricant de voitures, 1 tailleur, un tapissier, 1 général de l'armée, 1 *gas engineer*, 1 commissaire-priseur, 1 horloger, 1 pharmacien, 1 boucher, 1 brasseur, etc. Cette composition du *board* est vue avec mépris par les réformateurs radicaux, sans doute parce qu'il n'y a pas de politiciens de profession qui en fassent partie.

charge d'empêcher la propagation de maladies contagieuses parmi les animaux dans la capitale. Il a droit de faire des avances remboursables à certaines corporations publiques. Il est à Londres l'autorité locale chargée de veiller à l'exécution de l'*Artizans dwellings Act* de 1875, qui a pour objet de procurer des habitations salubres aux classes ouvrières.

II.

Le *board* tire les fonds nécessaires à ses opérations : 1° par voie d'impôt direct, d'une taxe sur la métropole, connue sous le nom de *metropolitan consolidated rate*; 2° par voie d'impôt indirect, d'une portion (9/13) du droit payé sur le charbon importé à Londres et sur le vin amené dans le port de Londres; cette source de revenu lui a été attribuée pour couvrir les dépenses des quais de la Tamise et de quelques autres grands travaux; 3° quant au capital requis pour l'exécution des grands travaux, il se le procure par voie d'emprunts en émettant des titres appelés *metropolitan consolidated stock*. Les *vestries* et *district boards* sont les agens pour la perception des taxes municipales; ils encaissent par l'entremise des *overseers*, le *metropolitan consolidated rate* pour compte du *Board of works*.

L'histoire financière du *board* nous fait assister au développement graduel de l'institution. Le début est modeste, les pouvoirs attribués au conseil des travaux sont restreints. Lorsqu'un plan d'amélioration exige une dépense supérieure à 125,000 fr., le *board* est tenu d'obtenir la sanction des *commissioners of public works and buildings*. En 1858, un acte du parlement l'émancipe de cette tutelle.

Dès l'origine, pour couvrir ses dépenses, le *board* était autorisé à lever une taxe métropolitaine et à contracter des emprunts dont cette taxe assurerait le paiement des intérêts et l'amortissement. Il déterminait annuellement la somme dont il avait besoin et il la répartissait entre les paroisses et districts, en ayant égard, d'une part, au revenu net annuel des biens imposables de chacun de ces ressorts, et, en ce qui touche les dépenses du drainage, à l'avantage qui devait résulter des travaux pour chaque fraction de la métropole. Comme base de la répartition, il devait prendre le revenu qui sert d'assiette à la taxe de comté.

En 1858, le parlement décida la construction du *main drainage* (égouts principaux). Le *board* fut autorisé à emprunter 75 millions de francs sous la garantie de l'état. Afin de se créer les ressources

nécessaires au service des intérêts et de l'amortissement, il devait lever pendant quarante ans une taxe spéciale de 3 *pence* par livre de revenu sur les biens de la métropole, le revenu étant évalué d'après les bases de la taxe de comté. Le produit de la taxe et les autres recettes opérées pour le même objet devaient être versés à la Banque d'Angleterre, où un compte spécial était ouvert.

En 1869, la loi connue sous le nom de *Metropolitan Board of works loans act* modifia profondément les pouvoirs financiers du *board;* elle les étendit et en facilita l'exercice. A l'avenir, le conseil des travaux était requis de lever une taxe unique, *metropolitan consolidated rate*, au lieu et place de celles qu'il percevait jusque-là (1).

Le *board* émet des mandats revêtus de son grand sceau (*precepts*) sur la cité de Londres, les *vestries* et les *districts boards* pour obtenir le paiement du contingent imposé par lui à chaque arrondissement. Il n'a pas à s'occuper de la rentrée de la taxe; cette besogne est dévolue aux autorités locales. Celles-ci sont requises de verser par moitié, le 1er juillet et le 1er décembre, le montant du mandat à la *London and Westminster Bank*, qui sert de trésorier au *board*.

En 1882, le revenu annuel de la propriété imposable dans la métropole est évalué à 684,650,000 francs. La taxe métropolitaine sera levée à raison de 6 1/4 pence par livre sterling; on estime le rendement à 17,875,000 francs. En 1875, le revenu annuel de la propriété imposable n'était que de 577 millions; c'est donc une augmentation de plus de 100 millions de francs. En 1856, il ne dépassait pas 282 millions. Grâce à cette augmentation progressive, la taxe annuelle levée par le bureau des travaux ne s'élèvera pas au-dessus de 6 pence et une fraction par livre sterling jusqu'en 1888, date à laquelle expire son privilège d'encaisser une partie des droits sur le charbon et le vin.

Nous avons dit que la seconde branche de revenus du *board* était une portion du droit levé sur le charbon et le vin par la cité de Londres. L'histoire de cet impôt est assez intéressante. Le lord-maire et les aldermen de la cité étaient par droit coutumier gardiens et tuteurs des orphelins et administrateurs des biens laissés par les *freemen* morts. Ils avaient aussi l'habitude de recevoir de l'argent en dépôt, sur lequel ils bonifiaient 4 pour 100 d'intérêt. Sous le règne de Charles II, la cité de Londres avait placé ces capitaux, plus de 700,000 livres, en titres de la trésorerie royale. Par la

(1) Au nombre des taxes sur la métropole, un demi-penny par livre de revenu était imposé afin de couvrir les dépenses du service des pompiers en vertu de la loi de 1865 (*Metropolitan Fire Brigade Act*).

fermeture de l'Échiquier, ces titres perdirent toute valeur, et ce ne fut qu'en 1694 que le dommage occasionné par la banqueroute de Charles II fut réparé. La corporation de Londres présenta une pétition au parlement exposant que, par suite de circonstances adverses, elle était hors d'état de payer les sommes dues aux orphelins de la cité (1). Les comptes de la cité ayant montré aux chambres qu'elle était insolvable, une loi convertit la dette en une annuité perpétuelle à 4 pour 100; elle établissait un fonds des orphelins et affectait divers revenus au paiement des intérêts, entre autres le produit d'un droit perpétuel de 4 shillings par tonne sur le vin importé dans la cité, d'un droit perpétuel de 4 deniers par tonne sur le charbon importé et d'un droit temporaire (cinquante ans) de 6 deniers sur le charbon.

En 1748, le droit de lever ces 6 deniers étant expiré, le parlement le prolongea pour trente-cinq nouvelles années; en 1767, il le continua pour quarante-six années, ordonnant que le produit en serait employé à construire Blackfriars-Bridge, rebâtir Newgate, réparer la Bourse et améliorer les rives de la Tamise. En 1804, nouvelle prolongation pour six ans. En 1807, un penny supplémentaire fut ajouté à la taxe, afin de couvrir les frais d'établissement d'un marché aux charbons. En 1829, le fonds fut converti en un nouveau fonds nommé *London Bridge Approach Fund* et grevé d'une somme de 25,000,000 francs en vue de travaux destinés à faciliter l'accès du pont de Londres. Le fonds était prolongé jusqu'en 1852. En 1831, le droit de 6 et 4 deniers fut réduit à 8 deniers, qui devaient être payés au gouvernement en vue d'améliorations dans la métropole. En outre, la cité prélevait un droit de mesurage de 4 pence par tonne de charbon; elle s'était substituée, en 1875, aux mesureurs assermentés et encaissait le droit à leur place. En 1834, cent quarante ans après la création du fonds des orphelins, la dette de la cité était liquidée, mais l'impôt trop précieux pour être aboli.

Avec le denier imposé pour l'établissement du marché aux charbons, cela faisait 13 deniers (1 shilling 1 denier) que la tonne de charbon, coke ou fraisil, importée par terre ou par mer dans un rayon de 20 milles (24 kilomètres) du *Post-Office* de Londres devait acquitter. Sur ces 13 pence, 4 étaient la propriété imprescriptible de la cité, qui avait, en outre, le privilége de percevoir l'impôt. Au moment de la création du *Metropolitan Board of works*, le droit sur le charbon (9 pence sur 13) devait expirer en 1858. Lorsqu'il s'agit

(1) Ces circonstances étaient les troubles qui avaient suivi le règne de Charles I[er], le grand incendie de Londres, etc.

de fournir au *board* les ressources nécessaires à la construction des quais de la Tamise, il était tout naturel qu'on mît la main sur la partie des droits sur le charbon qui n'était pas la propriété perpétuelle de la cité. En 1861, un acte du parlement, connu sous le nom de *Coal and wine duties continuance Act 1861* maintient pour dix ans les droits sur le charbon et le vin, levés par la corporation de Londres. Le produit du droit sur le vin et 9 des 13 pence du droit sur le charbon doivent être versés à la Banque d'Angleterre en un compte spécial au nom des lords de la trésorerie, sous le nom de *Thames Embankment and Metropolis Improvement Fund*, pour être employé à des travaux d'utilité publique. Les 4 deniers appartenant à la corporation doivent être consacrés à des améliorations locales. En 1863 et en 1868, de nouvelles lois sont venues prolonger les droits. L'*Act* de 1868 en autorise la levée jusqu'au 5 juillet 1889. Le dernier exercice (celui de 1889), reçoit une destination spéciale, il sera affecté au rachat des péages sur certains ponts de la Tamise et de la rivière Lee, hors de la métropole, mais dans les limites de l'étendue soumise aux droits.

Afin de couvrir les dépenses du *Thames Embankment*, le *board* était autorisé à emprunter en hypothéquant le produit du droit sur le vin et sa part de celui sur le charbon. L'état accordait en outre sa garantie. Avant 1869, le produit total des sommes versées par la cité (1) à la Banque d'Angleterre, au crédit du *Thames Embankment Fund* était employé par la Trésorerie à payer les intérêts et à amortir le capital. En 1869, le *board* opéra une conversion de cette dette en *consolidated stock*, excepté la somme de 23,200,000 francs. Les droits sur le charbon et le vin donnent une somme supérieure à celle qu'exige le service de ce reste de dette; aussi, depuis 1869, le gouvernement paie-t-il la différence au *Board of works*.

En 1881, le *board* a reçu de la Trésorerie la somme de 4,539,025 fr. sur le produit des *coal and wine duties*, tandis que 2,600,000 fr. étaient affectés par le gouvernement à couvrir le service des emprunts qu'il avait garantis. Cette source de revenus a donc valu au *board* plus de 7 millions. En 1870, elle ne donnait que 5 1/2 millions.

Si le revenu que le bureau des travaux trouve dans les droits sur le charbon et le vin venait à être supprimé, cette suppression exigerait l'addition de 3 pence au moins à la taxe métropolitaine.

Ces deux chapitres, — droit sur le vin et le charbon, taxe consolidée, — ne représentent pas les seules recettes du *board*. En 1881,

(1) La cité prélève une commission pour les frais de perception, en 1874, plus de 125,000 francs. Il faut se rappeler qu'un *drawback* est accordé aux charbons réexportés de Londres.

il a reçu 3,690,000 francs de diverses autorités locales auxquelles il avait avancé de l'argent pour l'exécution de travaux publics. L'intérêt sur les sommes se trouvant chez les banquiers du *board* a produit 575,000 francs. Le gouvernement contribue pour 250,000 francs aux dépenses de la brigade de pompiers; les compagnies d'assurance ont versé 550,000 francs, c'est-à-dire 35 livres sterling par million de livres assuré. De la location des terrains et immeubles lui appartenant, le bureau des travaux a retiré plus de 2 millions et demi. En vertu d'*acts* du parlement, il touche près de 250,000 francs comme honoraires de services rendus (essayage de gaz, patentes pour la vente du pétrole).

En 1881, les recettes ordinaires (*annual income*) ont été de 31 millions et demi; à ces recettes ordinaires viennent se joindre des ressources extraordinaires, emprunts, remboursemens de prêts faits par le *board*, si bien qu'on arrive à un budget total de 104,800,000 fr.

Les dépenses du *board* comprennent tout d'abord le service des intérêts sur les emprunts : 18,100,000 francs (le *metropolitan consolidated stock* absorbe 15,800,000 francs) ; l'entretien des égouts, 1,620,000 francs; des quais, 350,000 francs; la brigade de pompiers, 2,600,000 francs; les ponts, 260,000 francs; les frais de bureau, honoraires, appointemens, 1,100,000 francs. Ces dépenses annuelles font un total de 24,956,250 francs. Les dépenses extraordinaires venant s'y joindre, nous arrivons à un chiffre de 4 millions de livres sterling (100 millions de francs).

Avant de parler de la dette du *board*, il nous faut dire qu'il sert de banquier à certaines autorités locales. Divers actes du parlement, votés depuis 1869, autorisent le *board*, avec le consentement du gouvernement, à prêter aux *vestries* et *district boards*, ainsi qu'à certaines autres institutions représentatives de la capitale, l'argent nécessaire pour des travaux d'un caractère permanent (construction d'immeubles, travaux d'égout, achats de terrains). Le *board* se procure les sommes requises en émettant du *metropolitan consolidated stock*, qui rapporte 3 et demi et 3 pour 100. Le taux qu'il se fait payer par les emprunteurs est un peu plus élev
la différence est destinée à couvrir les frais d'administration.

Les institutions auxquelles il est autorisé à faire des avances sont les directeurs des asiles métropolitains, le bureau des écoles de Londres, les *vestries*, les *boards of guardians*, bref, les autorités locales qui ont le privilège de lever des taxes et de contracter des emprunts. En 1881, le *board* a consenti à avancer 19,300,000 fr.

Le remboursement se fait dans un délai plus ou moins long, variant de 7 à 50 ans; c'est là un véritable bienfait pour les autorités locales d'une importance secondaire. Le crédit du *Metropolitan*

Board est coté très haut et, par son intermédiaire, les *vestries*, etc. obtiennent de l'argent à un taux bien autrement avantageux que celui auquel ils pourraient emprunter. Au 31 décembre 1881, le chiffre des prêts faits par le *board* s'élevait à 114,500,000 francs sur lesquels il lui a été remboursé 18 millions 950,000 francs environ. En 1881, ces remboursemens ont atteint le chiffre de 3 millions. Le 31 décembre, il était créancier de 99,700,000 francs.

Le *board* contribue aux dépenses exigées par des améliorations locales lorsque ces améliorations lui paraissent d'une utilité générale assez grande pour mériter son concours. Il fournit ordinairement la moitié de la dépense. Les *vestries* peuvent contracter des emprunts en donnant le produit de leurs taxes comme gage, mais il faut l'approbation du *board*. Depuis sa création, il a contribué pour près de 20 millions de francs aux améliorations exécutées par des autorités locales; de cette somme environ la moitié a été votée par le *board* en faveur de la cité de Londres.

Le *board* a eu recours à des emprunts afin de se procurer le capital nécessaire à l'exécution des grands travaux d'amélioration. Les premiers emprunts, avant la loi de 1869, qui a créé un type unique de dette, ont été faits pour rembourser l'ancienne dette des *commissaires des égouts*. Ils ont été réalisés avec la garantie du gouvernement dans des conditions spéciales.

Au 31 décembre 1881, la dette du *board* s'élevait à 505,925,000 fr., dont 470,500,000 francs de *metropolitan consolidated stock*.

Le *board* possède un actif composé des sommes qu'on lui doit (3,982,027 liv. sterl.) et de propriétés immobilières (2,808,715 liv. sterl.): ensemble près de 170 millions de francs. Déduisant cet actif du chiffre de la dette du *board*, on voit qu'au 31 décembre 1881, les obligations de celui-ci s'élevaient à plus de 335 millions de francs.

La loi de 1869, en créant le *metropolitan consolidated stock* 3 1/2 pour 100, en imposait l'amortissement en soixante années. Celles-ci comptent à partir de la date de la loi et non pas à partir du jour d'émission des emprunts successifs. Les comptes de ce fonds métropolitain sont tenus par la Banque d'Angleterre et administrés par elle absolument dans les mêmes conditions que la dette de l'état. Les frais d'administration ont été de 144,600 francs. Le *metropolitan stock* jouit des mêmes privilèges que les consolidés anglais. Au mois de mai 1880 a eu lieu la neuvième émission. Le chiffre de dette créé a été de 43,750,000 francs, pour lequel le *board* a reçu 44,682,000 francs. Le mode d'émission employé est par adjudication. Le prix minimum auquel les demandes pouvaient être acceptées était le pair. Le public a porté des demandes pour cinq fois le montant au taux de 102 liv. 2 sh. 7 d. La première

émission de ce 3 1/2 pour 100 s'était faite en 1869 au cours de 94 3/4; depuis lors, le crédit du *board* s'est si bien établi que le pair a été dépassé dès 1876.

Le *board* est obligé chaque année de venir demander au parlement de sanctionner par un vote le chiffre des sommes qu'il compte emprunter. Au commencement de 1881 (mars), le *Metropolitan Board* profita de la situation du marché monétaire pour créer une nouvelle forme de titres de dette, notamment du 3 pour 100. Avec l'autorisation de la trésorerie, il résolut d'emprunter les 61,250,000 francs, dont il avait besoin en 1881, en émettant des obligations rapportant 3 pour 100 et amortissables en soixante ans (1941). L'émission eut lieu le 11 mars dans les bureaux de la Banque d'Angleterre par soumission (*tenders*); le prix minimum que le *board* avait fixé était 90. Le crédit dont il jouit sur le marché amena des demandes pour 257,000,000 de francs; le prix moyen auquel les obligations furent cédées aux souscripteurs a été 94 liv. 19 sh. 4 d., le prix le plus bas 94 liv. 17 sh. A l'époque de l'émission, le 3 1/2 pour 100 *metropolitan consolidated stock* était coté 105. Le 3 pour 100 nouveau est, depuis l'émission, arrivé aux environs du pair.

III.

Le *board* n'existe que depuis vingt-cinq ans, et quelques reproches qu'on puisse lui adresser, on ne saurait méconnaître sans injustice les grands services qu'il a rendus. Il a fait beaucoup pour l'assainissement et même pour l'embellissement de Londres. Il a transformé certains quartiers de la métropole; là où il avait pleine liberté d'action, il a exécuté des travaux qui ont un caractère de véritable grandeur et qui resteront comme marque de son activité bienfaisante, entre autres la canalisation souterraine, qui emporte au loin les eaux et les impuretés de Londres, et les quais qui garnissent la Tamise. La charte de la cité a été octroyée au lendemain de la conquête de l'Angleterre par les Normands; l'*Act* du parlement instituant le *Metropolitan Board of works* a été voté en 1855. En huit cents ans, la cité a moins fait que son jeune rival en vingt-cinq ans pour la santé et la beauté de Londres.

Le *board* a dépensé jusqu'au 1er janvier 1881 137 millions de francs afin d'établir des égouts qui empêchent le *sewage* de tomber dans la Tamise près de la capitale et qui le conduisent à plusieurs milles au-dessous de la ville, pour que le courant l'entraîne facilement vers la mer. C'est ce que l'on connaît sous le nom de *main drainage system*. Ce système de canalisation souterraine porte au

loin le *sewage* de 4 millions d'habitans, répartis sur un espace de 32,000 hectares.

Avant 1815, il était défendu, sous des peines diverses, de décharger le *house drainage* dans les égouts, qui ne servaient qu'à l'écoulement des eaux. Les vidanges étaient soigneusement amoncelées dans des fosses sous les maisons. Le sol devint tellement imprégné de *sewage* que maladie et mort s'ensuivirent. En 1847, la commission métropolitaine des égouts ordonna la destruction des fosses (en six ans, 30,000 furent détruites) et imposa l'obligation de drainer les maisons dans les égouts (1). Les égouts, qui n'avaient reçu jusque-là que les eaux pluviales, durent charrier les impuretés qui y étaient précipitées des maisons. Ils les amenaient dans les ruisseaux et cours d'eau qui aboutissaient à la Tamise dans Londres. En 1849, la Tamise était remplie de *sewage*; à chaque marée haute, les eaux infectes étaient refoulées dans leur réseau irrégulier; à chaque marée basse, elles venaient se déverser dans le fleuve en formant une vase immonde. Personne ne s'approchait volontiers des bords de la Tamise; on avait même agité la question de transporter loin de la rivière le palais du parlement. Comme plusieurs compagnies des eaux puisaient leur eau dans la Tamise, la presse commença une campagne en faveur de l'assainissement du fleuve. Les épidémies qui sévirent en 1831-1832, 1848-49, 1853-54, et dont la dernière avait emporté 20,000 personnes, devinrent d'impérieux argumens. Nous avons expliqué comment le *Metropolitan Board of works* fut institué pour remédier à cet état de choses. Le *Metropolitan Board* s'arrêta à un plan qui détournait de la Tamise le *sewage*. Sur chaque rive du fleuve, trois grands collecteurs ramassent les eaux d'égout; ils les transportent à une distance de 23 kilomètres de London Bridge. Dans ce système, la plus grande partie du *sewage* s'écoule par l'effet de la pesanteur; mais lorsque la pente fait défaut, de puissantes machines à vapeur l'aspirent à une élévation suffisante pour qu'il puisse se décharger à Barking-Creek ou à Crossness au moment de la marée haute.

On se fera une idée de l'importance de cette canalisation souterraine par la longueur des égouts principaux (*main intercepting sewers*); elle est de 80 milles.

En outre, le *board* a reconstruit, approfondi et couvert beaucoup

(1) Le *Metropolitan Board of works* est impuissant contre les *vestries*, et ces autorités locales ne font pas toutes leur devoir. La construction des conduits qui joignent les maisons aux égouts leur est confiée. Il y a lieu de craindre que beaucoup d'habitations ne soient sans communication avec les égouts et que le drainage ne s'en aille dans le sol. Une association sanitaire a constaté que c'était le cas dans 6 pour 100 des maisons qu'elle avait inspectées, et c'est là l'origine de fièvres typhoïdes.

de lignes d'égouts qui auparavant étaient des cours d'eau coulant à ciel ouvert. La longueur de celles-ci est de 165 milles. Plus de 12 millions de francs ont été dépensés à ces travaux d'amélioration. Le *board* a également examiné les plans et approuvé la construction de près de 950 milles d'égouts locaux. Il a pris ses précautions pour que le niveau de ces égouts secondaires soit en harmonie avec le plan général. Celui-ci a été tracé et exécuté par l'habile ingénieur du *board*, Bazalgette, qui a joué un rôle actif dans tous les grands travaux de Londres, depuis la création du *Metropolitan Board of works.*

Lorsqu'on arrive le soir à Londres et que le train passe sur l'un des ponts de chemins de fer, on aperçoit une ligne brillamment éclairée : ce sont les quais de la Tamise, qui sont l'œuvre du *board*. Il y a peu de quais aussi magnifiques que le *Victoria Embankment*, et tandis que l'œuvre souterraine du *board* est cachée aux regards, on peut admirer les quais qu'il a édifiés le long de la Tamise.

La première idée de former un quai continu sur la rive septentrionale de la rivière semble avoir été conçue par sir Christopher Wren à l'occasion de la reconstruction de la capitale après le grand incendie de 1666. Divers projets ayant le même objet en vue ont été élaborés depuis lors; on peut citer entre autres ceux de sir Fred. French et du peintre Martin.

Plusieurs commissions parlementaires s'étaient occupées de la question. Le seul ouvrage de quelque importance accompli dans cet ordre d'idées, avant que le *board* prît la chose en main, avait été la construction d'un quai, d'un mille de longueur environ, s'étendant de Vauxhall Bridge à l'extrémité de l'hopital de Chelsea. Ce quai n'avait aucune prétention architecturale.

Ce sont les nécessités de la canalisation souterraine qui ont hâté l'établissement des quais. Une commission parlementaire le recommandait comme devant améliorer le lit de la Tamise, faciliter la construction de l'égout collecteur le long de la rivière en même temps qu'une chaussée sur le quai dégageait les rues où le trafic était devenu trop considérable. Celles qui étaient le plus encombrées étaient parallèles à la rivière. La création d'une route, large de 30 mètres, de Blackfriars jusqu'à Westminster, est venue en aide au Strand et à Fleet-street.

Le premier quai construit par le *board* a été le *Victoria Embankment*. Il a 2 kilomètres de long. Les travaux, commencés en février 1864, furent achevés en six années. L'inauguration en a été faite par la reine Victoria le 13 juillet 1870. Quinze hectares de terrain ont été gagnés sur la rivière, une partie en a été employée à l'établissement d'une chaussée de 30 mètres de large, le reste a été des-

siné en jardins. Dans l'intérieur du quai, sous le trottoir du côté de la Tamise, passe le grand égout collecteur connu sous le nom de *low level intercepting sewer*. Le *Victoria Embankment* a été utilisé pour faire passer une portion du chemin de fer souterrain. Les dépenses pour la construction du quai se sont élevées à 36,390,000 francs; par la vente de terrains on a regagné 5,920,000 francs.

L'*Albert Embankment*, d'une longueur de 1,300 mètres, a été commencé en 1865 et ouvert en 1868. Il a coûté 28,000,000 francs, les ventes de terrain ont rapporté 3,250,000 francs.

Le *Chelsea Embankment*, inauguré le 9 mai 1874, est le troisième quai construit par le *Metropolitan Board of works*. Il est né de la nécessité de trouver une place pour la canalisation souterraine du niveau inférieur (*low level*), après qu'on eut abandonné l'idée de décharger le drainage de Fulham dans la rivière près de Cremorne. Il a une longueur de 1,287 mètres. La construction en a coûté 8 millions de francs. Ces quais, qui forment un splendide boulevard, ont rectifié le cours de la rivière et purifié l'air des émanations des bancs de boue, que la marée descendante laissait à découvert. Ils sont en outre d'un avantage incomparable pour la rapidité des communications dans l'intérieur de la capitale. Les 112 millions de francs qu'ils ont coûtés ont été dépensés avec profit.

Une commission parlementaire a tracé en 1855 à grands traits le programme des améliorations qui devaient faciliter la circulation des piétons et des voitures. Elle a formulé certaines règles qui ont guidé le *Board* et le parlement dans la série des travaux qui ont embelli et assaini la capitale.

En 1880, le *board* a achevé le rachat des droits de péage sur les ponts de la Tamise dans l'intérieur de la capitale. Il avait été chargé de cette opération en vertu d'une loi votée en 1877 (*Metropolitan Toll Bridges Act*). Les ponts étaient classés en trois catégories. Dans la première étaient compris Waterloo Bridge, et la partie du pont de Charing Cross, réservée aux piétons (1878). Dans la seconde division se trouvaient Lambeth Bridge, Vauxhall Bridge, Chelsea Bridge, Albert Suspension Bridge, Battersea Bridge (1879).

En 1880, le *board* racheta Wandsworth Bridge, Putney Bridge, Hammersmith Bridge et Deptford Creek Bridge. Le rachat a coûté près de 37 millions de francs.

A peine entré en possession, le *board* a dû songer à mettre les ponts en état de supporter l'accroissement de trafic qui allait suivre l'abolition du péage. Deux ponts, ceux de Battersea et de Putney, doivent être reconstruits à grands frais.

En dehors des quais et des ponts, il est encore chargé, en vertu d'une loi votée en 1879 (*Thames river prevention of floods Act*) de

protéger les bords de la Tamise contre les débordemens du fleuve lorsque les marées sont extraordinairement hautes. Le parlement l'a investi du pouvoir nécessaire pour forcer les riverains à faire les travaux indispensables et le *board* a préparé des plans pour une étendue de 66 kilomètres.

La juridiction du *board* ne s'étend pas autrement sur la Tamise; il doit veiller toutefois à maintenir le cours du fleuve libre de toutes les obstructions qui pourraient résulter de l'écoulement des égouts et qui gêneraient la navigation. Des bancs s'étant formés au-dessous de Barking, les *conservateurs de la Tamise*, à qui est confiée la protection de la navigation, s'adressèrent au *board* pour qu'il fît enlever ces bancs, dont l'origine était due, suivant eux, aux matières charriées par les égouts. Le *Metropolitan Board* étant d'un avis contraire, le litige fut porté devant trois arbitres dont la décision fut en faveur du *board*. L'état de la rivière, depuis la construction des égouts, s'était certainement amélioré et la navigation devenue plus facile.

Le *Metropolitan Board of works* a dépensé 167 millions à améliorer le système des rues et voies de communication dans la capitale (*metropolitan street improvements*). Le parlement lui a confié le soin de percer des rues nouvelles comme Garrick street, Southwark street, Queen Victoria street, Northumberland Avenue, etc., ou bien d'élargir les voies existantes, comme Kensington High-street. Ces travaux profitant à la ville tout entière, il fut décidé en principe que chaque quartier de la capitale y contribuerait pour sa quote-part. L'une des plus grandioses améliorations a été sans contredit Queen-Victoria-street; c'est la continuation du *Victoria Embankment* et elle réunit le centre de la vie politique, le palais du parlement, et le cœur de la cité commerçante, Mansion-House. Depuis Blackfriars-Bridge, Queen-Victoria-street a près de 1 kilomètre de long; quiconque pénètre de ce côté dans la cité aura été frappé de la largeur de la rue et du caractère imposant des maisons. Le percement de cette voie entraînait la démolition de nombre d'immeubles, — l'expropriation en a coûté près de 50 millions de francs, — mais par la vente des terrains expropriés une partie de la dépense a pu être couverte. Les fonds nécessaires à l'exécution ont été fournis par des emprunts garantis par le revenu des taxes sur le vin et le charbon. Queen-Victoria-street est presque une rue modèle; elle a été utilisée afin de recouvrir tout un réseau de voies souterraines. Immédiatement au-dessous du sol, il y a les *subways* pour le gaz et les conduits d'eau, puis viennent les égouts, plus bas le tunnel du chemin de fer souterrain, enfin le grand égout collecteur du système inférieur. C'est un enchevêtrement de colonnes,

de conduits qui commence à $0^{m},45$ de la surface et va jusqu'à 9 mètres sous terre. Le *board* a tout un programme tracé de rues nouvelles, seulement une difficulté l'arrête. La 33e section de la loi de 1877, *Metropolitan street improvement*, interdit au *board* de prendre possession, sans le consentement d'un secrétaire d'état, de 15 maisons occupées par des personnes appartenant à la classe ouvrière, jusqu'à ce qu'il ait été prouvé au susdit ministre que l'on a pourvu ailleurs au logement de ces personnes. Cette interdiction forme une barrière insurmontable à l'établissement de toute rue autorisée par la loi de 1877 lorsqu'il faut abattre des maisons habitées par des ouvriers, le *board* n'étant pas en mesure de fournir des logemens ailleurs. Il a essayé d'obtenir des facilités du ministre de l'intérieur, celui-ci a répondu qu'il appréciait les difficultés contre lesquelles le *board* avait à lutter, mais qu'il ne pouvait oublier que lui, il était chargé de protéger ceux qui ne peuvent se protéger eux-mêmes et qu'il devait veiller à ce qu'il n'y eût pas de déplacement considérable de personnes de la classe ouvrière, tant que l'on n'avait pas le moyen de les loger ailleurs.

La question des logemens insalubres a occupé l'attention de la législature anglaise à diverses reprises. La nécessité d'y porter remède a trouvé son expression dans la loi connue sous le nom d'*Artizans' dwellings improvement Act*. Cette loi, due à sir Richard Cross, a pour objet de combattre les inconvéniens d'une trop grande accumulation d'habitans ainsi que la mauvaise hygiène dans les quartiers pauvres des grandes villes. Pour la ville de Londres, en dehors de la cité, le *Metropolitan Board* est l'autorité chargée de l'application de l'*Artizans dwelling Act*. Seulement cette application est lente et coûteuse. Le prix payé pour les immeubles expropriés est trop élevé, la mise en œuvre de la loi entraîne des sacrifices considérables pour les contribuables. La différence entre le prix payé par le *board* pour les immeubles expropriés et les sommes qu'il a réalisées sur la vente de ces terrains s'élève aujourd'hui à près de 20 millions de francs, si bien qu'il a cessé d'agir dans cette direction. En 1880, la question a été renvoyée à une commission parlementaire.

Dès la première année de son existence, des députations des *vestries* sont venues demander au *board* d'augmenter l'étendue des jardins et des parcs publics. Le *board* a créé deux nouveaux parcs, l'un à l'extrême nord de la capitale, *Finsbury Park*, et l'autre au sud-ouest, *Southwark Park*. Il a considérablement augmenté l'étendue de *Victoria Park* et assuré au public la jouissance durable d'espaces libres dans les limites de la capitale (*commons and open spaces*). — En dehors de leurs beautés naturelles, beaucoup de ces

endroits offrent un intérêt historique. On peut citer *Hampstead Heath, Blackheath, Clapham common, Tooting common, Shepherds Bush.*

Dans les attributions du *board* se trouve encore le service des pompiers. Depuis l'année 1865, le soin de protéger Londres contre l'incendie lui est dévolu, en vertu d'une loi connue sous le nom de *Metropolitan Fire Brigade Act.* Auparavant les marguilliers des paroisses comprises dans les *bills of mortality* étaient obligés, par une loi votée dans la quatorzième année du règne de George III, d'entretenir une pompe à incendie, avec tuyau, échelles, etc. Avant 1832, quelques-unes des compagnies d'assurance contre l'incendie entretenaient à leurs frais des pompes et des pompiers. En 1832, ces corps indépendans furent fusionnés en un seul nommé *London Fire Brigade.* La dépense de la nouvelle brigade s'éleva la première année à 200,000 fr., — elle était composée d'environ quatre-vingts pompiers. Dépenses et effectif ne tardèrent pas à grandir. En 1865, il y avait cent-trente pompiers, vingt postes et un budget annuel de 625,000 francs. Les compagnies d'assurances ne s'occupaient que du sauvetage de la propriété; une société s'était constituée sous le nom de *Royal Society for the protection of life from fire* ayant pour but de sauver les personnes. Cette société, soutenue par des contributions charitables, dépensait environ 175,000 fr. par an (1).

Une commission parlementaire s'occupa de la question des incendies de Londres et se prononça en faveur de la création d'un corps de pompiers sous la direction de la police métropolitaine; mais après des négociations avec des délégués des compagnies d'assurance et du *Metropolitan Board of works*, le ministre de l'intérieur fit voter par le parlement une loi confiant au *Metropolitan Board of works* l'administration et le contrôle du corps des pompiers, à dater du 1er janvier 1866. Le *board* est tenu d'entretenir un nombre suffisant de pompiers, de leur fournir les pompes, outils, postes nécessaires. L'état contribue aux dépenses pour une somme qui ne doit pas dépasser 250,000 francs par an. Les compagnies d'assurances, qui ont le plus grand intérêt à ce que le service des pompiers soit efficace, paient au *board* une redevance à raison de 35 livres par million assuré. Le reste des dépenses est couvert par le *board* (2).

(1) La société pour la protection des personnes contre l'incendie fut incorporée dans la *Fire Brigade* le 1er juillet 1867.

(2) En 1872, elles ont payé 16,207 livres sterling; en 1873, 1873, 16,334 livres sterling; en 1880, 21,464 livres sterling; en 1881, 22,000 livres sterling.

Dans les derniers temps, l'effectif des pompiers de Londres s'élevait à 536 hommes, officiers compris. Quand on songe à l'étendue de la ville et au nombre des habitans, on trouve que 536 pompiers pour 3,800,000 habitans, c'est bien peu. Paris, avec une population moitié moindre, compte 1,500 pompiers disposant de 50 pompes à vapeur de plus que Londres ; Saint-Pétersbourg compte 1,240 pompiers, Berlin 1,000, Hambourg 789. Il y a Londres 50 postes fixes, 11 postes mobiles, 121 stations d'appareils de sauvetage, 4 stations flottantes, 60 lignes de télégraphe et téléphone, 3 pompes à vapeur flottantes, 35 pompes à vapeur, 110 pompes à mains, 137 appareils de sauvetage et échelles. La qualité des hommes faisant partie de la brigade des pompiers est excellente : ce sont presque tous d'anciens matelots, robustes et courageux. Il est à regretter qu'ils soient aussi peu nombreux. D'autre part, les conditions particulières dans lesquelles se trouve le service des eaux, dépendant de huit compagnies particulières, sont cause que l'activité des pompiers est parfois entravée.

En 1881, il y a eu à Londres 1,991 incendies, dont 167 étaient dangereux. Dans 107, la vie humaine a été en danger; dans 29, il y a eu mort d'hommes.

En 1881, il a été dépensé 1,420,000 francs pour solde et équipement, 325,000 francs pour entretien des stations, 650,000 francs pour entretien des machines et appareils, location de chevaux, etc. ensemble 2,600,000 francs. En outre, 700,000 francs ont été déboursés pour construction de nouvelles stations et achat de nouvelles pompes.

Le *board* exerce une juridiction fort étendue sur la construction des maisons ; il en réglemente la hauteur, l'alignement, la nature des matériaux, les fondations, si bien que les maisons ne peuvent plus être construites sur les gravats malsains qui avaient remplacé le gravier de bonne qualité. Une fois les maisons construites, il donne des noms aux rues et des numéros aux maisons.

Pendant les 25 ans de l'existence du *board*, plus de 2,000 rues ont été tracées et, dans tous les cas, les plans en ont été soumis au *board* qui les a examinés. Il a considérablement amélioré et simplifié la nomenclature des rues et le numérotage des maisons, — ayant dénommé à nouveau près de 2,000 rues, aboli plus de 5,000 noms accessoires ou inutiles et ordonné le numérotage de près de 140,000 maisons. La nomenclature des rues de Londres laisse toutefois encore à désirer, puisqu'il existe 95 *King street*, 99 *Queen street*, 78 *Prince street*, 109 *George street*, 119 *John street*, 151 *Church street*, 69 *Chapel street*, 90 *North* et *South street*, 157 *York street*, etc.

Le *board* a un droit de *veto* sur le barrage de toute rue par les *vestries* pour cause de réparation; mais il n'a pas d'autorité sur les compagnies des eaux et du gaz, si bien que quatre différentes administrations irresponsables ont le droit d'arracher le pavé des rues de Londres, sans parler des lignes télégraphiques souterraines. En vertu du *Metropolis Management Act* de 1878, aucun nouveau théâtre ou salle de concert ne peut s'ouvrir sans un certificat du *board*. Celui-ci peut forcer le propriétaire à faire les modifications nécessaires dans la construction de tout théâtre où le public serait exposé au danger d'incendie. Le *board* donne avis au propriétaire, et si les travaux indiqués ne sont pas exécutés, il y a une amende de 5 livres par jour de retard. Le contrôle de ces différentes matières est entre les mains d'inspecteurs (*surveyors*) placés sous l'autorité de l'ingénieur en chef.

Nous passerons rapidement sur les autres attributions du *board*: elles sont nombreuses, puisque le nombre d'*Acts* du parlement qui s'y rapportent n'est pas moindre que 98, et encore augmente-t-il sans cesse. Il est chargé d'assurer la salubrité de la capitale, et pour cela il réglemente l'exercice des métiers dangereux ou insalubres pour la communauté, la fabrication et le transport de matières explosibles. Il doit en outre protéger Londres contre les épidémies qui sévissent parmi les bestiaux; il surveille activement, en vertu d'un ordre du conseil privé, les étables et laiteries de la métropole; il existait en 1880 un millier d'étables et plus de 7,000 laiteries. On voit combien cette surveillance est nécessaire.

Le *board* est en quelque sorte une bonne à tout faire, *a maid of all works*, puisqu'il est le protecteur des nourrissons. Ainsi il est illégal de prendre à domicile plus d'un enfant âgé de moins d'un an pour le nourrir loin de ses parens, à moins que la maison n'ait été enregistrée par l'autorité locale. Pour Londres, le *board* est l'autorité compétente; il fixe le nombre d'enfans qui peuvent être pris par une seule personne, fait une enquête sur la moralité de celle-ci. 339 inspections ont été faites en 1880, à la suite d'annonces dans les journaux. 354 enfans ont été trouvés dans des maisons non enregistrées: la plupart étaient des enfans illégitimes et étaient abandonnés aux soins de personnes âgées et incapables d'accomplir leur devoir. Le plus souvent les nourrissons étaient mal tenus, et les personnes qui s'en étaient chargées n'avaient pour vivre que les quelques shillings que les parens payaient pour l'entretien de leurs enfans. Il y avait en tout 23 maisons enregistrées, qui ont été visitées 341 fois dans l'année (1880). Le *board* propose d'étendre le bénéfice de cette protection aux enfans âgés de cinq ans.

Le *Metropolitan Board of works* n'a qu'une autorité restreinte sur le service du gaz et de l'eau, qui est entre les mains de compagnies particulières très riches et très puissantes. On lui reproche d'avoir manqué d'énergie à l'égard des compagnies de gaz et d'avoir montré moins de fermeté que la cité de Londres, qui s'est efforcée de protéger les contribuables contre l'exploitation des compagnies.

Le *board* n'a pas dans sa compétence l'éclairage des rues de la capitale ; il n'a sous son contrôle direct que les voies qu'il a construites lui-même, c'est-à-dire les quais, et les ponts, à l'ouest de la cité. Il lui revient le mérite de les avoir éclairées à la lumière électrique dès que ce nouveau mode d'éclairage a été reconnu suffisamment pratique. Le *Victoria Embankment* et le pont de Waterloo sont éclairés par une compagnie française, qui a conclu un contrat de 3 ans, à dater de juin 1880; on lui paie 15 centimes par lumière et par heure. Il y a 40 lampes sur le quai et 10 sur le pont. C'est le système Jablochkoff qui est appliqué.

Nous avons exposé aussi brièvement que possible l'organisation et les travaux du *Metropolitan Board of works*. Ce que nous avons dit suffit à montrer que le *board*, bien qu'étant en réalité un bureau des travaux, est plus pour la capitale que son nom ne l'indique. C'est une sorte de conseil municipal, représentant toute la ville de Londres et exerçant un pouvoir d'administration, de contrôle et de surveillance sur tout ce qui concerne les intérêts matériels de la métropole. Il fonctionne depuis un quart de siècle, et là où son activité a pu se déployer librement, il a accompli de très grandes choses : il a embelli et assaini Londres. Il ne s'est point mêlé de politique, il n'a pas mis son influence au service d'un parti plutôt que d'un autre, il n'est pas sorti de la sphère que le parlement lui avait assignée. Il n'y a qu'à l'en féliciter. Les radicaux veulent le transformer ou plutôt le remplacer par quelque nouvelle organisation : il est permis de se demander si cette innovation vaudra mieux que ce qui existe.

ARTHUR RAFFALOVICH.

LA

PEINTURE EN MOSAIQUE

DANS L'ANTIQUITÉ ET AU MOYEN AGE.

I. De Rossi. *Musaici cristiani e saggi dei pavimenti delle chiese di Roma anteriori al secolo XV;* Rome, 1872 et années suivantes. — II. Georges Berger. *Notes sur la mosaïque;* Paris, 1876. — III. J.-P. Richter, *Die Mosaiken von Ravenna*. Vienne, 1878. — IV. Bayet. *Recherches pour servir à l'histoire de la peinture et de la sculpture chrétiennes en Orient avant la querelle des iconoclastes;* Paris, 1879. — V. Barbier de Montault, *les Mosaïques de Milan;* Arras, 1881. — VI. Gerspach. *la Mosaïque* (Bibliothèque de l'enseignement des Beaux-Arts). Paris; Quantin, 1882.

Industries d'art, arts industriels, arts décoratifs, c'étaient là, il n'y a pas longtemps, des termes impliquant un véritable dédain et jetant une incontestable défaveur sur d'innombrables monumens, précieux pour l'histoire des mœurs, des croyances, des idées, non moins que pour celle du goût. La production d'une œuvre exigeait-elle le concours d'un intermédiaire chargé de traduire le carton du peintre, la maquette du sculpteur, ou bien cette œuvre avait-elle une destination pratique, on s'empressait de lui refuser sa place dans le domaine de l'art, dans ces régions abstraites où les grands-prêtres du beau ne se proposent que la satisfaction désintéressée d'un besoin purement esthétique. La devise des écoles grandes et fécondes, le beau dans l'utile, passait pour un blasphème aux yeux des représentans à outrance du spiritualisme; à force de vouloir ennoblir et

purifier l'art, ils en étaient arrivés à couper les racines qui le rattachaient à la vie nationale et à en faire l'expression, tout artificielle, des aspirations de quelques initiés.

Ces préjugés ont fait leur temps; depuis un quart de siècle, une curiosité ardente, parfois même inquiète, s'efforce de mettre en lumière jusqu'aux moindres vestiges de ces industries d'art naguère si dédaignées; elle a cherché à démontrer, et elle a gagné sa cause, que l'activité plastique d'une race ou d'une société n'a pas toujours trouvé sa formule la plus parfaite dans les prétendues formes supérieures de l'art, la peinture à fresque ou à l'huile, la statuaire en marbre ou en bronze. Plus d'un sculpteur de génie s'est appliqué, en des temps où l'esthétique n'avait pas encore établi une rigoureuse distinction des genres, à ciseler un calice ou un candélabre, à graver ou à nieller une paix, à sertir d'un filet ces merveilleuses intailles auxquelles le moyen âge, séduit par leur beauté, prêtait des vertus magiques. D'autre part, que de services les plus grands peintres n'ont-ils pas demandés à ces modestes auxiliaires s'appelant tapissiers, verriers, émailleurs, céramistes! Avec quel amour n'ont-ils pas travaillé en vue de procédés propres soit à multiplier leurs compositions, soit à leur donner un éclat, ou une souplesse, ou une inaltérabilité supérieurs à ceux des fresques ou des tableaux! Ces associations fécondes, qu'il faut souhaiter, dans l'intérêt du renouvellement des arts, de voir revivre de nos jours, on doit surtout les bénir quand on se place au point de vue de l'histoire. Que d'informations précieuses les dessins tracés sur de grossiers vases de terre n'ont-ils pas ajoutées à notre connaissance de la peinture gréco-italique! Et qui pouvait se flatter de connaître les ressources infinies de la sculpture hellénique avant la découverte de ces merveilleuses terres cuites, qui, après un oubli de plus de vingt siècles, viennent de reparaître à la lumière, éblouissantes de grâce et de fraîcheur, et unissant à la pureté des formes l'intimité, on serait presque tenté de dire le laisser-aller dont on avait fait une des conquêtes de l'art moderne!

L'ardeur que nos contemporains apportent dans ces réhabilitations, le triomphe de ces principes de large et féconde sympathie ont tout particulièrement profité, dans les vingt dernières années, à un art peu connu de ce côté-ci des monts, mais qui en Italie, en Grèce et jusque dans l'Orient, compte plus d'un chef-d'œuvre. La considère-t-on dans ses procédés, la peinture en mosaïque est une industrie d'art au premier chef, puisqu'elle nous offre non l'expression directe, immédiate de la pensée d'un maître, mais une traduction due à de patiens et obscurs auxiliaires, incapables de créer par eux-mêmes. S'attache-t-on à ses résultats, elle satisfait, au con-

traire, à toutes les conditions de la peinture monumentale ; si elle n'a pas la souplesse de la fresque, elle l'emporte sur elle par son éclat et sa résistance, avantages qui ont dû être particulièrement appréciés chez des peuples et en des temps préoccupés d'assurer à leurs créations une durée éternelle. Aussi la peinture exécutée au moyen de cubes de marbre ou de cubes de verre, cette peinture pour l'éternité, comme on l'a fort bien appelée, a-t-elle tenu pendant une période de plus de mille ans une place absolument prépondérante dans les annales de l'art ; les aspirations du monde romain, aussi bien que celles des barbares, semblent s'incarner en elle ; pour l'antiquité comme pour le moyen âge, l'étude de ses productions est une première assise, une pierre angulaire de toute histoire de l'art ; ce sont les expressions d'un archéologue doublé d'un écrivain. « Ces œuvres un peu rudes, ajoute M. Vitet dans son compte-rendu de l'ouvrage par lequel M. Barbet de Jouy a eu le mérite d'appeler l'attention du public sur cette classe de monumens, ces œuvres un peu rudes, souvent presque barbares, mais toujours grandioses, parfois même belles, offrent un champ d'études absolument nouveau dès qu'il s'agit d'y chercher des notions sur l'état du goût, le caractère du style et du dessin à Rome et dans l'Occident. »

L'appel adressé aux savans par MM. Barbet de Jouy et Vitet a été entendu. En France, en Allemagne, en Italie, toute une pléiade d'archéologues et d'historiens d'art s'applique depuis lors à l'étude de monumens si peu ou si mal connus. Elle a eu fort à faire, surtout pour en fixer la chronologie ; des erreurs de date de six ou même de huit cents ans n'avaient naguère rien d'extraordinaire dans des ouvrages faisant autorité ; c'est ainsi qu'il a fallu restituer au ve siècle la belle mosaïque de Sainte-Pudentienne, si longtemps attribuée au IXe, et les élégans rinceaux du baptistère de Constantin, dont on avait cru pouvoir faire honneur au XIIIe. Pour aller plus vite, on s'est partagé un domaine qui ne laisse pas que d'être considérable. L'un, M. R. Engelmann, a jeté son dévolu sur l'antiquité classique ; un autre, M. Labarte, sur le moyen âge. Les mosaïques de Ravenne ont fourni à MM. Rahn, Richter et Bayet la matière d'observations intéressantes ; Mgr Barbier de Montault a fait de celles de Milan l'objet d'une étude approfondie. Il appartenait au maître des antiquités chrétiennes de mettre en lumière les mosaïques de la ville éternelle : M. de Rossi n'a pas failli à cette tâche ; son ouvrage se recommande par le luxe typographique non moins que par l'abondance des informations, la sûreté d'une critique toujours en éveil. Plus récemment, M. Jules Comte, inspecteur-général des écoles d'art décoratif, et M. Quantin ont assigné à la mosaïque une place d'honneur dans cette *Bibliothèque de l'enseignement des*

beaux-arts, qui, grâce à leur généreuse initiative, répandra dans toutes les classes de la société des connaissances jusqu'ici réservées à un petit nombre de privilégiés. Le volume dont MM. Comte et Quantin ont confié la rédaction à M. Gerspach forme un résumé clair et substantiel de l'histoire de la peinture en mosaïque depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. L'auteur, qui dirige depuis de longues années le service des manufactures nationales, a tiré le meilleur parti de ses connaissances techniques; elles lui ont permis de déterminer avec une netteté parfaite le rôle et les limites d'un procédé dont on s'est exagéré les ressources comme les lacunes.

I.

La peinture en mosaïque a pris naissance en Asie. Cet art majestueux (qu'il nous soit permis ici encore de citer M. Vitet), cette façon de peindre, lente et traditionnelle, suppose une constance, une fixité d'idées, une unité de goût et de principes qu'on ne rencontre guère que dans des sociétés presque sacerdotales ou bien encore dans les époques où l'art, après avoir jeté le feu de sa jeunesse, commence à se calmer et à s'éteindre. La Grèce connut tard et apprécia modérément un procédé qui répugnait à la liberté, à la vivacité de son génie; mais Rome s'en empara dès le temps de Sylla, mit tous ses soins à le perfectionner et l'introduisit dans les innombrables provinces d'un empire sans limites, les Gaules, la Germanie, l'Espagne, l'Afrique et même la lointaine Bretagne, où de superbes pavemens historiés témoignent aujourd'hui encore du luxe de la colonie latine. Avec sa prédilection pour la magnificence jointe à la solidité, le peuple-roi ne pouvait manquer de se passionner pour ces chefs-d'œuvre de fini destinés à braver l'effort du temps. Nul genre de décoration ne lui sembla plus digne d'être associé aux prodiges de son architecture, aux immenses colonnes monolithes, aux toitures en bronze massif. La fresque ne tarda pas à être délaissée en faveur de la peinture lapidaire, c'est-à-dire d'un art où la couleur n'est pas seulement à la surface, mais fait corps avec des fragmens de marbre ou de pâtes vitrifiées, et participe de leur résistance presque indéfinie. A une époque où la recherche du luxe l'emportait sur celle de la beauté, on se plut à multiplier ces incrustations dont l'éclat rivalisait avec celui des gemmes; au moindre rayon de soleil, ces surfaces tapissées de cubes d'or, d'azur, de pourpre, jetaient mille feux comme un écrin garni des plus riches joyaux. Aussi la peinture en mosaïque devint-elle bientôt, pour les connaisseurs comme pour la foule, la peinture par excellence. Poètes, romanciers, philosophes n'ont pas assez d'épithètes pour en célébrer tous les mérites. Dans sa description du

palais d'Éros et de Psyché, Apulée envie le bonheur de ceux qui peuvent fouler aux pieds les merveilleux pavemens composés de pierres précieuses : *Vehementer iterum ac sæpius beatos illos qui super gemmas et monilia calcant!* Prudence, emporté par son lyrisme, prête une âme aux joyaux qu'il voit resplendir sur les parois. Sidoine Apollinaire oublie presque de nous parler du sujet représenté pour s'extasier devant des scintillemens qui rivalisent avec ceux du saphir. Cette évocation des gemmes n'était d'ailleurs pas toujours une image poétique; il existe des mosaïques dans lesquelles on a poussé le luxe jusqu'à employer des fragmens de lapis-lazuli, d'agate, de nacre.

Dans ce genre de peinture, le prix de la matière première n'est égalé que par celui de la main-d'œuvre : c'était une supériorité de plus aux yeux d'une époque avide de tout ce qui était rare, curieux ou cher. Il n'existe pas de technique plus lente, plus minutieuse. Aujourd'hui même, à l'atelier du Vatican, malgré son assortiment de vingt-cinq mille nuances, l'exécution d'un des grands tableaux destinés aux basiliques de Saint-Pierre ou de Saint-Paul exige presque une vie d'homme : la copie du *Couronnement de la Vierge,* d'après Raphaël, a occupé de 1863 à 1874 quatre artistes habiles. Quelle patience le mosaïste n'était-il pas forcé de déployer à une époque où, dédaignant de recourir aux pâtes de couleur fabriquées de toutes pièces, il s'ingéniait à rendre les carnations les plus délicates avec des marbres fournis par la nature! A cet égard, les chiffres résultant de l'examen de la mosaïque de Palestrine ont leur intérêt et leur éloquence : pour composer cet ouvrage, qui mesure 78,624 onces carrées (1 once carrée équivaut à 9 centimètres carrés), il a fallu assortir, tailler, assembler, six ou sept millions de fragmens de marbre : on y compte, en effet, jusqu'à quatre-vingt-seize fragmens par once carrée.

L'engoûment général ne fit que croître en raison des difficultés. On se flatta d'égaler, avec des matières minérales, la souplesse du pinceau; on considéra ces tours de force comme le but suprême de l'art. De pareilles illusions ne sont pas rares dans les siècles où l'inspiration faiblit, où le goût se corrompt. Ne voyons-nous pas aujourd'hui encore les savans tapissiers des Gobelins, les non moins doctes mosaïstes du Vatican, mettre toute leur gloire à imiter, avec des matériaux en apparence rebelles, les chefs-d'œuvre de la peinture à l'huile et à reproduire dans leurs copies jusqu'aux défectuosités, jusqu'à la patine des originaux? Dans l'antiquité, ces tours de force avaient le privilège d'émerveiller, de passionner toutes les classes de la société; on cria au miracle à la vue de ces prodigieux trompe-l'œil. Un grave auteur, Sénèque, n'hésite pas à accueillir une des fables ridicules qui prirent nais-

sance à ce sujet; il nous parle d'une mosaïque dont les cubes se disjoignaient, comme par enchantement, sous l'action d'un courant d'eau, puis, à un moment donné, reprenaient machinalement leur place primitive. Quelques siècles plus tard, nous voyons se former, à propos d'un ouvrage du même genre, une légende plus étonnante encore. Procope raconte que l'on regarda comme autant de présages de malheur la chute des différentes parties du portrait en mosaïque de Théodoric, incrusté sur un monument du forum de Naples. Le haut de la figure se détacha d'abord : presque aussitôt Théodoric mourut. Huit années plus tard disparurent les cubes d'émail qui dessinaient la poitrine du conquérant goth : on ne tarda pas à apprendre la mort d'Athalaric, son petit-fils et successeur; on fit coïncider la ruine de la partie centrale de la figure avec la mort d'Amalasonthe; enfin, au moment de la prise de Rome par Bélisaire, on vit tomber ce qui restait encore de la mosaïque, et personne ne douta plus que le règne des Goths ne touchât à sa fin.

Introduite à Rome dans les derniers temps de la république, la mosaïque arrive sous l'empire à son complet épanouissement. A partir du Ier siècle, temples et théâtres, forums, thermes, palais, villas demandent leur décoration aux habiles et patiens artistes qui, sous le nom de *musivarii*, se répandent jusque dans les moindres cités. Les maisons des patriciens de Pompéi nous montrent en quelle estime on tenait, dès le règne des Flaviens, le nouveau système décoratif. Avant même qu'il ait franchi le seuil, le visiteur découvre soit un joyeux *Salve* incrusté en cubes de marbre noir sur un fond blanc, soit un chien faisant mine de s'élancer sur lui, avec l'inscription *Cave canem*, ou encore, comme dans cette mosaïque de Pompéi, conservée au château de Chantilly, un chien du nom de Torquatus attaquant un sanglier, avec l'épigraphe : *Cave Torquatum*. Puis viennent des incrustations monochromes de la plus grande élégance, néréides montées sur des chevaux marins, scènes de chasse, de pêche, représentations mythologiques. Ces compositions, pleines de mouvement et de noblesse, alternent avec des pavemens purement décoratifs, dans lesquels des plaques de porphyre, de serpentine, de jaune ou de rouge antique, artistement découpées et assemblées, imitent les plus riches tapis. Dans les fragmens conservés au musée du Palatin, on remarque des fleurs traitées dans un style exquis; ailleurs des grecques, des méandres, des entrelacs, des ornemens géométriques de la plus grande beauté. En continuant d'avancer, le visiteur découvre des tableaux en pierres dures, dont le fini n'a rien à envier aux miniatures les plus parfaites. Le triclinium est généralement orné de sujets en rapport avec sa destination : fruits, poissons, volailles; parfois on se plaît à simuler sur le sol les reliefs d'un festin, comme dans ce pavement

du musée de Latran, où l'artiste s'est ingénié à couvrir le parquet de fragmens de raves et de choux, d'os de poulet, de débris d'écrevisses. *Asarotos œcos*, maison non balayée, tel est le titre sous lequel on désignait ces trompe-l'œil qui semblent avoir été fort en vogue, car on en rencontre jusqu'en Afrique. Les autres salles contiennent tour à tour des tableaux d'histoire, des scènes empruntées au théâtre, au cirque, à la vie de tous les jours (*le Poète comique*, au musée de Naples; *les Courses de char*, au musée de Lyon; un *Combat de gladiateurs*, à la villa Borghèse), ou encore des représentations géographiques, telles que les grands paysages égyptiens, conservés l'un à Palestrine, l'autre à Rome. Les images des dieux, les portraits des hommes célèbres, d'élégantes arabesques et mille autres motifs leur font suite. L'empire de la mosaïque s'étend jusqu'à la salle de bains ou jusqu'à la fontaine : des cubes d'émail bleu, vert, jaune, rouge, y alternent avec des coquillages et dessinent les figures les plus variées.

Pendant cet âge d'or de l'art romain qui correspond au règne des douze Césars, les peintres en mosaïque, s'inspirant des traditions du génie grec, s'efforcent d'unir dans leurs compositions la liberté et la sagesse. Dans les mosaïques découvertes à Pompéi, l'harmonie des lignes n'est égalée que par la chaleur du coloris, la fermeté du modelé. Rien de plus riche et de plus vivant que le *Bacchus monté sur un lion*, au musée de Naples, rien de plus discret et de plus spirituel que *le Poète comique*, conservé dans la même collection. Une de ces compositions surtout est faite pour donner la plus haute idée du goût et de l'habileté des mosaïstes romains : depuis l'époque de sa découverte, en 1831, la grande page connue sous le nom de *Bataille d'Arbelles* n'a pas lassé l'admiration des connaisseurs.

Sous les Antonins, la tradition du grand art s'altère; si l'on rencontre encore un certain nombre de peintures lapidaires qui témoignent de l'entente des effets décoratifs, surtout quand elles sont composées d'ornemens, il n'en est que trop où tout ce qui s'appelle unité, harmonie, style, fait absolument défaut. Oubliant que leur premier devoir est d'entrer dans les vues de l'architecte, dont ils sont les auxiliaires, de s'inspirer de ses principes, de régler leurs projets sur les siens, les mosaïstes ne songent plus qu'à laisser un libre frein à leur ambition, à leur fantaisie. Là où la disposition générale du temple ou du palais qu'ils sont chargés de décorer exige une composition savamment pondérée, des groupes d'une netteté sculpturale, ils prodiguent les détails et embarrassent l'œil par des lignes heurtées et confuses. On leur demande de procéder par grandes masses : ils s'obstinent à modeler chaque figure avec le fini que comporte une miniature. Ils cèdent surtout à la tentation de traiter leurs incrustations comme des tableaux indépendans de l'édifice auquel elles doivent servir d'ornement : aux fonds unis ils substituent

des paysages compliqués, avec des effets de perspective aérienne qui donneraient à réfléchir aux impressionnistes modernes, ou bien des amoncellemens d'édifices au milieu desquels l'œil s'égare et qui écrasent complètement les figures du premier plan.

Ces défauts sont particulièrement sensibles dans deux mosaïques conservées l'une au musée Kircher, à Rome, l'autre au palais Barberini, à Palestrine, et toutes deux consacrées à l'illustration de l'Égypte. Dans la dernière, pour employer les expressions de M. Gerspach, ce ne sont qu'îles chargées de temples, de fermes, de villas, de berceaux treillagés couverts de plantes grimpantes, où se passent les scènes les plus animées de la vie civile ou religieuse; le fleuve est sillonné par de grands bateaux ou des canots en papyrus; des indigènes y font une chasse acharnée aux crocodiles et aux hippopotames; vers le haut de la composition, dont les sections sont superposées, sans paysage, les édifices font place à des rochers peuplés d'animaux, les uns fantastiques, les autres réels, serpens, onocentaures, caméléopards, sangliers, crabes, singes, panthères, tigres, lions, chameaux, chiens-loups, tortues; des chasseurs, postés sur les sommets, abattent le gibier à coups de flèches. Dans cette étrange ménagerie, les figures se mêlent et se confondent, comme si l'auteur avait pris à tâche de braver toutes les lois de la symétrie; la vulgarité de la conception, la laideur des types, la violence grimaçante des mouvemens achèvent de former la contradiction la plus complète qui se puisse imaginer avec la belle et noble ordonnance du temple de la Fortune, car telle était la destination de l'édifice auquel la mosaïque de Palestrine servait à l'origine d'ornement.

Les imperfections, peut-être voulues, que l'on constate dans ces deux ouvrages, dont on est aujourd'hui disposé à placer l'exécution sous le règne d'Hadrien, ne doivent pas nous faire oublier la science très réelle du dessin et du coloris, et je ne sais quelle chaleur, quel souffle de vie, qui rachètent bien des erreurs. Les auteurs d'une mosaïque postérieure de trois quarts de siècle et qui marque une nouvelle, on pourrait presque dire une dernière étape dans la voie de la décadence, l'immense pavement des thermes de Caracalla, avec les portraits des gladiateurs célèbres de l'époque, n'ont plus la moindre qualité à nous offrir en échange de leurs défauts : l'incorrection du dessin, la grossièreté du coloris y vont de pair avec l'abaissement de la pensée ; rien ne se saurait concevoir de plus hideux que ces figures bestiales, chez lesquelles la force elle-même ne paraît plus qu'un produit malsain d'une civilisation déchue. Il était temps qu'une autre inspiration vînt renouveler et vivifier cette forme de la peinture qui, chez les Romains, avait le privilège de primer et d'éclipser toutes les autres.

II.

Pour qui n'a pas admiré, dans l'un des grands sanctuaires de l'Italie ou de l'Orient, à Saint-Marc de Venise, à Saint-Georges de Salonique, à Sainte-Sophie, la profusion des marbres précieux, des émaux multicolores qui scintillent sur la façade, enrichissent les portiques, les parois de la nef, la tribune, les ambons, les tabernacles, le trône de l'évêque ou du pape, et jettent leurs feux jusque sur le candélabre pascal, il est difficile de se faire une idée de la place que la mosaïque tient dans l'histoire du bas-empire et du moyen âge. Du IVᵉ au XIIᵉ siècle, depuis le triomphe du christianisme jusqu'à la grande révolution provoquée dans les arts par Nicolas de Pise, qui a retrouvé la beauté de formes inhérente à l'antiquité, et par Giotto, qui a remis en honneur le culte de la nature, c'est dans cette branche de la peinture qu'il faut chercher l'expression la plus précise et la plus harmonieuse de la vie religieuse et politique de l'Italie et de l'empire byzantin, la forme la plus brillante de leur pensée et de leur goût. Dans ces pages splendides se traduisent tour à tour, au sud et au nord, à Milan et à Venise, à Rome et à Ravenne, à Capoue, à Salerne, à Palerme, à Montréal, à Constantinople, à Jérusalem, la piété profonde, les luttes, les conquêtes, les aspirations de siècles tourmentés et troublés, et qui ont plus d'une fois été envahis par les ténèbres, mais dont l'influence sur la genèse du monde moderne a été trop grande pour nous laisser indifférens. D'après une légende longtemps accréditée, c'est en mosaïque qu'était exécutée l'image miraculeuse du Christ qui apparut dans l'abside de Saint-Jean-de-Latran lorsque la vénérable basilique, mère et souveraine de toutes les églises du monde chrétien, fut consacrée par Constantin au culte du nouveau Dieu. C'est à la mosaïque que le pape Sixte III demanda d'affirmer, après la condamnation des nestoriens, les dogmes proclamés par le concile d'Éphèse; c'est à elle qu'il demanda de retracer aux yeux de son saint troupeau l'histoire du peuple d'Israël, que nous admirons sur les murs de la basilique Libérienne. Théodoric réclama son concours pour perpétuer le souvenir de son triomphe : il se fit représenter la lance dans une main, le bouclier dans l'autre, entre les figures symboliques de Rome, qui lui devait un nouveau lustre, et de Ravenne, qui s'avançait vers son vainqueur, humble, éplorée, implorant sa clémence. Puis, après la domination éphémère des Goths, c'est encore à la mosaïque qu'échoit l'insigne honneur de nous transmettre l'image de Justinien, de Théodora et de leur entourage, les

incomparables portraits de l'église Saint-Vital, de Ravenne. Lombards, Francs, Normands s'en emparent tour à tour pendant les siècles qui suivent. Les compositions dont Luitprand fit orner l'église d'Olona furent longtemps célèbres; la place du Latran conserve aujourd'hui encore le souvenir du couronnement de Charlemagne, et nulle part la domination de Robert Guiscard et de ses successeurs n'a laissé de monumens aussi éclatans que dans les mosaïques de Cefalu, de Palerme, de Montréal, de Salerne.

Considérée au point de vue du style, la mosaïque conserve plus longtemps qu'aucun autre genre les traditions classiques et s'élève le plus haut. Lorsque, sous l'action du christianisme, la peinture lapidaire se régénère et se prépare à reprendre son essor, la statuaire n'existait déjà plus que de nom. En examinant, au forum, les bas-reliefs de l'arc de Septime Sévère, il semble qu'il soit impossible de tomber plus bas, et cependant, si on les compare à ceux de l'arc Constantin, on trouve entre eux un abîme non moins profond que celui qui sépare l'arc de Sévère des arcs de Trajan et de Titus. Les sculpteurs des sarcophages chrétiens, dont la majeure partie appartient au IVe et Ve siècle, ont été impuissans à réagir contre le flot montant de la barbarie. On a beau objecter qu'ils fabriquaient leurs ouvrages d'avance, en quantité considérable, qu'ils les considéraient comme des produits industriels plutôt que comme des œuvres d'art; aucun des sarcophages païens exécutés dans les mêmes conditions ne nous montre des masses aussi mal équilibrées, des figures aussi informes, une ignorance aussi complète des lois de l'anatomie et du goût. Il faut une rare bonne volonté pour découvrir de loin en loin un bout de draperie bien ajusté, une attitude naturelle, un reste d'élégance ou de poésie, dernier reflet des chefs-d'œuvre qui à ce moment peuplaient encore l'Italie. A Ravenne, malgré l'influence salutaire de la civilisation byzantine, l'infériorité de la statuaire n'est pas moins sensible qu'à Rome. Rien de plus lourd et de plus grossier que les figures en stuc qui garnissent l'intérieur du baptistère des orthodoxes : on hésiterait, sans le témoignage des textes, à les croire contemporaines des admirables mosaïques de la coupole. Partout la sculpture en ivoire, l'orfèvrerie, refoulent la statuaire proprement dite; à partir du VIIe siècle, les Italiens semblent renoncer entièrement à travailler le marbre ou le bronze.

Considère-t-on les évolutions de l'architecture, ici encore tout proclame une irrémédiable décadence. Pendant de longs siècles, on ne vit plus que de plagiats; on dépouille les temples de leurs colonnes, de leurs frises, de leurs ornemens; on leur enlève jusqu'aux chambranles et aux chapiteaux, quand toutefois on ne juge pas plus simple de confisquer le monument tout entier pour le

transformer en un sanctuaire chrétien. En contemplant les monolithes aux dimensions gigantesques, aux contours si élégans, que l'empire avait donnés pour supports aux basiliques du forum romain ou du forum de Trajan, au Panthéon ou aux thermes de Dioclétien, on est saisi d'admiration devant ces triomphes de la science architecturale. Que de prodiges pour retirer ces masses de la carrière, pour les tailler, pour les transporter dans la capitale! Ces problèmes, les chrétiens les simplifièrent singulièrement : ont-ils besoin de colonnes pour édifier Saint-Paul hors les Murs, Sainte-Sabine, Saint-Pierre-ès-Liens et tant d'autres basiliques, ils se contentent de mettre en coupe réglée la basilique de Paul-Émile, le mausolée d'Adrien, les thermes. Dans la suite, bâtisseurs et architectes ne se préoccupent même plus d'assurer l'unité de style ou de dimension des matériaux affectés aux créations nouvelles : fûts lisses et cannelés, chapiteaux corinthiens et ioniens, fragmens de frises aux ornemens disparates, tout se trouve mêlé et confondu dans le même édifice : Saint-Laurent hors les Murs, l'Ara-Cœli et bien d'autres sanctuaires romains n'ont que ce désordre pittoresque pour se recommander à l'attention du visiteur.

Quant au plan de ces monumens, il n'est le plus souvent qu'une imitation plus ou moins directe des types antiques. On a pu discuter sur telle ou telle différence de détail ; dans ses grandes lignes la basilique chrétienne, il n'est pas permis d'en douter, procède des basiliques païennes, surtout des basiliques privées. Dans cette œuvre d'assimilation, de transformation, on n'a fait, comme à tant d'autres égards, que simplifier, appauvrir. L'extérieur des nouveaux édifices est nu et froid, qu'ils aient la forme d'une croix, celle d'une rotonde ou celle d'un octogone, qu'ils s'élèvent à Rome, à Ravenne ou à Milan. Des murs en briques, tout unis, sans colonnes, sans pilastres, sans ornemens, en font tous les frais. A Ravenne, dans les campaniles construits à côté des basiliques, on chercherait en vain la trace d'une idée architecturale : ce sont d'énormes cylindres, rien de plus.

Si nous pénétrons à l'intérieur, nous sommes dès l'abord frappés de la pauvreté de l'invention, du manque de cohésion et de vie. Ce faîtage en bois recouvrant des pans de murs très élevés, que supportent des arcades reposant à leur tour sur des colonnes, ces nefs latérales adossées plutôt que reliées à l'édifice principal, forment-ils bien un ensemble organique, comme les temples des anciens, comme les cathédrales romanes ou gothiques? Je suis plutôt tenté d'y voir une juxtaposition d'élémens hétérogènes, que l'artiste n'a pas su fondre, auxquels il n'a pas su donner l'unité et l'harmonie. Les critiques ne tardent d'ailleurs pas à faire place à un sen-

timent unique, l'admiration qu'inspirent la majesté de ces triples ou quintuples colonnades, la richesse des ornemens, la noblesse des peintures incrustées dans le pavement, sur les parois de la nef, sur l'arc triomphal, sur la voûte de l'abside : depuis le portique jusqu'à la tribune, le visiteur marche de surprise en surprise ; l'œil ébloui ne sait plus où se poser. Mais l'architecte n'entre pour rien dans ce triomphe. Si dans les basiliques de Ravenne ou de Rome, à Saint-Apollinaire Nouveau, à Saint-Vital, à Sainte-Marie-Majeure, à Sainte-Praxède, vous supprimez les mosaïques qui font leur gloire, que restera-t-il pour charmer ou pour édifier ?

Dans le domaine de la peinture enfin, c'est encore la mosaïque, non la fresque, qui consacre l'avènement des idées nouvelles. Lorsqu'on lui demanda, après le triomphe de l'église, de concourir à la décoration des sanctuaires, — basiliques, baptistères, mausolées, — il s'agissait en réalité de créer, de toutes pièces, le vaste cycle de représentations qui, depuis, constitue le fonds commun de l'art chrétien. On ne saurait, à cet égard, assez applaudir aux judicieuses observations de l'historien des *Origines du christianisme*. « C'est bien à tort, dit M. Renan, en parlant des peintures des catacombes, qu'on a vu dans ces essais timides le principe d'un art nouveau. L'expression y est faible ; l'idée chrétienne tout à fait absente ; la physionomie générale indécise. L'exécution n'en est pas mauvaise ; on sent des artistes qui ont reçu une assez bonne éducation d'atelier ; elle est bien supérieure, en tout cas, à celle qu'on trouve dans la vraie peinture chrétienne qui naît plus tard. Mais quelle différence dans l'expression (1) ! »

La recherche de la magnificence avait déterminé, aux jours florissans de l'empire romain, la vogue extraordinaire de la mosaïque. Un besoin analogue lui permit, pendant le bas-empire, d'éclipser les autres branches de la peinture et de devenir l'instrument par excellence de l'église triomphante. Il était naturel que les barbares, incapables d'apprécier la pureté des formes, la noblesse du style, s'attachassent à la richesse de la matière première ; le luxe tint lieu, à leurs yeux, de goût. Dioclétien avait donné le signal d'un faste jusqu'alors sans exemple : à ce parvenu il fallut des étoffes de soie brochées d'or, des perles et des gemmes jusque sur ses chaussures. Ses successeurs renchérirent encore sur ces raffinemens. Désormais, les chroniqueurs ne nous entretiennent plus guère de la forme des œuvres d'art ; ils s'intéressent surtout à leur composition et à leur poids. Le moment vint où le marbre, le bronze furent dédaignés, comme matières trop communes ; l'argent, l'or, les pierres précieuses paru-

(1) *Marc Aurèle*, p. 533.

rent seuls dignes de figurer dans la décoration d'une église ou d'un palais. Dans les peintures parvenues jusqu'à nous, on peut suivre d'âge en âge les progrès du faste; bientôt, sauf pour le Christ et les apôtres, la toge antique, si noble, si simple, est remplacée par des costumes byzantins étincelans de pierreries; la Vierge, les saints, les donateurs disparaissent sous le poids des broderies et des gemmes. Les auteurs des inscriptions tracées au-dessous des mosaïques ne font plus que conjuguer les verbes *lucere*, *micare*, *splendere*, *coruscare*, *fulgere*, *radiare*; ce n'est plus la noblesse de l'invention, le sentiment de la vie, la force de l'expression qu'ils célèbrent, c'est uniquement la richesse et l'éclat.

Le souci de l'étiquette complète la recherche de la pompe. « Auparavant, dit M. Charles Bayet, dans ses savantes études sur l'*Histoire de l'art byzantin*, le style était plein de naturel, les attitudes simples et sans contrainte; à partir du IVe siècle, ces qualités charmantes commencent à disparaître. Il semble qu'on soit choqué de ces allures familières, qu'on les évite comme un manque de dignité et de tenue. Ce Christ qui ne se distingue point de ceux qui l'entourent, qui se mêle à tous, a quelque chose de trop populaire. Il est roi et l'art doit le faire sentir. Les écrivains, dès cette époque, donnent l'exemple de ces rapprochemens tout matériels entre la royauté divine et la royauté terrestre. Au début du panégyrique de Constantin, Eusèbe s'y étend longuement; il nous présente Dieu, l'empereur céleste, comme une image agrandie de l'empereur d'ici-bas. « Les arcs du monde lui servent de trône, la terre est son escabeau. Les armées célestes montent la garde autour de lui, les puissances surnaturelles sont ses doryphores, elles le reconnaissent pour leur despote, leur maître, leur roi. » Et la comparaison continue et se développe avec une singulière richesse d'images. Aussi, dans le domaine de l'art officiel, donnera-t-on désormais au Christ un costume plus éclatant, un aspect plus majestueux et plus imposant. Il s'est mêlé à la foule, sans doute, mais en monarque qui ne se confond pas avec elle; on doit pouvoir le reconnaître en toute occasion à des signes distinctifs. Du reste, sa véritable place est sur le trône, sur ce trône byzantin, tout resplendissant d'or et de gemmes (1). »

Sous l'empire des mêmes préoccupations, l'ordonnance, le coloris, le style des peintures, qu'il s'agisse d'incrustations ou de fresques, — ces dernières n'apparaissent plus guère que lorsque le temps ou l'argent manque pour recourir à la mosaïque, — subissent des modifications non moins profondes. C'en est fait de ces pages brillantes,

(1) *Recherches pour servir à l'histoire de la peinture et de la sculpture chrétiennes en Orient*, p. 54, 55.

mais incorrectes, où l'artiste, comme dans la mosaïque de Palestrine, s'abandonne sans contrainte à sa fantaisie. La régularité, la symétrie, deviennent la première loi de toute peinture murale : compléter l'œuvre de l'architecte et ne plus la troubler, telle est désormais la mission du peintre, qui ne s'inspire plus que des besoins de la décoration.

Si l'on s'attache au coloris des mosaïques chrétiennes, on est tenté de croire que les organes de la vision eux-mêmes se sont modifiés. Aux fonds romains, composés soit d'une couche de cubes blancs, soit de paysages ou de motifs d'architecture, succèdent les fonds d'or et d'azur. Dans le mausolée de Sainte-Constance, près de Rome, ce monument de transition si important, le mosaïste s'est encore conformé à la tradition classique : le blanc domine dans ses incrustations. Mais dès le ve siècle, les figures s'enlèvent invariablement sur un fond doré ou azuré, à Rome, à Ravenne, à Milan, à Naples. Rarement innovation en apparence plus simple a produit des résultats plus considérables. Du coup la recherche de l'éclat est substituée à celle de la vie ; une lumière artificielle remplace la clarté du jour ; les personnages quittent le monde réel pour entrer dans un milieu idéal. Assurément, dans l'art romain, ces brillants concerts de couleurs n'étaient pas inconnus. Sans sortir de Rome ou de Pompéi, on trouve plus d'une fois l'or uni à la pourpre ; plus d'une fois des draperies blanches comme la nacre s'enlèvent sur un fond de lapis-lazuli ; tons vifs et gais, sombres et graves, il n'est point de gamme dans laquelle ces virtuoses de la couleur ne se soient exercés. Aussi n'est-ce pas telle ou telle découverte qui constitue l'originalité de la nouvelle école : ce qui distingue les peintres chrétiens, — et sous ce titre je comprends non-seulement les peintres à fresque ou sur panneau, mais encore les mosaïstes, les brodeurs, les miniaturistes, — c'est la rigueur de leur méthode. Ce qui n'avait été qu'un accident devient la règle ; à l'égard du riche héritage laissé par l'antiquité classique, on se livre à un travail de simplification, d'élimination : on développe un certain nombre d'élémens avec une logique inflexible ; bref, on paraît original à force de se montrer exclusif.

Si je ne craignais de fatiguer le lecteur par des détails trop arides, je montrerais comment cette révolution dans les idées, les aspirations, le style, a été complétée par une modification capitale, de l'ordre technique. Les anciens avaient réservé la peinture en mosaïque proprement dite, en d'autres termes l'imitation de fresques ou de tableaux, pour la décoration du sol ; afin d'assurer une durée plus grande à des compositions sans cesse foulées aux pieds, ils recouraient presque exclusivement aux pierres dures. Pour les incrus-

tations des parois, au contraire, qui n'exigent pas la même force de résistance, ils se servaient de pâtes vitrifiées, de *smalti* (émaux), comme disent les Italiens, plus tendres et moins coûteux. Mais, comme si la difficulté vaincue avait été à leurs yeux la première condition du succès, les Romains de l'empire ne demandaient à cette seconde forme de la mosaïque que de reproduire des motifs d'ornementation, traités largement, dans une donnée essentiellement décorative. Le christianisme renversa l'ordre des facteurs : les parties verticales de l'édifice, — frise de la nef, arc triomphal, coupole, abside, — lui paraissent seules dignes de recevoir la peinture principale, ces figures de saints, ces scènes d'apothéose, auxquelles l'emploi de couleurs artificielles permettra de donner un si grand éclat; il croirait au contraire commettre une profanation en traçant sur le sol des images religieuses, exposées à être foulées aux pieds. L'indifférence de l'autorité religieuse pour ces pavemens, dans lesquels la peinture païenne avait célébré ses plus beaux triomphes, devint si grande que l'initiative privée dut souvent en faire tous les frais. De nombreuses inscriptions nous montrent les fidèles se cotisant pour faire exécuter l'un dix, l'autre vingt, un troisième cinquante ou même cent palmes carrés de pavement (cathédrales d'Aquilée, de Grado, de Vérone), ou bien encore telle ou telle figure déterminée, qui un paon, qui un griffon (cathédrale de Pesaro). L'intervention de l'élément laïque eut un résultat inattendu ; la foule se plut à fixer sur ce sol qu'on lui abandonnait les traditions de plus en plus vagues d'un culte et d'une civilisation désormais proscrits. Lorsque l'on interroge ces humbles productions, dont l'archéologie commence à peine à soupçonner l'existence, on y découvre la trace de luttes latentes entre la rigueur, de jour en jour croissante, de l'église et les aspirations ou les réminiscences populaires. Pendant plus de mille ans, les représentations profanes, et parmi elles un certain nombre de formules du polythéisme, se développent librement dans les incrustations du sol, tandis que l'orthodoxie la plus sévère préside à la décoration des murs. Ici, dans la cathédrale d'Aoste, les figures des Mois sont groupées autour de celle de l'Année, qui tient d'une main le soleil, de l'autre la lune; ailleurs, à Pavie, l'Année est assise sur un trône, la couronne en tête, le sceptre dans une main, le globe dans l'autre. A Reggio, les personnifications des Saisons ont pris place à côté des signes du zodiaque; à Hildesheim, nous voyons celles des Quatre Élémens; dans la précieuse mosaïque de Sour, rapportée par M. Renan, celles des Quatre Vents. Des scènes tirées de la mythologie complètent ce cycle curieux, où les forces de la nature sont personnifiées, sinon divinisées. Le combat de Thésée et du Minotaure forme le sujet principal des pavemens de Plaisance, de Pavie, de

Crémone. Hâtons-nous d'ajouter que, dans ces compositions inspirées du paganisme, l'artiste du moyen âge a voulu exprimer une idée foncièrement chrétienne. Le labyrinthe est pour lui l'image des séductions du monde : il a souligné son intention en plaçant, en regard du héros grec, David combattant Goliath. Il serait difficile de faire valoir le même argument en faveur d'un dernier ordre de compositions, auxquelles l'esprit populaire s'est attaché avec une ténacité extraordinaire : les souvenirs de l'amphithéâtre. Ici encore, ce sont les mosaïstes qui ont servi d'interprètes à la foule : à Rome, un fragment de mosaïque, provenant de la basilique de Saint-André in Barbara, représente un tigre dévorant une génisse ; à Crémone, à Carthage, à Djemilah et en vingt autres endroits, on rencontre des combats de fauves ou des scènes de chasse. Les pavemens ont conservé jusqu'à cette zoologie fantastique, dont le moyen âge s'empara avec une ardeur contre laquelle saint Bernard a protesté en termes éloquens, et qui, pendant tant de siècles, hanta comme un cauchemar l'imagination de l'Europe : sirènes, hippocampes, centaures, chimères, dragons, capricornes, basilics et autres monstres analogues, enfantés par l'antiquité ; l'exemple le plus curieux peut-être de cette persistance de la tradition nous est fourni par le pavement du dôme de Casale : on y voit les êtres fabuleux décrits par Pline, les hommes sans tête, et les antipodes, avec des inscriptions qui ne laissent aucun doute sur la source de l'inspiration.

III.

Jusqu'à la translation du siége de l'empire à Constantinople, Rome avait régné sans partage dans le vaste domaine des arts. A partir du IVe siècle, une autre cité, jusqu'alors inconnue, lui dispute la suprématie en Italie même. Capitale délaissée, Rome chercha naturellement à se retremper dans les souvenirs et les leçons de son passé, ce passé écrasant qui faisait en quelque sorte sa raison d'être; elle sera la gardienne de la tradition classique; elle défendra contre les novateurs le dépôt sacré que lui a légué la Grèce vaincue. L'admirable mosaïque de Sainte-Pudentienne, qui n'a plus besoin d'être signalée aux visiteurs de la ville éternelle, montre que ces efforts furent couronnés de succès ; le christianisme a enfin trouvé une formule digne de lui ; nous assistons à une véritable renaissance de la peinture, tout à l'heure expirante. Mais on lutte en vain contre la destinée. Rome était atteinte dans ses organes vitaux ; un chef-d'œuvre ne pouvait pas l'arrêter sur la pente de la décadence. Les artistes romains cherchent en vain à suppléer par les leçons de leurs ancêtres à l'étude de cette nature qu'ils ne comprennent plus ; le

culte trop exclusif des modèles classiques ne tarde pas à engendrer la sécheresse; la correction dégénère en raideur : longtemps avant que le terme d'art byzantin fût devenu synonyme de stagnation intellectuelle, les derniers représentans de l'école romaine étaient réduits à répéter à satiété des formules qu'ils n'avaient plus la force de rajeunir, de renouveler.

Dans ces siècles où tant de fléaux fondirent sur l'Italie, l'invasion des Goths, les luttes entre Bélisaire et les successeurs de Théodoric, l'invasion des Lombards, la rivale de Rome, — nous avons nommé Ravenne, — eut à la fois les avantages d'une situation presque inexpugnable et ceux d'une entière indépendance vis-à-vis de la tradition. Sur ce sol arraché aux flots, dans ces marais transformés en serre chaude, la floraison fut rapide; elle fut aussi éphémère. Les Romains étant les champions des traditions latines, les Ravennates seront ceux des nouvelles aspirations de l'Orient : ils ont eu le bonheur de jouer ce rôle cinq cents ans avant Venise, à une époque où la civilisation byzantine était encore pleine de force et de sève. Si nous examinons les grandes compositions qui ornent, aujourd'hui encore, les principaux monumens de Ravenne, le mausolée de Placidie, le baptistère des orthodoxes, Saint-Apollinaire Nouveau, Saint-Vital, nous y trouvons, à la place de la sévérité propre aux mosaïques romaines contemporaines, une originalité, une chaleur, un sentiment de la couleur et de la vie qui défient toute analyse. Les artistes ravennates sont à la fois plus habiles et plus émus que leurs confrères latins : ils possèdent à fond la technique de leur art; leur science du modelé tient souvent du prodige, comme dans cette composition où ils ont fixé, en traits d'une sûreté et d'une hardiesse incomparables, l'image de l'empereur Justinien et de Théodora, sa trop fameuse épouse, et cependant, à chaque instant, nous les voyons consulter la nature avec cette candeur, cette tendresse, qui prêtent tant de charmes aux ouvrages de la mystique école d'Assise et à ceux du suave fra Angelico. Ici ils se plaisent à orner le sol de fleurs gracieuses, d'oiseaux au riche plumage; ailleurs ils nous montrent le farouche législateur des Hébreux caressant une des brebis du troupeau de Jethro. C'est à ces artistes byzantino-italiens, si décriés dans la suite, que la poésie dut de ne pas mourir tout entière au milieu de l'ignorance et de la barbarie universelles.

Fondée vers la fin du IVe siècle, l'école de Ravenne célèbre ses plus éclatans triomphes dès le milieu du siècle suivant. La décoration du mausolée de Placidie, le plus ancien des monumens ravennates parvenus jusqu'à nous, peut passer pour la plus haute expression, non-seulement de l'art italo-byzantin, mais de l'art chrétien

primitif tout entier. Aucun autre ensemble ne réunit au même point la magnificence et la noblesse. La forme du monument est celle d'une croix grecque, ayant ses bras voûtés en berceau et son centre surmonté d'une coupole; dans la décoration de ses différentes parties, le mosaïste a prodigué les ornemens les plus riches et les plus gracieux : étoiles, rosaces, grecques, méandres, guirlandes émergeant de corbeilles multicolores, rinceaux d'or. Des cerfs se désaltérant aux sources vives de la foi, des colombes buvant dans un vase, enfin les figures des apôtres et les symboles des évangélistes mêlent à l'élément purement ornemental l'élément symbolique et historique. Mais c'est surtout dans les deux tableaux incrustés, l'un dans la lunette qui surmonte la porte, l'autre dans la lunette du fond, que les droits de la foi et de la pensée se font jour. Le premier nous montre le Christ assis au milieu de son troupeau ; les traits du jeune dieu, avec ses yeux pleins de tendresse, sa bouche souriante, ses longs cheveux blonds ombrageant son visage imberbe, du galbe le plus pur, rappellent l'Apollon antique, avec je ne sais quelle douceur et quelle suavité introduites par le christianisme dans le type traditionnel. L'élégance du costume ajoute encore au charme de cette figure délicieusement juvénile : il se compose d'une tunique d'or, qui laisse à nu le cou et les pieds, et d'un manteau pourpre dont l'extrémité repose sur les genoux du divin pasteur; celui-ci, tandis que de son bras gauche, noblement arrondi, il soutient une croix d'or à longue haste, livre sa main droite aux caresses d'une brebis qui vient la lécher ; son regard embrasse en même temps les autres brebis, debout près de lui et attentives à sa voix ; un paysage pur et calme, avec quelques arbres et quelques rochers, se détachant sur un ciel d'un bleu clair, complète le tableau.

La peinture qui fait face au *Bon Pasteur* montre une inspiration bien différente : si dans la première on admire la douceur et la majesté des traits du Christ, la noblesse de son attitude, la touchante affection que lui témoigne son troupeau, et surtout l'ineffable sérénité répandue sur toute la scène, dans la seconde tout est mouvement et passion ; l'une ressemble à une idylle, l'autre à un chant de guerre. On a longtemps discuté sur la signification de cette dernière ; aux yeux de bon nombre d'archéologues, le personnage qui y est représenté, s'avançant, ou plutôt courant, un volume à la main, vers un brasier ardent, ne serait autre que le Christ jetant au feu les livres des hérétiques, tandis que les volumes placés de l'autre côté du brasier, dans une armoire, les écrits des évangélistes, bravent les atteintes des flammes. L'intolérance de Placidie, les décrets récens de Théodose et de Valentinien, ordonnant de brûler les ouvrages des nestoriens, des décrets analogues rendus vers la même époque

par les papes Gélase et Symmaque, tout semblait justifier cette ingénieuse interprétation. La disposition même des deux scènes venait à l'appui de cette manière de voir : au-dessus de l'entrée, l'artiste avait peint le *Bon Pasteur*, c'est-à-dire le Christ exerçant son ministère de paix; au fond, en regard du précédent tableau, le Christ militant, saisi d'une sainte indignation à la vue des progrès de l'hérésie. Aujourd'hui, grâce aux argumens produits par M. de Rossi, nous savons que la seconde composition représente en réalité saint Laurent marchant au supplice, non en martyr, il est vrai, mais en triomphateur. L'énergie qui éclate dans ses traits, la vivacité de son allure, l'éloquence de son geste, proclament la transformation qui s'est opérée dans les sentimens des fidèles : la résignation des premiers siècles a fait place à l'enthousiasme, à l'orgueil fondé sur de récens triomphes. Le saint n'aperçoit même pas le bûcher qui doit le dévorer : dédaignant les menaces d'un bourreau impuissant, il s'avance plein d'ardeur et d'assurance vers l'arche sainte, où il voit briller les livres sacrés destinés à confondre les ennemis de la foi.

Au VIe siècle, sous Théodoric et sous Justinien, le triomphe de Ravenne sur Rome est complet : celle-ci n'a plus qu'une seule composition, la mosaïque des Saints Cosme et Damien, empreinte d'une sorte de grandeur farouche, à opposer aux scènes de la vie du Christ, d'un style si simple et si noble, incrustées sur les murs de Saint-Apollinaire Nouveau, à l'éblouissante décoration de Saint-Vital. Mais cette supériorité dura peu; une commune barbarie envahit la péninsule entière; les efforts de Charlemagne, qui réussit à provoquer de ce côté-ci des Alpes une véritable renaissance, sont impuissans à ranimer l'art italien; nul doute que les dernières traces d'élégance, — une élégance relative, — que l'on découvre dans deux des mosaïques romaines exécutées sous son règne, la chapelle de Saint-Zénon à Saint-Praxède, et Santa-Maria della Navicella, ne soient dues à des artistes venus de Byzance.

C'est encore de l'école byzantine que l'Italie, deux siècles plus tard, au temps des luttes entre la papauté et l'empire, attend son salut, et c'est encore dans la mosaïque que s'affirment les premières tentatives de réforme. En 1070, — cette date mérite d'être retenue, — l'abbé du Mont-Cassin, Didier, fait venir de Constantinople des mosaïstes auxquels il confie la décoration de son couvent; son exemple ne tarde pas à être suivi, au midi par les Normands, au nord par les Vénitiens; bientôt la mosaïque a reconquis son antique popularité. La basilique de Saint-Marc, à Venise, celles de Murano et de Torcello, le baptistère de Florence, les basiliques de Saint-Clément, de Sainte-Françoise-Romaine, de Sainte-Marie du Transtevère,

de Saint-Jean-de-Latran, de Sainte-Marie-Majeure, à Rome, celles de Grotta-Ferrata, de Salerne, d'Amalfi, de Palerme, de Montréal, de Cefalu et vingt autres voient leurs murs se couvrir d'incrustations en émail, tandis que le sol disparaît sous des assemblages de marbres imitant les plus riches tapis. A Rome, une école d'artistes de mérite, les Cosmates, dont la vogue dura pendant plus d'un siècle, étend la mosaïque jusqu'aux ambons, aux autels, aux candélabres, sur lesquels elle incruste d'élégans ornemens stelliformes. Pour la richesse, ces vastes ensembles décoratifs du moyen âge n'ont rien à envier à ceux de l'antiquité.

Dans le travail auquel nous avons déjà fait un emprunt, M. Bayet a défini en termes excellens le rôle de la mosaïque à partir du triomphe du christianisme. Après nous avoir montré le Poussin étudiant la mosaïque de Sainte-Pudentienne, Hippolyte Flandrin s'inspirant de celles de Ravenne, il ajoute : « C'est qu'en effet les plus grossières, les plus imparfaites gardent encore une grandeur d'allure admirable ; les incorrections de détail qui les déparent ne sauraient détruire l'impression de l'ensemble, et l'on conserve le souvenir de ces figures d'une si sévère majesté dans leur immobilité hiératique. Ces qualités tiennent à la technique aussi bien qu'à la composition... Les vieux mosaïstes procédaient par grandes masses, juxtaposant les couleurs tranchées, négligeant les transitions : comme la mosaïque est vue de loin, la dureté de ces oppositions se perd dans l'harmonie générale de l'œuvre ; mais, en revanche, tout se détache avec une vigueur et un éclat incomparables. Les figures s'enlèvent sur un fond d'un bleu ou d'un or intense ; les tons nets et vifs des vêtemens forment avec ce ton uniforme un contraste puissant ; souvent, pour mieux accuser le dessin, une ligne noire indique les contours du corps et les traits du visage. Grâce à cette disposition, les personnages font en quelque sorte saillie. Dans cet emploi d'un nombre de couleurs restreint, ne faut-il voir que l'inspiration d'un goût plus sûr? N'y trouverait-on pas aussi l'ignorance des procédés qui permettent d'obtenir une plus grande variété de nuances? Peu importe : l'art est quelquefois mieux servi par l'ignorance que par la science ; la mosaïque ainsi comprise constitue un art décoratif vraiment original. Dans le choix des compositions, les mosaïstes byzantins apportaient la même recherche de grands effets bien accusés et saisissant le regard. C'est pour cela qu'ils s'attachaient de préférence à des sujets où l'action est presque nulle, où l'on peut isoler les personnages, les ranger en ordre, de manière à ne point troubler la disposition uniforme de l'ensemble. Dans certaines scènes, on évitait même de placer plus de figures d'un côté que de l'autre, de peur de rompre

l'équilibre des différentes parties de l'œuvre et d'y introduire quelque disproportion. Ce principe de symétrie, dès lors si soigneusement observé, devait se maintenir dans l'art byzantin. L'esprit des artistes en fut si pénétré, qu'ils l'appliquèrent sans cesse et jusque dans les moindres ouvrages : ce fut par là que cet art, tout en perdant du côté de la vie et de la liberté, gagna de se prêter mieux que d'autres à la décoration des grands édifices religieux. Aujourd'hui encore, dans l'état de décadence où est tombée la peinture chrétienne d'Orient, ces qualités sont sensibles, et des œuvres médiocres, d'une exécution grossière, ont malgré tout un certain air de grandeur. »

IV.

Grâce au besoin de solennité, de grandeur, de régularité, grâce aussi à l'esprit d'abstraction propres à la première partie du moyen âge, la mosaïque a pu briller du plus vif éclat dans un moment où tous les autres arts étaient dans l'abaissement le plus profond. Mais du jour où de nouveaux horizons s'ouvrirent à l'imagination des artistes, où la nature, si longtemps ignorée, reparut à leurs yeux éblouis, où l'étude des passions reprit sa place dans le domaine de l'art, il fallait ou qu'elle se transformât, ou qu'elle abdiquât. Revenir aux traditions de l'antiquité eût été le plus sage; le sacrifice parut excessif; il en coûtait trop de renoncer à ces associations de tons éclatans, quoique parfois vides, dans lesquelles l'art chrétien avait célébré tant de triomphes. On est en droit de dire que la mosaïque ne survécut pas à l'avènement du style gothique : les compositions qui ornent l'abside de deux des plus vénérables sanctuaires de la ville éternelle, Saint-Jean-de-Latran et Sainte-Marie-Majeure, sont comme la dernière lueur d'un art qui va disparaître. Les incrustations, de plus en plus rares, qui, dans la suite, prennent naissance à Naples, à Rome, à Orvieto, à Sienne, à Pise, à Venise, paraissent des anachronismes; elles n'ont plus rien à faire avec les nouvelles préoccupations de l'Italie.

La renaissance, avec son exquise entente des lois de la décoration, semblait appelée à régénérer un art qui se recommandait à elle par les souvenirs de l'antiquité plus encore que par ceux du moyen âge. Elle lui témoigna en effet un réel intérêt : Laurent le Magnifique, ce grand initiateur, ne négligea rien pour le remettre en honneur; Raphaël et le Titien lui fournirent des cartons. Mais, pour aboutir, ces évolutions ont besoin d'être longuement préparées : les artistes florentins employés par le Magnifique connaissaient mal la technique des incrustations; ceux de Venise, chargés

d'interpréter les compositions de Raphaël et du Titien, étaient au contraire trop pénétrés des traditions byzantines, qui s'étaient maintenues dans la ville des doges jusqu'en plein XVI siècle. Les résultats obtenus laissèrent donc beaucoup à désirer ; ici on abusa des tons conventionnels du moyen âge, l'or, l'azur, le pourpre, alors qu'il fallait revenir à la coloration à la fois claire et chaude de l'antiquité; ailleurs, on copia servilement les fresques ou les tableaux (à cet égard nous avons vu que l'antiquité n'avait pas été absolument irréprochable), au lieu de les traduire, avec une entière indépendance, dans cette langue sonore et harmonieuse propre aux mosaïstes de Pompéi. L'imitation de la peinture, tel sera désormais le but que se propose la mosaïque. « Dans cette folle tentative, — c'est encore M. Vitet qui parle, — il faut que celle-ci descende aux tours de force, aux procédés microscopiques, qu'elle abdique sa vraie puissance, qu'elle s'amollisse, qu'elle s'effémine et tombe à ces froids trompe-l'œil qu'on montre à Saint-Pierre de Rome comme les miracles du genre. »

Aujourd'hui, grâce à l'initiative de quelques artistes qui n'ont pas voulu se laisser distancer par les hommes d'étude, la mosaïque promet de redevenir un art vivant. Le premier, M. Garnier a montré quels effets de libre et puissante décoration on pouvait tirer de ces incrustations dans lesquelles on s'était habitué à ne plus admirer que le fini. Le succès obtenu par les masques tragiques incrustés dans le plafond de la loge extérieure de l'Opéra a décidé le gouvernement à établir à la manufacture de Sèvres un atelier de mosaïstes. L'institution naissante, à laquelle M. Georges Berger a tracé sa voie dans un rapport remarquable, n'a compté au début que des Italiens ; aujourd'hui, les élèves français, formés sous leur direction, commencent à prendre part aux travaux. La traduction des cartons d'un peintre éminent, qui s'est familiarisé par un long séjour et des études assidues avec les chefs-d'œuvre de la mosaïque italienne, et qui sait unir à la sereine majesté des maîtres d'autrefois une émotion toute moderne, tel est le but proposé à leurs efforts : les compositions de M. Hébert s'incrustent en ce moment sur les murs du Panthéon. Les esquisses qui ont servi à les préparer auraient mérité d'inaugurer le Salon d'une nouvelle espèce qui, en 1882, pour la première fois, a pris place à côté du Salon traditionnel et qui est appelé à consacrer la réhabilitation, la tardive revanche des arts décoratifs.

EUGÈNE MÜNTZ.

LE

SALON DE 1882

LA SCULPTURE.

Les arts sont destinés à changer sans cesse; ils ne peuvent se fixer même à la perfection. Cependant personne ne saurait dire à l'avance quelle figure et quel caractère ils auront demain. Aussi leurs transformations sont-elles toujours pour nous comme soudaines et, si peu qu'elles aient d'importance, en sommes-nous frappés. Chaque jour des tentatives qui nous semblent singulières et contradictoires se produisent sous nos yeux, et nous n'imaginons pas que les élémens qu'elles portent avec elles puissent jamais se combiner; cependant une force secrète les rapproche, en marque la relation, en dégage l'harmonie : et tout à coup l'art nous apparaît avec une physionomie nouvelle. Ce qui fait alors son originalité, c'est qu'il nous donne la somme de ces aspirations que nous regardions comme inconciliables. Au premier abord, on serait tenté de croire que ce sont d'autres idées et d'autres formes qui se manifestent. Mais qu'on ne se laisse pas aller à trop d'illusions. Peut-être, tout

bien considéré, le fond des choses est-il resté le même et n'y a-t-il que les dehors qui soient différens.

Ce sentiment de surprise mêlé de réserve, on l'éprouvait tout d'abord en visitant le Salon. Son premier aspect offrait un agrément imprévu : il semblait que, depuis l'année dernière, un progrès eût été accompli. Une sorte de nouveauté ambiante y régnait et il en restait une sensation de clarté et de fraîcheur. Maintenant, quand on y réfléchit, cette impression s'explique encore. Elle naissait d'un assemblage de qualités qui, bien que secondaires, n'en ont pas moins leur intérêt. Ce qui nous touche en cela, c'est que les entreprises qui ont été faites, depuis quelque temps, pour renouveler l'art, n'ont pas été perdues. L'imitation de la nature poussée jusqu'à la servilité, les excès d'un réalisme sans mesure, ne se sont pas produits inutilement. Un grand nombre d'artistes, sans suivre les novateurs dans leurs exagérations, se sont approprié la part d'idées justes qui est au fond de leurs systèmes. Des audaces de quelques-uns, il est sorti des vérités dont la somme s'est répartie sur l'école entière. Ainsi, les tentatives des impressionnistes, accueillies avec ironie et même taxées avec dédain, ont profité à toute notre peinture. Le coloris y est plus simple; la valeur des tons y est mieux observée : les sujets échappent au jour étroit de l'atelier. Est-ce à dire que ce soit le dernier mot du progrès? Non certainement. Le plein air nous donne la clarté de la fresque, et, ne fût-ce qu'à cause de cela, il mérite d'être consulté; mais, en s'y référant plus que de raison, on risque de tomber dans la décoloration et dans un manque d'effet qui est contraire à l'idée qu'on doit avoir de la peinture. Cependant il est juste de constater qu'un champ nouveau est acquis à l'étude et que l'art, l'art le plus élevé, peut y trouver des ressources.

La situation de la sculpture est à peu près la même. Les méthodes qui prévalaient depuis le commencement du siècle sont tombées en désuétude. La manière de poser une statue, de faire usage du modèle vivant et d'accentuer les formes, est entièrement changée. On ne comprend plus, comme il y a vingt ans, l'entente des ajustemens, l'art de traiter les draperies. Évidemment nous n'avons plus les mêmes procédés d'analyse. Ce qui domine aujourd'hui, c'est un grand éloignement pour toute convention, pour tout pédantisme. On cherche de préférence dans la statuaire un aspect souple et vivant. On voudrait substituer à l'impression que produit l'œuvre d'art l'émotion directe qui vient de la nature. Mais il est à craindre que, de la sorte, on ne franchisse les limites en dehors desquelles il n'y a plus d'œuvre sculpturale.

Il y a aussi en architecture une école de réalistes dont la doctrine

prête à l'exagération. Au fond, elle consiste à subordonner l'art à la seule considération de nos besoins, et cela n'est pas sans danger. Cependant bannir en principe des créations de l'architecte tout ce qui est superflu, attacher au plan, expression rigoureuse d'un programme, une importance capitale et en déduire l'élévation, régler l'emploi des matériaux avec économie et, en dernière analyse, faire servir les élémens de la construction à la décoration de l'œuvre sans être esclave des formes traditionnelles, ce sont là, croyons-nous, des idées pleines de sens et qui ont toujours guidé les véritables architectes. Mais on peut développer aveuglément cette théorie et la pousser à l'excès. Aussi, arrivée à ce point, a-t-elle servi de thème à des discussions passionnées. Toutefois elle a réagi contre l'abus des ordonnances classiques et des arrangemens de convention qui étaient passés à l'état de recette. Elle n'a pas toujours heureusement inspiré, dans leurs ouvrages, ceux qui s'en étaient armés, et cependant elle a fait partout son chemin. L'obligation où nous sommes de reconstruire sur des données nouvelles un grand nombre d'édifices publics et les problèmes que soulève cette mise en demeure; les exigences de plus en plus grandes des particuliers pour leurs habitations et la liberté laissée aujourd'hui aux constructions qui s'élèvent à Paris, tout cela a contribué à rompre les habitudes et à mieux ouvrir les esprits; tout cela a servi à faire entrer toujours davantage dans les conceptions des architectes des élémens de vérité et de raison.

Reconnaissons donc qu'à ces divers points de vue, il y a eu dans les arts une évolution heureuse, un progrès. On ne devait pas moins attendre de la sincérité qui anime l'école et aussi de sa vitalité. Celle-ci est très grande, et le nombre des œuvres qui figurent au Salon en témoigne assez. Si les observations que nous venons de présenter ne sont pas dépourvues de raison, peintres, sculpteurs et architectes voient à la fois leur talent se transformer sous l'empire des mêmes préoccupations. Ils obéissent à un mouvement d'ensemble qui les porte à chercher et à réaliser le vrai. C'est là ce qui constitue aujourd'hui l'unité de l'école française.

Mais après avoir fait la part à cette louable disposition des esprits et après avoir constaté les effets auxquels elle a conduit, demandons-nous maintenant quelle est la valeur du résultat. L'observation plus attentive de la nature extérieure d'un côté, et les considérations d'un ordre plus rationnel de l'autre, répondent-elles à tout? En possession d'une vue plus large sur la nature et d'une pratique plus libre, le peintre et le sculpteur, par exemple, peuvent-ils se désintéresser comme ils le font du choix de leurs sujets et de la manière de les traiter? L'invention ou seulement la convenance doivent-elles être négligées ou même mises au second rang? Personne n'ose-

rait le dire, mais bien peu d'artistes en ont réellement le souci. Certes, la nature a des droits considérables et l'exécution est appelée à subir mille variations légitimes. Mais n'y a-t-il pas, dans le domaine de l'art tel que l'a fait notre siècle, d'autres autorités? L'histoire n'a-t-elle pas ses droits et n'y a-t-il pas lieu de compter avec elle? ne lui demandera-t-on aucune inspiration, ou bien, après lui avoir emprunté quelque sujet, se croira-t-on libre de le traiter sans égards pour le temps auquel il appartient? L'histoire représente aussi tout un ordre de vérités qui s'imposent et que nous n'avons plus le droit de négliger aujourd'hui. C'est un point sur lequel il importe d'appeler l'attention du public et des artistes.

La langue des arts a besoin d'être fixée. Beaucoup d'expressions qu'elle emploie ont chez elle un sens particulier ou une extension qu'elles n'ont pas dans l'usage ordinaire. Ainsi en est-il du mot histoire, qui veut dire, en principe, le contraire de toute fiction et qui, pour les artistes, comprend à la fois l'histoire proprement dite, les antiquités et la fable. Notre temps a encore élargi cette signification déjà si vaste parce que les études historiques ont pris un large développement. Les artistes et l'art lui-même ne peuvent rester étrangers à ces études : elles fournissent des thèmes aussi bien aux exercices scolaires qu'aux plus importans travaux que le peintre et le sculpteur peuvent être appelés à exécuter. La culture générale des esprits ne permet pas davantage que l'on s'en passe. Par les informations qu'elles fournissent, elles dotent les représentations figurées d'une vraisemblance et d'une exactitude que tout le monde réclame. L'archéologie et l'ethnographie se sont ajoutées à l'histoire, de sorte qu'elle embrasse dans son domaine depuis la couleur historique jusqu'au style.

Il faut bien reconnaître que l'antiquité n'a pas entendu comme nous cette fidélité que nous recherchons. Si l'artiste qui a sculpté le pavillon royal de Medinet-Abou nous a laissé les plus précieux renseignemens sur la race et sur l'armement des peuples vaincus par Ramsès III ; si les Assyriens et les Perses ont eu quelque souci de nous faire connaître la figure des ennemis dont ils étaient victorieux, on peut dire que les Grecs n'eurent certainement pour ceux qu'ils nommaient les barbares qu'une indifférence hautaine et que, dans l'art, ils ne firent aucune part à la curiosité. Considérées comme documens, quelle valeur ont les sculptures qui représentent les victoires remportées sur les Perses? Leur insuffisance est heureusement suppléée par les récits d'Hérodote. Singulière contradiction! Tandis que l'historien évoque, fait défiler devant nous la foule des nations qui formaient l'armée de Xerxès et que, d'une touche merveilleusement pittoresque et pour ainsi dire plastique, il fait ressortir

les mœurs, l'accoutrement et la manière de combattre de chacune d'elles, la frise du temple de la Victoire aptère nous représente ces mêmes étrangers résumés, au moyen d'une caractéristique sommaire et sous un type uniforme. C'est une synthèse de l'homme d'Orient. Nous ignorons ce qu'était la bataille de Marathon, dont le pinceau de Panænos avait décoré les murailles du Pœcile, et nous ne pouvons dire si elle offrait des renseignemens plus variés. Il serait possible. Mais, pour les barbares en général, les vases peints sont très avares de ces particularités que nous aurions tant d'intérêt à connaître. Là, plus qu'ailleurs peut-être, on voit paraître le dédain. Tous les peuples qui n'appartiennent pas au monde hellénique, tous, depuis les Égyptiens jusqu'aux habitans des Palus-Mæotides, sont figurés sous des traits dépourvus de noblesse et comme les représentans de races inférieures. Leurs formes sont aussi éloignées de la beauté grecque que le jargon de l'archer scythe qu'Aristophane met en scène est différent de la langue attique. Que dire des Romains? Sans doute ils portaient plus d'attention aux vaincus. Mais combien leurs monumens triomphaux les plus dignes de foi ne sont-ils pas surpassés en intérêt par ce que Tacite nous apprend dans *la Germanie* et dans la *Vie d'Agricola?* Du moins Grecs et Romains se sont-ils très bien représentés eux-mêmes.

Le respect de la vérité historique n'est point un privilège de notre temps : il y a pris une forme plus compréhensive, il s'y est beaucoup développé depuis soixante ans. La connaissance des mœurs des anciens était déjà remarquable dans l'école de Raphaël; Jules Romain et Polydore de Caravage connaissaient bien l'antiquité latine. Le Poussin nous a laissé une foule de dessins qui témoignent de l'importance qu'il attachait à la justesse du caractère. Louis David se passionna tellement pour le style classique que, dans ses ouvrages la forme humaine elle-même paraît empruntée à l'antique au même titre que les costumes et les accessoires. Il manquait de critique comme de mesure, et d'ailleurs l'étude de l'histoire telle que nous l'entendons naissait à peine. Plus tard, l'archéologie initia les artistes à l'esprit de recherches. Un grand amour de la vérité, une curiosité féconde animèrent pendant quelque temps une école qui eut pour chefs Ingres et Paul Delaroche, et dont, après eux, M. Gérôme est encore le représentant ingénieux et bien informé.

Mais aujourd'hui la jeunesse tombe dans l'indifférence; le dédain de tout travail de l'esprit paraît nous saisir. C'est devenu un principe que le sentiment suffit pour exprimer un sujet tout entier et que la plus large part doit être laissée à la fantaisie. Après le culte aveugle de l'antiquité, après les bizarreries auxquelles peuvent entraî-

ner l'archéologie et l'ethnographie lorsqu'elles se substituent à l'art, nous en venons jusqu'à répudier la vraisemblance historique. Nous affectons l'ignorance. Cependant l'instruction se répand de toutes parts, et bientôt les artistes se trouveront en présence d'un public qui aura toute raison pour leur être sévère. Pouvons-nous refaire à notre usage l'indifférence idéale des Grecs? Mais nous n'avons pas la même manière qu'eux de comprendre l'humanité. D'ailleurs, la vérité historique n'est pas incompatible avec la vérité morale : c'est en les unissant étroitement l'une à l'autre, comme nous pouvons le faire, que nous donnerons à nos œuvres la vérité d'aspect en même temps que la profondeur, grâce auxquelles elles résisteront à toutes les analyses.

Le style n'est pas en ce moment plus en faveur que l'histoire. Nous n'entendons pas dire par là que l'on s'occupe moins de sujets empruntés à l'antiquité; nous voulons seulement remarquer que la manière de voir la nature, de l'adapter à un sujet choisi et de lui donner un caractère nettement tranché, en un mot que les conditions essentielles de l'art souffrent d'un grand délaissement. C'est une erreur de croire que l'on puisse appeler d'un nom qui éveille un ordre d'idées supérieures une imitation quelconque de la réalité. Un corps d'aspect vulgaire ne fera jamais penser à un personnage en dehors du commun. En matière d'art, il n'y a d'autre vérité que celle du sujet. Celle-là seule est nécessaire.

Et maintenant, quelle trace laisserons-nous de notre passage? A quels signes reconnaîtra-t-on nos œuvres? C'est encore un point de vue auquel l'observateur est conduit à se placer. Arriver à une claire connaissance de soi-même est assurément fort difficile. Mais il y a des tendances qu'on peut louer sûrement, comme il y a des erreurs manifestes et d'un caractère éternel qu'il faut toujours blâmer. C'est une autre partie de la tâche que nous essaierons de remplir sans trop y insister.

La sculpture nous offre cette année plusieurs ouvrages remarquables. Est-il vrai, comme on le dit, qu'elle soit supérieure à la peinture? Ce serait à examiner. Mais nous ne savons s'il y aurait quelque avantage à le faire : la comparaison ne serait nécessaire que si les parties que l'on met ainsi en présence devaient en tirer un profit certain. Ce qu'il importe de répéter, c'est que la peinture et la sculpture disposent de moyens très différens. Elles n'ont pas les mêmes ressources : elles sont inégalement appréciées. La première est en faveur et, quoi qu'on dise d'elle, reçoit du public la plus grande somme d'encouragemens. La seconde excite un sentiment de sympathie; mais on la laisse davantage à elle-même.

Elle vit et on l'admire de vivre. On rend hommage à sa vertu. L'état lui vient en aide. Et c'est ainsi qu'entre les deux s'établit la balance.

Au fond, toutes deux suivent la même voie parce que l'éducation des jeunes peintres et des jeunes sculpteurs se fait de la même manière. Réunis en grand nombre, ils travaillent en commun, et l'objet principal de leurs études est de plus en plus le modèle vivant. Peu à peu, l'opinion que tout réside dans une imitation plus ou moins exacte de la nature a prévalu chez les uns et chez les autres; et la conviction qu'un morceau de peinture ou de sculpture bien fait, quelle que soit d'ailleurs sa signification et même en dehors de toute signification, est une œuvre d'art, cette conviction existe depuis longtemps dans les ateliers et gagne chaque jour du terrain au dehors. A ce compte, le but de l'art serait simplement de donner, au moyen d'une sorte de copie habile, l'idée de l'objet représenté.

Ce qui fait peut-être la supériorité de la sculpture, c'est qu'elle ne peut s'abandonner au caprice. Dans son domaine, il y a des catégories déterminées qui ont quelque chose d'absolu. La peinture ose tout et n'est tenue que par son cadre. La statue, le buste, pour ne parler que de la statuaire proprement dite, sont des formules fixes qui ont leur raison d'être et leur nécessité. On n'a pas encore trouvé autre chose, et tandis que la peinture fragmente et décompose, la sulpture reste enfermée dans ces deux modes de représentation sans y rien ajouter, sans pouvoir en sortir. On voit bien de temps en temps paraître dans certains ouvrages la prétention de changer les conditions de l'art. Mais les lois qui régissent l'ordre matériel sont immuables. L'œuvre que crée le sculpteur doit rester une construction. On voudrait bien faire des statues qui ne fussent pas des statues comme on fait des tableaux qui ne donnent pas l'idée d'un tableau. On ne peut produire que de mauvaises statues : il faut s'y résigner. Il en est de cela comme de l'architecture, qui ne saurait se dénaturer entièrement et qui doit tout au moins se tenir debout; les lignes par lesquelles s'accuse l'équilibre sont déjà de l'ordre de la composition.

Le Salon de 1863 nous a fait assister à l'une de ces tentatives de révolte contre les lois de la statuaire. Elle était presque générale. Ce n'étaient que figures hors d'aplomb, que mouvemens désordonnés. Il est regrettable que la photographie n'ait pas été appelée à reproduire l'ensemble de ces ouvrages; ce serait un document curieux à consulter comme le signe extrême d'une aberration. Les essais de rébellion se manifestent toujours, et ils sont particulièrement sensibles dans les bustes. On en voit beaucoup qui se présentent avec

un aspect mutilé et qui semblent des débris de statues. Un buste n'est point un fragment : c'est une forme créée par l'art. On lui ôte sa dignité et sa raison en le faisant paraître comme un produit du hasard. Quand des maîtres, quand M. P. Dubois et M. Chapu, dans des portraits comme ceux de M. Baudry et de M. Barbedienne, donnent l'exemple de ce que peut l'artiste pour renouveler son talent tout en restant fidèle aux véritables principes, il n'est pas besoin d'entrer dans de longues démonstrations.

En somme, c'est à l'étude du nu que les sculpteurs se portent de préférence. En général, cette étude s'élève peu. On copie des modèles de profession et cela sans grand choix. L'habitude de mettre sa conscience à rendre telles quelles des natures obscures, dépourvues de caractère moral et, à plus forte raison, de beauté, cette habitude, contractée dès le début de la carrière, pèse aujourd'hui sur l'école française. Ah! elle est bien revenue de ce goût pour le joli et pour l'agréable qu'elle professait au siècle dernier! On le lui reprochait ; mais il est à craindre que nous ne laissions de notre passage une tout autre trace!

L'habitude de vivre en présence de la nudité vivante, dans le laisser-aller de l'atelier, a encore un effet singulier. Elle conduit l'artiste, peu à peu et sans qu'il en ait conscience, à l'oubli de ce qui convient, à une sorte d'indécence d'un caractère nouveau. Le nu classique, avec son aspect idéal et décoratif, arrive à une chasteté relative, qui n'est contestée que par un petit nombre d'esprits prévenus. L'antique ne fait plus école et d'ailleurs nous n'en avons pas bien la clé. Nous dirons à la décharge des sculpteurs qu'ils ne recherchent pas le caractère provocant que certains maîtres ont mis à leurs ouvrages et qui leur a donné la célébrité. Non ; nous parlons d'une inconvenance particulière qui consiste à mettre sous les yeux du public la nature sans respect d'elle-même et aussi peu soucieuse de ses mouvemens que de ses formes. Et quelles formes! La laideur soutenue par la puissance de l'interprétation et par l'audace pourrait s'imposer à nous; mais la misère physiologique, timide et dégradée, qui se montre alors qu'elle devrait se cacher, présente naturellement un spectacle honteux.

On entend répéter que le nu est la raison d'être de la statuaire. Cela dépend de la manière dont on le comprend. Si l'on veut dire que l'équilibre du corps et ses proportions sont les conditions essentielles de toute représentation de la figure humaine, c'est la vérité. Mais si l'on prétendait au contraire que, pour rester dans l'ordre de l'art, il faut absolument du nu, fût-ce sans raison, ce serait une erreur. Le nu peut être l'expression la plus pure et la plus noble de la sculpture, mais il se prête aussi à en être la forme la plus abaissée. Il ne justifie rien.

C'est vraiment là ce que nous font penser beaucoup de statues qui, sans idée et sans aucun sentiment de ce que l'on nomme la forme, ne sont que la reproduction affaiblie de modèles accueillis sans choix : et cependant elles se donnent des noms de nymphes, de dieux et de déesses! Il faut de la volonté et un heureux instinct pour réagir contre l'entraînement qui porte l'artiste à tout attendre de la nature. Heureusement plusieurs de nos sculpteurs, avec des talens divers et à des degrés différens, lèvent la tête au-dessus du courant. Un débutant, croyons-nous, M. Daillion, a fait sous ce titre, *le Réveil d'Adam*, une figure qui, chose rare, indique une aspiration très haute. Les peintures de la chapelle Sixtine l'ont un peu préoccupé, mais il n'y a en lui aucune ambition d'imiter. Il a fait sur un mode vrai, mais puissant, une étude dont on peut louer l'unité, le caractère soutenu et surtout la tendance. *L'Aurore* de M. Delaplanche est une œuvre élégante et forte à la fois. Nous n'en avons encore que le plâtre, mais il nous promet un beau marbre. En même temps, M. Falguière, avec une souplesse qui fait songer au Corrège, a modelé une figure de *Diane* qui, malgré sa fière attitude, ne répond peut-être pas absolument à l'idée que l'on doit se faire d'une déesse vierge, de la chasseresse mystérieuse qui fuit les regards profanes; mais du moins elle nous montre sous un aspect nouveau le talent de son brillant auteur. Au point de vue de l'entente de la forme et du style, les ouvrages qui nous semblent les plus dignes d'attention au Salon de cette année sont ceux de M. Chapu et de M. Idrac. Le premier n'est plus à louer, et nous sommes heureux de revoir le beau *Génie de l'immortalité*, qu'il a sculpté pour le tombeau de Jean Reynaud. Quant à M. Idrac, il a envoyé deux statues qui donnent l'idée la plus avantageuse de son mérite. L'une représente *l'Amour piqué*, vaguement inspiré d'Anacréon, mais qui, sans aucun pastiche, offre un ensemble qui n'est pas indigne de l'antique. Sans doute, on y trouve par places quelques rondeurs, surtout dans les extrémités. Mais, tel qu'il est, cet ouvrage représente une école excellente et qu'il faut d'autant plus encourager qu'elle pourrait disparaître. *Salammbô*, le second travail de M. Idrac, ne témoigne d'aucune préoccupation archéologique ou ethnographique; il est même un peu trop dépouillé du caractère que réclamait le sujet. Mais c'est une étude d'un type agréable, d'un mouvement souple et charmant. Elle ne rappelle que par une sorte d'allusion l'héroïne de Flaubert au moment où celle-ci approche amoureusement de ses lèvres la tête d'un serpent. L'harmonie des formes est parfaite : soutenues et pleines, elles sont vraiment sculpturales. Loin de nous la pensée de prétendre que la sculpture soit une convention absolue. Mais disons cependant qu'elle n'est un art qu'à la condition qu'elle diffère de la simple nature. Ce

que l'on appelle la forme consiste dans un état que crée le sculpteur ou le peintre et qui, par la plénitude, l'accentuation et la force, est supérieur à la réalité. Il faut l'avouer, ces qualités sont rares, aujourd'hui, et leur absence fera sûrement reconnaître nos œuvres dans l'avenir.

Jusqu'ici le *Génie de l'immortalité* et *l'Amour piqué* sont au Salon les seuls ouvrages dans lesquels la forme concoure à l'expression de la pensée. En général, les sculpteurs sont peu soucieux d'établir cet accord. Ceux même qui ont le plus de talent montrent à cet égard une certaine indifférence. C'est le cas de M. Hugues qui, après avoir composé un beau groupe représentant *Œdipe à Colone*, n'a pas assez cherché à lui donner le caractère héroïque. Le personnage d'OEdipe est fort ancien ; cependant sa destinée est si émouvante qu'on est toujours certain de nous intéresser en nous le montrant, et cela aussi bien à l'exposition qu'au théâtre. M. Hugues a parfaitement représenté l'aveugle inquiet et tourmenté, que la destinée accable. Antigone est près de lui : tous deux se sont assis sur une pierre. Lui, semble l'interroger encore. Elle, dans un mouvement du plus noble abandon, repose sa tête sur l'épaule du vieillard et lui répond. Les mains jointes, elle lève vers lui un regard plein de sollicitude et de tendresse. Cela est bien compris et d'un sentiment profond. Mais pourquoi le nu et les ajustemens répondent-ils si imparfaitement au sujet? Ce sujet, c'est Sophocle qui l'a créé. Il y a mis sa marque : on ne peut plus la changer. Mais que manque-t-il donc à l'ouvrage de M. Hugues? Le personnage d'OEdipe est pour ainsi dire composé sur le texte de la tragédie. En vérité, il n'y a rien ici qui ne puisse se justifier par une citation. Voilà bien « la roche grossière » sur laquelle l'exilé et sa fille s'assoient dans le bois sacré des Euménides. OEdipe nous apparaît, tel que va bientôt le retrouver Polynice, « sous des vêtemens qui, vieillis sur son vieux corps, le souillent de leurs lambeaux... Son front privé de la vue est à peine garni de cheveux épars, jouets du vent... » Il n'est pas jusqu'à la position des pieds, ramenés en arrière, qui ne puisse s'expliquer par quelques mots que le chœur dit au commencement de la pièce. C'est tout un assemblage d'indications puisées à la source véritable. Et malgré cela, l'idée du sujet n'est pas rendue. Il y a dans l'*Œdipe à Colone* un côté solennel, mystérieux, sacré que nous n'apercevons pas dans l'œuvre du statuaire. Et puis tous les traits qu'il a réunis sont épars dans le texte : résumés, ils prennent une intensité qui n'est pas d'accord avec le caractère de la tragédie. Par leur nature, ils sont moins conformes au génie de Sophocle qu'à celui d'Euripide. Pour apitoyer sur le sort de ses personnages, Euripide se plaisait à les

mettre en scène dans un appareil d'infirmité et de misère. Aristophane l'en a raillé. Sophocle, dans un âge avancé, composant l'*OEdipe à Colone*, a pu ne point négliger des moyens qui avaient réussi à son rival et qui d'ailleurs étaient en situation. Mais du moins, il n'y a recours qu'à de rares momens. Et puis, s'il est vrai qu'OEdipe ait ainsi paru sur le théâtre, combien le spectacle n'était-il pas relevé par le costume tragique, racheté par la poésie et par la majesté du drame tout entier! Que M. Hugues nous pardonne : son ouvrage est des plus remarquables; mais quand la sculpture s'inspire de la poésie, privée qu'elle est de succession et de nuances, muette de paroles, elle doit s'appliquer à nous donner une vue synoptique, une synthèse morale du sujet. Ce qui caractérise le chef-d'œuvre de Sophocle, c'est un mélange de naturel et d'élévation, de vraisemblance et de merveilleux, d'humain et de surhumain à la fois. OEdipe, si misérable qu'il soit, est un héros qui justement, à cette heure même, se réconcilie avec la fatalité et se rapproche des dieux.

C'est à Rome qu'il faudrait traiter de tels sujets. Quoi qu'on en dise, le séjour de la ville éternelle sera toujours un bienfait sans égal pour un jeune artiste. La nature y est plus belle que chez nous. On trouve dans ce milieu un accroissement de pensée et de force, une idée de grandeur qui viennent à propos soutenir un talent qui veut prendre possession d'une fiction et s'élever au style. Nous en avons cette année un exemple de plus dans un groupe intitulé *l'Age de fer*, et qui est le dernier travail exécuté par M. Lanson à la villa Médicis. La composition en est large et claire. Deux hommes viennent de combattre avec la lance. L'un, l'agresseur peut-être, a porté un coup inutile; son arme s'est brisée en terre; il est tombé. Le vainqueur étend la main sur son ennemi renversé et semble dire : « Du droit de la guerre, cet homme m'appartient! » Geste fatal! Le vaincu se tord sur lui-même, réduit qu'il est à l'impuissance par cette main mise qui accuse si bien qu'il a perdu sa liberté. Les personnages de ce groupe appartiennent à une race indéterminée, mais superbe. Ce qui rend l'action plus saisissante, c'est que ces deux adversaires se ressemblent : on dirait deux frères dont l'un devient l'esclave de l'autre. L'exécution, bien qu'elle soit très vraie et très étudiée, ne donne en aucune manière l'idée d'un art subordonné. Aucune époque n'a préoccupé l'artiste; aucun modèle ne l'a asservi. L'idée et les corps qu'elle anime sont sortis d'une conception puissante. C'est une création, c'est une œuvre de maître.

A vrai dire, on ne fait plus guère aujourd'hui de Grecs ni de Romains. Le goût en est passé; la curiosité en est épuisée. On a pris

son parti d'aborder le costume moderne et on le fait simplement et sans artifice. Le manteau, regardé depuis si longtemps comme le complément indispensable de toute statue, le manteau, souvent invraisemblable, mais toujours complaisant, est laissé parmi les accessoires qui ont fait leur temps. On se soumet à la vérité et on s'efforce de représenter les contemporains tels qu'ils sont et les hommes d'hier tels qu'ils ont été. On se console de ce que nos vêtemens ont de mesquin par la raison que du moins ils n'ont pas l'inconvénient de fausser les proportions. Personne n'est entré avec plus de franchise et d'à-propos dans cette voie que M. Antokolsky. Cet éminent sculpteur, dont on admirait à la dernière exposition universelle les statues du *Christ devant le peuple* et d'*Yvan le Terrible*, cet artiste dont l'esprit est naturellement porté vers les plus hautes conceptions, a, cette fois, su plier son talent à un effort relativement modeste. Il nous a montré un constructeur de chemin de fer qui, une carte à la main et debout à côté d'une machine à aiguiller, réfléchit sur le tracé d'une voie. Cela est naturel, et il y a beaucoup d'individualité dans l'ensemble : c'est un portrait. L'exécution est un peu à la manière italienne, mais dans une mesure qui se justifie aisément. Qu'on ne s'y trompe pas : il faut beaucoup de volonté et de talent pour faire une œuvre aussi juste dans sa simplicité. Non loin, nous trouvons une figure remarquable : celle du *grand Carnot*. L'auteur, M. Roulleau, l'a obtenue au concours, et il débute ainsi d'une manière qui donne plus que des espérances. Carnot est debout, en costume de représentant du peuple, un compas à la main et livré à un travail intense de la pensée. A côté de lui est un guéridon chargé de volumes et de cartes : il pose le doigt sur Wattignies. Pour son travail, M. Roulleau s'est entouré de tous les documens, s'est heureusement inspiré de toutes les traditions : il a fait une œuvre vraiment historique. Cette statue est modelée avec talent : destinée à être coulée en bronze, elle est parfaitement entendue pour le métal. Elle sera bientôt inaugurée à Nolay, où est né Carnot : elle est digne de l'organisateur de la victoire.

L'anniversaire du 14 juillet 1789 étant devenu la fête nationale, l'attention s'est naturellement portée sur les personnages qui ont eu le plus de part au drame politique qui, commencé dans le jardin du Palais-Royal et dénoué dans la nuit du 4 août à l'assemblée nationale, eut pour péripétie le fait devenu symbolique de la prise de la Bastille. Entre tous, au premier rang, paraît Camille Desmoulins. Son apparition soudaine au milieu de la foule réunie près de la rotonde, la table qui lui servit de tribune, l'énergie de son mouvement, sa cocarde improvisée, tout cela constitue la plus vraie comme la plus vive des légendes. Cette année, elle n'a pas inspiré

moins de quatre statues. L'une d'elles est destinée à la ville de Guise, patrie de Desmoulins; les autres semblent avoir été faites en vue du Palais-Royal, si l'on en juge par les accessoires. Camille Desmoulins ne passait pas pour être beau; mais il avait des yeux pleins de feu où brillait une exaltation communicative. Certes son action dut être puissante, car il n'avait pas l'élocution facile, affecté comme il l'était d'une sorte de bégaiement. D'ailleurs, considérées en elles-mêmes, les paroles qu'il prononça ce jour-là et qu'il nous a conservées ne sont pas de celles qui restent frappées dans la mémoire. Mais elles étaient à propos. Elles répondaient aux sentiment de la foule et, l'ardeur du geste aidant, firent déborder son indignation.

Dans ces conditions, le sujet convenait à la sculpture. Cependant que de difficultés un pareil sujet ne présentait-il pas? M. Doublemard, en le traitant d'une manière générale, en a évité les écueils et il a fait une bonne statue de place publique. Il a représenté le tribun entraînant la foule. Chez M. Dumaige, une chaise, placée comme accessoire, rappelle davantage la scène du Palais-Royal. M. Carrier-Belleuse a posé hardiment Desmoulins sur la table du café de Foy, que M. Cornu n'a fait qu'indiquer. Mais, en prenant ce parti, il fallait faire nettement comprendre l'action oratoire du patriote et ce n'était pas chose aisée. En sculpture, l'expression d'une bouche toute grande ouverte n'est jamais bien claire. Est-ce un chant? est-ce un cri, ou s'agit-il d'une parole suivie? Il nous semble que cela ne se lit pas bien clairement dans les statues que nous examinons. D'ailleurs, dans aucune, le mouvement du corps ne s'accorde avec les besoins du discours. L'orateur, au lieu de se rejeter en arrière, devait plutôt se pencher vers ceux qui l'entouraient, répondant à leur passion, cherchant leurs yeux, les animant de son souffle.

On connaît maintenant plusieurs portraits authentiques de Camille Desmoulins. Ces statues lui ressemblent-elles? Il n'y aurait profit pour personne à l'examiner. Ce qu'on pourrait dire d'une manière générale, c'est qu'elles n'ont pas assez les airs de 1789. Non, ce n'est pas assez que le costume soit juste, il faut encore qu'une œuvre d'art de ce genre ait la physionomie de l'époque à laquelle elle se rattache. Et c'est ce que M. Lecointe a très intelligemment compris et rendu dans sa statue de *Sedaine*. L'homme, d'un siècle à un autre, change d'habitudes et d'extérieur. Quelle différence entre les airs majestueux du XVIIe siècle, l'élégance du XVIIIe et toutes les libertés que l'on a dans le nôtre! Indépendamment de l'évolution et des mœurs, la mode intervient à son tour et semble changer jusqu'aux formes du corps. Elle en use avec lui comme s'il était un esclave, elle le pétrit à sa guise. Elle le fait entrer de vive

force dans des costumes qui le torturent. Au milieu de ces violences on est quelquefois tenté de se demander s'il reste toujours le même.

La statue-portrait présente certains problèmes. Tous les personnages historiques ne sont pas également dans des conditions favorables à la statuaire : avec eux cependant on est tenu d'être vrai. Aussi, plus ceux dont on veut conserver le souvenir sont près de nous et plus la tâche est difficile. Elle est moins ingrate lorsqu'il s'agit d'hommes ayant appartenu à une époque déjà éloignée. Mais alors il faut bien connaître cette physionomie des temps dont nous avons parlé pour en signaler l'importance, heureux si, pour reconstituer son sujet, on peut avoir comme point de départ quelque tête dont la ressemblance soit acceptée ou encore mieux authentique. C'est dans ces conditions que M. Thomas a exécuté l'excellente statue de *La Bruyère*, et M. Allouard *les Derniers Momens de Molière*. Cette figure, qui obtient un si beau succès, est parfaitement présentée. Elle est très juste de caractère. Elle est simple et elle émeut. Molière repose déjà; son esprit et son corps se sont détendus. La paix lui est venue. La pièce est finie. Qu'aurait-il à regretter? Artiste, il meurt pour ainsi dire au bruit des applaudissemens. Homme, c'est la fin de ses peines. Philosophe, il reste impassible. Ainsi donc, ni débats, ni convulsions; rien de ces agonies dont la scène nous donne trop souvent le détail. Nous félicitons M. Allouard d'avoir si dignement représenté Molière et d'avoir traité avec tant de mesure un sujet qui touche au théâtre.

On dit volontiers qu'aujourd'hui nous sommes prodigues de statues honorifiques. Mais peut-on contester que celle de *Guillaume Budée*, que celle de *Rabelais*, qui figurent aussi à l'exposition, n'acquittent à différens degrés une dette publique? Les Grecs se montraient en cela beaucoup plus libéraux que nous ne le sommes. Les athlètes victorieux voyaient leurs images s'élever dans les enceintes sacrées mêlées à celles des poètes, des législateurs, des héros. La sculpture ménageait à tous les degrés l'apothéose. Pour nous, nous n'en sommes pas encore arrivés à ce point. Mais les hommes qui ont contribué aux progrès de l'humanité, qui l'ont honorée par leurs talens et par leurs vertus, illustrée par leur génie; ceux qui ont glorifié leur pays ou qui se sont glorifiés eux-mêmes par leurs actes, ceux-là méritent de se voir assurer un honneur durable. Nous devons fixer leurs traits, en marquer le caractère et leur donner la vie inaltérable dont vivent les œuvres d'art. Un jour peut-être leurs images seront brisées, mais on les relèvera. Par instinct, notre race est idolâtre; et malgré son scepticisme, notre

siècle gardera et développera encore le culte des grands hommes.

Et nous voici en présence d'un monument élevé à un guerrier et à un politique de génie par l'admiration et la reconnaissance de son pays. Une souscription nationale a été ouverte en Roumanie afin d'ériger une statue équestre à l'illustre prince de Moldavie, Étienne, qui, au XVe siècle, défendit victorieusement son peuple contre les Turcs et les autres nations voisines. L'exécution d'un pareil travail ne pouvait être mise en de meilleures mains que celles de M. Frémiet. L'éminent artiste, tout plein de l'histoire glorieuse de son héros, a composé sa statue en consultant et en mettant d'accord de nombreux documens : on peut dire que l'image qu'il en a tirée a un caractère authentique. Il a eu particulièrement égard aux chroniques de Moldavie, du Vornic Uréchia et à la correspondance du médecin vénitien Mat. Muriano. Il a connu le portrait qui est au monastère de Putna. Étienne est représenté dans un de ces momens où, après une campagne, il rentrait vainqueur dans sa capitale de Succara. Il a la couronne en tête. Il étend sur son peuple, avec un geste de protection, son sceptre en forme de masse d'arme. Le costume qu'il porte est la tunique et la chlamyde byzantines en usage alors pour les cérémonies. Un vêtement de mailles, qui paraît aux genoux, rappelle l'homme de guerre. Tout le personnage respire la force et la sérénité. Le cheval est puissant et son allure offre une noble cadence. L'unité de l'œuvre est complète : le cavalier et sa monture vivent et se meuvent dans un même instant. Sous tous les aspects, la composition se dessine avec une grande netteté. Cette statue triomphale doit être érigée à Jassy sur un emplacement élevé. De loin on en comprendra le geste, on en saluera la majesté. De loin tout homme de Roumanie reconnaîtra Étienne le Bon, le Grand, le Saint.

Dans sa signification la plus haute, la sculpture tient de l'architecture un caractère de consécration Elle est une langue et celle, entre toutes, qui se prête le mieux aux graves hommages. Le souvenir des jours heureux ou tristes l'inspire également. Elle illustre la victoire et prête une expression décente aux regrets. Ce n'est ni par méprise ni par une perversion de notre raison que nous dressons des statues là où la chance des armes nous a été contraire. Ce n'est point par un vain orgueil que nous décorons de quelque œuvre du ciseau le lieu où nous sommes restés maîtres du terrain. Ici comme là-bas nous voulons avant tout honorer ceux qui sont morts pour obéir aux lois. C'est ce qu'expriment avec une même éloquence deux beaux monumens que l'on admire à l'exposition.

Si l'on pouvait douter de la puissance du sentiment d'art et de la vertu qu'il a de donner aux œuvres leur physionomie et leur signifi-

cation, on pourrait s'en convaincre en examinant ces deux grands ouvrages, qui ont entre eux beaucoup de ressemblance, mais dont l'expression est si différente qu'on ne songe pas tout d'abord à les comparer. Nous avons nommé le groupe commémoratif de *la Défense de Saint-Quentin*, par M. Barrias, et *Quand même!* autre groupe destiné à perpétuer la mémoire de la résistance victorieuse de Belfort. Tous deux représentent la figure symbolique d'une ville en costume moderne soutenant un soldat mourant. C'est la même donnée, et cependant il nous semble que personne ne pense à remarquer qu'il existe entre eux quelque similitude. C'est que chacun d'eux répond à un ordre d'idées particulier, porte la marque d'une inspiration personnelle.

La ville de Saint-Quentin, comme une habile ouvrière que la guerre est venue surprendre en plein travail, s'est levée toute pleine de courage. Elle est près de son rouet et elle tient encore sa quenouille. Un garde mobile frappé à mort s'affaisse sur quelques débris qui figurent une barricade improvisée : elle le recueille, tandis qu'un enfant qui s'avance en rampant va se saisir du fusil que laisse échapper le moribond. Tel est le premier groupe qui rend aussi clairement que le permet l'allégorie le fait douloureux dont la ville de Saint-Quentin a voulu consacrer le souvenir. M. Barrias y a mis son intelligence, son talent vigoureux et patriotique. L'enfant qui intervient pour continuer la lutte est bien imaginé. Il donne à penser que tout n'est pas fini : c'est une idée qu'il faut entretenir et la figure qui la personnifie est bonne à mettre sur une place publique. La composition de M. Mercié entre dans moins de détails : elle devait être plus simple. Belfort est une Alsacienne debout et fière. Devant elle, à sa droite, un soldat succombe en lui faisant un rempart de son corps. D'un geste admirable dans sa naïveté héroïque, elle le soutient en le saisissant d'une main par la tunique, tandis que de l'autre elle se couvre avec le fusil dont son défenseur ne se servira plus. Son attitude est superbe : elle brave, elle provoque, elle atteste une énergie invincible. Oui! *Quand même!* Sous une autre forme et avec un égal sentiment, nous retrouvons tout entier l'auteur du *Gloria victis*. A ne prendre que le mot-à-mot de l'histoire, est-ce bien là ce que devait exprimer un monument élevé à Belfort à la suite de la guerre? et voyons-nous paraître ici, à côté de la défense, l'idée de la libération du territoire? Mais grâce à l'artiste, notre pensée monte plus haut. Dans sa généralité, dans son idéal, ce groupe de M. Mercié rend avec force l'image de Belfort acropole inviolée de nos provinces perdues, et par un juste hommage il dit que l'espoir de la délivrance repose sur l'indomptable patriotisme des femmes d'Alsace.

Arrêtons ici notre examen. Sans doute on trouverait encore au

Salon d'intéressans sujets d'étude comme les bas-reliefs de M. Fagel et de M. Bottée. On y remarquerait les groupes d'animaux dus à un maître du genre, M. Cain; et, à côté, des études honorables comme *l'Appel au bac* de M. Tourguénef, et *Chasseur, chien lévrier*, par M. Chemin. Nous y verrions aussi quelques scènes de sentiment, qui semblent des émanations touchantes et lointaines de l'âme de F.-J. Millet: *le Pain*, groupe dans lequel M. Albert Lefeuvre a représenté une villageoise qui fait, en coupant dans sa miche, la part à deux enfans; *la Mère*, premier succès de M. Devenet. Il y a aussi des morceaux parfaitement gracieux : un buste en marbre de M. Mathurin Moreau; *le Petit Giotto* de M. L. Guglielmo; *le Nid*, où dorment les charmans babies de M. Croisy; et encore *la Porteuse de pain*, statue de M. Coutan, si joliment pétrie. Nous ne faisons que nommer ces ouvrages; ils ne rentrent pas dans le cadre que nous nous sommes tracé. Et nous passons en espérant que, dans notre pays, il y aura toujours du sentiment et de la grâce.

N'est-il pas utile de visiter quelquefois une exposition en se donnant un sujet d'examen, en se proposant une tâche? N'est-il pas curieux de l'apprécier un jour sous le rapport de l'étude de la nature ou de la recherche du beau; de tenter d'y découvrir le lendemain quelque talent amoureux du caractère et de l'expression; de s'y demander une autre fois ce que l'on entend à présent par l'invention, ou d'aller s'y informer simplement de ce dont nous voulions nous rendre compte aujourd'hui : de la connaissance ou du souci que l'on a de l'histoire?

Si l'on en juge par les réserves que nous avons dû faire rien qu'à cet égard, il serait à craindre que, sur les autres points, on n'eût pas lieu d'être plus satisfait. Peut-être dira-t-on que la critique n'est pas un travail de détail? qu'elle ne doit point isoler les points de vue? et que son œuvre consiste dans des appréciations d'ensemble et dans la balance des qualités et des défauts? Il est très vrai que l'analyse partielle des œuvres nous rend infiniment plus sévère pour elles. Cependant nous persistons à croire qu'il fallait appeler l'attention sur l'une de nos incontestables faiblesses. S'il est un point par où la conscience intervient dans le domaine de l'art, c'est par l'étude de l'histoire. Donner un spectacle vrai du passé est devenu un devoir pour l'artiste. Les rôles seraient-ils intervertis? L'historien ne travaille plus de la même manière qu'autrefois. Il ne se borne pas à vérifier les faits, à les ranger en bon ordre. Il les évoque, il nous les rend en chair et en os, il les fait palpiter. Ses récits sont des tableaux qui ont leur relief et leur couleur. Il nous enlève au présent et nous donne l'illusion des milieux dans lesquels il nous transporte. L'historien est un peintre; l'histoire est une

œuvre d'art. L'artiste qui peut être si bien informé aujourd'hui doit-il vivre dans l'indifférence et se faire une habitude de l'erreur? Que de ressources il s'interdit et que de raisons de durer il refuse à ses œuvres !

Voilà ce que l'on peut dire pour le passé. Sommes-nous plus heureux en ce qui nous concerne? Nous le savons : c'est à son insu qu'on écrit l'histoire de son siècle. Mais nous voudrions que l'art nous aidât à laisser du moment présent une idée juste. A voir l'ordre dans lequel se meuvent nos inspirations et notre ironie vis-à-vis de tout savoir, à considérer le peu de fond de nos productions, il est à craindre que l'avenir nous méconnaisse. A cette heure, il y a de grands sentimens en jeu. Des questions d'une immense portée sont pendantes ou reçoivent des solutions. L'époque est grave. Nous ne demanderons jamais aux artistes de s'associer aux partis. Nous voudrions seulement qu'ils se montrassent plus recueillis en présence des signes du temps.

En nous livrant à ces critiques à propos du Salon, nous avons fait exception pour quelques œuvres remarquables. Mais cela ne suffit pas; cela ne peut suffire à notre pays. En général, à quoi songeons-nous? On ne saurait le dire. La pratique, nous l'avons reconnu en commençant, a réalisé quelques progrès. De ce côté, nous sommes rassurés. Mais, si nous négligeons la pensée et ce qui la nourrit, l'exécution elle-même risque de s'abaisser. On ne peut rendre les nuances les plus intimes d'une idée qu'à la condition d'être en possession d'une technique parfaite; mais on n'arriverait pas à cette technique supérieure, si l'idée, dans le travail qu'elle soutient pour se satisfaire, ne sollicitait le ciseau à la suivre jusque dans les suprêmes délicatesses de son expression.

Si, comme on le dit, il existe dans nos écoles un mouvement d'opinion qui s'élève contre les enseignemens autres que ceux qui ont pour objet la pratique, nous n'avons pas à regretter d'avoir écrit ce qui précède. Nous avons signalé dans la manière de copier la nature une servilité qui, à cause de la vulgarité des modèles, s'oppose à ce que nos ouvrages éveillent, non pas l'idée d'un sujet élevé, mais seulement une sensation agréable. Craignons qu'en jetant de la défaveur sur les leçons qui peuvent, en instruisant l'artiste, compléter et armer son talent, craignons que, dans l'avenir, on ne reconnaisse nos œuvres à un défaut de savoir comme aussi peut-être à quelque manque de beauté.

EUGÈNE GUILLAUME.

LE

DERNIER DES CONDOTTIERI

La mort de Giuseppe Garibaldi a causé d'un bout à l'autre de l'Italie une vive émotion. Le parlement s'est fait l'interprète du sentiment public en décidant que, deux mois durant, la tribune serait voilée de noir, que le trésor prendrait à son compte les funérailles du héros, qu'un monument serait élevé à sa mémoire, qu'une pension viagère de 10,000 francs serait accordée à sa veuve et à chacun de ses cinq enfans. De tels honneurs n'avaient été décernés à personne, et personne ne s'est avisé de les trouver excessifs. Cependant, parmi les Italiens qui raisonnent, on en trouverait difficilement un qui osât affirmer que Garibaldi était un grand politique, il en est peu qui le considèrent comme un grand général, et la plupart estiment que, s'il a rendu de grands services à son pays, il lui a causé plus souvent de grandes inquiétudes. Ils ne laissent pas de reconnaître qu'il était l'homme le plus populaire de la péninsule et, comme l'a dit M. Crispi, « le seul qui, à un moment donné, fût de force à soulever la nation tout entière. » Cette immense popularité avait franchi les Alpes et l'Adriatique, elle s'était répandue dans plus d'un pays lointain. Un Russe, propriétaire de plusieurs milliers d'hectares sur les bords du Volga, nous parlait dernièrement de l'extrême ignorance des paysans qui cultivent ses terres : « Je doute, nous disait-il, qu'ils aient jamais entendu parler d'aucun des souverains, d'aucun des hommes d'état qui gouvernent aujourd'hui l'Europe; mais il y a un nom, un seul nom qu'ils savent tous, c'est celui de Garibaldi. »

Pour graver son nom dans la mémoire des peuples, pour s'emparer de leur imagination, il n'est pas nécessaire d'être un grand poli-

tique, ni un grand général, ni un homme de génie; mais il faut avoir en soi quelque chose qui étonne et qui subjugue, le goût et le don de l'extraordinaire. Si on y ajoute l'art de la mise en scène, la science du décor, l'attitude superbe, le geste théâtral et une chemise rouge, on n'en est que plus sûr de ne pas manquer son effet. Quelqu'un a dit que l'héroïque Niçard qui vient de mourir avait été le dernier des condottieri. Il possédait assurément toutes les qualités de l'emploi. Il les avait déployées jadis à Montevidéo, lorsqu'il était commandant en chef des flottes de l'Uruguay et qu'il guerroyait contre le dictateur Rosas. Il se surpassa lui-même dans cette expédition des Mille, où il conquit un royaume au pas de charge et qui est demeurée son titre le plus glorieux.

Personne ne savourait comme lui ce qu'il appelait « l'exquise volupté des entreprises ; » personne ne fut plus amoureux des périls, personne ne se sentit le cœur plus allègre et plus léger dans les hasards. Au courage le plus bouillant il joignait le sang-froid, la tranquillité dans l'audace. Jamais cette audace ne parut avec plus d'éclat que quand, devançant son armée, il pénétra dans Naples, seul avec un aide de camp, et qu'il vit tout un peuple qui avait juré de le mettre en pièces s'agenouiller devant lui, l'adorer comme un dieu. Il avait ses secrets, ses rubriques, il savait accomplir des choses étonnantes avec des ressources fort minces et par des moyens toujours irréguliers, et c'est là ce qui frappe le plus l'imagination des peuples. Aussi le prit-on longtemps et peut-être se prit-il lui-même pour un thaumaturge. N'affirmait-on pas en Sicile que, dans plus d'une mêlée, il avait été criblé de balles et qu'on l'avait vu secouer son manteau, que les balles en tombaient?

Hélas! il fallut en rabattre, on découvrit que ce vainqueur pouvait être vaincu, que ce thaumaturge n'était pas invulnérable, que celui qui secouait son manteau pour en faire tomber les balles venait d'être blessé à la jambe, et qu'il en était réduit, comme un simple mortel, à s'aider de béquilles pour marcher. Pourtant son prestige n'en souffrit point, mais son humeur s'en ressentit. Jusqu'alors il avait cru aveuglément à son étoile, à l'invincible puissance de sa folie et de son courage. La confiance fit place aux amertumes, aux aigreurs. Il écrivait : « En présence d'un premier amour, l'homme en vaut dix. Vieux comme je suis, je me reporte par la pensée à l'âge où je me sentais plein d'une vigueur indomptable, prêt à braver quelque péril que ce fût, et maintenant les aventures, les espérances, les gloires, tout croule sous le poids de mes années et de mes déceptions. » Mais s'il avait appris à douter, les peuples s'obstinaient à croire, et ses défaites comme ses béquilles leur étaient sacrées. Ils savaient que ce chef de partisans ne ressemblait pas à ceux d'autrefois, que c'était un condottiere che-

valeresque, humanitaire, un redresseur de torts dévoué au service des faibles et des opprimés, prêt à jouer sa vie pour la chimère qui le hantait. Ils savaient aussi que ses conquêtes et sa renommée ne lui avaient rien rapporté. Ils savaient que celui qui avait donné des couronnes s'était retiré dans son île avec vingt-cinq francs dans sa poche. Ils admiraient son désintéressement, sa pauvreté volontaire, vertu rare en tout temps, rare surtout dans ce siècle. Le héros de Marsala était devenu le solitaire de Caprera, et à ce titre il faisait encore figure. Les hommes célèbres devraient toujours s'arranger pour finir leur vie dans une île, rien ne les grandit plus que la solitude qu'elle fait autour d'eux. Plus l'île est petite, plus l'homme paraît grand, et Caprera n'est qu'un tout petit îlot.

Ce que les peuples ne savaient pas, c'est à quel point les héros qui manquent de bon sens sont incommodes et fâcheux dans le train ordinaire de la vie. Pour les tenir en haleine, il leur faut des aventures, des équipées, des coups de main, de perpétuelles alertes. Ils ne se sentent vivre que les jours où ils mettent flamberge au vent; ils voudraient que chaque matin la trompette leur sonnât le boute-selle, et ils méprisent le chant du coq. Mais une nation n'est pas disposée chaque matin à partir en guerre; au lendemain des aventures, on retourne à sa charrue ou à son bureau, et il faut plaindre le sort des aventuriers sans emploi. Leur imagination les tourmente et le repos les consume. Ils ne savent pas se tenir tranquilles; on a beaucoup de peine à enseigner ce bel art aux petits enfans, et les grands enfans ne l'apprennent jamais.

Jusqu'à la fin, Garibaldi ne put s'accoutumer aux situations régulières; il eût dit volontiers comme ce personnage d'une comédie espagnole : « *El orden me mata :* L'ordre me tue. » Ce paladin ne s'intéressait qu'aux grandes causes, aux grandes idées, et les petits intérêts sont le fond de la vie et de la politique. Il n'en prenait pas son parti. Les bruits du monde, les bourdonnemens de la ruche humaine agaçaient cruellement ses oreilles et ses nerfs; il ne comprenait que la musique de l'avenir. Rongé par l'ennui, il avait des bâillemens de lion qui, accroupi dans sa cage, regarde pousser ses ongles. Plus d'une fois, il brisa ses barreaux, s'échappa, se rua tout frémissant au travers des combinaisons préparées par les habiles et des trames les plus savamment ourdies; c'était comme la brusque irruption du roman dans l'histoire, qui s'en tirait comme elle pouvait. Au début, il avait réussi dans ses équipées parce qu'il avait pour lui les circonstances, l'opinion publique, l'appui secret des sages qui se donnaient l'air de mépriser sa folie, et il s'était imaginé qu'il pouvait tout, qu'il ne tenait qu'à lui de remanier le monde à sa guise, de se faire obéir de la fortune en lui montrant sa cape et l'éclair de son épée. Après avoir eu le sens de l'à-propos, le discerne-

ment des occasions, il était devenu le plus inopportun des hommes, et rien ne lui réussit plus. Ce don Quichotte avait eu raison contre le gendarme, le gendarme finit par avoir raison contre lui et, l'appréhendant au collet, le ramena de vive force dans sa prison. Il en était un peu diminué, mais les moujiks des bords du Volga ne s'en doutaient pas; ils ne voyaient que ses bonnes intentions, et ses malheurs ne faisaient aucun tort à sa gloire. Les peuples sont ainsi faits qu'ils aiment à plaindre ce qu'ils admirent.

Le marquis d'Azeglio définissait Garibaldi : un cœur d'or et une tête de buffle. On pourrait lui appliquer aussi le mot de cet évêque de Lérida, ambassadeur d'Espagne à Vienne, qui disait jadis : « Les ministres de l'empereur ont l'esprit fait comme les cornes des chèvres de mon pays, petit, dur et tortu. » Garibaldi avait le cerveau très étroit et infiniment dur, une vraie tête de bois, impénétrable à la persuasion, à toutes les bonnes raisons. Il avait aussi l'esprit tortu et des subtilités bizarres, comme il arrive à tous les mystiques. Il eût mieux fait de ne jamais raisonner, de n'en croire que son instinct, qui souvent le conseillait à merveille. Il eut tour à tour les plus heureuses inspirations, qui ressemblaient à du génie, et de véritables accès de démence, qui eussent tout perdu si on l'avait laissé faire. Incapable de compter avec les idées des autres, il prenait les siennes dans son cœur, et c'est du cœur, assure-t-on, que viennent toutes les grandes pensées, mais il en vient aussi beaucoup de déraisons et beaucoup de malheurs. Ne soyons pas trop sévères. L'évangile nous apprend qu'il sera beaucoup pardonné à qui a beaucoup aimé; Garibaldi a beaucoup aimé, et il était toujours prêt à mourir pour ce qu'il aimait.

Il adorait son pays jusqu'à lui sacrifier non-seulement sa vie, mais ses opinions et ses préjugés. Il avait pour devise qu'il fallait faire l'Italie même avec le diable, *far Italia anche col diavolo,* et il conclut un pacte avec le diable, représenté par le roi de Piémont, auquel il causa mille ennuis, mais contre qui il n'a jamais conspiré. S'il aimait passionnément son pays, il n'était pas moins sincère dans sa bienveillance pour le genre humain, dans sa tendresse pour tous les peuples opprimés; mais il lui arrivait quelquefois de confondre les opprimés et les oppresseurs et de mal placer ses sympathies. Il se trouvait en Angleterre au moment où le Danemark fut envahi par l'armée austro-prussienne, et il s'éprit d'abord d'un vif enthousiasme pour ce petit peuple, contre qui s'étaient coalisés un grand royaume et un grand empire et qui avait si fièrement accepté le défi. Les réfugiés allemands de Londres s'appliquèrent à le circonvenir, à lui démontrer que ce petit peuple était un tyran, un monstre odieux, que David avait tous les torts, que Goliath était le preux chevalier du bon droit. Il écrivait peu de temps après à l'un de ces réfugiés que ce qui manquait à l'Europe,

c'était un peuple chevaleresque qui, faisant bon marché de son bonheur, de ses intérêts matériels, consacrât toutes ses forces à secourir les faibles, à faire régner la justice dans l'univers, et il conviait l'Allemagne à ce beau rôle. C'était bien connaître son monde et bien prendre son temps.

Cet homme à la barbe blonde, à l'œil gris bleu, était aussi sincère et aussi excessif dans ses haines que dans ses tendresses, et il faut convenir qu'il haïssait beaucoup de choses, *multa et multum*. Il détestait par-dessus tout celui qu'il appelait le grand nécromancien. Le Vatican était pour lui « une tanière de renards et de crocodiles, un bourbier pestilentiel, un cloaque d'infamies. » Il considérait les prêtres, les affreux hommes noirs, comme de vils imposteurs, comme les disciples du mensonge, comme la peste de la famille humaine, et il prétendait que, s'il y avait des bossus en Italie, cela tenait à l'abus des génuflexions dans les confessionnaux. Il détestait également les armées permanentes, les généraux qui avaient conquis leurs épaulettes par des moyens réguliers; il les traitait de mercenaires, et il est certain que ses dernières rencontres avec eux n'avaient pas dû lui laisser d'agréables souvenirs. Il avait en horreur tous les tyrans et tous les tyranneaux, parmi lesquels il comprenait les officiers du fisc et les douaniers. Il affirmait que les élections se font toujours au gré de l'inspecteur de la douane, que les douaniers sont pour quelque chose dans les trois quarts des malheurs qui nous arrivent, que toutes les fois qu'une femme se brouille avec son mari, c'est à cause d'un douanier, que lorsqu'une jeune fille se voit obligée de se marier à l'âge de dix-sept ans pour sauver son honneur compromis, il y a sûrement un douanier dans cette affaire. Cherchez bien, vous le trouverez.

Mais s'il détestait les grands et les petits tyrans, il n'avait pas plus de goût pour certain genre de républicains, pour les démocrates doctrinaires, pour Mazzini et ses acolytes, « pour les insolens qui disent: Nous seuls sommes des purs, nous qui voulons la république, même quand elle est impossible. » Il méprisait « ceux qui parlent et écrivent beaucoup, mais qui envoient les autres se battre, ne bougent pas et regardent de loin, et qui se croient seuls capables de constituer un pays. » En vérité, il avait une façon toute particulière d'entendre la république. Il aurait voulu supprimer toutes les lois écrites, qui lui semblaient les unes inutiles, les autres dangereuses, et faire flamber tous les codes dans un grand feu de joie. Il ne croyait pas que le droit de réunion, la liberté de la presse et l'instruction primaire fussent d'un grand secours pour régénérer une nation, ni qu'un peuple qui sait lire vaille beaucoup mieux qu'un autre. Il ne croyait pas non plus que les assemblées fussent bien utiles à l'humanité et « qu'on pût avoir confiance en cinq cents individus, presque tous à vendre, sortis tant bien

que mal de la bourbe où leur médiocrité et leurs vices les condamnaient à croupir. » Il traitait les parlemens avec aussi peu de respect que M. de Bismarck lui-même. Il abhorrait les comités et les commissions, les harangueurs de tribune et les intrigans de couloirs, et il déclarait qu'une dictature honnête est le meilleur mode de gouvernement. « Pourquoi, disait-il, ne pas élire par voie de plébiscite un seul honnête homme, chargé de gouverner la nation? N'est-il pas plus facile d'en trouver un que cinq cents? Ne prenez pas son successeur dans la même famille, et ne lui donnez pour licteurs que dix bons citoyens. Qu'importe qu'il ne soit ni administrateur ni militaire ni financier? Il trouvera assez de gens propres à cette besogne. Essayez ce système, et vous serez débarrassés de cette foule de bavards qui assourdissent le monde et font de l'Europe une vraie tour de Babel. »

Il exprimait le fond de sa pensée quand il disait : « L'homme se prend à regretter la vie des forêts. Il n'avait alors pour nourriture que les fruits sauvages; mais il n'était pas obligé d'endurer la hideuse présence du prêtre, du sbire, du doctrinaire, de cette nuée de harpies ou de fonctionnaires publics qui le dépouillent et le corrompent... Je ne sais en vérité si la civilisation présente, avec sa masse de ministres responsables, de préfets, de gendarmes et ses innombrables impôts, doit être préférée à la vie sauvage, indépendante et libre. » Son choix était fait depuis longtemps. Ce qui lui rendait si cher le séjour de Caprera, ce n'étaient pas les belles sources d'eau douce qui jaillissent de ce rocher de granit, ni l'ombrage des myrtes et des tamaris, ni les plantes aromatiques dont l'air était parfumé. Caprera l'enchantait parce qu'il pouvait s'y promener à son aise sans risquer de rencontrer au détour du chemin un pape, un prêtre, un tyran, un gendarme ou un doctrinaire, et qu'il lui était permis d'y adorer « l'infini délivré de tout mensonge, dans le temple de la nature, qui a le ciel pour plafond et les astres pour flambeau. » Dans cette charmante retraite, il oubliait les parlemens, les rois, les tribuns, et il faisait des songes délicieux.

Un jour il eut une vision. L'Italie de l'avenir lui apparut; elle était entrée en possession de cette dictature honnête qui est le secret du bonheur. Il n'y avait plus ni riches ni pauvres, les désirs étaient modérés comme les fortunes, et chacun était heureux, content de son lot; les méchans seuls tremblaient sous la verge du maître, chargé de réformer leurs mœurs. Plus de lois écrites; un paquet d'allumettes en avait eu raison. Les prêtres avaient jeté leur robe noire aux orties et s'employaient de bon cœur au dessèchement des marais Pontins. Le saint-père, qui avait perdu ses pantoufles dorées, dirigeait les travaux, gourmandait les paresseux, leur administrait de salutaires corrections. Des voies ferrées sillonnaient la campagne en tous sens, et parmi les machinistes, parmi les chauffeurs, on pouvait reconnaître plus d'un ancien ministre

des finances et une foule d'agens de la sûreté publique, qui tous avaient fait peau neuve. De son côté, le dictateur rendait la justice au forum et, par les temps pluvieux, dans le plus grand temple de l'univers. Il n'avait qu'un seul secrétaire et il ne sentait pas le besoin d'en avoir deux. Il n'interrompait sa besogne que pour manger à la hâte un morceau de pain et de fromage; une fois par jour il buvait un verre de bon vin qui lui faisait oublier toutes ses fatigues. Cet honnête dictateur gouvernait si bien qu'une centaine de soldats-citoyens suffisait pour assurer l'exécution de ses décrets. Quand il donnait un ordre, les bavards se taisaient, l'Italie obéissait en silence; d'un bout de la péninsule à l'autre, on eût entendu voler une mouche. Lorsqu'il eut vu tout cela, Garibaldi eut le chagrin de se réveiller, il se frotta les yeux, il découvrit qu'il avait rêvé, et il reprit, la tête basse, le chemin de sa demeure déserte (1).

Un Italien de beaucoup d'esprit, qui a été ministre des affaires étrangères, nous disait en 1871 : « Garibaldi est un vrai chef de tribu, un vrai Peau-Rouge, qui n'a jamais rien compris à la société. Il a la haine du gendarme, qu'il traite de sbire, la haine du juge, qu'il traite de bourreau, la haine de tout gouvernement régulier, qu'il taxe de tyrannie. En vrai sauvage, il estime qu'on n'est vraiment libre que les jours où l'on risque de recevoir une balle dans la poitrine en sortant de chez soi. Comme les sauvages, il n'a besoin de rien, et il n'est pas d'homme plus ingouvernable que celui qui n'a pas de besoins, on ne sait par où le prendre ni par où le tenir. Il ressemble encore à un sauvage par ce mélange de naïveté presque enfantine et de finesse rusée qui est dans son caractère. Il s'est fourré souvent dans des guêpiers où il n'avait que faire, mais il a toujours su s'en aller quand il fallait et comme il fallait. Il se défie de tous les fonctionnaires, de tous les ministres responsables, et il croit en Bordone. Le malheur est que son entourage n'est plus celui d'autrefois. Les Medici, les Bixio ont passé dans l'armée active; il n'a plus autour de lui que des aventuriers qui couvrent leurs intrigues de son désintéressement, et ce simple, qui a souvent vu clair dans les imbroglios les plus compliqués, se laisse prendre à des pièges grossiers. » Le Huron du conte de Voltaire avait eu le bonheur de rencontrer le janséniste Gordon; cet excellent instituteur lui avait dégrossi, débrouillé l'esprit, lui avait appris la vie et le monde. Garibaldi n'a rencontré aucun Gordon, aucun civilisé capable de prendre assez d'empire sur lui pour gagner sa confiance, pour le réconcilier avec la société, avec les lois écrites, avec les institutions nécessaires, et il est mort dans la peau d'un Huron.

Ce n'est pas chose aisée pour un grand politique que de lier partie

(1) *Les Mille*, 2e édition; Paris, 1875, chapitre LXIV.

avec un héros qui a la cervelle un peu fêlée et de l'employer à ses desseins. Cavour s'est tiré de cette épreuve à son honneur, il a su se servir de Garibaldi; c'est peut-être le triomphe de son habileté. On croira sans peine qu'il le goûtait peu; il l'appelait : *questo pazzo*. Quelle sympathie un homme d'un génie si souple et d'un lumineux bon sens, accoutumé à préparer les événemens de loin, à s'inspirer des situations, à ne rien abandonner au hasard, pouvait-il ressentir pour un fanatique à l'esprit étroit et tenace, dont les entêtemens mystiques poussaient à bout sa patience et qui jouait un jeu à tout perdre? Quelle entente était possible entre ce civilisé par excellence et cet incorrigible Huron? Le roi Victor-Emmanuel lui voulait plus de bien. A la finesse héréditaire et proverbiale de la maison de Savoie il joignait le goût des aventures, les casse-cou ne lui déplaisaient point. Il traitait avec le solitaire de Caprera par des agens subalternes, obscurs, souvent honteux; plus d'une fois des accords importans furent conclus dans des endroits mal fréquentés, où l'on fait d'ordinaire autre chose que de la politique. Cavour affectait de fermer les yeux, se réservant le bénéfice d'inventaire.

On a vu dans ce siècle deux grands ministres qui s'entendaient également à se servir de leur souverain, mais leurs procédés étaient bien différens. M. de Bismarck s'est toujours chargé lui-même des entreprises douteuses, des besognes compromettantes de la politique occulte. Il était censé agir à l'insu de l'auguste personnage dont il possédait la confiance et à qui appartenaient les suprêmes décisions. Désirait-il tirer son épingle du jeu, se faire relever d'engagemens qui l'incommodaient, il alléguait les résistances, les opiniâtres refus de ce roi trop scrupuleux qui ne voulait entendre à rien. Le comte de Cavour s'y prenait tout autrement; il laissait au roi Victor-Emmanuel la tâche de négocier secrètement avec la révolution. Quant à lui, il n'avait rien vu, rien entendu, il ignorait tout, et il pouvait se glorifier devant la diplomatie européenne de la parfaite correction de ses desseins, de sa parole et de sa conduite. On assure qu'il se souciait médiocrement de l'annexion précipitée de Naples et de la Sicile; il jugeait que le fruit n'était pas mûr, qu'avant de le cueillir il importait de constituer fortement le royaume de l'Italie du Nord. Le roi, plus impatient que lui, donna carte blanche à Garibaldi, et Cavour se laissa forcer la main; il n'était pas homme à bouder la fortune, à rien refuser de ce qu'elle pouvait lui offrir. Son rôle fut de sauver les apparences, de prendre ses mesures pour parer à tous les événemens; il se tenait prêt, selon le cas, à conjurer les fâcheux effets d'une défaite ou à confisquer à son profit le succès et les marrons.

Garibaldi, qui ne se souciait point de faire les choses à moitié, s'était promis de pousser jusqu'à Rome et d'y convoquer une assemblée natio-

nale. C'est à quoi Cavour ne pouvait se prêter. Il laissa les chemises rouges accomplir leurs prouesses, passer le détroit, s'emparer de Naples. Puis il représenta à l'Europe la nécessité fâcheuse où il se trouvait, que c'en était fait de l'ordre public et de tous les principes conservateurs s'il permettait à la révolution triomphante de monter au Capitole ou de s'installer au Quirinal. « Nous marchons sur Naples avec quarante mille hommes, télégraphiait le général Cialdini à l'empereur Napoléon III, pour y combattre la révolution personnifiée dans Garibaldi. » En même temps, on s'efforçait de persuader au chef des chemises rouges qu'il était mal en point, qu'il ne se tirerait pas d'affaire tout seul, qu'on allait à son secours, qu'on lui prêterait main forte. En effet, le hardi vainqueur se trouva en présence d'une armée italienne qui, sous prétexte de le protéger, lui barrait le passage. « Dans les temps difficiles, écrivait-il plus tard, les partisans de la maison de Savoie, pleins de bravoure quand il s'agissait d'intriguer, d'ourdir toute sorte de trames, de corrompre les serviteurs peu fidèles des Bourbons, s'étaient bien gardés de prendre part à la glorieuse expédition. Mais l'entreprise était en bonne voie; ils s'empressèrent de se déclarer nos protecteurs et poussèrent même leur fureur de protection jusqu'au point de nous envoyer deux compagnies de l'armée sarde le 2 octobre, c'est-à-dire le lendemain de la bataille du Vulturne... Ah! messieurs les libérateurs à grande livrée, ajoutait-il, vous aimez les morceaux tout préparés! » Il ne s'y était pas trompé, il savait « que l'armée libératrice de Cavour, après les bruyans exploits d'Ancône et de Castelfidardo, se proposait de partager le coquillage, de donner une écaille et un coup de bâton à chacun des plaideurs et de manger l'huître à leur barbe. » Dans cette rencontre, il sut prendre son parti, il offrit galamment au roi de Piémont l'huître tout entière, en le proclamant roi d'Italie, et il s'en alla cacher son dépit à Caprera. Mais il ne pardonna jamais à Cavour, il ne manqua aucune occasion de lui témoigner ses ressentimens, et la violence de la scène qu'il lui fit dans la séance du parlement du 18 avril 1861 hâta la fin du grand ministre, qui était peut-être plus sanguin, plus passionné, moins maître de ses impressions qu'on ne le prétend.

Les visionnaires devraient mourir jeunes, dans la fleur de leurs années, dans la fraîcheur de leurs espérances, avant que la fortune se lasse de leur être indulgente, de sourire à leur chimère. Une folie en cheveux gris, une folie qui résiste à l'expérience et se refuse au repentir, ne trouve jamais grâce devant la destinée; tôt ou tard elle expie durement son impénitence. La vie a ses lois, et les fous ont beau s'en plaindre, le dernier mot reste au bon sens. Garibaldi s'était mis en tête que rien n'était fait tant que Rome n'appartenait pas à l'Italie, et il avait juré sur son épée qu'il la lui donnerait par un coup de main.

Malgré ses déconvenues et ses découragemens, il s'obstinait à croire à sa mission, il se refusait à comprendre que certaines entreprises sont des œuvres de patience. Il n'avait pas médité le mot de Machiavel sur ceux qui croient les choses faites parce qu'ils désirent qu'elles se fassent, ni la sentence portée par Guichardin sur les imprudens dont l'impétueuse ardeur se flatte d'accomplir par la force des ouvrages qui exigent de l'art, des combinaisons et du temps : *Tessono con la forza le cose mal ordite.* Il était écrit qu'il échouerait dans toutes ses tentatives pour donner Rome à l'Italie, que cette gloire ne lui était pas réservée. Les hommes que nous n'aimons pas nous sont souvent fort utiles. Si Cavour avait vécu, il eût rendu à ce brise-raison le service de déjouer ses plans, de traverser ses préparatifs. M. Rattazzi ne sut pas s'y prendre; il essaya d'abord de la persuasion, comme si on persuadait un Garibaldi, après quoi il fallut recourir au gendarme. Le dernier des condottieri découvrit à Aspromonte qu'il avait épuisé son bonheur; il fut blessé et conduit prisonnier à la Spezzia. C'était un homme fini. Cependant sa popularité demeurait intacte ; la noblesse de son caractère, la générosité de ses dévoûmens avaient tout sauvé. On lui pardonnait ses fautes, où l'on ne voyait que les emportemens d'une grande âme, et il fallait compter avec cet infirme, en proie aux rhumatismes, aigri par ses revers, avide de revanches, qui après avoir été presque un grand homme, n'était plus qu'un grand embarras.

Dans les pays étrangers comme en Italie, on ne lui marchanda jamais les honneurs. Qui ne se souvient de l'accueil que lui fit l'Angleterre en 1864 ? Le gouvernement anglais ne l'avait pas vu sans inquiétude débarquer à Southampton; il craignait que sa visite intempestive ne donnât lieu à de compromettantes manifestations, que l'empereur Napoléon III n'en conçût quelque déplaisir et quelque ombrage. L'aristocratie anglaise, comme si elle se fût conformée à un mot d'ordre, prit à tâche d'accaparer le trop illustre visiteur, de le soustraire par ses empressemens aux fêtes bruyantes que lui avaient préparées les démagogues cosmopolites réfugiés à Londres. On lui prodigua les attentions, les caresses, les hommages; jamais on ne pratiqua si bien l'art d'étouffer un homme dans les embrassemens, de l'emprisonner dans les guirlandes. Les frères et amis avaient résolu de le montrer aux foules, de promener de place en place sa chemise rouge, sa gloire et ses béquilles, de le produire en grande pompe dans les principales villes de l'Angleterre, où l'attendaient des ovations et des harangues. Pour l'empêcher de donner suite à ce fâcheux projet, ducs et marquis lui alléguèrent les fatigues du voyage, les sollicitudes que leur inspirait sa précieuse santé, si nécessaire à tous les opprimés. En vain répondait-il qu'il ne s'était jamais mieux porté, on lui affirmait qu'il était malade, on invoquait le témoignage des médecins, qu'on avait circon-

venus. Ce fut vraiment la scène du *Barbier de Séville* : « Vous n'êtes pas bien, lui disait le duc de Sutherland, et vous me faites mourir de frayeur. De grâce, allez-vous coucher. — Vous avez la physionomie toute renversée, s'écriait M. Gladstone. D'honneur vous sentez la fièvre d'une lieue. Allez donc vous coucher. » Et lui-même finit par leur dire comme Basile : « En effet, messieurs, je crois que je ne ferai pas mal de me retirer; je sens que je ne suis pas ici dans mon assiette ordinaire. »

Cette comédie de la crainte déguisée sous l'admiration et le respect a été jouée en Italie jusqu'à la mort du héros. La royauté italienne n'a jamais été avare de protestations et de condescendances à son égard. Assurément ni le roi Victor-Emmanuel ni le roi Humbert n'appréhendaient qu'il conspirât contre eux; ils connaissaient trop sa fidélité à la parole jurée. Mais on redoutait ses incartades, on craignait qu'il ne se lançât de plus belle dans quelque hasardeuse équipée. On était disposé à lui tout accorder; mais quelle aumône, quel présent peut-on faire à un homme qui ne demande rien et qui met sa gloire à donner? Malheureusement ce qu'il aimait le plus à donner, c'étaient des conseils, et il était bien difficile de les accepter. Il aurait voulu que le roi d'Italie, prenant Garibaldi pour son directeur de conscience, devînt ce dictateur honnête qui supprime d'un coup les prêtres, les sbires, les juges, la police secrète, les ministres responsables et qu'on voit déjeuner sur la place publique ou dans le plus grand temple de l'univers avec un croûton et un morceau de fromage. Pouvait-on lui faire ce plaisir? Aussi son dépit était-il de jour en jour plus amer, sa bile s'allumait et les intempérances de sa langue, trop accoutumée à l'hyperbole, trop sujette à transformer les reproches en invectives, auraient pu faire douter de sa loyauté. On feignait de ne pas entendre, on secouait ses oreilles, on pardonnait tout. « Nous le connaissons depuis longtemps, disait-on; ses mauvais procédés envers nous, nous les imputons à la tête de buffle, mais nous n'oublierons jamais le cœur d'or qui nous a donné la couronne de Naples. »

De leur côté, les radicaux italiens affectaient de compter l'homme de Caprera parmi les leurs, et ils cherchaient à obtenir qu'il couvrît de son pavillon leur marchandise suspecte. Ils ne s'abusaient point sur son caractère, sur ses idées, sur ses hérésies de tout genre; eux aussi, tout en vantant le cœur d'or, décochaient plus d'une épigramme contre la tête de buffle. Ils n'ignoraient pas que Garibaldi goûtait peu leurs principes et leurs procédés, le peu de cas qu'il faisait des bavards, des intrigans, des ambitieux, des habiles, le mépris qu'il professait pour les assemblées et pour ceux qui les mènent, pour certaines républiques et pour certains républicains. Mais ils attisaient et exploitaient adroitement ses haines; c'est par là qu'ils le tenaient. Ils savaient que la vue

d'une robe noire agissait sur lui comme le rouge sur le taureau. Lorsqu'ils avaient réussi à exaspérer ses rancunes et que dans sa colère il lançait à l'adresse des rois et du Vatican quelque bulle fulminante, ils s'écriaient : Vous l'entendez, n'est-il pas à nous?

Il ne pouvait suffire aux radicaux d'avoir l'homme vivant, ils ont voulu avoir le cadavre. Dans mainte occurrence, un cadavre peut servir, Marc Antoine le savait bien. Quand Garibaldi demanda que son corps fût brûlé et que ses cendres restassent à Caprera, il semblait avoir prévu le fâcheux usage qu'on entendait faire de lui après sa mort. Il est permis de regretter que ses volontés n'aient pas été respectées. La vie de ce condottiere, qui fut un homme de conviction, de ce plébéien qui aimait la dictature, de cet ami des peuples qui n'était pas démocrate, n'avait ressemblé à aucune autre; il était désirable que ses obsèques fussent aussi originales que sa vie. Sur le piédouche de l'urne qui eût renfermé ses os calcinés, on aurait gravé cette inscription : « Voilà ce qui reste d'un homme qui fut un révolutionnaire désintéressé. Passant, chez quelque nation que le sort t'envoie, tâche d'en trouver un second. »

Les radicaux ne pouvaient s'accommoder d'une solution si mesquine; ils ont décidé que Caprera était trop petite pour contenir une si grande tombe. Un jour ou l'autre, ils se réservent de transporter sur les bords du Tibre les restes du grand homme, de les installer dans le Panthéon ou au Capitole ou sur le Janicule. Quel qu'il soit, le lieu qu'ils choisiront est destiné à devenir célèbre dans l'histoire des révolutions italiennes; c'est de là peut-être que partira le signal d'une grande journée. Les démagogues y viendront chercher l'esprit saint, le don de prophétie et du secours contre leurs défaillances, la foule y ressentira de mystérieux transports; chacun rapportera de ce pèlerinage l'enthousiasme et la fièvre des illustres aventures. Tôt ou tard, n'en doutons pas, il s'accomplira quelque prodige sur cette tombe. Le ciel ait en sa sainte garde la maison de Savoie! Elle ne peut se flatter que les miracles qui se feront sur le tombeau de saint Giuseppe Garibaldi, et qui seront moins innocens que ceux du diacre Pâris, tournent jamais à son profit. Elle fera bien de se défier de l'endroit où reposeront ces dangereuses reliques et de déclarer solennellement que, de par le roi, défense est intimée à Dieu

De faire miracle en ce lieu.

G. Valbert.

REVUE DRAMATIQUE

Torquemada, drame en 1 prologue et 4 actes, en vers, de Victor Hugo; Paris, 1882. Calmann Lévy.

Récemment, un major qui se sentait devenir sénateur, M. Labordère, écrivait de sa garnison aux conseillers municipaux de Paris qu'il serait heureux de s'asseoir « entre Victor Hugo et Barodet. » S'il a eu le loisir, pendant une séance du sénat, de feuilleter ce drame annoncé depuis longtemps et qui vient de paraître en librairie, *Torquemada*, M. Labordère a dû ressentir une étrange déception : ce n'était pas là ce qu'il attendait du voisin de M. Barodet. *Torquemada*, par Victor Hugo, en 1882, ce devait être un spectacle, — à ravir M. Paul Bert, — des cruautés de l'ancien régime à peine trois siècles avant la révolution, un pamphlet dialogué contre les crimes du saint-office, une diatribe théâtrale contre le cléricalisme, un « musée des horreurs » fait pour animer le peuple à la haine des congrégations.

Or il se trouve que ce drame est une apologie de Torquemada; — combien singulière, nous le verrons tout à l'heure, mais courageuse et nette jusqu'à la témérité, jusqu'à l'invraisemblance. Et cette apologie se produit au moment où l'auteur, dans des lettres publiques, déclare qu'en ce temps-ci même barbarie et religion sont synonymes et que le christianisme livre en Russie sa dernière bataille contre la civilisation! En vérité, c'est à confondre le sens d'un officier, même supérieur, et d'un sénateur, même voisin d'un maître d'école : M. Labordère n'y doit rien comprendre, il faut que nous secourions sa raison. Aussi bien, la chose est simple pour nous, qui ne sommes que d'humbles gens de plume et n'avons point d'épée à briser.

Victor Hugo, lorsqu'il s'adresse à M. Meurice ou au tsar, fait acte d'homme politique; lorsqu'il écrit un drame, il redevient homme de lettres. Les lettres ont cette vertu qu'elles communiquent à qui les aime la paix de l'âme et la sérénité : devant elles, l'homme de parti ne peut demeurer partial; par un effet de leur charme, il quitte l'idée

la plus utile à ses opinions de l'heure présente pour suivre la plus belle, dont la beauté ne passera pas. Elles ont compté dans ce siècle un grand nombre de croyans; Victor Hugo est de tous celui qui a pratiqué le plus fidèlement leur culte. A quatre-vingts ans, et malgré tant de divertissemens fâcheux, il donne encore l'exemple du labeur littéraire. Il est juste que cette constance ait en elle-même son prix; il est juste aussi que tout le public la respecte, et dans le public entendez-bien que je comprends la critique. Non que je réclame l'honneur de compter parmi les lévites qui, chaque fois qu'il parle, encensent le grand-prêtre: pour ceux-là tout ce qu'il dit est également beau, étant divin et révélé. Mais leur superstition au moins est touchante, et je la préférerais presque à l'irrévérence de quelques autres.

S'il est toujours facile d'aligner des points d'admiration, il est facile aussi d'opposer à Victor Hugo une critique brutale ou gamine. Mais la brutalité, ici, ne serait que grossièreté pure, et la gaminerie me paraîtrait simple polissonnerie. L'une et l'autre, d'ailleurs, avec des airs d'indépendance, approcheraient de la naïveté. M. Zola, qui ne peut se tenir, lorsqu'un journal lui est ouvert, de dire son avis sur toutes choses, n'a pas manqué, l'an dernier, de donner dans ce ridicule, qui ne laisse pas d'être vilain. Il a comparé la situation de Victor Hugo, dans la famille des gens de lettres, à celle d'un grand-père entouré de ses petits-enfans: ceux-ci, par une convention pieuse, feignent de ne pas apercevoir les incommodités de son âge; mais quelqu'un peut venir qui dénonce la convention; M. Zola est ce quelqu'un. Je n'envie pas son courage; je n'envie pas davantage l'esprit de qui fera remarquer, par exemple, que Torquemada brûlant les corps pour sauver les âmes rappelle Ugolin mangeant ses fils pour leur conserver un père. Entre les fanatiques d'une part, et les grossiers ou les plaisans de l'autre, il est une place pour la critique libre et décente: — autant que de balancer l'encensoir devant l'homme ou que de le répandre à terre et de cracher dans les cendres, il est peut-être intéressant d'étudier l'ouvrage et d'y trouver qu'après un demi-siècle la doctrine du plus grand des romantiques et son imagination marchent encore par les voies différentes où d'abord elles s'étaient engagées, et que ces voies sont allées toujours en s'écartant l'une de l'autre.

La doctrine de Victor Hugo en matière de théâtre est exposée clairement, dès 1827, dans la préface de *Cromwell;* depuis, elle n'a pas varié. — La forme propre du théâtre romantique, c'est le drame; « le caractère du drame, — je cite textuellement, — c'est le réel. » La tragédie et la comédie ont vécu, représentant, l'une « des abstractions de vices et de ridicules, » l'autre « des abstractions de crime, d'héroïsme et de vertu... Après ces abstractions, il reste quelque chose à représenter: l'homme. — La nature donc! la nature et la vérité, » ou plutôt la nature et l'histoire, voilà les deux puissances auxquelles il faut s'adresser si

l'on veut autre chose que ces ouvrages où des personnages peu nombreux, « types abstraits d'une idée purement métaphysique, se promènent solennellement sur un fond sans profondeur. » Le personnage concret et le fond — ou plutôt le milieu — voilà désormais le double souci du poète. En effet, d'une part, il veut montrer dans l'homme « le mal avec le bien, le laid avec le beau, le sublime et le grotesque, » — car « le réel résulte de la combinaison toute naturelle de deux types, le sublime et le grotesque; » — d'autre part, « on commence à comprendre de nos jours que la localité exacte est un des premiers élémens de la réalité; » on se rit de cette Melpomène « qui laisse au costumier le soin de savoir à quelle époque se passent les drames qu'elle fait; » l'art « feuillette la nature, » mais il « interroge les chroniques;.. non qu'il convienne de faire, comme on dit, de *la couleur locale*, c'est-à-dire d'ajouter après coup quelques touches criardes çà et là sur un ensemble du reste parfaitement faux et conventionnel. Ce n'est point à la surface du drame que doit être la couleur locale, mais au fond, dans le cœur même de l'œuvre, etc... »

On ne saurait mieux dire; aussi, dans ses autres préfaces, l'auteur ne fait-il que répéter ce qu'il a dit dans celle-là. En tête d'*Angelo* (1835), il recommande « l'observation perpétuelle de tout ce qui est nature. » En tête de *Ruy Blas* (1838), il écrit encore une fois : « Le drame tient de la tragédie par la peinture des passions et de la comédie par la peinture des caractères; » et, d'autre part, il déclare, dans la « note » qui suit la pièce, « qu'il n'y a pas dans *Ruy Blas* un détail de vie privée ou publique, d'intérieur, d'ameublement, de blason, d'étiquette, de biographie, de chiffre ou de topographie qui ne soit scrupuleusement exact... A défaut de talent, l'auteur a la conscience. Et cette conscience, il veut la porter en tout, dans les petites choses comme dans les grandes. »

Ainsi voilà qui est clair : les classiques, les grands, ceux de la bonne époque, ont montré dans leurs ouvrages l'homme épuré par l'analyse, réduit à tel ou tel de ses élémens essentiels et partant aussi vrai, — mais non davantage, — dans ce temps et ce pays-ci que dans ce temps et ce pays-là; les classiques de la décadence ont peint des semblans d'hommes, appauvris par des semblans d'analyse, en somme invraisemblables dans tous les temps et dans tous les pays : les romantiques vont peindre l'homme ou plutôt des hommes tels qu'ils sont et tels qu'ils furent, — reconstitués par la synthèse, vraisemblables et vrais d'une vraisemblance générale et d'une vérité particulière; chaque personnage de leur théâtre sera l'homme et tel homme, situé dans tel lieu, dans telle époque et non dans telle autre. A merveille ! L'art romantique ainsi sera le plus parfait, au moins le plus complet du monde; en même temps, il sera bien l'art du XIXe siècle, héritier laborieux de la philosophie expérimentale du XVIIIe; il lui conviendra justement, comme l'art

classique au xviie, ce cartésien; il accompagnera, non sans profit perpétuel, le merveilleux progrès des sciences naturelles et historiques: psychologie animée, histoire ressuscitée et mouvante, l'art romantique ne sera que de la science inspirée.

Mais qui donc établit cette magnifique doctrine? Prenons-y garde: c'est Victor Hugo. Comment y parvient-il, à cette théorie de la synthèse? Cela vaut qu'on l'examine, car peut-être, en découvrant comment il y parvient, nous comprendrons du même coup l'usage singulier qu'il en fera.

Est-ce par le commerce des sciences naturelles et historiques, est-ce par un long usage de la philosophie expérimentale que le poète en est venu à former ces maximes? Non, mais simplement par le tour naturel de son imagination. Philosophie et sciences n'ont apparu qu'après coup: elles marchent auprès de la doctrine pour la soutenir et l'encourager; elles sont, si l'on veut, ses marraines et lui donnent raison; mais la doctrine est née du génie même du poète: s'il parle ainsi, c'est qu'il pense, ou plutôt qu'il sent, qu'il voit, qu'il imagine d'une certaine façon; ce n'est aucunement, comme on pourrait croire, par critique et par choix.

J'ai noté jadis, en tête d'une des parties de *Marie Tudor* (journée iii, partie ii), cette indication de mise en scène: « La salle est tendue de deuil d'une façon *particulière;* le mur de droite, le mur de gauche et le plafond d'un drap noir coupé d'une grande croix blanche; le fond, qui fait face au spectateur, d'un drap blanc avec une grande croix noire. » Dans *Torquemada*, je note aujourd'hui (acte Ier, scène ii): « Deux files de pénitens, l'une noire, l'autre blanche. Les pénitens blancs ont la cagoule noire, les pénitens noirs ont la cagoule blanche. » En 1833, en 1882, même système: blanc sur noir, noir sur blanc. Pourquoi? Il se peut que les pénitens, au xve siècle, en Espagne, eussent vraiment ce costume, et que la robe noire n'allât pas sans la cagoule blanche ni la robe blanche sans la cagoule noire. Mais, pour la salle de *Marie Tudor*, aucun texte, j'imagine, ne déclare qu'il fût d'étiquette, à la tour de Londres, de tendre ainsi la pièce où la reine attendait la nouvelle de l'exécution de son amant. Pourquoi donc, je vous prie, cette façon de tenture « particulière? » Le poète l'a mise là parce qu'il ne pouvait, en effet, l'imaginer autre: il ne peut voir une croix blanche autrement que sur un fond noir ni la voir sans qu'elle se double d'une croix noire sur un fond blanc. Sa faculté maîtresse est l'imagination du relief, obtenu comment? Par le contraste des tons. S'agit-il pour lui de se figurer des êtres moraux? C'est encore par un contraste qu'il les détermine. La préface de *Lucrèce Borgia* contient, à ce propos, une confession précieuse. « L'idée, y est-il dit, qui a produit *le Roi s'amuse* et l'idée qui a produit *Lucrèce Borgia* sont nées au même moment... Quelle est, en effet, la pensée intime cachée dans *le Roi s'amuse*? La voici. Prenez la

difformité physique la plus hideuse, la plus repoussante, etc., *et puis* jetez-lui une âme, et mettez dans cette âme le sentiment le plus pur qui soit donné à l'homme : le sentiment paternel. Qu'arrivera-t-il?.. C'est que l'être difforme deviendra beau. Au fond, voilà ce que c'est que *le Roi s'amuse*. Eh bien! qu'est-ce que c'est que *Lucrèce Borgia?* Prenez la difformité morale la plus hideuse, la plus repoussante, etc., *et maintenant* mêlez à cette difformité morale un sentiment pur, le plus pur que la femme puisse éprouver : le sentiment maternel.., et cette âme difforme deviendra presque belle à vos yeux. » Le procédé, ici, apparaît à plein. J'ai souligné à dessein ce « *maintenant* » après cet « *et puis :* » c'est qu'en effet le poète, naturellement et presque sans y prendre garde, lorsqu'il imagine un être moral, aperçoit deux élémens contraires, isolés dans la nature; c'est qu'il les aperçoit presque d'un même coup d'œil et les ajoute l'un à l'autre; l'addition, pour lui, est si rapide et facile, — étant nécessaire, — qu'il ne se souvient pas de l'avoir faite et croit de bonne foi qu'il a seulement constaté un total; ravi de la beauté du contraste, il ne voit pas que, ce contraste, c'est lui qui l'institue, et, trouvant le beau, du même coup il croit toucher le réel. Triboulet, dans *le Roi s'amuse*, « l'être difforme devenu beau, » et Lucrèce, « l'âme difforme devenue presque belle, » sont pour lui des personnes réelles; les contrariétés même de leur nature sont, à ses yeux, une garantie de leur réalité; ces créatures de sa fantaisie ont la vérité humaine, psychologique, universelle, éternelle; il n'a plus qu'à leur communiquer la vérité particulière, historique, locale, temporaire; il ne s'occupe plus que de leur costume et du milieu où elles figureront : ainsi, le plus souvent, une synthèse de Victor Hugo n'est qu'une antithèse habillée.

Mais, cependant, plus une antithèse est parfaite et plus elle diffère d'une synthèse vivante. Une antithèse parfaite est celle de deux abstractions, — car deux êtres concrets ont toujours des ressemblances, — une antithèse parfaite n'est qu'une abstraction double : or Victor Hugo est ainsi doué que les antithèses qu'il imagine ne sauraient être imparfaites. Par là, ses personnages sont des *monstres*, — au sens où les naturalistes et les botanistes prennent ce mot, — et son théâtre un musée de tératologie morale. Tel de ces héros fait sur lui-même et ses voisins, à ce sujet justement, de singuliers aveux. « Deux anges luttaient en moi, dit Lucrèce Borgia, le bon et le mauvais, mais je crois enfin que le bon va l'emporter; » Gubetta lui répond : « Si nous devenions, vous une bonne femme et moi un bon homme, ce serait monstrueux. » Monstrueux, en effet! Gubetta dit bien; et cependant, avertis, nous assistons à ce spectacle : Lucrèce, au moins, devient une bonne femme ou, plutôt, elle l'est dès ce moment où le poète imagine presque à la fois et d'un seul trait d'esprit sa vilenie morale et sa noblesse maternelle. Et notez qu'il ne cherche pas, comme ferait un véritable

observateur, quelle spéciale qualité de mère une pareille femme peut offrir; entre ces sentimens contraires, il ne se soucie pas d'introduire une série de sentimens moyens. A quoi bon? Il a naturellement combiné une antithèse; il croit sincèrement avoir constaté une synthèse; il voit déjà la préface qu'il écrira pour la pièce, — où la synthèse sera recommandée, prônée, annexée. En attendant cette préface, sans se mettre en peine d'autre chose, il passe tout de suite à l'habillement de son antithèse et puis à son logement : il s'occupe du costume, et puis du décor, avec conscience, avec scrupule. Comment douter que cette Lucrèce soit vraisemblable et même vraie? Comment nier qu'elle soit humaine puisqu'elle est contradictoire et, par surcroît, historique? Qui donc, je vous prie, sinon la propre fille du pape Alexandre VI, nous apparaîtrait dans cette salle du palais ducal de Ferrare? Car c'est bien ici le palais ducal de Ferrare : voici les « tentures de cuir de Hongrie frappées d'arabesques d'or, » voici le « fauteuil ducal en velours rouge, brodé aux armes de la maison d'Este. » Et pourtant, nous de sang-froid, pour qui la beauté d'un contraste n'est pas le caractère de sa réalité, nous ne pouvons nous tenir de murmurer tout bas que la vilenie morale toute pure et l'amour maternel tout pur sont deux abstractions, que cette Lucrèce du poète n'est qu'une abstraction double et, qui pis est, monstrueuse, — et partant plus chimérique, sous son nom de synthèse, dans son costume et dans ses meubles, que les personnages de la tragédie classique, ces exemplaires de l'humanité simplifiée par l'analyse, ces « types d'une idée purement métaphysique qui se promenaient solennellement sur un fond sans profondeur ! »

Tel est le désaccord entre la doctrine du grand dramaturge romantique et son œuvre, et ainsi s'explique-t-il. La doctrine, qui est juste, procède par une sorte de méprise heureuse du tour particulier d'imagination du poète; et l'œuvre, qui procède logiquement de ce tour, est contraire à la doctrine. Quelques changemens qu'aient subis, en un demi-siècle plus qu'achevé, la philosophie de Victor Hugo et son style, ce tour d'imagination est resté le même, et ce désaccord entre la doctrine et l'œuvre n'a fait qu'empirer: *Torquemada* nous en offre un singulier document.

Quelle antithèse morale le père de Triboulet et de Lucrèce a-t-il imaginée cette fois? Au bénéfice de quelle idée a-t-il prétendu en concilier les élémens? Malgré le titre de l'ouvrage, qui sonne comme le cri d'un instrument de torture, il était possible de nommer cette idée à l'avance, pour quiconque avait suivi le mouvement de la philosophie de l'auteur : c'est l'idée d'humanité. Le mot, dans ses deux sens, est également cher au poète, — qu'il désigne le genre humain ou le sentiment de bienveillance que l'homme doit éprouver pour ses semblables. *La Légende des siècles*, le dernier ouvrage de Victor Hugo où son génie

éclate tout entier, est un cantique à la gloire de l'humanité militante et, à la fin, triomphante; le dernier drame tiré de son dernier roman, *Quatrevingt treize*, s'achève par ce cri : « Vive l'humanité ! » L'humanité du poète, au sens dérivé du mot, n'a guère manqué depuis longtemps une occasion de se manifester; elle s'est même répandue et attendrie en trop de circonstances où peut-être elle eût mieux fait d'être plus contenue et plus ferme; elle tourne quelquefois à « l'humanitairerie » sénile; sans parler de tel manifeste en faveur de telle cause presque indigne d'intérêt, il est permis de rappeler cette manière de quiétisme dangereux dont une pièce de *la Légende des siècles*, *Sultan Mourad*, offre un exemple. Ici l'humanité a si bien une valeur absolue qu'il suffit pour le rachat d'innombrables crimes qu'elle se soit appliquée une seule fois, non pas même à un homme, mais à un animal. Mourad a un jour délivré un pourceau des mouches qui l'obsédaient; et pour cet acte d'amour, il trouve grâce devant Dieu, après une vie pleine de forfaits. Le monde entier l'accuse, le pourceau le défend; Dieu met

Dans un plateau le monde et le pourceau dans l'autre,..
Du côté du pourceau la balance pencha.

Eh bien ! voyez en esprit l'homme qui a le plus torturé les hommes, et voyez du même coup la cause de sa cruauté; voyez que cette cause est contradictoire à son effet, et que cet homme n'a jamais été cruel, sinon par amour... O le beau constraste, et combien utile ! Le beau triomphe que celui de ce paradoxe ! Il aura réconcilié Torquemada et l'humanité ! Le vieux poète, qui ne veut haïr personne, se réjouira tout à l'aise dans la paix de son imagination; Torquemada lui-même n'est plus exclu de sa clémence, comme ces damnés roulant parmi les braises

plus loin que le pardon de Dieu;

Torquemada se rencontre dans la mémoire attendrie du poète avec Vincent de Paul, Jésus, Çakya-Mouni, tous ces représentans de la charité qui s'y croisent, comme en un lieu de béatitude, « vêtus de leur lumière propre !.. » Après celui-là, qui donc restera dans les ténèbres extérieures ?

Torquemada brûlant les corps par amour des âmes, torturant les hommes par amour des hommes, voilà cette fois le *monstre :* cruauté, charité sont les deux faces de l'abstraction décorée de ce nom terrible; elles sont accolées pour la gloire de l'idée d'humanité. Cette vision, est-elle conforme à l'histoire? Il est peut-être inutile d'établir qu'elle la contredit. L'inquisition s'était donné pour tâche, non de racheter l'esprit par la souffrance de la chair, mais d'établir l'unité religieuse en exterminant les hérétiques. En les jetant au bûcher, elle

supprimait un scandale et ne s'inquiétait nullement d'assurer leur salut. Comment l'aurait-elle fait? L'interprétation du poète, si éloignée qu'elle soit de la vérité historique, l'est encore plus de la vraisemblance humaine : elle est justement contraire à la psychologie du chrétien. Comment un chrétien pourrait-il croire qu'en brûlant un hérétique, il le sauvera contre son gré? Pour que la douleur de la chair profite à l'esprit, il faut que l'esprit l'accepte et l'offre au Seigneur; le supplice n'a pas la valeur morale du martyre, et le ciel n'admettra pas ce racheté malgré lui.

Donc ce Torquemada n'est ni vrai, ni possible; les figures qui l'entourent ne le sont pas davantage. On connaît le procédé d'évocation du poète. Sans cesse hanté par l'hallucination du contraste, il imagine d'ordinaire les êtres moraux par couples; chacun, nous l'avons dit, n'est le plus souvent qu'une abstraction double, mais chacun aussi n'est que le contraire, ou du moins le pendant d'un autre. Torquemada est le personnage central du drame : les autres, disposés autour de lui, n'empruntent que de lui leur raison d'être, et, s'ils déterminent à leur tour deux ou trois comparses, c'est de lui seulement qu'ils en tiennent le pouvoir. Représentant de l'idée religieuse, il a par ici ce pendant : le roi, — Ferdinand doublé d'Isabelle, représentant de l'idée monarchique. Représentant de la terreur dans le drame, il a par là ce pendant, le représentant de la pitié : le couple candide et gracieux de don Sanche et de doña Rose, — deux enfans qui l'ont sauvé lorsqu'il était condamné à périr au fond d'un *in-pace*, qu'il a juré de sauver à son tour, et qu'il sauve en effet, à sa manière, en les livrant au feu parce qu'ils ont pour forcer son cachot employé le fer d'une croix. Représentant de la cruauté catholique, il a de ce côté ce pendant, le représentant de la mansuétude chrétienne : François de Paule. Entre les deux, convaincus également, il faut un sceptique : ce sera un pape; un pape : ce sera Borgia. Voyez-vous les contrastes, — entre les personnages, et dans l'âme de tel ou tel? Don Sanche et doña Rose, pour les rattacher au roi, auront un grand-père, vieux coquin recuit dans tous les poisons de la vie de cour : du jour où ce démon se connaît un petit-fils, il devient un ange :

Je vivais pour le mal, je vivrai pour le bien!

Le drôle est contemporain de Lucrèce Borgia : il y paraît. Il paraît aussi que le poète n'a pas changé sa façon. Loin de la changer, il y persévère, toujours avec plus de rigueur. Les personnages de ce dernier de ses drames sont singulièrement plus abstraits, plus éloignés de la vérité, plus reculés de la vraisemblance que ceux de ses drames d'autrefois. Et comment seraient-ils autres, ne tenant, je le répète, que d'une abstraction centrale la raison de leur semblant d'être?

Le plus important de tous, celui qui devrait être le plus humain, celui qui serait le plus facilement historique, le roi, s'explique justement là-dessus dans un discours où s'épanche la philosophie de l'auteur :

N'être pas même un roi ! Misère ! être un royaume !

Il dirait mieux encore s'il disait : une royauté. La confession, telle quelle, vaut cependant qu'on la retienne. Est-ce là Ferdinand le Catholique, ce « véritable auteur de la puissance espagnole, » ce politique serré, attaché à sa besogne, d'une activité si dure, d'une perfidie si forte ? Est-ce là cette Isabelle, toujours à cheval au front de ses troupes, lorsqu'elle n'expédiait pas avec ses secrétaires les affaires de l'état, cette Sémiramis de la Castille, d'une si prodigieuse énergie, qui fit pour la prise de Grenade plus que toute son armée, et, sans diminuer son roi, sut être une grande reine? Non, ce n'est ni l'un ni l'autre, mais plutôt, — comme le dit lui-même ce Ferdinand rêveur,

deux larves,
Deux masques, deux néans formidables, le roi,
La reine... elle est la crainte et moi je suis l'effroi !

Je ne sache pas que l'effroi ni la crainte soient des personnages humains et possibles, encore moins des personnages historiques. Et, pourtant, c'est de personnages historiques que le poète leur a donné l'air en les affublant de costumes, et c'est à ce titre qu'ils paraissent prétendre à la qualité d'humains.

Victor Hugo a gardé le souci de la localité, du costume. Le prologue, qui, d'ailleurs, tient plus d'un tiers du drame, suffit à montrer comme l'auteur est hanté par l'histoire. Nous sommes dans un couvent, mais dans lequel ? Non pas dans un couvent quelconque. C'est « le monastère *Laterran*, de l'ordre des augustins et de l'observance de Saint-Ruf ; » il dépend de deux chefs : « l'un à Cahors, l'autre à Gand. » Quelques chicaniers pourront dire que « Cahors » est là pour rimer avec « dehors » et « Gand » avec « intrigant, » mais que réellement le chef de l'ordre habitait Avignon. Les mêmes se demanderont si le « vicomte d'Orthez » est bien en effet l'abbé de ce couvent, ou s'il n'est là que pour rimer avec « la règle *Magnates*, » — à moins que cette règle, au contraire, ne soit inventée pour lui fournir une rime : aussi bien il se peut que l'un et l'autre soient inventés du même coup pour rimer ensemble. Les mêmes encore examineront si vraiment existèrent, et, dans cet ordre, les seigneurs féodaux dont le poète fait descendre don Sanche : Loup Centulle, duc des Gascons,

Puis Luc, roi de Bigorre, et Jean, roi de Barège,
Puis le vicomte Pierre, et Gaston Cinq...
— Abrège,

interrompt Ferdinand. Nous ferons comme lui : peu nous importe si le détail historique est exact; l'intention de le marquer suffit; au moins, ce n'est qu'elle que nous cherchons : or cette intention, personne n'en peut douter. L'auteur est à ce point préoccupé de l'histoire que ses personnages savent comme lui ce qui s'est passé depuis leur mort. Le roi, dit le bouffon Gucho, le roi Ferdinand est « obscène,

Athée et catholique :
Et tant pis, il aura plus tard ce sobriquet ! »

Rien, dans le décor, n'est laissé au choix du peintre, du metteur en scène ou du tapissier. Au premier acte, nous sommes « dans le patio royal, dit *Condes-reyes*, au palais-cloître de la Llana, à Burgos ; » il faut que le trône où s'assied le roi soit « une chaise de fer, blasonnée et couronnée d'un pinacle que surmonte une épée, la pointe en l'air. » Au troisième, nous sommes à Séville « dans l'ancien palais maure, » lequel « avait vue sur la Tablada où était le Quemadero; » il ne suffit pas que sur la table il y ait « tout ce qu'il faut pour écrire, » comme dirait M. Scribe: il faut que les plumes fichées « dans les trous de l'encrier » soient « dorées et peintes. » Pour les costumes, contentons-nous de noter qu'un scoliaste pourrait écrire tout un chapitre rien que sur les chapeaux. Au premier acte, don Sanche a sur la tête « le chapeau de comte, surmonté de l'aigrette Alumbrado (éclair), mélange de plume et de pierreries. » Au deuxième, le pape Alexandre VI, en habit de chasse, est « coiffé d'un haut bonnet d'or à trois cercles de perles. » Au troisième, le roi, « en grand habit d'Alcantara, » — il avait paru dans le prologue avec le petit habit, — porte le « chapeau de velours vert, sans plume, cerclé de la couronne royale. » Il va sans dire que le fou porte « un chapeau de sonnettes. » Comment soupçonner de n'exister pas des personnages ainsi coiffés? Le chapeau prouve l'homme : je suis coiffé, donc je suis. Et cependant nous percevons que ces figures sont vides de réalité. A voir, dans cette singulière scène du troisième acte,

L'idole Ferdinand et l'idole Isabelle,

assises sur leurs trônes jumeaux, tantôt silencieuses, « l'œil vague et fixe, » tantôt échangeant, de leurs lèvres qui remuent à peine quelques brèves paroles mollement répétées; à voir à quelle inanité de « larves » le poète a réduit en effet ce roi politique et cette reine guerrière; à voir ces fantômes, ces « idoles, » — l'auteur a bien dit, — ces abstractions parées de ses mains pour les cérémonies de son symbolisme, on éprouve une étrange impression de malaise, un profond sentiment de pitié pour ces créatures d'une littérature finissante, et l'on trouve du même coup le caractère de cet art, qui est le byzantin. On se

rappelle devant ces « deux néans » couverts d'habits magnifiques, les personnages mystérieux, somptueux et pitoyables des mosaïques de Ravenne, — l'empereur Justinien et l'impératrice Théodora de l'église San-Vitale, ces corps émaciés, ensevelis sous de raides et pesantes chapes d'or, ces fronts étroits opprimés par l'édifice du diadème, ces visages exsangues dévorés par de grands yeux, ces yeux immobiles aux cornées blanches et ternes... Voilà ce qui reste, au VIe siècle, de l'humanité figurée, alors que l'artiste a depuis longtemps quitté l'étude du modèle; — et voilà ce qui reste de l'humanité dramatique dans l'œuvre d'un grand poète, un demi-siècle après qu'il a recommandé « l'observation perpétuelle de la nature » et déclaré que « le caractère du drame » était proprement « le réel ! »

Ainsi le désaccord entre la doctrine et l'imagination est allé s'aggravant. Plus que jamais le décor et les costumes ont la prétention d'être exacts : voilà pour la doctrine; plus que jamais les créatures du maître sont des abstractions de sa fantaisie : voilà pour l'imagination. Ces abstractions costumées sont d'un effet grandiose : de même les fantômes splendidement drapés de Ravenne. Mais de même qu'on voit clairement que ceux-ci sont des fantômes et n'ont sous leurs manteaux ni muscles ni os, de même on voit que ces abstractions sont des abstractions, et sous leurs costumes on ne s'avise même pas de chercher aucune réalité ni aucune vraisemblance. A quoi bon, puisque ce sont des abstractions, examiner si les personnages dont elles portent les noms ont commis ou pu commettre les actes qui leur sont attribués ? A quoi bon s'informer si Torquemada put rencontrer en Italie François de Paule qui, à cette époque, habitait la France ? A quoi bon vérifier s'il n'a pas été nommé grand inquisiteur par Sixte IV, et non par Alexandre VI, lequel par surcroît est séparé de Sixte IV par Innocent VIII ? A quoi bon ces chicanes ? Le poète avait besoin de confronter l'abstraction qu'il a nommée Torquemada avec ces deux autres à qui convenaient les noms de François de Paule et d'Alexandre VI. Il s'est passé cette fantaisie; j'en regarde seulement l'effet. Il eût fait se rencontrer l'inquisiteur avec Hérode et Robespierre ou Daniel et Fénelon que je n'en serais pas autrement choqué : je sais que pour lui tous les personnages de l'humanité sont également familiers et contemporains, à peu près comme pour l'astronome toutes les étoiles se projettent à une même distance sur une sphère idéale. L'histoire n'est plus pour lui qu'un magasin de noms, où il prend de quoi décorer ses chimères. Il use et abuse de ce privilège que Goethe a reconnu par deux fois au poète, dans ses *Entretiens avec Eckermann*, à propos des tragédies de Manzoni, et, d'une façon plus explicite encore, dans son opuscule sur *l'Art et l'Antiquité :* « Il n'y a point, à proprement parler, de personnages historiques en poésie; seulement, quand le poète veut représenter le monde qu'il a conçu, il fait à certains individus qu'il rencontre dans l'histoire l'honneur

de leur emprunter leurs noms pour les appliquer aux êtres de sa création. » — Mais justement Victor Hugo, dans une note de *Cromwell*, a protesté contre cette théorie, sans compter ces excellentes phrases qu'il a faites et que nous avons citées, sur la différence de la fausse « couleur locale » et de la vraie! Mais il nous invite lui-même à le critiquer l'histoire en main, et non-seulement par ses préfaces, mais par ce perpétuel spectacle du décor et des costumes prétendus historiques!.. — Hé! sans doute, il nous offre des verges pour le frapper, mais nous les refusons. Pourquoi nous armer de sa doctrine contre son œuvre, puisque nous n'en sommes pas dupes? Il nous suffit de constater le désaccord, et qu'il est irrémédiable; nous négligeons de soulever le costume, sachant qu'il n'y a rien dessous.

Rien! — faut-il le redire? — c'est une façon de parler; rien, si l'on cherche des hommes et les héros d'un drame; mais ces costumes, encore une fois, recouvrent des idées. Ces idées sont éloquentes, ces idées sont poètes; non poètes dramatiques, mais épiques et lyriques, et comme telles, elles parlent la langue de la première *Légende des siècles*. Dramatiques, à vrai dire, comment le seraient-elles? Des idées ne peuvent exprimer qu'elles-mêmes, en des manières de monologues; elles n'ont point de passions; elles ne souffrent pas, elles ne jouissent pas, elles ne se battent pas entre elles. Le drame, dans *Torquemada*, s'il en existe un, reste à l'état d'ébauche, et d'ébauche informe. On le devine à voir ce prologue de 78 pages pour quatre actes qui, ensemble, n'en comptent que 125. A peine si, dans le premier acte et dans le troisième, l'amour inquiet du vieux courtisan pour son petit-fils menacé par le roi fournit une apparence de situation dramatique. Cependant Victor Hugo, s'il a moins que jamais l'imagination psychologique, laquelle seule enfante le drame proprement dit, garde encore cette imagination théâtrale qui produit de beaux effets de mise en scène : la descente de Torquemada dans l'*in-pace*, devant les moines assemblés, et la visite des juifs, le grand rabbin en tête, à Ferdinand et à Isabelle, fourniraient de magnifiques motifs à un impresario d'opéra. Mais, j'y reviens, c'est l'expression épique ou lyrique des idées qui fait la valeur de l'ouvrage. La langue, d'une richesse qui exclut souvent le choix, mais aussi d'un éclat et d'une solidité incomparables, au moins dans plusieurs passages; le rythme aussi, d'une magnificence et d'une sûreté prodigieuses, au moins dans ceux-là, indiquent nettement que ce drame ne date pas de ces dernières années, mais qu'il doit être resté, depuis un quart de siècle environ, dans les cartons du poète comme une grandiose esquisse : il est postérieur de peu, s'il l'est en effet, à la première *Légende des siècles*. La méditation de Torquemada dans le prologue, son entretien avec François de Paule au deuxième acte; au troisième, son prône effrayant devant le bûcher, — autant de morceaux

marqués de la marque du bon temps, auxquels notre admiration ne sera pas marchandée. Cependant ce drame est aujourd'hui le dernier de Victor Hugo, et peut-être il convient qu'il reste le dernier : on ne conçoit guère que la doctrine et l'imagination du poète puissent aller plus loin dans les voies où d'abord elles s'étaient engagées, ni que ces voies puissent encore s'écarter davantage; et c'est pourquoi peut-être il était curieux de constater maintenant cet écart.

Du plus grand des romantiques que reste-t-il aujourd'hui, pour nous autres gens de théâtre? Des œuvres belles encore et qui le seront toujours par leurs qualités épiques ou lyriques, mais dont l'essence dramatique, si tant est qu'elle ait existé ou paru exister, s'est évaporée déjà : le décor et le costume ne donnent plus le change à présent sur le peu de vérité historique et de vraisemblance humaine des personnages. Derrière ces œuvres il reste une doctrine, née du même génie par un heureux accident, et qui leur est contraire; c'est, en effet, la doctrine propre du drame. D'autres l'ont adoptée, qui travaillent à l'illustrer par des ouvrages plus conformes à son esprit : je parle de tous ceux qui, de bonne foi, cherchent à restituer au théâtre ou, si l'on veut, à lui donner un caractère d'humanité. Ceux-là se remettent courageusement à l'étude du modèle, de ses traits particuliers comme de sa structure générale, et de son costume aussi bien que de ses traits. Par-delà les fantaisies de l'imagination romantique, ils renouent la tradition de la psychologie classique et reviennent à la connaissance de l'homme, à laquelle ils prétendent ajouter, par l'aide des sciences naturelles, historiques et sociales, la connaissance des hommes. C'est à peu près ce qu'ordonnait la doctrine romantique; mais qui donc aujourd'hui se souvient qu'elle l'ordonnait? La contradiction des œuvres a étouffé la doctrine : aussi n'est-ce pas de Victor Hugo qu'on se réclame, mais de qui? De Balzac : Balzac a illustré, au moins dans le roman, la doctrine exposée dans la préface de *Cromwell*.

La théorie romantique, on l'a trop méconnu, peut servir de légende à l'œuvre du plus grand des réalistes; le plus grand des romantiques, par tous ses drames, depuis le premier jusqu'à ce dernier, *Torquemada*, témoigne d'une contradiction nécessaire entre son imagination et cette théorie, née pourtant comme ces drames de cette imagination même; la théorie vit encore et les drames sont morts, — s'ils ont jamais vécu, — au moins en tant que drames : — et cependant les drames font oublier que la théorie appartient à leur auteur, si bien que ceux qui suivent aujourd'hui ses conseils blasphèment son nom pour la plupart et glorifient un rival!.. Quelle puissance ironique règle donc les rapports de la doctrine et de l'œuvre et les destinées de l'une et de l'autre?

LOUIS GANDERAX.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

30 juin.

Il faut bien voir les choses comme elles sont : il est certain que les affaires d'Égypte ont eu depuis quelques semaines le privilège de secouer et d'affecter désagréablement l'opinion. Elles ont causé une émotion assez profonde, presque autant de surprise que d'émotion et, s'il est possible, encore plus d'ennui que de surprise. Toutes les fois qu'elles se réveillent, ces affaires égyptiennes ont de l'importance sans doute parce qu'elles mettent en jeu les plus sérieux intérêts, parce qu'elles touchent à cette question d'Orient, éternelle préoccupation de toutes les politiques. Si aujourd'hui elles ont plus vivement remué et troublé le sentiment public en France, si elles ont paru prendre une signification plus marquée, une gravité nouvelle, c'est qu'elles ont été comme la révélation soudaine de toute une situation sur laquelle on semblait se méprendre.

Elles ont mis à nu tout ce qu'on ne connaissait qu'à demi, tout ce qu'on n'entrevoyait qu'à travers des déclarations vagues faites pour rassurer un parlement, — des erreurs ou des inconsistances de diplomatie, des illusions de cabinets, des calculs frivoles, des contradictions, des démarches sans autorité et sans suite. Elles ont dévoilé tout à coup cette situation isolée et amoindrie où la France se trouvait amenée sans le savoir par une série de fautes et de méprises, par une politique évidemment peu réfléchie et peu prévoyante. Car enfin c'est la vérité telle qu'elle se manifeste dans les faits, telle qu'elle est écrite dans ces documens diplomatiques publiés depuis quelques jours à Paris et à Londres. On a passé plus d'une année à s'agiter, à débattre des combinaisons, à chercher une solution de la question égyptienne par une entente particulière de la France et

de l'Angleterre, en dehors de toute délibération de l'Europe, de toute intervention de la Turquie, — et, au dernier moment, il se trouve que tout ce qu'on a poursuivi s'évanouit en fumée. On est obligé de revenir à ce qu'on ne voulait pas admettre, à une délibération de l'Europe réunie à l'heure qu'il est en conférence à Constantinople, même à une intervention éventuelle de la Turquie, et la France reste, non pas seule si l'on veut, puisqu'elle délibère avec les autres puissances à Constantinople, mais évincée de tous ses vœux, de ses ambitions, réduite à se dégager de son mieux d'une diplomatie compromettante. C'est là ce qui est apparu au moment où cette crise récente s'est précipitée, où la lumière s'est faite sur la marche des événemens et des négociations, sur le jeu de toutes les politiques. On a été pour ainsi dire surpris et saisi de voir comment la France se trouvait encore une fois placée dans cette pénible alternative d'avouer un mécompte, de battre prudemment en retraite, ou d'aller jusqu'à des aventures.

La faute en est évidemment à ceux qui depuis quelques années, par inexpérience ou par entraînement de parti, ont voulu chercher un rôle ou une diversion dans les affaires extérieures. Ils ont cru populariser la république par une action plus décidée. Ils ne se sont pas souvenus que, pour longtemps peut-être, la France n'avait rien de mieux à faire que de s'en tenir à ce qu'on a appelé la politique de recueillement et de réserve. C'est la politique qu'elle a suivie pendant les premières années après ses désastres, jusque vers 1877, et c'est vraisemblablement par cette prudente réserve qu'elle a échappé en certains momens aux plus graves périls, qu'elle a pu notamment traverser sans sombrer la redoutable crise de 1875. En réalité, tout l'art de notre diplomatie nouvelle devait consister à s'agiter le moins possible, à représenter la France avec une dignité simple, à étudier les mouvemens de la politique universelle sans s'y mêler, à pratiquer l'abstention avec profit, et elle aurait réussi, surtout si elle avait pu parler au nom d'une France pacifiée et réorganisée, au nom d'une république assez bien inspirée, assez forte pour se garantir elle-même des passions et des agitations de partis. Savoir attendre sans affectation, ne rien brusquer, ne rien compromettre dans des interventions inutiles ou prématurées, c'était le meilleur moyen de refaire par degrés le crédit du pays, de donner du prix à notre alliance. C'était, à ce qu'il paraît, trop modeste. On a commencé à sortir de la réserve peu après l'avènement définitif des républicains au pouvoir. On a cédé à la tentation de figurer au congrès de Berlin, et depuis ce moment, sous prétexte de poursuivre l'exécution du traité de 1878, on s'est trouvé entraîné dans cette série de négociations et de démonstrations dont les Turcs ont dû toujours payer les frais. A parler franchement, quel avantage y avait-il à entrer dans un congrès pour sanctionner le démembrement d'un empire au profit de la force victorieuse et de

l'habileté? La France ne serait pas restée moins puissante parce qu'elle se serait abstenue, parce qu'elle aurait conservé sa liberté. Elle eût été bien plus fidèle à ses traditions en demeurant en dehors de tout ce qui accablait et affligeait un empire allié. Elle ne pouvait évidemment trouver aucun profit à paraître au premier rang dans la campagne de Dulcigno ou dans les négociations helléniques. Elle avait à la vérité des intérêts en Égypte et elle se rencontrait particulièrement avec l'Angleterre pour la protection de ces intérêts: c'était une raison de plus pour garder les moyens d'exercer l'utile ascendant d'une alliée à Constantinople au lieu de livrer l'empire ottoman à d'autres influences et de contribuer à le placer dans cette situation où il cherche à reconquérir les régions musulmanes. Au fond, cette politique de coopération dans les nouveaux arrangemens de l'Orient n'a servi à rien. Elle n'a été pour nos cabinets qu'un mirage d'action. Elle ne nous a donné aucune autorité nouvelle et elle nous a créé, au contraire, des difficultés de plus justement dans ces affaires d'Égypte où semblent se concentrer pour notre politique les méprises et les déboires, où la France, après avoir tout essayé, est exposée à tout subir.

Comment s'est noué et précipité ce drame ou cet imbroglio égyptien? C'est certes assez intéressant, et ces documens qui viennent d'être mis au jour sont aussi animés qu'instructifs. Ils montrent à l'œuvre, dans une action rapide de quelques mois, toutes les politiques, tous les gouvernemens, l'Angleterre et la France, les autres puissances de l'Europe, la Turquie elle-même, et ce qu'ils ne disent pas, ils le laissent deviner. Que M. Gambetta, dès son entrée au pouvoir, ait eu le vif sentiment des intérêts français en Égypte et qu'il ait cru le moment venu de jouer une grande partie, c'est évidemment ce qui ressort de tous ses actes comme de son langage. Il a trouvé les affaires déjà singulièrement troublées au Caire; il a compris que si on laissait courir les événemens, on se livrait au hasard, que cette révolution militaire ou nationale, qui s'accomplissait en Égypte, menaçait tout un ensemble de choses dont l'Angleterre et la France s'étaient constituées les gardiennes, et il a voulu agir d'intelligence avec le cabinet de Londres. Il l'a dit dans une vive conversation avec lord Lyons; il a inauguré sa diplomatie par un exposé parfaitement net dont la conclusion était qu'il y avait, pour les deux gouvernemens, nécessité de s'entendre sur les moyens de prévenir une crise, si on pouvait l'empêcher, ou d'y remédier, si elle devenait inévitable. C'était clair, c'était une politique qui n'avait rien que de plausible. Encore cependant aurait-il fallu se rendre compte de tout ce qu'il y avait dans une situation si étrangement compliquée, surtout éviter de s'abuser sur la nature, sur la portée possible de cette action proposée à l'Angleterre, et c'est là visiblement ce qui a manqué; c'est là que le chef du cabinet

du 14 novembre a agi avec la présomption d'un homme qui ne doute de rien, qui ne soupçonne même pas qu'il peut rester en route ou être abandonné à mi-chemin. Sans doute, entre Paris et Londres, on a paru s'entendre sur certains points; on a été d'accord pour reconnaître que la situation de l'Égypte devenait grave, menaçante pour les intérêts européens, qu'il y aurait danger à laisser la Turquie intervenir en pacificatrice, que l'Angleterre et la France avaient des titres particuliers pour régler la question, pour garder la direction des événemens. On a reconnu tout cela, et même cet accord d'idées ou d'impressions s'est manifesté par un acte public, par cette note identique du 7 janvier, qui ressemblait à une affirmation du protectorat anglo-français. A dire vrai, l'alliance était dans les paroles plus que dans les pensées, surtout plus que dans les actions. L'erreur de M. Gambetta a été de prendre ses illusions pour des réalités, de se fier à son esprit d'initiative et à sa résolution, de se figurer qu'après avoir décidé l'Angleterre à faire un premier pas, il l'entraînerait jusqu'au bout; c'est son erreur, et rien ne le prouve mieux que l'équivoque qui a régné depuis le premier jour jusqu'au dernier au sujet de cette note du 7 janvier, considérée par le chef du cabinet du 14 novembre comme une victoire.

Que signifiait-il, cet acte du 7 janvier qui a fait plus de bruit que de besogne et même peut-être plus de mal que de bien? Dans la pensée de M. Gambetta, c'était un premier pas, presque le préliminaire d'une campagne. L'Angleterre, il est vrai, avait fait ses réserves sur le « mode d'action » qui pourrait être adopté si l'action devenait nécessaire; mais ce n'était là qu'une précaution de circonstance: l'entente était désormais nouée et ne pouvait que se développer, aller au besoin jusqu'à une intervention militaire des deux puissances. Dans la pensée du cabinet de Londres, au contraire, ces réserves avaient un sens parfaitement net et positif. Lord Granville n'avait nullement entendu se lier. Il avait cru tout au plus donner un gage d'amitié au gouvernement français, prouver sa bonne volonté en se prêtant à une démonstration morale qui lui était proposée, qui était l'attestation ostensible du bon accord des deux puissances. Il n'avait pas voulu aller au-delà; il avait pensé très positivement réserver dans toute son intégrité la liberté du gouvernement britannique. Avec un peu plus de réflexion ou de précision d'esprit, M. Gambetta aurait dû, avant tout, éclaircir cette équivoque, dissiper cette confusion. Il n'ignorait pas cette différence d'interprétation. Les avertissemens ne lui manquaient pas. Dès la première heure, notre ambassadeur à Londres, M. Challemel-Lacour, l'avait prévenu que lord Granville n'avait entendu en aucune manière prendre « l'engagement d'une action effective, » qu'il avait voulu simplement s'associer à une « action morale » en assurant une fois de plus le khédive de l'accord des deux puissances. Peu de jours après, M. Challemel-Lacour, en parlant du prix que lord Granville attachait à

la bonne entente, non-seulement réelle, mais apparente des deux puissances, ajoutait catégoriquement : « Il est à peu près certain aujourd'hui pour moi que, si le cabinet de Londres a envisagé l'éventualité d'une action effective des deux puissances à l'appui de la note collective, ç'a été en fin de compte pour l'écarter... Lord Granville entendait que la note collective ne devait être considérée que comme un encouragement purement platonique qui n'impliquait la promesse d'aucune sanction. » N'importe, M. Gambetta, interprétant à son gré les communications que lord Lyons lui faisait au nom de lord Granville, persistait à croire qu'il n'y avait qu'un malentendu sur le « mode d'action » à déterminer, non sur le principe même de l'action ; il ne voyait là qu'une « nuance, » pour parler son langage. Il restait persuadé que les réserves de l'Angleterre n'excluaient pas l'hypothèse d'une intervention à décider en commun. « L'union de la France et de l'Angleterre persiste et s'accentue, » continuait-il à dire, — et c'est de même jusqu'au bout.

Ainsi M. Gambetta va, comme on dit, de l'avant. Il affirme ce qu'il désire; il fait de la diplomatie d'illusion, d'impatience, et il ne désespère pas dans tous les cas de décider l'Angleterre à sortir de sa réserve, à accepter les conséquences de la démonstration à laquelle elle s'est associée. Avec l'Angleterre il est prêt à tout. Lord Granville, pour sa part, ne va pas si vite. Il s'est fait un devoir de réduire les engagemens de l'Angleterre à leur plus simple expression, de ne laisser aucun espoir à ceux qui croiraient pouvoir compter sur le concours actif des forces britanniques. Il n'a même pas l'air de prendre trop au sérieux tout ce mouvement que se donne le chef du cabinet français, et, si on le presse un peu, il ira jusqu'à dire qu'en souscrivant à la note du 7 janvier, « il n'a jamais pensé que cette note pût être d'aucune utilité. » Il fait de la diplomatie sans conséquence, et chose curieuse, significative, lord Granville semble redoubler de réserve, de circonspection, à mesure qu'il voit M. Gambetta plus menacé dans son existence ministérielle, dans son crédit parlementaire. Alors il paraît éviter les entretiens; il est absent de Londres; il a besoin de se concerter avec M. Gladstone. Il ne s'explique pas, ou, s'il s'explique, c'est pour dire que toutes les combinaisons lui semblent également mauvaises. Il écoute poliment les considérations que M. Challemel-Lacour lui expose, il demande même à notre ambassadeur de les lui répéter; il lui promet de reprendre la conversation dans quelques jours, — et on est au 25 janvier! Lord Granville attend visiblement la fin de la crise française, si bien qu'au moment où il tombe, M. Gambetta disparaît après s'être beaucoup agité pour ne rien faire; il emporte ses interprétations, ses projets et ses rêves ! Tout est changé désormais par le coup de théâtre intérieur.

Cette fois du moins, avec le nouveau ministère français, une entente

plus précise, plus restreinte, plus modeste, ne sera-t-elle pas possible? Cela semblerait assez naturel, puisque le premier mouvement de M. de Freycinet a été de désavouer toute pensée d'intervention, d'accepter la politique de lord Granville telle qu'elle est, telle qu'elle a été fidèlement interprétée par M. Challemel-Lacour. On va s'entendre apparemment dès qu'il en est ainsi, dès que M. Gambetta n'est plus là, pour mettre le feu partout. Oui, sans doute, on s'entend. Seulement il est clair que l'Angleterre, malgré le prix qu'elle paraît toujours attacher à l'amitié avec la France, a eu le temps de s'accoutumer à d'autres idées; elle commence à chercher la solution de la question égyptienne par une intervention de l'Europe. D'un autre côté, la politique du chef de notre nouveau ministère paraît elle-même assez énigmatique, assez insaisissable. Elle n'est pas pour une intervention française, elle n'est pas non plus pour d'autres interventions. Elle est pour l'entente avec l'Angleterre, à la condition que cette entente ne serve à rien, si ce n'est peut-être à une démonstration navale inutile, aussi platonique que toutes les déclarations échangées depuis quelques mois entre les gouvernemens. M. le président du conseil se félicite dans une de ses dépêches de la conformité de vues qui existe entre Paris et Londres. Sur quoi donc est-on si bien d'accord? M. de Freycinet assure naïvement qu'on était arrivé à cette constatation merveilleuse que les deux gouvernemens se trouvaient d'accord sur ces trois points: « 1° nous réservions notre adhésion à toute action effective ultérieure; 2° nous répugnions à l'emploi de moyens coercitifs; 3° nous étions contraires à l'envoi de troupes turques en Égypte. » Fort bien. Voilà deux grands cabinets qui ont réussi d'un commun effort à découvrir ce qu'ils ne voulaient pas; il resterait à savoir ce qu'ils ont voulu, ce qu'ils se sont proposé et ce qu'ils se proposent encore. Le secret de toute cette diplomatie est malheureusement l'impuissance, et ce qu'il y a de plus clair, c'est qu'à bout de ressources et de combinaisons, les deux gouvernemens ont fini par tomber d'accord sur un dernier point qui dispense de tous les autres, — sur la nécessité de faire appel à une délibération des puissances réunies. En d'autres termes, les cabinets de Londres et de Paris se sont trouvés d'intelligence pour en finir avec cette période des affaires égyptiennes qu'on pourrait appeler la phase des agitations anglo-françaises en remettant la question entre les mains de l'Europe. Mieux aurait valu commencer par là, puisqu'on ne se sentait pas de force à conduire avec autorité jusqu'au bout une entreprise qui intéresse la paix de l'Orient.

A vrai dire, l'Europe qui vient d'entrer en scène sous la figure d'une conférence, l'Europe n'avait pas attendu l'appel venu de Paris et de Londres pour s'occuper des affaires égyptiennes. Elle semblait admettre sans doute jusqu'à un certain point, selon le mot de M. de Bismarck à l'ambassadeur britannique, que l'Angleterre et la France avaient à Alexandrie et au Caire une situation acquise qui leur donnait, non pas

une prépondérance qui n'a jamais été reconnue, mais des droits spéciaux; au fond, en laissant la France et l'Angleterre agir selon leurs droits et pour leurs intérêts, l'Europe n'est pas restée un instant étrangère à cette crise de l'Égypte. Elle s'en est toujours mêlée plus qu'elle ne l'a dit, et les documens qui viennent d'être publiés à Paris et à Londres servent eux-mêmes à mettre en lumière le rôle des divers cabinets, leurs préoccupations incessantes, la direction de leurs idées et de leur diplomatie. Lorsqu'il y a quelques jours, le ministre des affaires étrangères d'Italie a cru devoir tracer à sa manière un exposé des négociations engagées entre quelques-unes des plus grandes chancelleries, il a sans doute accentué les couleurs. M. Mancini a pris un certain plaisir à opposer à l'alliance de la France et de l'Angleterre une autre alliance certes fort puissante, celle de l'Allemagne, de l'Autriche, de la Russie et de l'Italie. Le ministre italien a sûrement exagéré le caractère de cette division de l'Europe en deux camps, de ce « groupement séparé » d'une partie des grands états du continent. Il est parfaitement inutile de voir partout des coalitions près de se former. Le fait n'existe pas moins. Il n'est point douteux qu'au courant de l'hiver les quatre cabinets de Berlin, de Vienne, de Rome et de Saint-Pétersbourg étaient déjà en communication, qu'ils se concertaient pour surveiller la France et l'Angleterre autant que la révolution égyptienne.

Notre diplomatie ne pouvait l'ignorer, puisque, dès le 10 janvier, le chargé d'affaires de France à Berlin, M. le comte d'Aubigny, faisait savoir positivement qu'il y avait eu un échange d'idées entre l'Allemagne, l'Autriche, la Russie et l'Italie au sujet de l'attitude qu'il y aurait à prendre si de nouveaux troubles éclataient en Égypte. « Il résulterait de ces pourparlers, ajoutait-il, que ces cabinets seraient unanimes, bien qu'à des degrés divers, à repousser l'hypothèse de la descente, sur les bords du Nil, de forces anglo-françaises, et que la solution qui leur paraîtrait seule praticable serait l'envoi de régimens turcs, après entente de la Porte avec les cabinets de Paris et de Londres... » M. de Bismarck lui-même, dans ses conversations avec l'ambassadeur de la reine Victoria et un peu plus tard avec notre représentant, ne déguisait pas ses impressions. Il ne cachait pas que toutes ses préférences étaient pour l'intervention turque, qu'il verrait avec quelque crainte l'intervention des puissances occidentales, et, ce qu'il y a de plus curieux, c'est la raison qu'il donnait de sa répugnance, que l'ambassadeur d'Allemagne, le comte de Munster, confiait à lord Granville. « M. de Bismarck, disait-il, est contraire à une occupation anglo-française parce qu'il la croit susceptible d'amener entre l'Angleterre et la France des différends et des froissemens qu'il serait heureux de voir éviter, quelque opinion que l'on ait de sa politique supposée... » M. de Bismarck, malgré les démonstrations d'une si touchante sollicitude, s'inquiétait peut-être assez peu des rapports de l'Angleterre et de la

France ; il songeait vraisemblablement avant tout à maintenir une situation favorable à sa politique nouvelle sur le Bosphore, faite pour consolider l'ascendant qu'il a pris à Constantinople. L'Autriche, de son côté, avait la préoccupation des troubles qui, en agitant l'Orient, pouvaient mettre en péril ses propres intérêts, son influence. La Russie ne croyait pas pour le moment devoir se séparer de l'Autriche et de l'Allemagne. L'Italie ne demandait pas mieux que d'entrer dans une grande alliance à la faveur de laquelle elle pouvait se promettre d'obtenir une place qu'elle a si souvent réclamée en Égypte. De tout ceci il résultait un fait évident, c'est qu'une partie de l'Europe était en mouvement, qu'elle avait déjà ses idées sur cette crise égyptienne, qu'elle voyait avec quelque jalousie ou avec quelque crainte l'action particulière des deux puissances occidentales et qu'elle saisirait nécessairement la première occasion de s'interposer. Puisqu'on connaissait à Paris comme à Londres ce travail de diplomatie, ces dispositions générales, ce qu'il y aurait eu de mieux eût été d'en tenir compte dès le premier moment, au lieu de se traîner pendant des mois dans des négociations stériles, dans des équivoques, pour en revenir tardivement à cette idée même d'une délibération européenne qu'on avait commencé par repousser.

Si la France et l'Angleterre, unies dans l'action comme dans le conseil, avaient pu trancher la question par une manifestation rapide et décisive de puissance, les autres cabinets n'auraient probablement rien dit, et M. de Bismarck lui-même se serait sans doute tranquillisé en voyant que cette union anglo-française ne contenait pas tout ce qu'il redoutait. La politique qu'on a suivie n'a eu d'autre effet que de légitimer l'intervention de l'Europe par l'impuissance des deux gouvernemens de l'Occident, et elle a eu de plus un résultat bien autrement singulier : elle a offert à la Porte ottomane l'occasion de reprendre cette position dont il faut désormais tenir compte dans les délibérations de la diplomatie, dans le règlement des affaires égyptiennes. La Porte, dit-on, n'a en tout cela qu'un rôle d'artifice et d'apparence; elle n'a d'autre force que celle qu'elle tient de l'appui visible ou invisible de l'Allemagne et des antagonismes qui divisent l'Europe. C'est possible. Les Turcs ont été dans tous les cas assez habiles pour tirer parti de tout, et ils ont repris même assez de confiance pour devenir un peu embarrassans par leurs prétentions nouvelles. Ils viennent de faire en Égypte ce qu'ils n'avaient pas fait, au moins avec cet éclat, depuis quarante ans. Tandis qu'à Paris et à Londres on en était à délibérer inutilement, le sultan a fait acte de souveraineté en envoyant au Caire ce commissaire impérial, Dervisch-Pacha, qui, à la vérité, a une attitude assez équivoque. Les Turcs ont défendu leur souveraineté, ils la défendent encore par tous les subterfuges d'une diplomatie inépuisable. Lorsque la conférence a dû se réunir à Constantinople même,

où elle délibère aujourd'hui, la Porte a protesté sous prétexte que cette conférence était inutile et qu'elle suffisait à rétablir l'ordre sur les bords du Nil; elle proteste toujours contre l'œuvre qui se poursuit sous ses yeux. Jusqu'ici, c'est elle qui garde un certain avantage, qui maintient ses positions, de sorte que dans cette inextricable crise, tout semble tourner successivement contre la politique des deux puissances occidentales. La France et l'Angleterre ont cru d'abord pouvoir se réserver le droit de régler ces affaires égyptiennes sur lesquelles elles exerçaient déjà un contrôle financier : elles ont assez tristement échoué, elles n'ont réussi, ni par leur diplomatie, ni par leur démonstration navale; elles n'ont pas même pu protéger efficacement leurs nationaux, qui ont péri dans les massacres ou qui abandonnent cette terre devenue inhospitalière. On a voulu avant tout exclure l'intervention turque, et de toutes les interventions qui peuvent être proposées, c'est celle des Turcs qui paraît la plus vraisemblable. Au commencement, les cabinets de Londres et de Paris s'étaient flattés d'en finir avec cette question d'Égypte sans le concours de l'Europe : c'est l'Europe qui est appelée par ces cabinets eux-mêmes à dire le dernier mot du terrible imbroglio!

A quoi aboutira maintenant cette conférence qui est réunie depuis quelques jours à Constantinople, dont la Porte, d'ailleurs, n'a pas reconnu jusqu'ici l'autorité? Tout ce qu'on peut dire ou présumer, c'est que ses décisions seront certainement prudentes, mesurées. Elles tendront, selon toute apparence, à maintenir, à confirmer la situation créée par une série de firmans et d'engagemens internationaux en Égypte. C'est la condition première en dehors de laquelle toutes les complications deviendraient possibles. Seulement ce n'est là, il faut l'avouer, que la partie la plus simple et la plus aisée de l'œuvre de la diplomatie. Les difficultés réelles commenceront le jour où les résolutions de la conférence seront connues, où il s'agira de les exécuter et de les faire respecter. D'ici là des incidens nouveaux ne viendront-ils pas déjouer tous les calculs? La révolution égyptienne ne se sera-t-elle pas précipitée de façon à provoquer quelque action immédiate? L'Angleterre, de son côté, après avoir partagé avec la France les mécomptes de la dernière campagne diplomatique, songerait-elle, comme on le dit aujourd'hui, à sauvegarder, sous sa responsabilité, ses propres intérêts, à mettre des forces en mouvement pour une occupation éventuelle de Suez? C'est l'imprévu toujours possible dans une situation qui a été compliquée, compromise par bien des fautes, qui ne peut être redressée et apaisée aujourd'hui que par la vigilance attentive des gouvernemens.

Ce qui restera toujours de plus curieux, de plus caractéristique dans cette crise de l'Orient qui n'est que la suite de tant d'autres crises, c'est cette rentrée en scène si prompte, si soudaine de la puissance

ottomane, du Turc, pour l'appeler par son nom. Nous ne voudrions sûrement pas faire des comparaisons déplacées ou pénibles, qui ne seraient qu'un futile jeu d'esprit. Il y a pourtant un fait qui pourrait donner à réfléchir. Voilà un empire qui, à une date bien récente encore, a passé par les plus horribles épreuves de la défaite et du démembrement. Il a perdu des provinces, des territoires, ses frontières, ses places fortes. Il a subi les traités les plus durs, les plus humilians. Il en est encore à payer son indemnité de guerre aux Russes. Moins de quatre ans sont passés depuis le traité de Berlin, et déjà, en dépit de ses barbaries intérieures, de ses délabremens financiers, de ses incohérences, cet empire vaincu et dépouillé se retrouve en état de jouer un rôle. Il essaie de ressaisir des provinces qui lui ont échappé depuis longtemps. Il a des alliances, même une alliance puissante, qui le soutiendra tant qu'elle y sera intéressée; il a une politique qui ne laisse pas d'être ambitieuse et embarrassante : il oblige les gouvernemens de l'Europe à compter avec lui. Il fait, en un mot, une sorte de figure pour le moment! La France est certes supérieure à cet empire turc par la civilisation, par la culture, par les arts, par la prospérité matérielle. Qu'est-ce à dire cependant? Il y a douze ans déjà qu'elle a éprouvé aussi les plus cruels revers, et elle n'est malheureusement pas encore ce qu'elle pourrait, ce qu'elle devrait être dans le monde. Qu'on laisse de côté les Turcs, qu'on se rappelle ce qu'était la France elle-même, la France de la restauration douze années après les désastres de 1815! Elle avait fait l'expédition d'Espagne, malgré Canning; elle faisait la campagne de Morée; elle allait faire la conquête d'Alger sous les yeux de l'ombrageuse Angleterre. Elle était écoutée dans les conseils de l'Europe; elle avait des alliés et du crédit. Aujourd'hui, il faut oser dire toute la vérité : la France n'a retrouvé ni position ni influence; elle souffre du temps perdu. Elle est moins avancée dans sa réorganisation militaire qu'elle ne l'était il y a sept ans, à ce moment de crise où elle fut sur le point d'avoir à se défendre contre une invasion nouvelle, et elle est moins avancée non parce que les bonnes volontés sont en défaut, parce que le courage manquerait devant l'ennemi s'il le fallait, mais parce que des sectaires, de vulgaires agitateurs se plaisent à faire de l'armée l'objet de leurs expérimentations. Pour la première fois, elle s'est engagée récemment dans une affaire diplomatique de quelque importance; elle a voulu soutenir des droits, des intérêts sérieux, et on ne peut pas dire vraiment qu'on l'ait conduite à une brillante campagne. Notre gouvernement ne flatte pas l'orgueil national; mais quoi! la France n'a-t-elle pas d'autres soins? ne lui fait-on pas de plus généreuses occupations?

Tandis que les autres nations font leurs affaires dans le monde, nos pouvoirs, nos partis ont une manière à eux de relever la France. Ils sont tout entiers à leur œuvre intérieure, à leurs réformes, à leurs

projets, à leurs propositions, dont le dernier mot est invariablement d'ouvrir quelque brèche nouvelle dans la vieille société française, d'ébranler quelque partie de notre organisation. Nos législateurs ne sont pas d'ailleurs difficiles sur tout ce qui s'appelle progrès; ils votent tout pêle-mêle sans trop s'inquiéter de ce qui en résultera, de ce que deviendront toutes ces mesures qu'ils adoptent à la légère, le plus souvent sous une inspiration de parti ou de secte. On a voté enfin le divorce! seulement il est clair qu'on l'a voté sans conviction, avec des restrictions telles qu'on a l'air d'avoir un peu le remords de ce qu'on fait, et avec de telles confusions qu'il sera peut-être assez difficile de s'y reconnaître. Plus que jamais, bien entendu, la réforme de la magistrature reste à l'ordre du jour. On a déjà voté la suppression de l'inamovibilité, l'élection des juges. Seulement, on est maintenant un peu perdu dans ce qu'on a entrepris, et tout pourrait bien finir par le plus médiocre des expédiens, par cette suspension temporaire de l'inamovibilité qui est le rêve des réformateurs habiles. Il fallait bien aussi s'occuper du serment, ne fût-ce que pour supprimer le nom de Dieu et pour bannir les croix des prétoires comme on les a bannies des écoles. On a voté la suppression du nom de Dieu dans le serment, la suppression des crucifix dans les tribunaux. C'est la fatalité du parti républicain dominant aujourd'hui : il est entraîné à tout supprimer ou à tout mettre en question, depuis les institutions militaires et la magistrature jusqu'au concordat et à l'organisation administrative.

Eh bien! qu'on ne discute pas ces lois, ces prétendues réformes, ces actes en eux-mêmes; qu'on n'examine pas ce qu'ils ont de réalisable ou de chimérique. Ils ont avant tout un suprême et redoutable inconvénient: ils divisent la France, ils mettent la guerre intestine dans la nation. Ils créent une situation où un parti, sous prétexte qu'il a la majorité, se croit le droit de blesser, d'irriter une partie de la population dans ses croyances, dans ses mœurs, — et tout ce qui crée la guerre intérieure, la division, affaiblit nécessairement l'action extérieure du pays. Quelle autorité peut avoir auprès des états étrangers un gouvernement né de cette situation, obligé de transiger avec des passions dont il se fait un appui, représentant des fantaisies de parti et de secte bien plus que la nation elle-même? Les républicains d'aujourd'hui oublient qu'il y a une politique nécessaire pour les peuples qui ont à se relever d'immenses désastres, et, s'ils n'y prennent garde, c'est la république elle-même qu'ils achèveront de perdre en montrant que son règne coïncide avec des humiliations gratuites et imméritées pour la France.

CH. DE MAZADE.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE.

La crise égyptienne a continué d'absorber pendant la seconde quinzaine de juin toute l'attention du monde financier. Les transactions ont été paralysées par la crainte des complications qui peuvent surgir, et même la réunion de la conférence n'a pu rendre quelque confiance en une solution prochaine des difficultés. La baisse des valeurs orientales, conséquence naturelle et forcée des événemens qui se sont passés en Égypte et de l'attitude prise par la Turquie, a exercé la plus funeste influence sur l'ensemble du marché et déterminé un mouvement général de réaction auquel n'ont échappé que les valeurs déjà parvenues à des prix trop dépréciés pour rester sensibles à l'action des impressions politiques.

La spéculation, à Londres, avait pris depuis plusieurs mois de très grosses positions à la hausse sur les fonds turcs, sur la Banque ottomane et sur les catégories diverses de la dette égyptienne. On considérait l'obligation unifiée comme un placement désormais à l'abri de toute atteinte, comme une valeur destinée à trouver place, à côté des consolidés britanniques, dans les portefeuilles des capitalistes les plus soucieux de sécurité. Lorsque les troubles ont éclaté au Caire, il y a deux mois, la conviction était si bien établie à Londres comme ici que le contrôle européen allait sortir fortifié d'une crise qui ne pouvait être que passagère, que la spéculation a commencé par faire monter l'unifiée jusqu'à 360. Bientôt cependant il fallut se rendre à l'évidence et reconnaître que l'on s'était trompé. On ne peut encore prévoir si le contrôle sera un jour rétabli et comment il pourra fonctionner. Pour le moment, il est virtuellement détruit. Des milliers d'Européens ont quitté l'Égypte après les massacres d'Alexandrie, les impôts ne rentrent plus qu'irrégulièrement, tandis que les dépenses vont s'accroître et que les anciennes traditions de gaspillage auront sans peine raison des arrangemens internationaux concernant la perception des revenus.

Depuis le 1er juin, le 5 pour 100 Turc a perdu 1 fr. 10, ce qui représente 10 pour 100 de sa valeur actuelle; la Banque ottomane a reculé de 805 à 740, et l'obligation unifiée de 347 à 270. Le mouvement de baisse a donc atteint 65 francs pour la première et 77 pour la seconde. Parmi les acheteurs en spéculation, il en est certainement qui ne pourront faire honneur à leurs engagemens; il s'ensuivra des réalisations, et la situation de ceux qui auront pu tenir jusqu'à ce jour, payer leurs différences et se faire reporter, se trouvera encore aggra-

vée. C'est à cette situation de la place qu'il faut attribuer la faiblesse de la Banque ottomane au lendemain d'une assemblée générale où la répartition d'un dividende de 37 fr. 50 par action, soit 15 pour 100 du capital versé, a pu être proposée par les directeurs, malgré les difficultés de l'heure présente.

Les rentes françaises ont payé un fort tribut aux mauvaises dispositions qui n'ont cessé de dominer pendant tout le mois de juin. D'une liquidation à l'autre, les deux 3 pour 100 ont baissé de 1 fr. 50 et le 5 pour 100 de 2 francs. La spéculation restreint de plus en plus ses opérations et les capitaux de placement se montrent très circonspects; aucune activité n'est à signaler dans les achats au comptant. A tort ou à raison, l'épargne se réserve lorsque les cours fléchissent; les valeurs mobilières n'exercent vraiment leur attrait que lorsque le vent est à la hausse. Aussi le marché est-il absolument morne, et souvent des fluctuations de cours rapides et très étendues sont le résultat de négociations portant sur des quantités insignifiantes de titres. Les banquiers et les établissemens de crédit qui seuls pourraient par leur intervention enrayer la réaction, sont plutôt portés à s'abstenir parce qu'ils ne considèrent plus comme possible un relèvement sérieux du marché avant l'automne prochain et que toute tentative faite en ce moment ne serait que peine perdue.

La Banque de France vient de distribuer à ses actionnaires pour le premier semestre de 1882 un dividende de 165 francs. L'action cependant a fléchi de 325 francs depuis un mois, soit de 160 francs, si l'on tient compte du coupon détaché. Or, si le dividende du deuxième semestre devait être égal à celui du premier, le dividende total représenterait un revenu de plus de 6 0/0, l'action étant cotée 5,200. Mais il est probable que les bénéfices des six derniers mois n'atteindront pas le même chiffre que ceux des six premiers qui ont donné 33 millions pour vingt-six semaines; la reconstitution de l'encaisse or de la Banque est terminée, puisque le stock de ce métal atteint près d'un milliard, et l'abaissement du taux de l'escompte ne pourra être longtemps retardé.

Presque toutes les institutions de crédit ont reculé, la Banque de Paris de 25 francs, le Crédit foncier de 60 francs, le Crédit lyonnais de 30 francs, le Crédit mobilier de 20 francs, la Société générale et la Banque franco-égyptienne de 10 francs.

Quant aux sociétés de crédit ou plutôt aux maisons financières qui s'étaient créées en si grand nombre depuis deux ou trois ans et dont les émissions de titres et les spéculations à la hausse étaient le seul gagne-pain, la possibilité de subsister devient pour elles chaque jour plus problématique, l'ère des émissions étant close et la spéculation étant aux abois. Aussi les titres de ces sociétés sont-ils tous cotés bien au-dessous du pair; leurs détenteurs cherchent en vain à en débar-

rasser leurs portefeuilles, et les administrateurs n'ont plus qu'une préoccupation, prévenir le désastre final et prochain, non par des appels de fonds auxquels il ne serait pas répondu, mais par des réductions de capital et par des fusions. Les actionnaires du Crédit de Paris, de la Banque romaine et du Crédit de France viennent ainsi d'être réunis en assemblées générales pour statuer sur un projet d'absorption des trois sociétés dans une quatrième nommée la Société de dépôt et de crédit. Le Crédit de Paris était dans une situation médiocre, le Crédit de France était absolmuent ruiné; quant à la Banque romaine, elle n'avait encore fait qu'une seule opération qui avait été de confier au Crédit de France 15 millions que celui-ci était incapable de lui rendre. De toutes ces misères réunies pourra-t-il sortir un établissement viable, ayant un portefeuille sérieux et des ressources liquides et disponibles? On en peut malheureusement douter.

Les actions des chemins français et étrangers ont été fort maltraitées. Depuis le 1er juin, le Lyon a perdu 60 francs, le Midi 70, le Nord 65, l'Orléans 40. Depuis le 15 juin, la baisse a été de 42 francs sur le Saragosse, de 30 sur les Lombards, de 25 sur les Autrichiens, de 17 sur le Nord de l'Espagne.

Les titres de la compagnie de Suez n'ont pu se soutenir au niveau où une spéculation constamment heureuse avait réussi à les pousser. D'une liquidation à l'autre, l'Action et la Part civile ont fléchi de 250 francs. Les cinquièmes de Part civile figurent à la cote officielle au prix de 345 francs.

Le Gaz et l'Omnibus ont reculé : l'un de 25, l'autre de 50 francs; le Panama de 12 francs. M. de Lesseps a réuni hier les actionnaires du canal de Panama et a obtenu d'eux l'autorisation de contracter un emprunt de 125 millions en 250,000 obligations de 500 francs.

Les assemblées générales des actionnaires du Crédit foncier et de la Banque hypothécaire ont adopté le traité de fusion intervenu entre les deux établissemens. En conséquence, la Banque hypothécaire prononce sa dissolution, et apporte au Crédit foncier une somme de 52,500,000 francs composée de son capital versé, de ses diverses réserves, du compte de profits et pertes de l'exercice en cours et du produit d'un appel de fonds qu'elle devra adresser à ses actionnaires. En représentation de cet apport, dont une partie, 26 millions, doit servir à libérer entièrement les actions anciennes du Crédit foncier, les actionnaires de la Banque hypothécaire reçoivent 50,000 actions nouvelles du Crédit foncier entièrement libérées contre 4 actions de la Banque hypothécaire libérées de 125 francs et une somme qui sera probablement fixée à environ 100 francs.

Le directeur-gérant : C. Buloz.

